

NOUVELLES LEÇONS

SUR LA

SCIENCE DU LANGAGE

TOME PREMIER

OUVRAGES DE M. PERROT :

Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, etc., Didot, 2 volumes in-fol., un de texte, l'autre de planches. L'ouvrage paraît en 24 livraisons, contenant chacune de 4 à 5 planches et 3 ou 4 feuilles d'impression. Le prix de chaque livraison est de 6 fr. 25 c. (19 livraisons sont en vente.)

Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure, Michel Lévy, in-8°, 2e édit. 1866, 7 fr. 50 c.

L'île de Crète, souvenirs de voyage, in-12, Hachette, 1867, 3 fr. 50.

Essais sur le droit public et privé de la république athénienne. — Le droit public, Thorin, in-8°, 1867, 6 fr.

Paris. — Impr. de Ad. Laine et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

NOUVELLES LEÇONS

SUR LA

SCIENCE DU LANGAGE

COURS PROFESSÉ A L'INSTITUTION ROYALE DE LA GRANDE-BRETAGNE
EN L'ANNÉE 1863

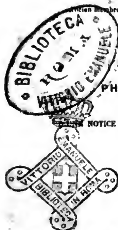
PAR M. MAX MÜLLER

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE, ETC., ETC.

Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur

PAR M. GEORGES HARRIS
Professeur au lycée impérial d'Orléans

ET M. GEORGES PERROT
Ancien membre de l'école d'Athènes, professeur au lycée impérial Louis-le-Grand
Docteur ès-lettres



TOME PREMIER

PHONÉTIQUE ET ÉTYMOLOGIE

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. MAX MÜLLER

PARIS
A. DURAND ET PEDONE LAURIEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE CUJAS, 9 (ANCIENNE RUE DES GRÈS)

1867

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE LEÇON.

INTRODUCTION.

flexions comme le latin. Le cochinchinois comparé avec le chinois. — Particularités du taïtien et du cafre, le *Te pi* et le *Ukuhlonipa*. Comment de simples caprices peuvent, avec le temps, changer tout l'aspect d'une langue. — Hypothèse pour expliquer la coexistence de dialectes rudes et de dialectes doux, comme le sanscrit et le prâcrit, l'éolien et l'ionien, le gadhélique et le kymri, le haut et le bas allemand. — Causes de la grande diversité des dialectes parlés sur les rives de l'Amazone. — Que la science du langage est le plus puissant auxiliaire de la psychologie. — Division de ces leçons en deux parties : la première consacrée à l'étude des sons et aux principes les plus importants de l'étymologie ; la seconde consacrée à la recherche des premières conceptions de l'esprit humain qui furent exprimées par le langage, aux principes fondamentaux de la mythologie, et à l'influence exercée par le langage sur nos pensées.

DEUXIÈME LEÇON.

LE LANGAGE ET LA RAISON.

(Pages 53 à 115.)

Possibilité de former un langage artificiel. — Problème d'une langue philosophique et universelle proposé par Leibniz. — *Essai d'un caractère réel et d'une langue philosophique*, par Wilkins, un des fondateurs de la Société royale de Londres. Analyse de cet ouvrage. — Pourquoi aucune des langues parlées dans le monde n'a pu être formée ainsi artificiellement. — Alliance intime et indissoluble de la raison et du langage. — Comment les noms ont été formés. — Examen de la théorie de Locke sur la connexion entre les mots et la pensée. — Anatomie de la structure phonétique du langage. Les éléments primordiaux du langage ne sont pas les lettres, mais les racines. Erreur des philosophes grecs sur ce point. Étymologie de στοιχεῖον et de *elementum*. Examen de la nature des racines.

TROISIEME LEÇON.

L'ALPHABET PHYSIOLOGIQUE.

(Pages 117 à 200.)

L'étude des sons élémentaires du langage est autre chose que celle de l'alphabet de telle ou telle langue donnée. — Toutes les classifications en usage pour les lettres contiennent des termes dont le sens nous échappe et qui obscurcissent le problème au lieu de l'éclaircir. — Classification de Platon dans le Cratyle. — Classification des grammairiens grecs postérieurs. — Classification des grammairiens indiens. — Ouvrages récents relatifs à l'étude de la voix. — Travaux relatifs aux mathématiques et à l'acoustique. — La *réforme phonétique* de M. Pitman. — Difficulté de l'étude que nous entreprenons. — Distinction des bruits et des sons. —

QUATRIÈME LEÇON.

LES CHANGEMENTS PHONÉTIQUES.

CINQUIÈME LEÇON.

LA LOI DE GRIMM.

SIXIÈME LEÇON.

LES PRINCIPES DE L'ÉTYMOLOGIE.

TABLE ANALYTIQUE.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. MAX MÜLLER.



M. Max Müller est né le 6 décembre 1823 à Dessau, capitale du duché d'Anhalt-Dessau, au cœur même de cette Allemagne dont il devait si dignement représenter en Angleterre la science profonde ainsi que le poétique et pénétrant génie. Il n'avait que quatre ans lorsqu'il perdit son père, Wilhelm Müller, un des poëtes de ce siècle les plus chers aux Allemands. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les ouvrages de Wilhelm Müller; nous citerons seulement, parmi ses poésies lyriques le plus justement célèbres, les *Griechenlieder* ou « Chants des Grecs », dans lesquels il célébra la régénération de cette Grèce dont il connaissait si bien l'histoire et la littérature, et qu'il aimait avec enthousiasme. Après sa mort prématurée, Mme Müller rentra dans la maison de son père, le président de Basedow, et c'est là que son jeune fils reçut ses pre-

mières leçons, avant d'être envoyé à l'école ducale de Dessau, où il se distingua de bonne heure, nous disent ses biographes allemands, par la vivacité de son esprit, par son amour du travail, et par un remarquable talent pour la musique. A l'âge de douze ans, le studieux enfant fut envoyé à Leipsick. Là, selon les habitudes allemandes, il fut reçu dans la famille d'un des professeurs, et il fit ses classes à la *Nicolaischule* : c'était le même collége qui, cent quatre-vingts ans plus tôt, avait eu pour élève le grand promoteur de la science du langage, Leibniz.

Après de fortes et brillantes études, terminées en 1841, M. Max Müller commença à suivre les cours de l'Université de Leipsick. Cédant à sa vocation pour la philologie comparée, il étudia avec ardeur l'hébreu et l'arabe, et bientôt le sanscrit, sous la direction d'un indianiste fort distingué, Hermann Brockhaus, qui fut son premier guide dans cette voie où il devait trouver une mine si riche, et conquérir une si belle renommée. En 1843, il passa ses examens pour le doctorat; et telles étaient son opiniâtreté au travail et sa rare facilité, qu'en l'année suivante nous le voyons publier à Leipsick son premier ouvrage, une traduction allemande d'un célèbre recueil de fables indiennes, l'*Hitôpadêsa*.

Cependant, si étendues que fussent ses études philologiques, elles ne l'absorbaient pas tout entier. A cette époque, il y avait à Leipsick une société de jeunes poëtes, devant laquelle M. Max Müller lisait souvent de charmantes poésies, et ceux qui les ont

entendues s'en souviennent encore. Dans diverses occasions publiques, et notamment dans les fêtes qui furent données pour célébrer le 400ᵉ anniversaire de l'invention de l'imprimerie, les pièces de vers qu'il composa obtinrent les suffrages les plus flatteurs.

En 1844, M. Max Müller se rendit à Berlin pour suivre le cours de grammaire comparée de Bopp, et pour étudier la précieuse collection de manuscrits sanscrits qui avait été réunie par sir Robert Chambers pendant son séjour dans l'Inde, et qui, après sa mort, avait été achetée en Angleterre par le gouvernement prussien, à la sollicitation de Bunsen. Il fut assez heureux pour faire la connaissance d'Alexandre de Humboldt et de Boeckh, et l'on comprend sans peine quelle influence durable l'exemple et les conversations de tels hommes ont dû avoir sur une nature d'élite, qui est entrée en contact avec eux à l'âge où toutes les impressions sont les plus vives et les plus profondes. M. Max Müller profita aussi de son séjour à Berlin pour assister aux leçons de philosophie de Schelling, et pour étudier le persan sous Rückert. Le célèbre auteur des *Sonnets cuirassés* ne se faisait pas volontiers professeur, et les premières relations qu'eut avec lui M. Max Müller ne furent guère encourageantes. Mais on ne rebute pas aisément un esprit aussi avide d'apprendre; et, pour gagner les bonnes grâces d'un maître qui se décidait si difficilement à communiquer aux autres les trésors de sa science, M. Max Müller lui apporta un jour la traduction en vers allemands du poëme

de Kâlidâsa, le *Méghadûta* ou « Nuage messager » (1). Rückert, qui excellait lui-même dans ce genre de composition auquel se prête si heureusement le génie de la langue allemande, fut vivement frappé de la beauté de cette traduction où le jeune poëte reproduisait de la manière la plus parfaite jusqu'au mètre de l'original. Il engagea M. Max Müller à publier son poëme, ce qui fut fait un peu plus tard (2), et dès ce moment il devint pour lui un ami dévoué.

Dans un des très-intéressants articles que M. Barthélemy Saint-Hilaire a consacrés à notre auteur dans le *Journal des Savants,* après s'être complu à mettre en relief ce fait, que dans les ouvrages de M. Max Müller la science la plus exacte et la plus austère est constamment présentée sous la forme la plus poétique et la plus séduisante, cet écrivain éminent recherche quelle a été l'origine de cette alliance de qualités qui semblent presque s'exclure, tant elles se trouvent rarement réunies. Quant à nous, après avoir suivi M. Max Müller depuis son enfance, nous n'avons pas à nous adresser la même question, ou plutôt, elle est, pour nous, résolue d'avance. Fils de poëte, richement doué des plus heureux dons de la nature, familier depuis ses années de collége avec les grands modèles de la Grèce et de Rome, n'ayant jamais cherché d'autre délassement après de pénibles

(1) Dans son volume intitulé *Virgile et Kâlidâsa,* M. André Lefèvre a traduit en beaux vers français les Bucoliques et le Mèghadûta.

(2) Königsberg, 1847.

travaux que la poésie qu'il affectionnait, la perfection de la forme n'était-elle pas chez lui toute naturelle ? Et ce long commerce qu'il a eu depuis lors avec les antiques Rishis, les premiers-nés des poëtes aryens, n'a-t-il pas été bien fait pour donner à ses couleurs des teintes plus fraîches, et à ses images le charme des premiers jours ?

Quand M. Max Müller eut passé une année à Berlin, Gottfried Hermann chercha à le fixer dans cette ville de Leipsick, où s'était écoulée sa propre vie dans le plus noble dévouement à la science. Mais un autre foyer de lumière l'attirait, et, en 1845, il vint à Paris pour suivre le cours d'Eugène Burnouf au Collége de France, comme Bopp s'y était rendu en 1812, et Bunsen en 1816, pour profiter des leçons de Silvestre de Sacy (1). Il ne tarda pas à devenir un des disciples privilégiés de son illustre maître, et ce n'est pas un des moins beaux traits du caractère de M. Max Müller que cette affectueuse reconnaissance et cette vénération profonde, qu'il aime, en toute circonstance, à témoigner envers celui qui l'a confirmé dans sa vocation, et qui lui a ouvert et tracé la voie.

(1) Sur l'état des études orientales à Paris dans les premières années du siècle, voir la Notice que M. Barthélemy Saint-Hilaire a consacrée à Eugène Burnouf dans le *Journal des Savants* (août 1852), et l'Introduction de M. Bréal à sa traduction de la *Grammaire comparée* de Bopp (p. xii). Pour les études indiennes, Londres devint naturellement un centre important, et tous les plus grands indianistes français et allemands y sont allés pour étudier les manuscrits de la riche bibliothèque de la Compagnie des Indes, et pour recevoir les conseils des Wilkins, des Colebrooke, ou des Wilson.

Dans l'état où se trouvaient, à cette époque, les études indiennes, le service le plus important à rendre aux travailleurs était d'assurer la publication du plus grand nombre possible des monuments sacrés et littéraires de l'Inde. Fréd. Rosen, qui fut le premier titulaire de la chaire de sanscrit fondée à l'Université de Londres, avait donné, en 1830, un extrait du Rig-Véda, avec une traduction latine, et il se préparait à publier ce Véda tout entier, quand il fut frappé par la mort (1). Eugène Burnouf et Wilson avaient songé, pendant quelque temps, à reprendre un travail si malheureusement interrompu; mais, absorbés tous deux par d'autres travaux, ils avaient dû renoncer à leur projet. Cependant Burnouf avait à cœur de voir publier le plus antique et le plus important des livres sacrés des Indiens ; et quand il eut reconnu le mérite et l'ardeur du jeune Allemand, qui était arrivé de si loin pour s'asseoir au pied de sa chaire, il l'engagea à prendre l'héritage de Rosen. C'est alors que M. Max Müller se chargea de cette tâche longue et difficile, où son courage n'a jamais failli, la publication des 1017 hymnes du Rig-Véda (2), et de

(1) Frédéric Rosen mourut à Londres le 12 septembre 1837 à l'âge de trente-deux ans. Sa vie si courte et si bien remplie est racontée d'une manière fort attachante par M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans la Biographie universelle (Michaud), nouvelle édition, t. XXXVI, p. 482.

L'extrait publié en 1830 ne donne que sept hymnes du Rig-Véda. En 1838 des amis de Rosen publièrent le premier livre du Rig-Véda, tel qu'il l'avait préparé en manuscrit, avec une traduction et des notes.

(2) On sait que les Védas sont au nombre de quatre : le Rig-Véda, le Yadjour-Véda (divisé en Yadjour-Véda blanc et Yadjour-Véda noir), le Sâma-Véda, et l'Atharva-Véda. Le Rig-Véda, ou Véda des hym-

l'ample commentaire de Sâyaṇa ou Sâyaṇâchârya (c'est-à-dire *maître* Sâyaṇa), ainsi qu'on l'appelle quelquefois (2). La difficulté n'était pas tant de publier le texte même du Rig-Véda, qui a été conservé depuis plus de trois mille ans avec la plus religieuse exactitude, qui a été l'objet de tant de travaux si scrupuleusement minutieux, et dont les Indiens avaient été jusqu'à compter non-seulement les mots, mais même les syllabes. Mais les manuscrits de Sâyaṇa sont fort défectueux, et comme M. Max Müller ne trouvait pas dans les bibliothèques de Paris des ressources suffisantes pour mener à bonne fin cette partie de son travail, il partit pour l'Angleterre, au mois de juin 1846,

nes, est ainsi nommé de la racine sanscrite qui signifie « célébrer ». Le Yadjour-Véda, ou Véda du sacrifice, tire son nom de la racine sanscrite qui signifie « sacrifier ». Le nom de l'Atharva-Véda vient d'*Atharvan* qui en est supposé un des auteurs. Le Sâma-Véda est une collection de *Sâmans* ou chants. Le mot *Veda* lui-même, dérivé de la racine *vid* « connaître, savoir », signifie « la connaissance, la science ».

Lorsqu'on parle des collections des hymnes de chaque Véda (sans les Brâhmaṇas ou traités théologiques qui appartiennent à chaque Véda), on a l'habitude de mettre après le nom du Véda le mot sanscrit *Sanhitâ* qui signifie « Recueil. »

Enfin on nous permettra de faire observer que quand, dans les études sur la littérature védique, on emploie tantôt l'expression *le Véda* et tantôt *les Védas*, on fait entre ces deux termes la même distinction que nous établissons entre *l'Évangile* et *les Évangiles*.

(1) Sâyaṇa vivait au quatorzième siècle de notre ère. Son commentaire est donc un des plus récents, mais il a cet important avantage, qu'il résume les travaux antérieurs, et qu'il peut être regardé, en quelque sorte, comme le dernier mot de l'exégèse brahmanique.

Pour donner une idée de la longueur des explications de Sâyaṇa, il suffit de dire que chaque distique des hymnes est suivi d'un commentaire qui, bien souvent, remplit presque toute une page in-quarto.

afin de collationner les manuscrits de Sâyaṇa que possédaient la bibliothèque de la Compagnie des Indes à Londres, et la bibliothèque bodléienne à Oxford. A Londres, les circonstances le mirent en relation avec le chevalier de Bunsen, alors ambassadeur de Prusse en Angleterre, et avec Wilson, qui, après avoir longtemps résidé dans l'Inde, avait accepté la chaire de sanscrit à l'Université d'Oxford (1). Ces deux savants, avec le premier desquels surtout M. Max Müller

(1) Horace Hayman Wilson, mort en mai 1860, à l'âge de 73 ans, avait vécu pendant de longues années dans l'intimité de Colebrooke, et servit de lien entre la première génération des indianistes anglais et la génération nouvelle. Peu de savants ont plus contribué que lui aux progrès des études indiennes. Pendant vingt années de son séjour dans l'Inde, de 1812 à 1832, tout en s'occupant avec zèle de ses fonctions à la Monnaie de Calcutta, il fut le secrétaire très-laborieux de la Société asiatique du Bengale, et il publia dans les *Mémoires* de cette Société des travaux d'une grande valeur. En 1819, il fit paraître à Calcutta le premier dictionnaire sanscrit-anglais, œuvre à laquelle il s'était préparé de longue main en s'occupant de la compilation des lexiques sanscrits avec les brahmanes qui avaient été chargés de ce soin par lord Wellesley, gouverneur général de l'Inde. Il a donné aussi un *Vocabulaire des termes techniques indiens*, employés dans dix-sept langues différentes. Wilson a fait des travaux fort importants sur le théâtre indien. Nous lui devons la traduction de quatre drames, l'analyse de vingt autres pièces, et une savante étude sur la poésie dramatique dans l'Inde. Il a publié aussi la traduction du *Vishnu-purâṇa*, la traduction et le texte de la *Karika* du *Sânkhya*, une *Grammaire sanscrite*, et une traduction des hymnes du Rig-Véda contenus dans les trois premiers volumes de l'édition de M. Max Müller. Sans parler des *notices* qui ont paru en Angleterre, les lecteurs français trouveront des détails très-complets sur Wilson dans la notice que lui a consacrée M. Jules Mohl dans le *Journal Asiatique* de Paris, et dans sa vie écrite dans la Biographie universelle (Michaud), nouvelle édition, par M. Barthélemy Saint-Hilaire que l'on rencontre à chaque pas devant soi, quand on s'occupe de ces études.

fut bientôt lié de la plus intime amitié, firent connaître aux directeurs de la Compagnie des Indes le désir qu'il avait de donner une édition du Rig-Véda. Les directeurs, avant d'accueillir ce projet, tâchèrent de trouver, parmi les Pandits de l'Inde, des savants qui fussent à même d'entreprendre ce travail. Mais lorsqu'il fut constaté dans les réponses qu'ils reçurent de l'Inde, et qui ont été publiées, qu'aucun Brahmane n'osait publier le texte sacré du Rig-Véda, ils acceptèrent la proposition de M. Max Müller, et se chargèrent des frais considérables d'une telle publication : aussi, quand parut en 1849 le premier volume du Rig-Véda, c'est à eux qu'il fut dédié. Le second volume fut publié en 1854, et le troisième en 1856. Après la suppression de la Compagnie des Indes, le gouvernement anglais ne voulut pas qu'un tel monument pût rester inachevé, et continua à cette grande entreprise le même patronage ; c'est pourquoi nous voyons que le quatrième volume, publié en 1862, est dédié à S. M. la reine Victoria (1). De cette manière les huit premiers livres du Rig-Véda sont aujour-

(1) Chaque volume est précédé d'une importante préface, dont nous ne pouvons indiquer ici les sujets que de la manière la plus sommaire. Tome I. M. Müller décrit les manuscrits dont il s'est servi. Tome II. Il donne le relevé d'un grand nombre de variantes, et termine cette Préface (p. LX) par un hommage rendu à la mémoire d'Eugène Burnouf. Tome III. Après une discussion sur l'usage qu'il faut faire du commentaire de Sâyaṇa, il donne le relevé des variantes. Tome IV. Discussion d'une question astronomique (les nakshatras).

Ces quatre volumes contenant quatre mille pages in-quarto, on a fait remarquer avec raison que personne n'a encore édité autant de textes sanscrits que M. Max Müller.

d'hui entre les mains du public, et l'on peut espérer la prochaine publication des deux autres livres encore inédits.

Les plus grands indianistes de l'Europe ont rendu pleine justice à la vaste science et à la pénétrante sagacité dont M. Max Müller a fait preuve dans son édition du Rig-Véda. Mais, dans l'Inde elle-même, ce travail a reçu un hommage qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence. Dans une lettre écrite en 1862 de Pounah, dans la présidence de Bombay, M. Martin Haug (1) dit qu'en cette même année il y avait eu à Pounah une très-nombreuse réunion de savants brahmanes qui s'y étaient assemblés au nombre de sept cents; qu'ils avaient examiné l'édition du Rig-Véda donnée par M. Max Müller et qu'ils l'avaient déclarée plus correcte et plus complète qu'aucun de leurs manuscrits. Ils ne voulaient cependant pas l'adopter pour leur propre usage, parce qu'ils ajoutaient foi à un bruit qui avait été répandu parmi eux, savoir, que le sang des animaux entrait dans la composition de l'encre avec laquelle on imprimait les livres en Europe. Ils finirent par faire corriger leurs propres manuscrits sur l'édition de M. Max Müller.

(1) M. Martin Haug, qui était à cette époque directeur des études sanscrites au collége de Pounah, est connu du monde savant par ses travaux sur le zend et sur la religion des Parses, et aussi par son édition en 2 vol., avec traduction et notes, de l'*Aitareya-Brâhmaṇa* du *Rig-Véda*. Un brâhmaṇa (ainsi nommé, pense M. Max Müller, parce que ces travaux ont été composés par ou pour les brahmanes) est un traité théologique et surtout liturgique, qui donne des explications sur les mots des Védas et spécialement sur les innombrables détails du rituel minutieux des brahmanes.

Ce récit du docteur Haug nous rappelle un fait analogue raconté en ces termes par M. Barthélemy Saint-Hilaire dans sa Notice sur Eugène Burnouf : « Dans une polémique religieuse que les Parses de Bombay ont soutenue dans ces derniers temps contre des missionnaires protestants, on s'est servi de part et d'autre, en citant les livres de Zoroastre, de l'interprétation qu'en avait donnée le *Commentaire sur le Yaçna*. C'était la science du jeune philologue français qui faisait autorité pour les adorateurs d'Ormuzd (1). »

On éprouve un plaisir mêlé de tristesse à pouvoir ainsi rapprocher les noms de deux hommes si dignes d'être unis par une longue amitié, et que la mort a séparés si tôt. Pour le cœur reconnaissant et affectueux de M. Max Müller, la perte d'Eugène Burnouf fut un coup cruel, et, à la première occasion qui s'offrit, il rendit à sa mémoire un touchant hommage dans une page éloquente que nous nous faisons un devoir de traduire ici en entier, pour montrer, une fois de plus, comment on parle, à l'étranger, de ce rare génie dont la France est à juste titre si fière. « Depuis la « publication du premier volume du Rig-Véda, » dit M. Max Müller en terminant la préface du second volume, « nous avons souffert une perte irréparable. « La mort d'Eugène Burnouf a privé la philologie « sanscrite d'un de ses principaux soutiens, d'un de « ses plus grands ornements. Sa perte se fera long- « temps sentir dans différentes branches des études

(1) *Journal des Savants*. 1852, p. 486.

« orientales, où son nom est attaché à quelques-unes « des plus brillantes découvertes de notre siècle ; nulle « part elle ne sera sentie plus longtemps ni plus vive- « ment que parmi ceux qui étudient et qui aiment la « littérature sanscrite. Des ouvrages de Burnouf il « n'est pas besoin que je parle ici. En donnant le « premier un déchiffrement scientifique des inscrip- « tions cunéiformes, il s'est élevé un monument plus « durable que les annales gravées sur les rochers de « la Perse. En tant qu'il a été le premier savant qui « ait su le pâli, et en sa qualité d'historien du boud- « dhisme, sa renommée ne sera pas facilement surpassée « par les recherches futures. Et son titre de premier « éditeur et de premier interprète du Zend-Avesta « fera vivre sa mémoire aussi longtemps que la race « humaine aimera à se rappeler les traditions de sa « première enfance. Mais la clef qui avait ouvert à « Burnouf toutes ces découvertes était le sanscrit ; et « c'est dans la philologie sanscrite, où son influence « était le plus salutaire, que sa perte est aujourd'hui « sentie le plus douloureusement. Je ne fais pas ici « allusion au Bhagavata-Purâna ni aux autres monu- « ments de sa persévérante ardeur au travail qui res- « tent maintenant inachevés, ni aux ouvrages qu'il « projetait, ni aux trésors qu'il avait amassés. En per- « dant Burnouf, nous avons perdu non-seulement un « collaborateur infatigable, non-seulement un maître « désintéressé, mais un juge très-respecté, dont l'appro-

(1) Rig-Veda Sanhità, vol. II, p. XL.

« bation était recherchée de tous, dont la censure « était redoutée, et dont les décisions ne manquaient « jamais d'être distinguées par l'équité et la justesse. « Encore qu'il n'ait publié que peu de chose sur le « Véda, cependant je puis affirmer sans crainte de me « tromper, et ceux avec qui j'ai eu l'avantage de « suivre ses leçons au Collége de France, Barthélemy « Saint-Hilaire, Gorresio, Nève, Pavie, Foucaux, Roth, « Goldstücker, Bardelli et beaucoup d'autres, confir- « meront mon assertion, qu'il n'y avait pas alors en « Europe de savant qui fût plus versé que Burnouf « dans la langue et dans les traditions du Véda. Ami « intime de Rosen, lui seul perpétua, après la mort de « Rosen, la tradition des études védiques. Il voulait « que tous ceux qui venaient travailler sous lui fussent « pénétrés de l'importance de ces études, et il leur « prouvait que, pour avoir une intelligence vraie de « l'histoire primitive de l'humanité, et pour faire une « étude comparative des religions de l'Orient, la « connaissance du Véda était indispensable. C'est à lui « que l'on doit la nouvelle impulsion donnée dans « cette direction à la philologie sanscrite, et la publi- « cation subséquente de nombreux travaux sur les « Védas; et pour ma part, je ne puis que répéter que « sans les conseils, l'encouragement et l'assistance de « Burnouf, je n'aurais jamais pu entreprendre cette « édition du Rig-Véda. Lorsque j'appris la nouvelle « de sa mort, il me sembla, et nombre de personnes « occupées d'études du même genre ont dû éprouver « la même impression, que notre travail avait perdu

« beaucoup de son charme, et, en quelque sorte, « son but. *Qu'en dira Burnouf?* telle fut ma première « pensée, quand j'achevai le premier volume du Rig-« Véda. Et aujourd'hui que je finis le second volume, « soumis à son tour à l'appréciation de tant de savants « dont j'admire la science, et à l'amitié desquels « j'attache un haut prix, mes pensées se reportent « encore vers celui qui n'est plus au milieu de nous, « et je me demande, non sans tristesse, quel eût été « son jugement sur mon travail. »

Tel était le lien étroit qui a d'abord attaché M. Max Müller à la France, et que les années n'ont fait que resserrer, à mesure qu'ont augmenté ses relations d'amitié avec beaucoup des plus illustres représentants de la science française.

En 1856, M. Max Müller commença à publier à Leipsick une autre édition du Rig-Véda (1), sans le commentaire de Sâyaṇa, mais avec le Rig-prâtiśâkhya (2), ou traité de la phonétique et de la grammaire du Rig. La seconde livraison parut en 1857,

(1) Rig-Veda, oder die heiligen Lieder der Brahmanen, herausgegeben von Max Müller, mit einer Einleitung, Text und Uebersetzung des Prâtiśâkhya oder der ältesten Phonetik und Grammatik enthaltend, Erste Lieferung. Leipzig, F.-A. Brockhaus, 1856. — Le Rig-Véda, ou les chants sacrés des Brahmanes, publiés par Max Müller avec une introduction contenant le texte et la traduction du Prâtiśâkhya, ou du plus ancien traité de phonétique et grammaire, première livraison. Leipsick, F.-A. Brockhaus, 1856.

(2) Colebrooke, qui avait pu se procurer dans l'Inde les quatre Védas, les Brâhmaṇas et la plupart des Upanishads (qui sont des traités du même genre, mais d'un caractère moins sacré que les Brâhmaṇas), n'a pas eu entre les mains les Prâtiśâkhyas dont Roth a le premier démontré l'importance en 1845.

et cette publication fut alors interrompue; mais elle a été reprise depuis, et la fin de ce travail est en ce moment sous presse. Dans la même année 1856, un indianiste consommé, M. Adolphe Regnier, commença dans le *Journal Asiatique* de Paris la publication de ce même Prâtiśâkhya. Et lorsque ces deux savants se virent engagés dans un même chemin, faute d'avoir connu au préalable leurs intentions réciproques, ce fut entre eux une lutte de courtoisie, à qui se retirerait devant l'autre.

Avant la publication du premier volume du Rig-Véda, M. Max Müller s'était déjà fait connaître du public anglais. L'*Association britannique* pour l'avancement de la science s'était réunie, en 1847, à Oxford, et devant elle M. Max Müller lut son *Essai sur le bengali et ses rapports avec les langues aryennes,* lequel a été publié dans les Mémoires de cette Association (1).

Dans la séance du 25 octobre 1849, l'Institut de France accorda le prix Volney au manuscrit de M. Max Müller intitulé « De la philologie comparée des langues indo-européennes dans ses rapports avec la civilisation primitive de l'humanité » (2). Cet essai, encore inédit, est écrit en anglais. L'auteur, disait en terminant le rapport qui lui décernait le prix, mettant à profit ses études sur les Védas et sa connaissance de la phi-

(1) Essay on Bengalee and its relation to the Aryan Languages. (*Transactions of the British Association* in 1847.)

(2) On the comparative philology of the Indo-European languages in its bearing on the early civilisation of mankind.

lologie comparée, a su en tirer des conséquences neuves touchant le degré de civilisation auquel étaient arrivés nos ancêtres dans des temps préhistoriques. Les lecteurs de M. Max Müller qui connaissent son *Essai de Mythologie comparée* et ses *Leçons sur la science du langage* savent combien il excelle à jeter une lumière inattendue sur ces premiers âges, et comment, à l'aide des mots communs à toutes les langues aryennes, il a su tracer d'une main sûre le tableau des mœurs simples et des nobles pensées de nos pères, à l'époque où ils n'avaient pas encore quitté leur patrie primitive au centre de l'Asie.

Dans ces études, les travaux de M. Max Müller ont marqué une ère nouvelle, et il s'y était fait de bonne heure un nom si honoré, qu'en 1849 il fut invité par les autorités de l'Université à donner un cours de philologie comparée à Oxford, où il s'était fixé définitivement dès l'année précédente, pour surveiller l'impression du Rig-Véda (1). Le résumé de ce cours parut dans un essai que M. Müller publia dans la *Revue d'Édimbourg*, au mois d'octobre 1851, à l'occasion de l'achèvement d'une traduction anglaise de la *Grammaire comparée* de Bopp (2). Nulle part on ne saurait trouver un exposé plus net de l'objet et des principaux résultats de la philologie comparée,

(1) Le Rig-Véda a été imprimé par les presses de l'université d'Oxford.

(2) Cette traduction fut faite par M. Eastwick, qui a été professeur d'urdu au collège de Haileybury, avec la collaboration du comte d'Ellesmere, président de la Société asiatique de Londres. Les épreuves en étaient revues par Wilson.

ainsi que de la méthode sévère qui doit présider à des études d'où sont nécessairement déduites d'aussi graves conclusions. Jusqu'à nos jours, les langues répandues sur la surface du globe avaient été classées, soit d'après leur distribution géographique (et l'on avait ainsi les langues de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, et de l'Australie), soit d'après les races physiques des hommes qui les parlaient (et alors on avait les langues caucasiennes, mongoles, nègres et malaises). Ou bien encore, on divisait les langues en langue sacrée et en langues profanes, en langues classiques et en langues orientales, en langues vivantes et en langues mortes. Mais toutes ces classifications étaient manifestement mauvaises, puisqu'elles étaient fondées sur des accidents extérieurs et non pas sur les langues elles-mêmes. M. Max Müller nous montre que la philologie comparée pourra seule fournir la vraie classification des langues. A l'aide d'exemples heureusement choisis, il nous fait voir par quelles études comparatives on est arrivé à démontrer, avec la dernière évidence, l'étroite parenté qui unit des idiomes aussi disséminés que les langues indo-européennes, et parlés par des peuples aussi divers. Puis, se bornant à cette branche des études philologiques, la plus importante de toutes, et la seule qui ait été pleinement explorée par la science, il met en une vive lumière les services rendus par Bopp et par son école, et il finit son Essai en exposant les principaux bienfaits de la philologie comparée. Elle donne aux humanistes des explications qu'ils ne peuvent trouver ailleurs sur la formation

des mots, sur le sens des parties les plus obscures du langage, et sur les mille prétendues irrégularités auxquelles on se heurtait à chaque instant. Venant à l'aide des historiens et des ethnologues, elle répand de nouvelles clartés sur l'histoire des nations. Enfin, en nous faisant connaître à fond l'organisme des langues, elle prête aux psychologues, pour l'analyse de l'esprit humain, de précieux secours que n'avaient jamais pu entrevoir les philosophes des siècles précédents.

Cet Essai, comme tous les ouvrages de M. Max Müller, est écrit en anglais avec une remarquable élégance, et, à l'exception des personnes qui avaient assisté à son cours, il n'y avait assurément pas un lecteur qui pût se douter qu'il avait sous les yeux l'œuvre d'un jeune Allemand de vingt-huit ans, arrivé depuis cinq ans en Angleterre, et dont presque tout le temps se passait à compulser des manuscrits indiens, et à se frayer une route à travers les questions les plus ardues de la langue et de la littérature védiques.

En 1850, M. Max Müller avait été nommé professeur adjoint des langues et des littératures de l'Europe moderne, et, en 1854, il succéda à son ami M. Francis Trithen comme titulaire de cette même chaire qu'il occupe encore. En 1853, M. Max Müller publia son *Essai sur la logique indienne* (1), et en l'année suivante, où parut le second volume de son édition du

(1) *An Essay on Indian logic,* publié dans *Thomson's Laws of thought,* London, 1853.

Rig-Véda, nous le voyons publier trois nouveaux écrits : *Propositions pour un alphabet à l'usage des missionnaires* (1), *Conseils pour apprendre les langues du théâtre de la guerre en Orient* (2), et *Lettre au chevalier Bunsen sur la classification des langues touraniennes* (3). Dans cette *Lettre*, insérée par Bunsen dans le tome I de son *Esquisse de la philosophie de l'histoire universelle* (4) (depuis la page 263 jusqu'à la page 521), M. Max Müller donne les renseignements importants qu'il a recueillis dans les récits des voyageurs, sur le langage des tribus nomades de l'Asie septentrionale et méridionale ; et, après avoir rendu compte du procédé agglutinatif commun à ces langues d'ailleurs si diverses, il expose les raisons pour lesquelles il lui semble possible de réunir tous ces idiomes en un groupe qu'il nomme le groupe touranien. Les opinions émises par M. Max Müller dans sa *Lettre sur les langues touraniennes* ont rencontré beaucoup d'opposition en Allemagne. Mais les adversaires les plus décidés, tels que M. Pott, ont reconnu que « cet ouvrage était le plus important qui eût été pu-

(1) *Proposals for a missionary alphabet* (London, 1854).

(2) *Suggestions on learning the languages of the seat of war in the East* (London, 1854). Une deuxième édition de cet ouvrage, considérablement augmentée, parut l'année suivante sous ce titre : *The languages of the seat of war in the East, with a Survey of the three families of language, Semitic, Aryan and Turanian* (London, 1855).

(3) *Letter to Chevalier Bunsen on the classification of the Turanian languages.*

(4) *Outlines of the philosophy of universal history* (London, 1854). Ce même ouvrage contient d'autres travaux de M. Max Müller, sur le Véda, le Zend-Avesta, etc.

blié depuis longtemps dans le domaine de la linguistique ».

En 1857, M. Max Müller publia son savant ouvrage sur le *Bouddhisme et les pèlerins bouddhistes* (1), et dans les *Oxford Essays* pour cette même année parut son *Essai sur la Mythologie comparée*, qui a fait époque dans l'histoire de cette science, et qui a été, pour nombre de gens instruits, comme la révélation d'un monde nouveau. Kuhn et d'autres mythologues allemands avaient déjà fondé sur de fermes assises la science de la mythologie comparée, et leur immense érudition avait fait les découvertes les plus importantes pour l'intelligence des croyances et des religions de l'antiquité. A M. Max Müller, non moins érudit que ses devanciers et que ses émules, il était réservé de poser les principes généraux de cette science, d'en tracer la vraie méthode, et d'appeler l'attention du public sur ces études nouvelles, en les lui présentant avec ce charme de style dont il a le secret.

En 1858, M. Max Müller fut nommé *Fellow* de *All Souls' College* à Oxford, et membre correspondant de l'Institut de France. Dans la même année il publia ses *Classiques allemands, depuis le quatrième jusqu'au dix-neuvième siècle*, qui contiennent des pièces justificatives pour toute l'histoire littéraire de l'Allemagne. La préface nous donne un aperçu du développement de la vie intellectuelle et littéraire de l'Allemagne (2).

(1) *Buddhism and Buddhist pilgrims* (London, 1857).

(2) *The German classics, from the fourth to the nineteenth century* (London, 1858).

Dans le cours de l'année suivante, M. Max Müller publia son *Histoire de l'ancienne littérature sanscrite* (1), dans laquelle il nous donne le résultat de ses longues années d'étude sur le Véda et sur ses commentateurs. L'illustre écrivain, que nous avons déjà souvent cité, a consacré à cet ouvrage cinq articles dans le *Journal des Savants*, et nous sommes trop heureux de pouvoir rapporter ici l'hommage qu'il rend à notre auteur. « Le nouvel ouvrage de M. Max Müller, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, marquera dans les études védiques un progrès considérable; il fixe et il éclaircit une foule de questions intéressantes et douteuses, et il trace à la littérature du Véda un cadre qui, selon nous, sera définitif. Il a porté l'ordre et la lumière dans ce trésor immense et confus des monuments primitifs de la religion brahmanique, et son système repose sur des bases qui peuvent sembler inébranlables » (2). Nous ne nous pardonnerions pas si nous omettions de citer encore le bel éloge par lequel le même savant termine son étude approfondie sur l'*Histoire de la littérature sanscrite*, et que les amis de M. Max Müller auront plaisir à relire avec nous : « Tel est le tableau neuf et curieux que M. Max Müller a tracé, en répandant dans son livre une abondance de renseignements et de faits que nul avant lui n'avait accumulés avec une science aussi sûre, ni pré-

(1) *A History of Ancient Sanskrit Literature*, so far as it illustrates the primitive religion of the Brahmans (London, 1859 XIX-607 pages). La deuxième édition a paru en 1860.

(2) *Journal des Savants*, 1860, p. 457.

sentés avec autant d'élégance et de charme. C'est le fruit de la plus vaste et de la plus difficile investigation dans des manuscrits encore bien peu connus, et de la plus rare sagacité dans des études où elle est au moins aussi nécessaire que dans toutes les autres. L'*Histoire de l'ancienne littérature sanscrite* est faite pour ajouter beaucoup à l'illustration dont est déjà entouré, à si juste titre, le nom de M. Max Müller. Sa splendide édition du Rig-Véda aurait suffi pour le consacrer, sans parler de tant d'autres travaux; mais celui dont je viens de m'occuper est d'un ordre tellement élevé, qu'on peut douter que, d'ici à bien longtemps, personne le surpasse ou même l'égale. L'érudition, avec les labeurs et les pénibles recherches qu'elle exige, semble exclure trop souvent ce talent éminent de style et de composition. Évidemment il y a là une réunion bien peu commune de qualités qui d'ordinaire paraissent incompatibles; et ce sera là une distinction particulière pour M. Max Müller, au milieu de tant d'indianistes fameux, ses émules et ses amis (1). »

De telles paroles venant d'un tel juge durent toucher profondément M. Max Müller, surtout au moment où elles purent arriver jusqu'à lui, au mois de janvier 1861. Wilson était mort dans le cours de l'année précédente, et le 7 décembre se réunissaient ceux de qui dépendait le choix de son successeur. M. Max Müller se présenta comme candidat pour la

(1) *Journal des Savants*, 1861, p. 59.

chaire de son ami. Il ne fut pas élu. Certes le titre de *Boden Professor of Sanskrit* n'aurait pu rehausser en rien l'éclat de sa réputation européenne; mais ses amis anglais, ceux d'entre eux surtout qui aimaient le plus leur vieille Université, virent cet échec avec tristesse, et les savants du continent apprirent la nouvelle avec étonnement et avec d'unanimes regrets.

C'est en avril, mai et juin de l'année 1861, que M. Max Müller donna devant un auditoire d'élite, dans la *Royal Institution of Great Britain* à Londres, ces *Leçons sur la science du langage* (1) qui furent publiées la même année, et que l'Institut de France honora du prix Volney en 1862. Cet ouvrage est maintenant arrivé à sa cinquième édition en Angleterre, et la réimpression qui en a été faite en Amérique, ainsi que les traductions allemande, italienne, russe et française, ont déjà eu aussi plusieurs éditions.

Dans les *Leçons* de 1861, après avoir défini l'objet de la science du langage, M. Max Müller avait résumé l'histoire de cette science depuis sa naissance dans les écoles de l'Inde et de la Grèce, jusqu'à son merveilleux développement dans les travaux des linguistes contemporains. Il avait donné une description générale du vaste réseau des langues humaines, et une brillante exposition des grands faits révélés par la science du langage, et qui intéressent à un si haut degré l'histoire, la philosophie et la religion. Mais,

(1) *Lectures on the Science of Language delivered at the Royal Institution of Great Britain in April, May, and June,* 1861 (London. 1861).

dans sa pensée, ce cours ne devait que servir d'introduction à une étude plus approfondie : aussi, en 1863, nous le voyons remonter dans la même chaire à Londres, et donner, sur ce même sujet, une nouvelle série de *Leçons*, dont la traduction française est aujourd'hui offerte au public.

Afin d'établir solidement les principes fondamentaux de la science du langage, et pour bien montrer quelle méthode rigoureuse doit être suivie par les linguistes, M. Max Müller, dans ces *Nouvelles Leçons*, borne ses recherches à un nombre restreint de langues, au sanscrit, au grec, au latin, aux langues romanes, et aux langues germaniques. Avec le secours de la physiologie, il nous décrit comment les sons, c'est-à-dire le corps du langage, sont formés par les organes de la parole ; et, au moyen de l'étude historique des langues précitées, il nous fait connaître les lois minutieuses qui président à chaque changement des lettres et des accents, ainsi qu'aux modifications et aux métamorphoses que subissent les mots dans le cours de leur existence. Ensuite, poussant plus avant ses investigations, il pénètre jusqu'à l'âme du langage. Il étudie la formation et le développement des idées, leurs combinaisons et leurs ramifications infinies, l'influence du langage sur la pensée, et l'origine des mythes produits par cette influence. Ces *Leçons* se composent donc de deux parties distinctes : l'une, consacrée à la phonétique et à l'étymologie, traite des phénomènes externes du langage ; l'autre en étudie les phénomènes internes, et nous donne les vues

de M. Max Müller sur la production et l'épanouissement de la pensée humaine, et sur la mythologie ancienne et moderne. Ces deux parties distinctes sont unies par le lien le plus étroit, comme la pensée est unie au langage, et, en quelque sorte, comme l'âme est unie au corps.

Nous espérons que cet ouvrage sera un nouveau stimulant pour des études qui déjà n'ont plus besoin d'être recommandées en France. Le seul obstacle qui peut encore s'opposer à leur diffusion parmi nous, c'est l'ignorance des ouvrages où le commençant doit s'instruire. Comme M. Bréal n'a cessé de suivre avec la plus persévérante attention l'impression de ces deux volumes, ainsi qu'il l'avait fait pour la première série de ces leçons, nous lui avons donc demandé de nous rendre encore le service de dresser la liste des premiers livres qui doivent composer la *bibliothèque du linguiste*. C'est sous ce titre que nous publions plus loin la liste que nous a remise M. Bréal.

Ici nous demandons la permission de faire remarquer par quelles longues études et par quel travail patient M. Max Müller s'est préparé à aborder les difficiles problèmes de la science du langage. Une connaissance approfondie du grec et du latin fut le fondement solide de son éducation, comme elle le sera toujours de toute haute éducation intellectuelle. Puis, travailleur infatigable, il a étendu sans cesse le cercle de ses études, de façon à y faire entrer successivement, ainsi que nous l'avons vu, les langues et les littératures des plus nobles membres de la grande famille humaine.

Ses travaux sur les langues touraniennes nous montrent avec quel soin il a cherché à fixer les caractères les plus marquants des nombreux idiomes parlés par les tribus nomades de l'Asie; et nous pouvons ajouter qu'il ne se publie pas d'ouvrages, écrits par les missionnaires et les voyageurs sur les langues des peuplades les moins connues, qu'il ne les parcoure de l'œil le plus attentif; parce qu'il sait que quand même il n'y découvrirait aucune grande loi de la science du langage qui n'ait déjà été révélée par l'examen des langues les plus cultivées, il ne peut manquer de trouver dans ces idiomes barbares de précieuses analogies pour confirmer des lois encore imparfaitement établies, ou pour éclairer des points encore obscurs.

En 1865 M. Max Müller a été nommé conservateur des manuscrits orientaux à la bibliothèque bodléienne à laquelle il était attaché depuis l'année 1856. Ces nouvelles fonctions n'ont pas arrêté le cours de ses travaux. Il a publié des *Manuels pour l'étude du sanscrit* (1865), une *Grammaire sanscrite* (1866), une édition de l'*Hitôpadêśa*, avec la transcription en caractères latins, une traduction interlinéaire et des notes grammaticales, et il prépare en ce moment une traduction anglaise d'un choix des hymnes du Rig-Véda. Ce travail sera une précieuse acquisition pour la science, car on sait combien laissent à désirer la traduction de Langlois et celle de Wilson lui-même.

En cette année (1867), il a publié à Leipsick la seconde édition d'une nouvelle, écrite avec une exquise

délicatesse, et intitulée : *Un amour allemand. Extrait des papiers d'un étranger* (1).

Nous nous sommes efforcé de donner une liste exacte des écrits de M. Max Müller; mais pour que cette liste fût complète, il nous faudrait encore énumérer ici les nombreux articles qu'il a fournis à diverses revues et à divers journaux littéraires de l'Allemagne et de l'Angleterre, et en particulier au *Journal de Kuhn*.

Il est à peine besoin de dire que M. Max Müller est membre des principales sociétés savantes de l'Europe, dont il serait trop long de citer même les noms ici. Nous dirons seulement que quand il fut élu un des sept *Academici stranieri* de l'Académie royale des sciences de Turin, les six autres académiciens étaient MM. Boeckh, Thiers, Cousin, de Barante, Grote et Mommsen.

Nous sera-t-il permis d'ajouter, en terminant, que l'auteur de tant d'importants travaux est en même temps l'homme le plus affable et au plus large cœur? Il reste toujours, malgré l'éloignement, le fils dévoué de l'Allemagne, qui ne voit pas sans orgueil ses triomphes sur une terre étrangère. Il est attaché par les plus tendres affections à l'Angleterre, où il vit entouré de la considération publique. Il éprouve les plus vives sympathies pour la France, qu'il visite souvent, et où il compte de si nombreux amis.

(1) *Deutsche Liebe. Aus den Papieren eines Fremdlings.* (2 Auflage, Leipzig, 1867.)

Et maintenant, au moment de publier la traduction française de ces *Nouvelles Leçons*, faite par M. Perrot et par moi avec la plus scrupuleuse fidélité, il me serait doux d'espérer qu'elle pourra contribuer, en une humble mesure, à faire connaître M. Max Müller sur cette noble terre de France, ma seconde patrie, non moins chère que la première : *Eam patriam ducimus, ubi nati, et illam, quâ excepti sumus* (1).

Orléans, le 24 mai 1867.

G. Harris.

(1) Cic. *De legibus*, II, 5.



BIBLIOTHÈQUE DU LINGUISTE.

L'apprenti linguiste commencera par s'abonner au Journal de Kuhn, et il fera bien de se procurer les quinze volumes déjà publiés de ce recueil. Un excellent index l'aidera à se retrouver dans les dix premiers tomes. Il y joindra le Recueil publié par MM. Kuhn et Schleicher, sous le titre de *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung* (quatre volumes).

Pour l'ensemble des langues indo-européennes, les deux ouvrages à étudier sont la grammaire comparée de M. Bopp (2ᵉ édition), et le *Compendium* de M. Schleicher (2ᵉ édition, 1866). Pour le grec et le latin, une grammaire comparée, dont deux volumes ont déjà paru, est publiée par M. Léo Meyer (1). La *Revue de l'Instruction publique* (1866) a donné la première partie d'une phonétique du sanscrit, du grec et du latin, que fera paraître prochainement M. Baudry. Nos lecteurs connaissent les *Notions élémentaires de grammaire comparée* de M. Egger (6ᵉ édition, 1865).

C'est dans les ouvrages de M. George Curtius que l'on trouvera les études les plus neuves et les plus approfondies sur la langue grecque. Nous citerons en particulier ses Principes de l'étymologie grecque (*Grundzüge der griechischen Etymologie,* 2ᵉ édition, 1866), son Traité sur la formation des temps et des modes en grec et en latin (2), et sa Grammaire

(1) Il y faut joindre un opuscule du même auteur : *Gedrängte Vergleichung der griechischen und lateinischen Declination.* 1862.

(2) *Die Bildung der Tempora und Modi im griechischen und lateinischen.*

grecque (Prague, 7e édition, 1866), avec le volume d'Éclaircissements qui l'accompagne (1).

En français, nous possédons un excellent *Traité de la formation des mots dans la langue grecque*, dû à M. Ad. Regnier (Hachette, 1855).

Pour la langue latine, le meilleur guide sera M. Corssen. Ses principaux livres sont : *Aussprache, Vocalismus* und *Betonung der lateinischen Sprache* (1858), *Kritische Beiträge zur lateinischen Formenlehre* (1863), *Kritische Nachträge zur lateinischen Formenlehre* (1866). A ces ouvrages on joindra avec fruit une brochure de M. Bücheler : *Grundriss der lateinischen Declination* (1866).

En français, nous avons le livre de MM. Weil et Benlœw : *Théorie générale de l'accentuation latine* (Durand, 1855).

Pour le sanscrit, les grammaires abondent : nous recommandons celles de M. Bopp (3e édition, 1863), et de M. Max Müller (1866). Comme dictionnaire sanscrit, on peut choisir, selon qu'on voudra un ouvrage plus ou moins complet, entre le grand Dictionnaire de Pétersbourg (sanscrit-allemand), dont les quatre premiers volumes ont paru, le Dictionnaire sanscrit-anglais de M. Benfey (1866), et le glossaire sanscrit-latin de M. Bopp (3e édition). Les textes faciles, accompagnés de la transcription en caractères latins, d'une traduction mot à mot et d'explications grammaticales, ne manquent pas non plus. On a, entre autres, pour les commençants, l'épisode de la mort de Jajnadatta, publié par Chézy (2), et les premiers livres de l'*Hitopadêsa*, édités avec la transcription et une traduction interlinéaire par M. Max Müller. Aux étudiants déjà un peu plus avancés, on peut recommander surtout le *Nalus* de Bopp (3), accompagné d'une traduction latine littérale

(1) *Griechische Schulgrammatik.* — *Erläuterungen zu meiner griechischen Schulgrammatik.*

(2) *Yajnadattabadha*, ou la mort d'Yajnadatta, épisode extrait du Râmâyana, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par Chézy, et suivi d'une traduction latine littérale par J.-L. Burnouf, Paris, 1826. — Le texte en caractères dévanâgaris a été donné par Loiseleur Deslongschamps, en 1829.

(3) *Nalus, Maha-bharati episodium.*

(2e édition, 1832), et la *Bhagavad-Gitâ,* publiée et traduite en latin par Schlegel et Lassen (1).

Pour s'initier à la langue des Védas, on commencera utilement par le livre de Rosen : *Rig-veda-sanhitâ, liber primus, sanskrite et latine* (1838), en y joignant le livre de M. Ad. Regnier : *Études sur l'idiome des Védas et les origines de la langue sanscrite*. Paris, 1855.

Le complément presque indispensable de tous les ouvrages sanscrits, ce sont les *Radices linguæ sanscritæ*, de Westergaard (1841).

Sous le titre de *Piccola enciclopedia indiana* (Firenze, 1867), M. A. de Gubernatis publie un dictionnaire sanscrit rempli d'informations grammaticales, littéraires et historiques, que le lecteur consultera avec profit et agrément.

L'étude du zend est aujourd'hui beaucoup plus aisée qu'elle ne l'était encore naguère, grâce à la grammaire de M. Spiegel (2), et à l'excellent Manuel de M. Justi (3). Pour se familiariser avec l'écriture zende, on pourra prendre les textes publiés par M. Kossowicz (4) (1865). Toutefois ces ouvrages ne dispenseront pas de lire Eugène Burnouf : *Commentaire sur le Yaçna* (1832), et *Études sur la langue et les textes zends* (1840-50).

Le dialecte perse des inscriptions est proche parent du zend. Pour l'étudier, on pourra prendre Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften* (1862).

Nous retournons aux langues de l'Europe, en commençant par les langues germaniques. L'ouvrage le plus complet et le plus intéressant qui ait été publié sur cette famille d'idiomes, c'est la célèbre Grammaire allemande de J. Grimm (5). On y pourra joindre, comme introduction, l'attrayant opuscule de Schleicher : *Die deutsche Sprache* (1860). On lira aussi avec intérêt un mémoire de M. Ad. Regnier, sur l'histoire des

(1) *Bhagavad-Gitâ*. 3e édition. 1866.

(2) *Grammatik der altbaktrischen Sprache*. 1867.

(3) *Handbuch der Zendsprache* (Dictionnaire, grammaire, chrestomathie).

(4) *Decem Send-Avestæ excerpta*. 1865.

(5) *Deutsche Grammatik*, 4 volumes. Le tome premier a eu deux éditions. Une troisième édition du même tome est restée inachevée.

langues germaniques depuis Ulfilas jusqu'à nos jours, inséré dans le Recueil des mémoires présentés par divers savants étrangers à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. III, page 276.

Pour le dialecte gothique, la grammaire la plus détaillée est celle de Gabelentz et Löbe. Le commençant qui voudra se familiariser avec la langue d'Ulfilas pourra prendre Stamm, *Ulfilas, Text, Grammatik und Wörterbuch* (3e édition, 1865).

Le Dictionnaire historique de la langue allemande, entrepris par les frères Grimm et continué après leur mort par MM. Hildebrand et Weigand, est un modèle du genre.

La famille des langues celtiques a été étudiée par Zeuss, *Grammatica celtica* (1853). On y ajoutera : Whitley Stokes, *Irish glosses*, Dublin, 1860.

Pour les langues slaves, l'ouvrage classique est celui de Miklosich, *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen*, Vienne, 1857. Pour le lithuanien, M. Schleicher a publié un Manuel comprenant une grammaire et une chrestomathie (1).

L'étude des langues romanes doit avoir pour base la grammaire comparée de Diez (2), à laquelle il faut joindre son Lexique (3). Pour l'ancien français on consultera les grammaires de Mätzner (4) et de Burguy (5). Comme chrestomathie, le meilleur livre publié jusqu'à présent, pour l'ancienne langue française, est l'ouvrage de Bartsch (6). On y peut ajouter la *Chanson de Roland*, dont M. Théodore Müller a commencé une édition que doit accompagner un glossaire (7).

Nous n'avons pas besoin de rappeler le Dictionnaire histo-

(1) *Handbuch der litauischen Sprache*. Prague. 1856.

(2) *Grammatik der romanischen Sprachen*, 2e édition. Bonn. 1856.

(3) *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*. Bonn. 1861.

(4) *Französische Grammatik, mit besonderer Berücksichtigung des lateinischen*. Berlin. 1856.

(5) *Grammaire de la langue d'oïl, ou grammaire des dialectes français aux douzième et treizième siècles* (1853-56). 3 volumes (le 3e volume forme un glossaire).

(6) *Chrestomathie de l'ancien français, accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire*. Lepzig. 1866.

(7) *La Chanson de Roland*. Göttingue. 1863.

rique de M. Littré, ni les travaux que ce savant a réunis sous le titre d'*Histoire de la langue française* (4e édition, 1867).

Il y faut ajouter l'*Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, de M. Gaston Paris (1862).

Si aux études techniques le lecteur veut joindre les recherches philosophiques sur le langage, les ouvrages de Guillaume de Humboldt (1), ceux de M. Steinthal, le livre de Heyse (2) et celui de M. Renan (3), lui fourniront une ample collection d'idées et d'observations.

Nous arrêtons ici ce résumé, naturellement très-incomplet (4). En le donnant, notre intention était seulement de diriger les premiers pas de l'étudiant qui, une fois entré dans la voie, saura bien aller où le poussent ses préférences et sa vocation.

(1) Œuvres complètes. Berlin, 1846. Voir surtout l'Introduction à la langue kavie. Un opuscule de Guillaume de Humboldt a été traduit en français : *De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées*. Trad. par Alf. Tonnellé. On en peut rapprocher l'opuscule de Jacob Grimm sur l'origine du langage, qui a été également traduit en français (librairie Franck).

(2) *System der Sprachwissenschaft*. Berlin. 1856.

(3) *De l'origine du langage*. 4e édition.

(4) Pour les autres familles de langues, voir B. Jülg, *Literatur der Grammatiken, Lexika und Wörtersammlungen aller Sprachen der Erde*. Berlin, 1847.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Cette seconde série de leçons sur la Science du langage fut donnée l'année dernière dans l'Institution royale à Londres. La plupart des matières qui y sont traitées avaient, depuis nombre d'années, formé le sujet de mes cours publics à Oxford. Lorsque je fondis mes notes en forme de leçons, devant s'adresser à un auditoire plus avancé, j'omis beaucoup de choses qui n'étaient qu'élémentaires, et je fis plusieurs additions, afin de montrer la connexion entre la science du langage et quelques-uns des plus importants problèmes de la philosophie et de la religion.

En exprimant ma reconnaissance envers les lecteurs et les critiques de la première série de

LEÇONS

SUR LA

SCIENCE DU LANGAGE.

PREMIÈRE LEÇON.

INTRODUCTION.

Matériaux innombrables dont dispose la science du langage : les langues des peuples civilisés; les patois et les dialectes de ces langues; les idiomes des peuplades nomades ou sauvages; les inscriptions en langues inconnues. Comment on est parvenu à déchiffrer les inscriptions cunéiformes. — Attrait particulier que présente notre science. — Importance du rang qu'elle occupe parmi les sciences de la nature. — Théories de certains savants sur la place d'honneur que doivent occuper les dialectes polynésiens et africains dans l'étude du langage. — Sujet de ces nouvelles leçons. — Exemples pour montrer comment de petits faits servent à découvrir de grands principes. — Principes sur lesquels doit reposer la science du langage. — Nécessité de nous garder des généralisations précipitées. Qu'il ne faut pas nous attendre à trouver les mêmes caractères dans des langues appartenant à des périodes différentes de développement, et que nous ne devons pas juger de toutes les langues d'après les mêmes criteriums. — Résultats nécessairement différents de la corruption d'une langue monosyllabique comme le chinois, et de celle d'une langue à flexions comme le latin. Le cochinchinois comparé avec le chinois. — Particularités du taïtien et du cafre, le *Te pi* et le *Ukuhlonipa*. Comment de simples caprices peuvent, avec le temps, changer tout l'aspect d'une langue. — Hypothèse pour expliquer la coexistence de dialectes rudes et de dialectes doux, comme le sanscrit et le prâcrit, l'éolien et l'ionien, le gadhélique et le kymri, le haut et le bas allemand. — Causes de la

grande diversité des dialectes parlés sur les rives de l'Amazone. — Que la science du langage est le plus puissant auxiliaire de la psychologie. — Division de ces leçons en deux parties : la première consacrée à l'étude des sons et aux principes les plus importants de l'étymologie ; la seconde consacrée à la recherche des premières conceptions de l'esprit humain qui furent exprimées par le langage, aux principes fondamentaux de la mythologie, et à l'influence exercée par le langage sur nos pensées.

Dans une série de leçons que j'eus l'honneur, il y a deux ans, de donner dans cette enceinte (1), je me suis efforcé de montrer que la langue que nous parlons et toutes celles qui sont parlées aujourd'hui dans toutes les parties du globe, ou qui y ont été parlées depuis la première aurore de la vie et de la pensée humaines, nous fournissent des matériaux avec lesquels il est possible de fonder une science véritable. Toutes ces langues, nous pouvons les rassembler, les classer, les réduire à leurs éléments constitutifs, et nous pouvons déduire de cet examen quelques-unes des lois qui déterminent leur naissance et qui président à leur développement et à leur dépérissement inévitable. Nous pouvons étudier les langues absolument comme le géologue étudie ses pierres et ses pétrifications et, jusqu'à un certain point, comme l'astronome étudie les étoiles du ciel, ou le botaniste les fleurs des champs. Oui, il y a une science du langage aussi sûrement qu'il y a une science de la terre et de ses fleurs, du ciel et de ses astres ; et si notre science, étant d'origine récente, est encore loin de cette perfection qu'ont don-

(1) L'Institution royale de la Grande-Bretagne. Voir la note à la page 2 de notre traduction de cette première série, 2ᵉ édition, Paris, 1867. Nous distinguerons désormais ces leçons de M. Max Müller par les années où elles ont été données. Nous appellerons donc la première série COURS DE 1861, et la deuxième série, celle dont nous donnons aujourd'hui la traduction, COURS DE 1863. [Tr.]

née à l'astronomie, à la botanique et même à la géologie les géants intellectuels de tant de siècles et de tant de pays, elle n'en a peut-être, par cette raison même, que plus d'attraits et plus de charmes. C'est une science jeune et grandissante, qui, chaque année, acquiert de nouvelles forces, qui ouvre sans cesse devant nos yeux des horizons inattendus et de nouveaux champs à explorer, et qui donne pour récompense à ceux qui la cultivent de plus riches moissons qu'on ne saurait en attendre du terrain déjà épuisé que cultivent les sciences plus anciennes. Le monde tout entier est, en quelque sorte, le domaine du linguiste.

Nous pouvons trouver un sol vierge à notre porte, ou, en franchissant les limites du vieux monde civilisé, étendre nos conquêtes sur de vastes continents. Il nous est facile d'arrêter notre choix sur tel petit village de nos environs dont nous recueillerons le dialecte, les proverbes et les légendes, fragments presque réduits en poussière, mais bien authentiques, du plus ancien âge de la poésie et du langage saxons (1). Ou bien nous pouvons aller chez nos antipodes, étudier l'idiome des îles Hawaii, et suivre dans les lois et dans les édits du roi Kamehameha, l'opération de cette faculté humaine du langage qui, même dans ses efforts les plus primi-

(1) M. R. P. Peacock a publié en 1863, à Berlin, un excellent essai *Sur quelques caractères marquants des patois parlés dans les six comtés du nord de l'Angleterre, l'ancienne Northumbrie, et sur les différences entre leur grammaire et celle de l'anglais classique.* Ce travail est fondé principalement sur les traductions du *Cantique des Cantiques* qui ont été faites et publiées dans ces dernières années pour un grand nombre de patois anglais, sous les auspices de S. A. le prince Louis-Lucien Bonaparte. Nous espérons que le savant auteur continuera ses recherches dans une branche d'études aussi féconde.

tifs et les plus grossiers, ne semble jamais manquer le but élevé auquel elle vise. Les dialectes de la Grèce ancienne, si bien fouillés qu'ils aient été dans tous les sens par les humanistes tels que Maittaire, Giese et Ahrens, contiennent encore de quoi dédommager amplement la philologie comparée des fatigues d'une nouvelle battue. Leurs formes, qui n'étaient, aux yeux de l'helléniste, que des anomalies et de simples curiosités, se présenteront alors à nous sous un aspect tout différent. Elles viendront se ranger sous des lois plus générales, et, après avoir été élucidées elles-mêmes par la comparaison avec d'autres dialectes, elles refléteront à leur tour une plus vive clarté sur les particularités phonétiques du sanscrit et du prâkrit, du zend et du persan, du latin et du français.

Mais quand toutes les mines déjà connues seraient épuisées, la science du langage saurait se créer à elle-même de nouvelles ressources et de nouveaux objets d'étude; comme autrefois Moïse fit jaillir l'eau du rocher, elle ferait sourdre et couler de nouvelles sources de parole vivante. Les inscriptions gravées sur les montagnes de la Perse nous montrent quelles merveilles peut accomplir notre science. Je ne m'étonne pas que les découvertes dues au génie et au travail opiniâtre de Grotefend, de Burnouf, de Lassen, et enfin, mais non pas en dernière ligne, de Rawlinson, soient accueillies avec incrédulité par ceux qui ne les voient que de loin; le jour viendra où cette incrédulité même sera le plus éclatant hommage qui ait pu être rendu à ces illustres savants (1). Qu'étaient dans l'ori-

(1) Dans un article publié dans l'*Atlantis*, nos VII et VIII, p. 23,

gine ces inscriptions que nous appelons aujourd'hui les inscriptions cunéiformes de Cyrus, de Darius, de Xerxès, d'Artaxerce Ier, de Darius II, d'Artaxerce Mnémon, d'Artaxerce Ochus, et dont nous possédons maintenant plusieurs éditions, ainsi que des traductions, des grammaires et des dictionnaires? Elles n'étaient qu'un assemblage de coins (*cunei*) gravés ou empreints sur le monument solitaire de Cyrus dans le Murghâb, sur les ruines de Persépolis, sur les rochers de Behistoun, près des frontières de la Médie, et sur le précipice de Van en Arménie. Lorsque Grotefend essaya de les déchiffrer, il dut commencer par prouver que ces lignes étaient bien réellement des inscriptions et non pas de simples arabesques ou des ornements de fantaisie (1). Il lui fallut ensuite découvrir si ces caractères magiques devaient être lus horizontalement ou

et intitulé *Sir G. C. Lewis sur le déchiffrement et l'interprétation des langues mortes*, M. Le Page Renouf a réfuté victorieusement et en vrai savant les attaques dirigées par cet écrivain contre Champollion et les autres déchiffreurs d'inscriptions anciennes. Quoiqu'il soit aujourd'hui difficile de savoir si Sir George Cornewall Lewis a jamais modifié ses opinions sur la sûreté de la méthode qui a permis de lire les inscriptions de l'Égypte, de la Perse, de l'Inde et de l'Italie ancienne, telle était la droiture de son caractère, qu'il eût été certainement le premier à reconnaître son erreur, s'il lui avait été donné de pousser plus loin ses études. Encore que son scepticisme ne fût pas toujours juste ni toujours fondé sur une saine critique, sa mort a été une perte sensible pour nos études qui, plus que toutes les autres, ont besoin d'être constamment maintenues dans la bonne voie par l'œil vigilant et par le contrôle sévère d'une dialectique serrée et d'une science sérieuse.

Un essai que vient de publier M. Francis W. Newman *Sur la langue ombrienne*, et qui a suivi de si près son article dans *Fraser's Magazine* de janvier 1863, ne fait pas moins d'honneur à l'impartialité et à la loyauté qu'à la pénétration de l'auteur.

(1) *Mémoire de M. le comte de Caylus sur les ruines de Persépo-*

perpendiculairement, de droite à gauche ou de gauche à droite. Lichtenberg soutenait qu'on devait les lire dans la même direction que l'hébreu ; mais, en 1802, Grotefend prouva que les lettres se suivaient ici de gauche à droite, comme en grec. Avant Grotefend, Münter et Tychsen avaient observé dans ces inscriptions un signe qui marquait la séparation des mots. Un tel signe est nécessairement d'un puissant secours quand il s'agit de déchiffrer des inscriptions, car il met immédiatement en lumière les désinences de centaines de mots et, dans une langue aryenne, nous présente la charpente de sa grammaire. Mais songez aux difficultés qu'il y avait encore à surmonter avant qu'on pût lire une seule de ces lignes. On ignorait dans quelle langue ces inscriptions avaient été composées ; ce pouvait être une langue sémitique, ou touranienne, ou aryenne. On ne savait pas davantage à quelle époque ces inscriptions appartenaient et si elles rappelaient les conquêtes de Cyrus, ou celles de Darius, d'Alexandre ou de Sapor. On ignorait même si l'alphabet qui y avait été employé était phonétique, syllabique ou idéographique. Le temps me manquerait si je voulais vous raconter ici de quelle manière toutes ces difficultés furent levées les unes après les autres ; comment on parvint d'abord à lire les noms propres de Darius, de Xerxès, d'Hystaspe et de leur dieu Ormuzd ; comment, d'après ces noms, on détermina la valeur de certaines lettres, et l'on put, grâce à cet alphabet imparfait, déchiffrer d'autres mots qui établirent clairement ce fait que la langue de ces inscriptions était l'ancien-

lis, dans le tome XXIX des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Histoire de l'Académie*, p. 118.

perse; comment alors, à l'aide du zend, qui représentait le perse antérieur à Darius, et à l'aide du persan moderne, on ouvrit un feu croisé des mieux nourris; comment l'ancien sanscrit fournit des renforts plus puissants encore, si bien que tous les avant-postes ayant été emportés, la place elle-même fut enfin prise d'assaut, et dut se rendre, aux conditions dictées par la science du langage.

J'aimerais, quelque autre jour, à vous faire un récit plus détaillé de ce siége mémorable et de cette glorieuse victoire. En ce moment, je ne les rappelle que pour vous montrer comment toutes les parties du monde, et parfois celles-là même auxquelles on songe le moins, fournissent de quoi occuper un bien plus grand nombre de travailleurs que la science du langage ne peut encore en compter à son service. Les hiéroglyphes de l'Égypte, les inscriptions de Babylone et de Ninive, et celles des cavernes de l'Inde, des monuments de la Lycie, des tombeaux de l'Étrurie et des tablettes brisées de l'Ombrie et du Samnium attendent des linguistes qui viennent rompre leur charme ou deviner d'une manière plus satisfaisante le mot de leur énigme. Et si, maintenant, nous tournons les yeux vers les idiomes non encore comptés, qui sont parlés par les tribus nomades de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, nous n'aurons pas de peine à comprendre que bien des générations se succéderont avant que les savants aient à craindre qu'il ne leur reste plus de langues à conquérir.

Un autre charme qui est propre à la science du langage, ou qui, du moins, n'appartient qu'aux sciences qui sont, comme elle, de récente fondation, est cette

lutte animée qui est encore engagée entre de grands principes contradictoires. En astronomie, les lois fondamentales de l'univers ne sont plus contestées, et il n'est guère probable que le système de Ptolémée trouve de nouveaux défenseurs. En géologie, les disputes entre les Vulcaniens et les Neptuniens sont terminées, et, à l'heure qu'il est, aucune personne exempte de préjugés ne doute qu'une ammonite ne soit l'œuvre de la nature, et que les silex de l'âge de pierre ne soient l'œuvre de l'art.

Il en est tout autrement de la science du langage. Là, les discussions sur les grands problèmes sont encore ardentes. Le langage est-il l'œuvre de la nature ou l'œuvre artificielle de l'homme? Les diverses langues du globe ont-elles eu une origine commune ou des origines différentes? Peut-on les classer par familles? Telles sont les questions qui se posent à chaque instant autour de nous; et tandis que les linguistes sont occupés des recherches les plus minutieuses, tandis qu'ils portent, si l'on me permet cette image, les briques et le mortier pour élever les murs de leur science naissante, il faut qu'ils aient sans cesse le glaive ceint à leur côté et qu'ils soient toujours prêts à repousser les attaques de l'ennemi. Parfois, assurément, cet état de guerre peut être pénible, mais il en résulte au moins un bon effet : il nous oblige à examiner soigneusement le terrain sur lequel nous nous plaçons, et, pendant que nous sommes occupés à analyser de simples préfixes et suffixes, il nous tient constamment en éveil et ne nous laisse jamais oublier la grandeur et le caractère sacré des conséquences qui découlent de ces minimes détails. Loin que les fondements de notre

science soient ébranlés par de telles attaques, ils n'en sont qu'affermis comme les cellules de corail qui s'élèvent tranquillement et lentement du fond de l'océan sont plus solidement cimentées par l'embrun de la mer et par les lames qui les couvrent.

Enhardi par l'accueil bienveillant que j'ai trouvé ici même, lorsque j'y vins pour la première fois solliciter en faveur de la science du langage une part de la sympathie du public, j'ose commencer aujourd'hui devant vous une nouvelle série de leçons sur le même sujet, « sur de simples mots, sur des noms, des verbes et des particules », et j'espère que vous aurez encore la même indulgence pour la parole nécessairement imparfaite de celui qui vient à vous, avec un accent étranger, vous entretenir d'un sujet qui n'entre pas dans les études ordinaires de beaucoup d'entre vous. Une chose dont je suis plus fermement convaincu que jamais, c'est que, sans la science du langage, le cercle des sciences physiques auxquelles l'*Institution de la Grande-Bretagne* est plus spécialement consacrée, ne serait pas complet. La création tout entière aboutit à l'homme : sans lui la nature serait incomplète et sans objet. Il faut donc que la science de l'homme, ou, comme on l'appelle quelquefois, l'anthropologie forme le couronnement de toutes les sciences de la nature. Et si c'est par le langage que l'homme diffère de tous les autres êtres créés, la science du langage a droit à occuper cette place parmi les sciences naturelles que j'ai revendiquée pour elle la première fois que je me suis adressé à cet auditoire. Permettez-moi de vous citer les paroles d'un savant dont la mémoire me devient chaque année plus chère et plus sacrée, et à l'amitié duquel j'ai plus d'o-

bligations qu'il ne me serait possible de dire ici. Dans un discours, prononcé, en 1847, devant la section nouvellement créée d'ethnologie, à la réunion de l'*Association britannique* à Oxford, Bunsen dit : « Si l'homme est le couronnement de la création, il semble juste, d'une part, de ne jamais permettre que les recherches historiques sur son origine et sur son développement se séparent du corps des sciences naturelles, et en particulier de la physiologie. Mais, d'autre part, si l'homme est le couronnement de la création, s'il est le terme vers lequel tendent, dès le principe, toutes les formations organiques; s'il est à la fois le mystère et la clef des sciences de la nature, et si cette manière d'envisager ces sciences est la seule qui soit digne de notre temps, alors la philologie ethnologique, une fois établie sur des principes aussi clairs que ceux de la physiologie, est la branche la plus élevée des sciences pour l'avancement desquelles cette Association est instituée. Elle n'est pas un appendice de la physiologie ni de toute autre partie des connaissances humaines; son objet peut devenir, au contraire, le but et le terme des travaux et des recherches d'une association scientifique (1) ».

Dans mes leçons précédentes, je n'ai pu qu'essayer de vous indiquer les objets principaux de la science du langage, d'en déterminer les limites, et de mettre sous vos yeux une carte générale du terrain qui a été exploré avec plus ou moins de succès depuis cinquante ans. Cette carte était nécessairement incomplète. Elle ne comprenait guère que ce qui, dans un atlas de

(1) *Report of the British Association for the Advancement of science*, 1847, p. 257.

géographie ancienne, est appelé le *Monde connu des anciens*, où nous ne trouvons des noms et des frontières que dans ces parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, qui ont été le théâtre primitif du grand drame de l'histoire; mais où, au-delà des Hyperboréens au nord, des Anthropophages à l'ouest et des Éthiopiens (1) au sud, on ne voit plus que des lignes vaguement tracées, figurant le nouveau monde qui s'étendait au-delà de l'Atlantide, mais qui n'existait encore que dans les rêves des philosophes.

Ma première intention était de consacrer ces nouvelles leçons à remplir, avec de plus copieux détails, cette carte générale. Les matériaux pour ce travail sont abondants et augmentent sans cesse. Les ouvrages d'Hervas, d'Adelung, de Klaproth, de Balbi, de Prichard et de Latham vous montreront avec combien plus d'exactitude on peut colorier aujourd'hui la carte des langues qu'on ne le pouvait autrefois pour les cartes géographiques de Strabon et de Ptolémée. Mais je ne tardai pas à

(1) Les Hyperboréens qu'Homère et Hérodote connaissent comme des peuples habitant à l'extrême septentrion, aimés d'Apollon et célèbres pour leur piété et leur bonheur, étaient pour les Grecs un peuple mythique, comme les *Uttarakurus* des brahmanes. Leur nom signifie « ceux qui habitent au-delà des montagnes, » comme *Boreas*, le vent du nord, signifiait originairement « le vent qui soufflait des montagnes, » et plus particulièrement des monts Riphées. (Voy. Preller, *Griechische Mythologie*, I, 157.) *Boros*, d'où vient *Boreas*, Borée, est une autre forme de ὄρος, montagne, et ces deux mots dérivent d'une même racine, laquelle a donné en sanscrit *giri*, montagne, et, dans l'ancien slave, *gora*. (Voy. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, I, 314; II, 67.)

Les Éthiopiens, qui étaient aussi connus à Homère et à Hérodote, étaient pris originairement pour désigner les peuples noirs en général. Αἰθίοψ, comme Αἴθοψ, signifiait « au regard ardent ou de feu, » de αἴθειν, « briller, brûler, » le sanscrit *idh*, « allumer. » (Voy. Curtius, *ibid.*, I, 215.)

m'apercevoir qu'une telle étude n'eût guère fourni une digne matière pour un cours public. Je n'aurais pu que vous rendre compte du travail fait par d'autres et vous entretenir des explorations des voyageurs et des missionnaires parmi les races noires de l'Afrique, les tribus jaunes de la Polynésie et les Peaux Rouges de l'Amérique. J'aurais eu simplement à copier les descriptions qu'ils nous ont données des mœurs, des coutumes, des lois et des religions de ces tribus sauvages, et à faire des résumés de leurs grammaires et des extraits de leurs vocabulaires. C'eût été là nécessairement un ouvrage de seconde main, et si j'avais voulu y ajouter quelque chose de mon propre fonds, je n'aurais pu que faire la critique des tentatives de ces auteurs pour classer certains groupes de langues dans ces régions lointaines, ou bien indiquer des ressemblances qui leur auraient échappé, ou protester contre des théories qu'ils auraient avancées sans les appuyer sur des preuves suffisantes. Tous ceux qui ont eu à examiner les descriptions de nouveaux idiomes ou de nouveaux groupes d'idiomes, publiées par des missionnaires ou des voyageurs, savent avec quel soin il faut peser et discuter non-seulement leurs théories, mais les faits mêmes qu'ils rapportent, avant de pouvoir leur accorder, même temporairement, une place dans nos manuels, ou avant de se sentir autorisé à rectifier, d'après ces données, les frontières tracées sur la grande carte des langues humaines. C'est ainsi que tout récemment j'ai reçu des journaux imprimés à Honolulu (1), qui soutiennent « que toutes ces langues que

(1) *The Polynesian*, Honolulu, sept. 27, oct. 4, oct. 11, 1862, contenant un essai du docteur J. Rae.

nous désignons sous le nom de langues indo-européennes ont leur véritable racine et origine dans le langage polynésien ». « Je suis certain, dit l'auteur, qu'il en est ainsi pour ce qui regarde le grec et le sanscrit; et j'ai lieu de croire qu'il en est de même pour le latin et les autres langues plus modernes, en un mot, pour toutes les langues de l'Europe, soit anciennes, soit modernes ». Et il ajoute : « La seconde découverte que je crois avoir faite et qui se rattache à la première, c'est que l'étude des dialectes polynésiens nous révèle le rôle primitif du langage lui-même et nous initie à tout son mécanisme. »

Tout surpris que nous puissions être d'entendre appeler la langue d'Homère et celle d'Ennius des rejetons de l'idiome des îles Sandwich, le ridicule seul serait un argument bien mal choisi et bien faible à opposer à une pareille théorie. Le temps n'est pas si loin de nous où tous les hellénistes et latinistes de l'Europe hochaient la tête à l'idée de faire remonter au sanscrit les racines des langues classiques, et même de nos jours il ne manque pas de personnes qui ne peuvent croire à la réalité de ce fait qu'à une époque très-éloignée, mais pourtant très-réelle, les ancêtres des poëtes homériques et ceux des poëtes védiques ont dû habiter ensemble, comme membres d'une seule et même race, parlant un seul et même idiome.

Il y a d'autres théories non moins extraordinaires que celle qui voudrait faire du polynésien le langage primitif de l'humanité. J'ai reçu dernièrement une grammaire comparée des langues de l'Afrique méridionale, imprimée au Cap, et dont l'auteur est un sa-

vant très-distingué, le docteur Bleek (1). Il y prouve qu'en laissant de côté le *bosjesman*, qui n'a pas encore été suffisamment étudié, on peut réduire la grande masse des langues africaines à deux familles (2). Il montre que le hottentot est un rameau des langues de l'Afrique septentrionale, et qu'il fut séparé des idiomes congénères par l'intrusion de la deuxième grande famille des langues africaines, les langues cafres, ou,

(1) *A Comparative Grammar of the South African Languages*, by W. H. J. Bleek, Ph. D. 1862.

(2) Lorsque le révérend R. Moffat était en Angleterre, il y a quelques années, il rencontra un Syrien récemment arrivé d'Égypte, et au sujet duquel il écrivit la note suivante : «Quand je lui donnai un spécimen et une description du langage hottentot, il m'observa qu'il avait vu au marché du Caire des esclaves amenés d'une grande distance dans l'intérieur, qui parlaient un langage semblable et qui n'étaient pas, à beaucoup près, aussi noirs que les esclaves en général. Ceci confirme le témoignage des auteurs anciens qui donnent une description d'un peuple habitant l'intérieur de l'Afrique septentrionale, laquelle convient bien aux Hottentots et aux Bosjesmans.» — «Nous pouvons donc supposer que ces esclaves appartenaient à une portion de la race hottentote, dont les ancêtres seraient restés dans l'intérieur du pays, au sud ou au sud-ouest de l'Égypte, tandis que la migration générale se portait vers le sud du continent. Si cette supposition n'était pas inexacte, nous serions peut-être fondés à conjecturer que c'est de l'Égypte que sont venues originairement les tribus hottentotes. En fait, cette conjecture est corroborée par la ressemblance qui paraît subsister entre les Coptes et les Hottentots dans l'ensemble de leur figure.» (Appleyard, *The Kafir Language*, 1850.) — «Puisque la race hottentote n'est connue que comme une race émigrante, et que des traces de son existence se prolongent dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, on peut la regarder comme étant un fragment de l'ancienne population éthiopienne proprement dite, répandu tout le long de la grande arête de l'Afrique, à travers les régions occupées aujourd'hui par les Galla; il aurait été forcé de livrer passage à des tribus de souche différente, qui maintenant l'entourent de toutes parts.» (J.-C. Adamson, dans le *Journal of the American Oriental Society*, t. IV, p. 449, 1854.)

comme Appleyard les appelle, *allitères*, lesquelles occupent (autant du moins que nos connaissances actuelles nous permettent de les suivre) tout le reste du continent de l'Afrique méridionale, où elles s'étendent. à l'est, depuis la rivière du Keiskamma jusqu'à l'équateur, et, à l'ouest, depuis le 32° sud latitude, jusqu'à environ le 8° latitude nord. Mais, en même temps, l'auteur réclame également une place d'honneur pour les idiomes africains, dans l'histoire générale du langage humain. « Ce n'est peut-être pas trop nous avancer, dit-il (1), d'assurer que l'on peut attendre de l'étude plus approfondie de ces formes primitives de langage que nous offrent le cafre et le hottentot, des résultats analogues à ceux qui ont été donnés, au commencement de ce siècle, par la découverte du sanscrit et par les études comparées des orientalistes. L'origine des formes grammaticales, des genres et des nombres, l'étymologie des pronoms et beaucoup d'autres questions qui sont du plus haut intérêt pour le philologue, trouvent leur véritable explication dans l'Afrique méridionale. »

Mais tandis que certains savants nous disent ainsi que c'est vers la Polynésie ou vers le sud de l'Afrique que nous devons nous tourner si nous voulons pénétrer les mystères du langage aryen, d'autres nous font savoir qu'une famille de langues aryennes ou indo-européennes est une chimère ; que le sanscrit n'a aucune parenté avec le grec, et que la philologie comparée, telle que nous la trouvons dans les ouvrages de Bopp et d'autres linguistes, est un rêve de quelques professeurs du continent (2).

(1) Préface, p. VIII.

(2) Voyez l'essai de M. John Crawfurd *Sur la théorie aryenne ou*

Quelle conduite devons-nous tenir en présence de théories ainsi opposées? Si étranges et si paradoxales qu'elles paraissent, il nous faut les examiner avant de pouvoir les accepter ou les rejeter. « La science, dit Bunsen, n'exclut aucune supposition, quelque étrange qu'elle semble, pourvu qu'elle ne soit pas absurde en elle-même, c'est-à-dire, que l'on ne puisse pas en démontrer la contradiction avec les principes sur lesquels la science repose (1). » Mais d'après quels criteriums et d'après quelles règles faut-il juger ces théories? Ce ne peut être que d'après les criteriums et les règles dont la science du langage a prouvé la solidité dans ses recherches plus restreintes. « Il est manifeste, dit Leibniz, dans sa *Dissertation sur l'origine des nations*, que nous devons étudier d'abord les langues modernes qui sont à notre portée, afin de les comparer les unes avec les autres pour en découvrir les différences et les affinités, passer ensuite aux langues qui les ont précédées afin d'établir leur filiation et leur origine, et remonter ainsi de proche en proche, jusqu'aux dialectes les plus anciens dont l'analyse nous donnera les seuls résultats certains. » Les principes de la philologie comparée doivent être fondés sur des faits fournis par les dialectes les mieux connus et les mieux analysés, et c'est à l'étude de ces mêmes dialectes que nous devons demander la boussole qui pourra nous guider au milieu des plus violentes tempêtes et tourmentes des spéculations philologiques.

indo-germanique, et un article de M. T. Hewill Key, dans les *Transactions of the Philological Society*, intitulé : « Du sanscrit considéré comme base de la linguistique et de la trop grande importance attribuée aux travaux de l'École allemande. »

(1) *Report of the British Association*, p. 256.

J'ai donc préféré consacrer ce nouveau cours de leçons à parcourir et à étudier un champ très-limité du langage humain, à examiner l'anglais, le français, l'allemand, le latin, le grec, et aussi, nécessairement, le sanscrit, afin d'exposer ou, du moins, d'établir plus solidement quelques-uns des principes fondamentaux de la science du langage. Je pense qu'il n'est pas une science qui puisse nous offrir, à nous autres linguistes, des leçons plus profitables que la géologie. Or, en géologie, dès que nous avons acquis une connaissance générale des couches successives qui composent la croûte terrestre, et des faunes et flores dont on remarque la présence ou l'absence dans chacune de ces couches, rien n'est aussi instructif que l'examen minutieux de quelques carrières situées dans notre voisinage, de quelques cavernes ou de quelques mines; nous pouvons ainsi voir les choses de nos propres yeux, les toucher de la main, et comprendre que tous les cailloux que nous ramassons contiennent un enseignement de la plus grande portée. Il en est de même, ce me semble, pour la science du langage. — Un seul mot de notre propre langue, quelque commun qu'il soit, nous en apprendra davantage, si nous l'étudions et si nous l'analysons bien, que les spéculations les plus ingénieuses sur la nature du langage et sur l'origine des racines. Je crois que nous pouvons admettre, comme principe général, que ce qui est réel dans les formations modernes est possible dans les formations plus anciennes, et que ce dont on a démontré la vérité sur une échelle restreinte peut être vrai sur une échelle plus étendue. De tels principes, sur lesquels repose l'étude de la géologie, sont également appli-

cables à l'étude de la philologie; mais il est bien entendu qu'il faut apporter dans leur application cette circonspection qui fait le grand charme des raisonnements géologiques.

Quelques exemples serviront à éclaircir ma pensée, et ils nous montreront que nous pouvons trouver près de nous et à notre porte la solution de quelques-uns des plus difficiles problèmes de la grammaire comparée, et que des théories qui sembleraient imaginaires et incroyables, appliquées à l'analyse de langues anciennes, nous apparaissent comme des faits réels et incontestables, dans les mots mêmes que nous employons dans nos conversations journalières. Ces exemples auront encore pour effet de nous mettre sur nos gardes contre les généralisations précipitées de ceux, d'une part, qui ne savent pas discerner les différences, et qui ne voient que similitude entre toutes les langues du monde, et aussi de ceux qui ne comprennent qu'une seule sorte de ressemblance, et qui voudraient renfermer tout l'océan du langage vivant dans les étroites limites de la grammaire aryenne ou sémitique.

Nous n'avons pas bien loin à aller pour entendre dire, en Angleterre, *he is a-going, I am a-coming*, etc., au lieu des phrases ordinaires *he is going, I am coming*. Or, le fait est que le patois *he is a-going* est beaucoup plus correct que *he is going* (1). Dans nos grammaires modernes, on dit que *ing* est la désinence du participe présent, mais tel n'était pas son rôle dans l'anglo-saxon, où la terminaison de ce participe était *ande* ou

(1) Hare, *Words corrupted by false analogy or false derivation*, p. 65.

inde (le gothique *ands;* l'ancien haut-allemand *anter, enter;* le moyen haut-allemand *ende;* le nouveau haut-allemand *end*). Cette terminaison subsistait encore au temps de Gower et de Chaucer (1), bien qu'alors elle fût généralement remplacée par la désinence *ing*. Qu'est-ce donc que cette désinence *ing?* (2). On l'emploie évidemment dans deux acceptions différentes, même dans l'anglais moderne. Dans cette expression *a loving child*, un enfant aimant, *loving* est un adjectif verbal. Mais dans la phrase *loving our neighbour is our highest duty*, aimer notre prochain est le premier de nos devoirs, *loving* est un substantif verbal. De plus, il y a beaucoup de substantifs terminés en *ing*, tels que *building*, « bâtiment, » *wedding*, « noce, » *meeting*, « assemblée, » où le caractère verbal du substantif a presque, sinon entièrement, disparu.

Or, si nous nous reportons à l'anglo-saxon, nous trouvons que la désinence *ing* est employée :

1° Pour former des noms patronymiques; par exemple, *Godvulfing*, fils de *Godvulf*. Dans la version anglo-saxonne de la Bible, le fils d'Élisée est appelé *Elising*. Au pluriel, ces noms patronymiques viennent souvent à désigner des familles, des clans, des villages, des villes et des nations; par exemple, *Thyringas*, les Thuringiens. Même quand des noms terminés en *ing* dérivent de noms de fleuves, de collines ou d'arbres, on peut encore les appeler patronymiques, parce que, dans les temps anciens, les idées de parenté et de des-

(1) Pointis and sleves be wel sittánde
Full right and straight upon the hande.
Rom. of the Rose, 2264.

(2) Grimm, *Deutsche Grammatik*, II, 348-365.

cendance ne s'attachaient pas uniquement aux êtres vivants (1). Les habitants des rives de l'Elbe pouvaient bien être nommés les enfants de l'Elbe, ou *Albings*, comme, par exemple, les Nordalbingiens dans le Holstein. Beaucoup des noms géographiques en Angleterre et en Allemagne furent, dans l'origine, des noms patronymiques formés de cette manière. C'est ainsi que nous avons les villages de *Malling*, de *Billing*, etc., ou dans des mots composés, *Mallington*, *Billingborough* (2). Dans *Walsingham*, le *home*, la demeure des Walsings, se perpétue peut-être le souvenir de la célèbre race des *Wælsings*, à laquelle appartenait Siegfried, le héros des Niebelungen (3). Dans certains noms allemands, tels que *Gœttingen* en Hanovre, *Harlingen* en Hollande, nous avons d'anciens génitifs pluriels signifiant « la demeure des Gottings, la demeure des Harlings, etc. (4). »

(1) Voyez Förstemann, *Die deutschen Ortsnamen*, p. 244; et *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, I, 109.

(2) Latham, *History of the English Language*, I, p. 223; Kemble, *Saxons in England*, I, p. 59, et Appendice, p. 449.

(3) Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 14.

(4) Nous trouvons les Harlings (en anglo-saxon, *Herelingas*, cf. *Trav. Song*, I, 224; en allemand, *Harlunge*, cf. W. Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 280 et seq.) à Harling, dans les comtés de Norfolk et de Kent, et à Harlington (Herelingatún), dans le Bedfordshire et dans le Middlesex. Les Wælsings, dans l'ancien norrois Völsungar, la famille de Sigurdr ou Siegfried, se retrouvent à Walsingham, dans le comté de Norfolk, à Wolsingham, dans le Northumberland, et à Woolsingham, dans le comté de Durham. Nous avons les Billings à Billinge, à Billingham, à Billinghoe, à Billinghurst, à Billingden, à Billington et dans beaucoup d'autres endroits.

Il est probable que les Thyringas, que nous trouvons dans Thorington ou Thorrington, sont des rejetons de la grande race des Hermundures, les *Thyringi* ou *Thoringi*, aujourd'hui les Thurin-

2° La désinence *ing* est usitée pour former des mots attributifs ayant un sens plutôt général, tels que *aeþeling*, « homme de haut rang » ; *lyteling*, « enfant en bas âge » ; *niðing*, « mauvais homme. » Cette terminaison *ing* étant souvent précédée d'un autre suffixe, *l*, nous arrivons au dérivé très-ordinaire *ling*, dans les mots comme *darling*, « chéri », *hireling*, « mercenaire », *yearling*, « âgé d'un an », *foundling*, « enfant trouvé », *nestling*, « nouvellement éclos », *worldling*, « mondain », *changeling*, « homme changeant » ou « enfant substitué ». Dans les mots tels que *aeþeling, lyteling*, dont les radicaux sont terminés en *l*, on se demande si le suffixe n'est pas plutôt *ling* que *ing*, et si l'orthographe originelle de ces mots n'a pas été *aeþelling* et *lytelling*. C'est ainsi que le mot *farthing*, « la quatrième partie d'un *penny*, » est une altération de *feorðling*, l'allemand *vierling*.

On a supposé que le participe présent de l'anglais moderne a été formé à l'aide de cette même désinence *ing;* mais, en anglo-saxon, elle se joint généralement à des noms et à des adjectifs, et non pas à des verbes. Il y avait cependant, en anglo-saxon, un autre suffixe que l'on ajoutait aux verbes pour en former des substantifs verbaux; c'était *ung*, que nous retrouvons également en allemand: par exemple, *clænsung*, nettoiement, *beácnung*, l'action d'allumer un fanal. Dans le vieil anglo-saxon, ces noms abstraits en *ung* sont beaucoup plus nombreux que ceux en *ing*. Toutefois cette dernière terminaison commença de bonne heure à prévaloir sur l'autre, et aujourd'hui il ne reste au-

giens, toujours voisins des Saxons. (Kemble, *Saxons in England*, I, pp. 59 et 63.)



cune trace, en anglais, de substantifs formés de verbes à l'aide du suffixe *ung*.

Quoiqu'il semble peut-être plus plausible, ainsi que je l'ai déjà fait observer, de regarder le participe présent de l'anglais moderne comme ayant été, dans l'origine, un adjectif en *ing*, cependant ces expressions que nous entendons dans la bouche du peuple, telles que *a-going*, *a-coming*, nous reportent plutôt aux substantifs verbaux en *ing*, comme étant la source d'où est dérivé le participe de l'anglais moderne. *I am going* est en réalité une corruption de *I am a going*, c'est-à-dire *I am on going*, je suis à aller, et c'est ainsi que par un procédé fort simple nous pourrions faire remonter notre participe présent au cas locatif d'un nom verbal (1).

Posons donc comme un fait que, dans le cours du renouvellement dialectal (2), la place du participe présent peut être remplie par le locatif ou par quelque autre cas d'un nom verbal.

Voyons maintenant ce qui s'est passé en français. Le 3 juin 1679, l'Académie française se prononça : « La règle est faite. On ne déclinera plus les participes présents (3). »

(1) Cf. l'essai de Garnett *Sur les mots formés de cas fléchis*, dans les *Transactions of the Philological Society*, vol. III, n° 57, 1844. Garnett compare le gallois *Tyn sefyll*, en se tenant debout, l'irlandais *ag seasamh*, le gaélique *ag sealgadh*. C'est le même écrivain savant et exact qui proposa le premier la théorie d'après laquelle le participe serait formé du locatif d'un nom verbal.

(2) Voyez sur le renouvellement dialectal, c'est-à-dire la régénération des langues par leurs dialectes, le *Cours* de 1861, pp. 45, 52-69 de notre traduction française, 2e édition, Paris, 1867.

(3) Cf. Egger, *Notions élémentaires de grammaire comparée*, 6e édition. Paris, 1865, p. 197.

Que signifiait cet arrêt? Simplement ce que l'on peut lire aujourd'hui dans toutes les grammaires françaises, savoir, que des mots comme *souffrant* et *saisissant* sont invariables lorsqu'ils ont la signification de participes présents, mais qu'ils prennent la marque du masculin et du féminin, au singulier et au pluriel, quand ils sont employés comme adjectifs (1). Mais quelle est la raison de cette règle? C'est que *aimant*, par exemple, employé comme participe, n'est pas le participe présent latin *amans*, mais le temps appelé le gérondif, c'est-à-dire le cas oblique d'un nom verbal, le latin *amando*, répondant à l'anglais *a loving*, en aimant, tandis que le véritable participe présent du verbe latin, *amans*, joue dans les langues romanes le rôle d'adjectif, et peut prendre la désinence du féminin ou du pluriel, comme quand on dit : *une femme aimante, des enfants aimants.*

Ici donc nous voyons encore que dans des langues analytiques l'idée exprimée par le participe présent peut être rendue par le cas oblique d'un nom verbal.

Examinons maintenant un idiome plus éloigné de nous, mais pourtant congénère, le bengali. Nous trouvons que le prétendu infinitif y est formé à l'aide de *te*, lequel *te* est en même temps la désinence du locatif singulier (2). Par conséquent, le présent *karitechi*, « je fais », et l'imparfait *karitechilâm*, « je faisais », ne

(1) Diez, *Vergleichende Grammatik der romanischen Sprachen*, II, p. 114.

(2) Voyez Max Müller, Essai sur les rapports entre le bengali et les langues aryennes et indigènes de l'Inde : *Report of the British Association for the Advancement of Science.* 1847, pp. 344-45. Cf. Garnett, Essai déjà cité, p. 29.

sont que des composés de *âchi*, je suis, *âchilâm*, j'étais, et d'un temps que l'on peut appeler un participe présent, mais qui est en réalité un nom verbal au cas locatif. *Karitechi*, je fais, signifie « je suis à faire », l'anglais *I am on doing*.

Ici se présente cette question : Ce procédé parfaitement intelligible d'après lequel le participe fut formé du cas oblique d'un nom verbal, et l'indicatif présent fut formé en unissant ce nom verbal au verbe auxiliaire « être », ce procédé, dis-je, nous fournit-il une lumière qui puisse nous guider sûrement dans l'analyse de langues qui appartiennent incontestablement à une famille différente? Prenons le basque, qui n'est certainement ni un idiome aryen, ni un idiome sémitique, et qui a donné une plus grande exubérance de formes verbales que presque aucune autre langue connue (1). Ici l'indicatif présent est formé de ce que l'on appelle un participe, suivi d'un verbe auxiliaire. Ce participe est formé à l'aide du suffixe *an*, dont on se sert aussi pour former le cas locatif des noms; par exemple, *mendia*, la montagne; *mendiaz*, de la montagne (*à monte*); *mendian*, dans la montagne; *mendico*, pour la montagne : de même, *etchean*, dans la maison; *ohean*, dans le lit. Si, maintenant, nous examinons le verbe

Erorten niz,	je tombe;
Erorten hiz,	tu tombes;
Erorten da,	il tombe (2);

(1) Voyez *le Verbe basque* d'Inchauspe, publié par le prince Louis-Lucien Bonaparte. Bayonne, 1858.

(2) « Commençons par l'expression *erortean*. Cette façon de parler signifie en tombant, mais par quel secret? Le voici : le point où l'on

nous voyons encore dans *erorten* un locatif, ou, ainsi qu'on l'appelle, un cas positif du substantif verbal

est (*ubi*) s'exprime par le cas positif, comme ***barnean*** (dans l'intérieur), ***etchean*** (dans la maison), ***ohean*** (dans le lit), etc. Or l'action que l'on fait présentement peut être envisagée comme le point où l'on est, et dès lors s'exprime aussi par le positif : de là l'expression ***erortean*** n'est autre chose que l'infinitif ***erortea*** (le tomber) mis au cas positif; elle signifie donc littéralement dans le tomber.

« Cette façon de parler, qui paraît extraordinaire quand on l'entend analyser pour la première fois, n'est pas une locution propre à notre langue; on dit en hébreu ***biphkod*** (en visitant), et le sens littéral de ce mot est ***dans visiter :*** on dit en grec ***en tô piptein*** (***en tombant***, littéralement ***dans le tomber***), ***en tô philein tou Theou*** (mot à mot ***dans l'aimer Dieu***). Quand Virgile a dit ***et cantare pares, et respondere parati***, il a sous-entendu la particule ***in*** devant le premier infinitif, disent les commentateurs. Nous disons en français être à manger, à boire, etc., comme être à la maison, à la campagne, etc.

« Comme l'action sur laquelle on est présentement peut être assimilée au point de l'espace où l'on existe, où l'on agit (***ubi***), elle peut de même représenter un point de départ (***unde***). C'est ainsi que nous envisageons souvent dans le français l'action exprimée par l'infinitif, puisque nous disons ***je viens de voir la capitale*** comme ***je viens de la capitale, je viens de visiter mes greniers*** comme ***je viens de mes greniers.*** Les actions ***voir, visiter,*** sont envisagées ici comme des points de départ, et, par cette fiction, elles deviennent compléments de la préposition ***de,*** aussi bien que les noms ***capitale, greniers.*** C'est la même fiction et la même tournure dans l'hébreu ***miphphekod,*** dans le latin ***a visitando.*** »

« Ces observations faites, il est aisé de comprendre que les formes basques en ***ic,*** telles que ***jatetic, edatetic, ikustetic,*** etc., ne sont que les ablatifs des noms ***jatea, edatea, ikustea,*** ablatifs commandés par le point de vue sous lequel on envisage les actions qu'expriment ces mots. Ainsi cette phrase ***Cure aitaren ikustetic jiten niz*** (je viens de voir votre père) signifie, mot à mot, je viens du voir de votre père.

« Les formes ***janic, edanic, ikusiric*** ont évidemment une terminaison commune avec celles dont nous venons de parler et sont également des ablatifs qui expriment un rapport d'éloignement, ou dans l'ordre physique ou dans l'ordre moral; toute la différence des

erorta, dont la racine serait *eror*, « tomber »; de sorte que la forme du verbe basque, *erorten niz*, ne signifie

premières formes aux dernières consiste en ce que celles-là ont un sens actif et celles-ci un sens passif. Conséquemment, cette phrase : ***Çure aita ikusiric jiten niz***, signifie, comme celle de l'exemple précédent, ***je viens de voir votre père.*** Mais, si l'on veut rendre plus scrupuleusement la force du mot ***ikusiric***, il faut dire ici ***je viens de votre père vu.*** Et qu'on ne dise pas que cette traduction supposerait qu'il y a ***ikusitic*** et non ***ikusiric;*** nous avons observé plus d'une fois que la première des deux formules est l'ablatif singulier et l'autre l'ablatif de la section indéfinie, comme on le voit dans ces façons de parler, ***Ez da eginic*** (il n'y en a point de fait), ***Ez da erreric*** (il n'y en a point de cuit), etc.

« L'action que l'on va faire peut être envisagée comme un point de l'espace où l'on se porte (*quò*) ; et ce rapport d'approximation, ce mouvement moral vers l'action dont il s'agit, s'exprime heureusement par le cas appelé approximatif. Conformément à cette doctrine, nous disons : ***Hastera noa, Mintçatcera noa, Ikhustera noa*** (***je vais commencer, je vais parler, je vais voir***), ou plutôt ***je vais au commencer, je vais au parler***, etc., comme ***je vais au jardin***, etc., en hébreu ***liphkod***, en latin ***ad visitandum***, etc.

« Le lieu par où l'on passe (*quà*), l'espace ou le ***milieu*** que l'on traverse (***medium***), l'instrument ou le ***moyen*** par lequel une chose se fait (***medium***), veulent, dans le basque, le cas appelé médiatif, caractérisé par la terminaison ***az, ez, iz, oz, uz.*** Il n'est pas difficile de reconnaître cette inflexion dans les mots ***janez, ikhusiz, baratuz***, etc. De là, quand je dis ***Giçona janez bici da*** (l'homme vit en mangeant), la traduction littérale est ***l'homme vit par le manger***, ou plutôt l'homme vit par le mangé; car ***janez*** dérive de la forme ***jan***, qui est tout à la fois et le radical de cette famille et l'inflexion passive de ce mot, comme on le voit en disant ***jana*** (le mangé ou la chose mangée).

« Nous voici maintenant en état d'apprécier au juste une infinité de mots que l'on avait coutume d'appeler verbes. Prenons, par exemple, le soi-disant verbe *tomber ;* il fait au présent ***erorten niz*** (je tombe), ***erorten hiz*** (tu tombes), ***erorten da*** (il tombe), ***erorten gire*** (nous tombons), etc. Si ce que nous avons dit de l'expression ***erortean*** est exact, la formule ***erortean niz*** doit signifier ***je suis dans le tomber*** ou ***dans l'acte de tomber.*** Il est vrai que nous disons par syncope ***erorten*** pour ***erortean;*** mais de quelle consé-

pas *je tombe*, mais bien *je suis dans le tomber*, ou *dans l'acte de tomber;* comme dit le peuple en Angleterre, *I am a-falling*. L'*a* dans *a-falling* est une corruption de la préposition anglo-saxonne *on*, l'anglais *in*, « dans»;

quence peut être la suppression de la lettre *a*, puisqu'on dit indifféremment, selon le dialecte, *etchean*, *etchen* ou *etchin* (dans la maison)? Si cependant on veut attacher quelque importance à cette voyelle, il est permis de croire que son absence dénote l'absence de l'article; ce qui ne paraît pas invraisemblable après ce qui a été dit à la page 46.

« Il résulte de cette observation que, dans les formules du présent *erorten niz*, *erorten hiz*, etc., le mot *erorten*, qui exprime l'action de tomber, n'est pas un verbe; mais bien un nom au cas positif.

« Le prétérit *erori niz* (je suis tombé) se compose aussi du verbe *niz* (je suis) et de la formule passive *erori*, dont le sens adjectif se manifeste encore mieux si l'on y ajoute l'article, en disant *eroria niz*, c'est-à-dire, mot à mot, *je suis tombé*, ou celui qui est tombé.

« Le futur *erorico niz* (je tomberai) offre le même verbe et la même forme passive avec la terminaison *co*, laquelle est propre à exprimer la futurition, par la vertu qu'elle a de signifier la destination *à*, *pour*. C'est dans ce même goût que l'on dit en espagnol *esta por llegar* (il est pour arriver).

« Notre futur s'exprime encore par la désinence *en*, comme *jaikeren nizi* (je me lèverai), *joanen niz* (j'irai). Pour comprendre que cette formule n'exprime le futur que par une valeur empruntée de la déclinaison, il suffit d'observer que le cas destinatif *aitarentçat*, *aitarendaco* (pour le père), *amarentçat*, *amarendaco* (pour la mère), s'abrége quelquefois en cette manière: *aitaren*, *amaren*, etc. Cette observation faite, on comprend aisément que la double formule dont il s'agit n'est synonyme, en cet endroit, que parce qu'elle l'est aussi dans la déclinaison.

« Tout ce que nous avons dit des infinitifs combinés avec le verbe *niz* se vérifie également dans leur combinaison avec le verbe *dut;* ainsi *ikhusten dut*, pour *ikhustean dut*, répond littéralement au mauvais latin *habeo in videre; ikhusi dut* serait *habeo visu; ikhusico dut*, ou *ikhusiren dut*, *habeo videndum.* » — *Dissertation critique et apologétique sur la langue basque* (par l'abbé Darrigol), Bayonne, 1858.

et c'est ainsi qu'ont été formés un grand nombre de mots anglais, tels que *asleep*, endormi, de *on sleep*, dans le sommeil; *aright*, droit, bien, de *on rihte*, dans le droit; *away*, loin, parti, de *on weg*, en chemin; *aback*, en arrière, de *on bæc*, au dos; *among*, parmi, de *on gemang*, dans le mélange, etc.

Cet exemple suffira pour faire comprendre les principes sur lesquels repose la science du langage, savoir, que ce qui est réel dans les formations modernes doit être admis comme possible dans des formations plus anciennes, et que ce dont on a établi la vérité sur une échelle restreinte peut être vrai sur une échelle plus grande.

Mais ce même exemple pourra servir aussi à nous mettre sur nos gardes contre les nombreuses tentations auxquelles sont exposés les linguistes, de dépasser les limites d'une induction légitime. Dans la science du langage, on peut conclure du connu à l'inconnu à titre de présomption, mais non pas avec certitude. Même dans une sphère aussi peu étendue que la famille des langues aryennes, on n'a pas le droit de conclure qu'une chose soit possible en latin, parce qu'elle l'est en français, ni qu'une explication doive s'appliquer au sanscrit parce qu'elle convient au bengali; même cette conformité entre la formation du participe présent dans quelques langues aryennes et celle du participe en basque doit être regardée comme un fait entièrement exceptionnel. Cependant M. Garnett, après avoir établi ce principe que le participe présent peut être exprimé par le cas locatif d'un nom verbal, s'efforce de prouver, dans son excellent essai, que le participe indo-européen primitif, le latin *amans*, le grec τύπτων,

le sanscrit *bodhat*, ont été formés d'après le même principe, et qu'ils sont tous des cas fléchis d'un nom verbal. Dans cette tentative, je crois qu'il a échoué, ainsi que cela est arrivé à beaucoup de linguistes qui l'ont précédé ou suivi, et qui se sont imaginé comme lui que ce qui est vrai pour une partie du vaste domaine du langage doit nécessairement l'être aussi pour toutes les autres (1). Cela n'est pas, et cela ne peut pas être. Sans doute des principes parfaitement intelligibles régissent sans interruption le développement du langage; mais la marche de ce développement n'est pas tellement uniforme que, à chacune de ses périodes, on voie se renouveler partout les mêmes phénomènes. Comme le géologue s'attend à voir des caractères différents selon qu'il étudie de l'argile de Londres, ou de l'argile d'Oxford, ou du vieux grès rouge, ainsi le linguiste ne devra pas s'étonner de trouver des formations differentes, même lorsqu'il se renferme dans une seule période de l'histoire du langage, celle des *flexions* (2). Et si, poussant ses recherches au-delà de cette période la plus moderne, il pénètre jusqu'aux deux autres périodes plus anciennes, et qu'il ne veuille admettre, dans son examen des langues agglutinantes et monosyllabiques, d'autres criteriums que ceux qui lui ont servi dans l'étude des langues à flexions, sa méthode sera aussi peu scientifique que le serait celle

(1) M. Garnett regarde le sanscrit *dravat* comme étant peut-être un ablatif, et de même *sas-at* et *tan-vat* (sic). Il serait impossible de former des ablatifs en *ăt* (*as*) de thèmes verbaux élevés par les *vikaraṇas* des temps spéciaux, et l'ablatif ne serait pas un cas aussi propre à prendre la place d'un adjectif verbal que le locatif.

(2) Voyez, sur les trois périodes de l'histoire du langage humain, le *Cours* de 1861, p. 311. [Tr.]

du géologue qui confondrait les roches aqueuses, ignées et métamorphiques (1). Il semble que quelques savants ne soient capables d'apprécier qu'un seul genre de preuves. Sans doute celles qui ont établi la parenté du français et de l'italien, du grec et du latin, du lithuanien et du sanscrit, de l'hébreu et de l'arabe, sont les plus satisfaisantes; mais de telles preuves ne sont possibles que dans les langues à flexions, lesquelles sont sorties de leur période de développement, pour entrer dans la période de l'altération phonétique. Exiger que l'on prouve de la même manière la communauté d'origine des langues touraniennes, c'est demander ce qui, d'après la nature même des choses, est impossible. C'est comme si un géologue voulait trouver des fossiles dans le granit! Il ne saurait exister dans les langues touraniennes de ces pétrifications grammaticales sur lesquelles on se fonde principalement pour établir la parenté des différents membres de la famille aryenne et de la famille sémitique. Autrement, ces langues cesseraient d'être ce qu'elles sont; elles seraient des langues à flexions et non pas des langues agglutinantes.

Si toutes les langues du globe étaient d'une seule et même contexture, il est évident que les mêmes instruments nous serviraient à en démêler le tissu. Mais puisque, de l'aveu de tous, elles ne le sont pas, n'est-ce pas perdre inutilement un temps précieux que de ne pas vouloir accepter, pour établir des liens de

(1) Le *métamorphisme* est un mot qui fut créé par sir Charles Lyell pour exprimer les changements qu'auraient éprouvés, suivant la théorie de J. Hutton, les rochers ou les terrains d'origine sédimentaire, par l'action du feu central. [Tr.]

parenté entre le tongouse, le mongol, le turc, le samoyède et le finnois, d'autres criteriums que ceux qui ont permis de constater l'origine commune du grec et du latin; on d'essayer de découvrir du sanscrit dans les dialectes malais, et du grec dans les dialectes des montagnards du Caucase? Toute la croûte terrestre n'est pas formée de liais rempli d'ammonites et de plésiosaures, et tout le langage humain n'est pas composé de sanscrit où abondent les supins et les passés antérieurs. La méthode qui a donné de si heureux résultats pour la classification des langues aryennes peut, jusqu'à un certain point, être applicable à d'autres groupes de langues. Les lois phonétiques sont toujours utiles, mais ce ne sont pas les seuls instruments dont le linguiste doive apprendre à se servir. Si nous comparons les membres extrêmes des dialectes polynésiens, nous ne trouvons que peu de conformité dans ce qu'on peut appeler leur grammaire, et beaucoup de leurs mots semblent complétement différents. Mais quand nous comparons leurs noms de nombre, nous voyons clairement qu'ils constituent un fonds commun à tous et nous y apercevons de la ressemblance, quoique en même temps une grande diversité (1):

	1	2	3	4	5
Ile Fakaafo	*tasi*	*lua, ua*	*tolu*	*fa*	*lima*
Iles Samoa	*tasi*	*lua*	*tolu*	*fa*	*lima*
— Tonga	*taha*	*ua*	*tolu*	*fa*	*nima*
Nouvelle-Zélande . .	*tahi*	*rua*	*toru*	*wa*	*rima*
Iles Rarotonga . . .	*tai*	*rua*	*toru*	*a*	*rima*
— Mangareva . . .	*tai*	*rua*	*toru*	*a*	*rima*
— Pomotou . . .	*rari*	*ite*	*neti*	*ope*	*neka*
— Taïti	*tahi*	*rua, piti*	*toru*	*ha, maha*	*rima, pae*
— Hawaii	*tahi*	*lua*	*tolu*	*ha, tauna*	*lima*
— Nouka-Hiva . .	*tahi*	*ua*	*tou*	*ha* ou *fa*	*ima*

(1) Hale, *United States exploring Expedition*, vol. VII, p. 246.

	6	7	8	9	10
Ile Fakaafo.	*ono*	*fitu*	*valu*	*iva*	*fulu, nafulu*
Iles Samoa	*ono*	*fitu*	*valu*	*iva*	*sefulu, nafulu*
— Tonga	*ono*	*fitu*	*valu*	*hiva*	*hoṇofulu*
Nouvelle-Zélande . .	*ono*	*witu*	*waru*	*iwa*	*nahuru*
Iles Rarotonga . . .	*ono*	*itu*	*varu*	*iva*	*nauru*
— Mangareva . . .	*ono*	*itu*	*varu*	*iva*	*ṇauru*
— Pomotou . . .	*hene*	*hito*	*hawa*	*uipa*	*horihori*
— Taïti	*ono, fene*	*hitu*	*varu, vau*	*iva*	*ahuru*
— Hawaii	*ono*	*hitu*	*valu*	*iwa*	*umi*
— Nouka-Hiva . .	*ono*	*hitu, fitu*	*vau*	*iva*	*onohuu*

Nous remarquons d'abord les changements phonétiques qui se sont produits dans un seul et même nom de nombre, suivant qu'il a été prononcé par des insulaires différents : de cette manière nous arrivons à découvrir des lois phonétiques qui, à leur tour, expliquent les dissemblances apparentes d'autres séries de mots dont il semblait d'abord que l'identité fût impossible. Que ceux qui sont disposés à dénigrer l'étroite observation des règles phonétiques dans l'étude de l'histoire des mots aryens, et qui regardent comme une pure pédanterie de ne pas identifier, par respect pour la loi de Grimm, des mots tels que le latin *cura* et l'anglais *care*, soin, le grec καλεῖν et l'anglais *call*, appeler; le latin *peto* et l'anglais *bid*, ordonner, inviter; le latin *corvus* et l'anglais *crow*, corbeau; que ceux-là, dis-je, considèrent les progrès qu'a faits l'étude des langues africaines et polynésiennes, grâce à l'observation des lois phonétiques. Même avec des dialectes non encore fixés par l'influence d'une littérature nationale, totalement privés d'écriture et soumis pour la première fois à une analyse grammaticale, l'étude des lois phonétiques est parvenue à dompter « le démon de l'étymologie » (1). Le docteur Bleek con-

(1) L'expression est de Jacob Grimm. [Tr.]

sacre le premier volume tout entier de sa grammaire comparée des langues de l'Afrique méridionale à la phonologie, à l'étude des voyelles et des consonnes particulières à chaque dialecte, et des changements auxquels chaque lettre est sujette dans son passage d'un dialecte à un autre (voy. p. 82 et suivantes). Et dans le septième volume de la relation du voyage d'exploration fait par ordre du gouverneur des États-Unis, M. Hale a non-seulement dressé une table (p. 232) des changements réguliers que subissent les mots communs aux nombreux dialectes polynésiens, mais il a aussi marqué les permutations qui ont lieu seulement de temps en temps. Ces lois phonétiques, une fois bien établies, ont permis de faire remonter, avec une certitude parfaite, à une seule et même source des mots qui ont à peine une seule lettre en commun.

Mais l'altération phonétique ne suffit pas, à elle seule, pour expliquer les différences qui existent entre les dialectes polynésiens; et, à moins d'admettre l'opération du renouvellement dialectal dans une bien plus grande mesure que nous ne serions en droit de le faire pour les familles aryenne et sémitique, il faudrait renoncer à l'espoir de pouvoir jamais constater la parenté de ces dialectes. Croira-t-on que, depuis le temps de Cook, cinq des dix premiers noms de nombre, dans l'idiome de Taïti, sont tombés en désuétude et ont été remplacés par d'autres? Pourtant, tel est le fait.

Deux se disait	*rua;*	il se dit aujourd'hui		*piti.*
Quatre	— *ha;*	—	—	*maha.*
Cinq	— *rima;*	—	—	*pae.*

Six se disait *ono;* il se dit aujourd'hui *fene.*
Huit — *varu;* — — *vau* (1).

Si une langue monosyllabique, comme le chinois, se décompose et donne naissance à des dialectes indépendants, il est clair que ce travail devra produire des résultats tout autres que ceux que nous présentent les langues romanes nées de la décomposition du latin. Dans ces langues, tout violents qu'aient été les changements qui font qu'un mot portugais ressemble si peu à un mot français, il reste toujours quelques fibres qui rattachent ces mots les uns aux autres. Au premier abord, il semble fort difficile de reconnaître le français *plier* dans le portugais *chegar* « arriver »; cependant nous pouvons facilement faire remonter *plier* à *plicare*, et *chegar* à l'espagnol *llegar*, l'ancien espagnol *plegar*, le latin *plicare*, employé ici dans le sens de se replier ou de se tourner vers un endroit, et par suite d'arriver à un endroit (2). Mais quand il s'agit de dialectes du chinois, il semble que les liens qui pouvaient les attacher ensemble soient brisés à tout jamais. Le langage parlé de nos jours en Cochinchine est un dialecte du chinois, au moins autant que le franco-normand était un dialecte du français, quoiqu'il fût parlé par des Saxons à une cour normande. Il y avait en Cochinchine un idiome indigène, l'annamique (3), sur lequel le chinois fut enté, comme le normand le fut sur le saxon en An-

(1) *United States exploring expedition under the command of Charles Wilkes.* « Ethnography and Philology » par M. Hale, vol. VII, p. 289.

(2) Diez, *Lexique*, au mot *llegar; Grammaire*, I, p. 379.

(3) Sur ce qui a subsisté de l'élément indigène en cochinchinois, voyez M. Léon de Rosny, *Tableau de la Cochinchine*, p. 138.

gleterre. Le cochinchinois est donc un dialecte du chinois parlé en Chine, et il est très-étroitement apparenté au cantonnais. Pourtant peu de sinologues reconnaîtraient le chinois dans le langage de la Cochinchine. C'est, par exemple, un des traits les plus caractéristiques du chinois littéraire, appelé aussi dialecte de Nankin, ou idiome des mandarins, que toutes les syllabes finissent par une voyelle, soit pure, soit nasale (1). En cochinchinois, au contraire, nous trouvons des mots terminés en *k*, *t* et *p*. Ainsi dix s'y dit *thap*, en cantonnais *chap*, au lieu du chinois *tchi* (2). Il n'est donc pas étonnant que les premiers missionnaires aient décrit l'annamique comme étant entièrement distinct du chinois. L'un d'eux écrivait : « Lorsque j'arrivai en Cochinchine et que j'entendis parler les indigènes, particulièrement les femmes, je crus entendre le gazouillement d'oiseaux, et j'abandonnai tout espoir de pouvoir jamais l'apprendre. Tous les mots sont monosyllabiques, et l'on ne distingue leurs significations que par les différents accents avec lesquels on les prononce. La syllabe *daï*, par exemple, a vingt-trois significations entièrement différentes, sui-

(1) Endlicher, *Chinesische Grammatik*, §§ 53, 78, 96.

(2) Léon de Rosny, *Tableau de la Cochinchine*, p. 295. Il donne comme exemples :

	Annamique.	Cantonnais.
Dix. . . .	*thap*	*chap*
Pourvoir . .	*dak*	*tak*
Sang. . . .	*houet*	*hoët*
Forêt. . . .	*lam*	*lam*

Il mentionne également des doubles consonnes dans le chinois parlé en Cochinchine, savoir : *bl*, *dy*, *ml*, *ty*, *tr* ; aussi les consonnes *f*, *r*, *s*. Comme consonnes finales, il cite *ch*, *k*, *m*, *n*, *ng*, *p*, *t*. — P. 296.

vant la différence de l'accent, de sorte qu'on ne parle jamais sans chanter (1) ». Malgré une certaine exagération, cette description ne laisse pas d'être, en somme, exacte, attendu qu'il y a en cochinchinois, comme dans les autres langues monosyllabiques, six ou huit tons ou modulations qui servent à distinguer les différents sens d'une seule et même racine monosyllabique. Ces accents ou tons composent un élément du langage qui est perdu pour nous, mais dont le rôle fut d'une extrême importance dans les premiers âges du parler humain (2).

Le chinois ne dispose que d'environ quatre cent cinquante sons différents, avec lesquels il exprime de quarante à cinquante mille mots ou significations (3). On distingue aujourd'hui ces significations au moyen de la composition, comme on le fait dans d'autres langues par la dérivation ; mais, dans la période des racines, il eût été tout à fait impossible de se reconnaître au milieu de mots ayant vingt sens différents, s'ils n'avaient été accompagnés de quelque indication qui en marquât la signification actuelle. Cette indication était fournie par les intonations différentes; et dans le ton que nous donnons nous-mêmes à nos phrases, nous trouvons comme un reste de ce procédé primitif. Nous distinguons une phrase interrogative d'une phrase affirmative par l'élévation de la voix (parti? parti). Nous prononçons la particule *oui* d'une manière très-différente quand nous voulons dire *peut-être* (oui, cela se peut), ou *vraiment?* (oui? cela serait-il vrai?),

(1) Léon de Rosny, *ibid.*, p. 301.
(2) Voyez Beaulieu, *Mémoire sur l'origine de la musique*, 1863.
(3) Voyez le *Cours* de 1861, p. 286.

ou bien *c'est entendu* (oui, oui; je le sais), ou *assurément* (oui, je le ferai). Mais en chinois, en annamique, et aussi en siamois et en birman, la fonction de ces modulations est bien autrement importante et étendue. Ainsi, en annamique, *ba* prononcé avec l'accent grave signifie «dame, ancêtre»; prononcé avec l'accent aigu, il signifie « favori d'un prince » ; prononcé avec l'accent semi-grave il signifie « rebut » ; avec l'accent circonflexe, il signifie « ce qui reste d'un fruit quand on l'a pressé » ; sans accent il signifie « trois » ; avec une élévation de la voix ou l'accent interrogatif, il signifie « soufflet ». On dit que si l'on donne à

Ba, bà, bâ, bá,

les intonations convenables, cette phrase signifie : «Trois dames ont donné un soufflet au favori du prince.» A combien de fluctuations ces accents doivent être exposés dans des dialectes différents, il est facile de le comprendre. Quoiqu'ils soient fixés aujourd'hui par des règles grammaticales, et que l'on commette les plus étranges bévues, pour peu que l'on confonde ces accents, il est évident qu'ils n'ont été, dans l'origine, que la simple expression de sentiments individuels, et que, par conséquent, ils ont dû subir des variations bien plus profondes que les formes grammaticales proprement dites. Mais prenons ce qu'on pourrait appeler des formes grammaticales en chinois, afin de voir combien, dans les divers dialectes, leurs destinées sont différentes de celles des désinences des langues à flexions. Quoique l'organisme grammatical du latin ait, à peu de chose près, disparu du français, nous voyons encore dans le *s* du pluriel un

reste de la déclinaison latine. Nous pouvons faire remonter la désinence moderne à la désinence ancienne. Mais le pluriel étant formé en chinois par l'addition de mots signifiant *multitude, tas, troupeau* ou *classe*, quelle trace restera-t-il de la parenté originelle, si l'un de ces mots est usité dans un dialecte, tandis qu'un autre dialecte en adopte un autre? En cochinchinois on forme le pluriel en plaçant *fo* devant le substantif. Ce *fo* signifie «beaucoup», ou «un certain nombre». Peut-être ce mot existe-t-il en chinois; il est certain du moins qu'il n'y est pas employé pour former le pluriel. Un autre mot usité en cochinchinois pour former le pluriel est *nung*, plusieurs, qui ne se rencontre pas non plus en chinois. Par bonheur, cependant, il se trouve que quelques mots exprimant la pluralité sont restés à la fois en chinois et en cochinchinois; par exemple, *choug*, qui est évidemment le chinois *tchoung* (1), signifiant affluence, foule, tous, et usité comme signe du pluriel; de même *kak*, que l'on a identifié avec le chinois *ko*. L'identité de ces deux derniers mots peut sembler douteuse; et en supposant que *choung* n'eût pas été conservé en cochinchinois comme terme de pluralité, de quel secours nous seraient, pour déterminer la parenté réelle et étroite qui existe entre le chinois et le cochinchinois, ces criteriums qui ont permis de reconnaître l'origine commune des langues aryennes?

L'indicatif présent se forme en cochinchinois en mettant simplement le pronom personnel devant la racine :

(1) Endlicher, *Chinesische Grammatik*, p. 152.

Toy men	j'aime.
Mai men	tu aimes.
No men	il aime.

Le temps passé se forme par l'addition de *da*, qui signifie *déjà :*

Toy da men	j'aimai.
Mai da men	tu aimas.
No da men	il aima.

Le futur se forme par l'addition de *chè :*

Toy chè men	j'aimerai.
Mai chè men	tu aimeras.
No chè men	il aimera.

Maintenant, si convaincus que nous soyons que le chinois et le cochinchinois sont étroitement apparentés, sommes-nous en droit de nous attendre à trouver les mêmes formes dans la langue des mandarins? Aucunement. Le pronom de la première personne en cochinchinois n'est pas un pronom, mais un mot signifiant *serviteur*. Dans cette langue polie, « j'aime » se dit « serviteur aime ». En chinois on suit constamment la même phraséologie cérémonieuse, mais on y emploie des mots différents, parmi lesquels *toy*, serviteur, n'est pas compris. Au lieu de *ngò*, « je », les Chinois diraient *kuà gin*, « petit homme »; *tcín*, « sujet »; *tsie*, « voleur »; *lu*, « imbécile. » Tout cela est sans doute fort poli; mais nous ne pouvons pas nous attendre à ce que des nations diverses trouvent précisément les mêmes formules de civilité, bien qu'il y ait accord entre leurs instincts grammaticaux, et qu'elles tendent à exprimer leur pensée d'une manière analogue. Le temps passé est marqué, en chinois, par des particules signifiant *déjà* ou *autrefois;* mais nous ne trouvons pas

parmi elles l'annamique *da*. La même observation s'applique au futur. Le système est partout le même, mais les matériaux que l'on emploie sont différents. Faudra-t-il donc dire qu'il est impossible de prouver que ces langues soient apparentées, parce que nous n'y trouvons pas les mêmes marques d'une origine commune que dans le français, l'anglais, le latin, le grec, le celtique et le sanscrit?

Dans une de mes leçons précédentes, j'ai essayé d'expliquer quelques-unes des causes qui font que, dans les dialectes nomades, les mots tombent et disparaissent beaucoup plus rapidement que dans les langues littéraires; et depuis lors de nombreux témoignages sont venus confirmer la justesse des vues que j'ai énoncées devant vous. Mon excellent ami, l'évêque de la Mélanésie, en qui il est difficile de dire si nous devons admirer davantage le missionnaire, le savant, ou le hardi navigateur, rencontre dans chaque petite île qu'il visite un langage nouveau qu'un savant seul peut rattacher au type mélanésien. « Quel indice, écrit-il, de la jalousie et de la défiance dans laquelle vivent ces hommes nous est fourni par la multiplicité extraordinaire de ces dialectes! A chaque génération, à ce qu'il semble, ces dialectes divergent de plus en plus; des provincialismes, des termes locaux, etc., introduisent sans cesse de nouvelles causes de confusion. »

Aux causes que j'ai déjà énumérées, je ne veux aujourd'hui en ajouter qu'une seule, que je prends dans les langues polynésiennes, sans que nous en voulions grossir l'importance. Elle nous montrera qu'il est difficile de nous exagérer la diversité et la multiplicité

des influences qui agissent sur les dialectes nomades, dont elles changent sans cesse l'aspect, et dont elles augmentent le nombre : et elle pourra servir à prouver aux plus incrédules combien nous sommes loin de connaître tous les ressorts secrets du langage, quand nous limitons nos recherches à l'étude comparée des langues classiques de l'Inde, de la Grèce, de l'Italie et de la Germanie.

Les habitants de Taïti, outre leurs expressions métaphoriques, ont une autre façon plus singulière de témoigner leur respect pour leur roi : c'est par une coutume qu'ils appellent *Te pi* (1). Ils cessent d'employer, dans le langage ordinaire, les mots qui composent le nom ou une partie du nom du souverain, ou d'un de ses proches parents; et pour remplacer ces termes, ils créent de nouveaux mots. Comme tous les noms en polynésien sont significatifs, et comme un chef en porte ordinairement plusieurs, il est manifeste que cette coutume doit amener un grand changement dans le langage. Il est vrai que ce changement n'est que temporaire, vu qu'à la mort du roi ou du chef, on laisse de côté le mot nouvellement créé, pour reprendre l'ancien, Mais il n'est guère à supposer qu'au bout d'une ou de deux générations, on se souvienne encore des anciens mots, et qu'on les rétablisse dans l'usage. Quoi qu'il en soit, il est un fait constant, c'est que les missionnaires, en employant beaucoup de ces nouveaux termes, leur assurent une durée indépendante du cérémonieux attachement des indigènes pour leurs chefs.

(1) Hale, *ibid.*, p. 288.

Vancouver remarque (*Voyage*, vol. I, p. 135) qu'à l'avénement de Otu, qui eut lieu entre la visite de Cook et la sienne, jusqu'à quarante ou cinquante des mots les plus usités dans la conversation avaient été entièrement changés. Il n'est pas regardé comme nécessaire de changer tous les mots simples qui servent à former un nom composé : le changement d'un seul suffit. Ainsi dans *Po-mare*, qui signifie « la nuit (*po*) de toux (*mare*) », on n'a laissé de côté que le premier mot *po*, qui a été remplacé par *mi*. De même dans *Ai-mata* « qui mange les yeux », le nom de la reine actuelle, on a changé *ai*, manger, en *amu*, et l'on a conservé *mata* « œil ». Dans *Te-arii-na-vaha-roa* (le chef à la grande bouche), on a changé *roa* seul en *maoro*. C'est exactement comme si, à l'avénement de la reine Victoria, on avait proscrit le mot *victory* tout entier, ou seulement une partie de ce mot, par exemple, *tory*, en sorte que, durant tout son règne, c'eût été un crime de lèse-majesté de parler de *Tories*, qu'il aurait fallu remplacer par quelque autre dénomination, comme par exemple *Conservateurs libéraux*. L'objet que se proposent les Taïtiens est évidemment d'empêcher que le nom de leur souverain ne soit jamais prononcé, même accidentellement, dans la conversation ordinaire, et, pour atteindre ce but, il suffit de proscrire une partie de son nom.

« Mais, dit M. Hale, ce changement influe non-seulement sur les mots mêmes dont nous avons parlé, mais encore sur les syllabes du même son dans d'autres mots. Ainsi le nom d'un des rois étant *Tu*, on ne se contenta pas seulement de changer en *tia* le verbe *tu* qui signifiait *se tenir debout;* on fit subir le même

changement à la même syllabe dans d'autres mots qui avaient avec le verbe *tu* seulement un rapport de son : *fetu*, étoile, devint *fetia; tui*, frapper, devint *tiai;* et *tu pa pau*, cadavre, *tia pa pau*. De même *ha*, quatre, ayant été changé en *maha*, le mot *aha*, fendre, est devenu *amaha*, et *murihá*, le nom d'un mois, *muriáha*. Lorsque le mot *ai* fut remplacé par *amu, maraai*, le nom d'un certain vent (dans le dialecte de l'île Rarotonga, *maranai*), a été changé en *maraamu*.

« Le mode de changement ou la manière de former de nouveaux termes semble être arbitraire. Dans bien des cas, les permutations se font en changeant ou en laissant tomber une ou plusieurs lettres du mot primitif; ainsi nous trouvons *hopoi* pour *hapai*, porter à bras ; *ene* pour *hono*, raccommoder; *au* pour *tau*, convenir à; *hio* pour *tio*, regarder; *ea* pour *ara*, sentier; *vau* pour *varu*, huit; *vea* pour *vera*, ne pas, etc. Dans d'autres cas, le terme substitué est un mot qui avait auparavant une signification touchant de près à celle du mot qu'on laisse tomber en désuétude; ainsi, par exemple, *tu*, se tenir debout, a été remplacé par *tia*, droit; *rima*, cinq, par *pae*, partie, division; *rua*, deux, par *piti*, ensemble. Dans certains cas, la signification ou l'origine du nouveau terme est inconnue, et il se peut qu'il soit une pure invention, comme *ofai* pour *ohatu*, pierre; *pape*, pour *vai*, eau; *pohe*, pour *mate*, mort, etc. D'autres de ces termes ont été importés des îles Pomotou voisines, comme *rui*, nuit, venant de *ruki*, sombre; *fene*, six, de *hene; avae*, lune, de *kawake*.

« N'était l'usage, une fois les chefs morts, de donner cours de nouveau aux mots composant leur nom, le

langage aurait pu être entièrement changé, après peu de siècles, non pas, il est vrai, sous le rapport de la grammaire, mais sous celui du vocabulaire. »

On pourrait sans doute dire que cette coutume du *Te pi* est un cas purement fortuit, une fantaisie qui est propre à une race étrange, mais qui reste beaucoup trop insignifiante pour mériter l'examen du linguiste philosophe. J'avoue que telle fut ma première impression à ce sujet; mais on a appelé dernièrement mon attention sur ce fait curieux que la même particularité, ou du moins quelque chose de fort approchant, existe dans les langues cafres. « Les femmes cafres, nous dit le révérend J. W. Appleyard dans son excellent ouvrage sur la langue cafre (1), ont beaucoup de mots qui leur sont particuliers à elles seules. Cela provient d'un usage nommé *Ukuhlonipa,* qui leur défend de prononcer les mots dans lesquels existe un son qui se trouve également dans les noms de leurs plus proches parents mâles. » Il est parfaitement vrai que, tout d'abord, les mots substitués ne sortent pas du cercle de la famille, et que, s'ils sont admis dans les commérages des femmes, ils ne passent certainement pas à la conversation des hommes. Mais l'in-

(1) La *Langue cafre,* comprenant une esquisse de son histoire, des remarques sur sa nature, une grammaire et une classification générale, ethnographique et géographique des dialectes de l'Afrique méridionale, par le révérend J. W. Appleyard, missionnaire wesleyen dans la Cafrerie anglaise : King William's Town, imprimée pour la Société des missions wesleyennes, et vendue par Godlonton et Withe, Graham's Town, Cap de Bonne-Espérance, et par John Mason, 66 Paternoster Row, Londres, 1850. Mon attention a été appelée sur les remarques d'Appleyard concernant le *Ukuhlonipa,* par M. F. W. Farrar, auteur d'un excellent ouvrage sur l'*Origine du langage.*

fluence des femmes sur le langage de chaque génération est beaucoup plus grande que celle des hommes. C'est avec une juste raison que nous disons « notre langue maternelle », car c'est de nos mères que nous l'apprenons, avec toutes ses particularités, avec ses fautes, ses locutions et son accent. Cicéron disait dans son *Brutus* (chap. 58) : « Une grande influence est exercée sur nous par les personnes que nous entendons tous les jours chez nous et avec qui nous conversons dès notre enfance, et par la manière dont parlent nos pères, nos précepteurs et même nos mères. Nous lisons encore les lettres de Cornélie, mère des Gracques; elles nous montrent que ses fils ont été élevés autant dans le langage que dans le giron de leur mère. » Ailleurs, dans son *Traité de l'Orateur* (III, 12), il introduit Crassus disant : « Pour moi, lorsque j'entends ma belle-mère Lélia (comme les femmes conservent intactes, plus facilement que nous, les locutions anciennes, parce que conversant avec moins de monde elles retiennent toujours ce qu'elles ont appris dans leur enfance), il me semble entendre Plaute ou Névius. »

Mais ce n'est pas tout. Dante attribuait les premiers essais de composition littéraire dans la langue vulgaire de l'Italie à l'influence secrète des femmes qui ne comprenaient pas le latin. Cet italien vulgaire, avant de devenir la langue littéraire de l'Italie, y occupait une position fort analogue à celle des dialectes prâcrits dans l'Inde. Ces dialectes prâcrits, ainsi qu'on les nomme, se montrent avec un caractère littéraire dans les drames sanscrits, où les rôles des femmes, soit de noble, soit d'humble condition, sont écrits en prâcrit, tandis que

les rois, les nobles et les prêtres s'expriment toujours en sanscrit. Ici donc nous voyons le parler des femmes, ou, sinon des femmes exclusivement, du moins celui des femmes et des serviteurs, pénétrer graduellement dans la langue littéraire qu'il devait, par la suite, supplanter entièrement ; car c'est le prâcrit et non pas le sanscrit littéraire qui donna plus tard naissance aux idiomes modernes de l'Inde.

Ce n'est pas dans l'Inde seulement que nous pouvons constater l'existence simultanée de deux représentants d'une seule et même langue, tels que le sanscrit et le prâcrit. On a remarqué, au contraire, que plusieurs langues se partagent dès le commencement en deux grandes branches, l'une ayant un caractère plus mâle, et l'autre un caractère plus féminin; l'une plus riche en consonnes, l'autre en voyelles : l'une plus fortement attachée aux vieilles désinences grammaticales, l'autre plus disposée à glisser sur ces désinences, et à simplifier la grammaire au moyen de circonlocutions. C'est ainsi que nous apparaît le grec avec ses deux dialectes, l'éolien et l'ionien, à chacun desquels se rattachent de nombreuses variétés, dont les plus importantes sont le dorien et l'attique. En allemand, nous trouvons le haut et le bas-allemand; en celtique nous avons le gadhélique et le kymri, comme dans l'Inde le sanscrit et le prâcrit, et il est probable que la supposition faite par Grimm pour expliquer la coexistence du haut et du bas-allemand pourrait être étendue aux autres langues aryennes. Il se pourrait que les dialectes plus rudes et plus sévères, le sanscrit, l'éolien et le gadhélique, représentassent l'idiome des pères et des frères, usité dans les assemblées publiques; tandis que le

dialecte plus doux et d'allures plus simples et plus faciles, le prâcrit, l'ionien et le kymri, seraient venus originairement du langage des mères, des sœurs et des serviteurs, occupés des travaux du ménage ou réunis autour du foyer domestique.

Mais que l'on fasse plus ou moins large la part des femmes, toujours est-il que par mille petits canaux les locutions qui leur sont familières pénètrent dans les entretiens de la famille entière, et que de là elles passent dans les discours prononcés aux assemblées publiques. Plus sera grand l'ascendant exercé par les femmes sur la société, plus leur langage aura d'influence sur celui d'une famille ou d'un clan, d'un village ou d'une ville. Toutefois on ne peut pas citer à l'appui de notre proposition les cas où les femmes parlent un langage entièrement différent de celui des hommes, comme cela eut lieu chez les Caraïbes des Antilles (1), qui avaient tué toute la population mâle des Arawakes et avaient épousé leurs femmes ; et il semble que des faits semblables se soient passés chez certaines tribus du Groenland (2). Néanmoins même ces cas isolés nous montrent de quelle façon, chez des races sauvages vivant à l'état primitif, le langage peut être modifié par ce que nous appellerions des causes purement accidentelles.

Mais, pour revenir au cafre, nous y trouvons des indices certains que ce qui ne fut dans l'origine qu'une habitude particulière aux femmes (l'effet, si vous le voulez, de la modestie des dames cafres) étendit, avec le temps, son influence. Car, de même que

(1) Hervas, *Catalogo*, I, 212.
(2) *Ibid.*, I, p. 369.

les femmes s'interdisent l'emploi des mots contenant un son semblable aux noms de leurs plus proches parents mâles, les hommes de certaines tribus cafres évitent de prononcer les mots qui rappellent les noms de leurs anciens chefs. Ainsi, parce que le premier chef des Amambalu se nommait *Ulanga*, cette peuplade a remplacé le terme général qui désigne le soleil, *ilanga*, par *isota*. Pour une raison semblable, les Amagqunukwebi emploient le mot *immela*, au lieu de *isishetshe*, qui est le terme général signifiant couteau.

Ici donc nous ne pouvons qu'être frappés de deux choses : en premier lieu, de l'influence qu'un simple caprice, dès qu'il devient permanent, peut exercer sur tout l'aspect d'une langue (car il ne faut pas oublier que toutes les femmes ayant leurs parents mâles, et toutes les tribus leurs propres ancêtres, un grand nombre de mots ont dû constamment être proscrits et remplacés dans ces dialectes); en second lieu, de cette rencontre curieuse dans deux grands rameaux du langage humain, le cafre et le polynésien, d'une même particularité qui semblerait, au prime abord, n'être qu'un accident idiosyncrasique et le résultat d'une idée qui aurait pu se présenter une fois à l'esprit humain, mais point deux fois. Il est parfaitement vrai que des habitudes telles que le *Te pi* et le *Ukuhlonipa* ne pourraient jamais influer sensiblement sur les langues littéraires des nations civilisées, et que nous chercherions en vain des traces de leur existence en sanscrit, en grec ou en latin, autant que ces langues nous sont connues (1). Mais c'est pour cette

(1) On trouverait des traces de ce phénomène dans le langage familier des grandes villes, comme Paris ou Londres. Dans l'argot

raison même que l'étude de ces dialectes, pour lesquels j'ai adopté la désignation de *nomades* afin de les distinguer des langues que j'appellerai *langues d'Etat,* devient si instructive. Nous y voyons ce que nous ne pouvons espérer de trouver même dans les formes les plus archaïques du sanscrit ou de l'hébreu. Nous y observons l'enfance du langage avec tous ses caprices enfantins, et nous pouvons en tirer au moins cet enseignement, qu'il y a dans le langage plus que ne l'avait soupçonné d'abord notre philosophie.

Qu'on me permette encore une citation pour confirmer ces vues. Dans son ouvrage le plus récent, *le Naturaliste sur le fleuve des Amazones,* M. H. W. Bates, nous dit : — « Le langage n'est pas un guide sûr pour établir la filiation des tribus brésiliennes, car sept ou huit langues sont quelquefois parlées sur les bords d'une même rivière dans un espace de 200 ou 300 milles. Il y a dans les habitudes indiennes certaines particularités qui amènent promptement l'altération du langage et la séparation des dialectes. Lorsque les Indiens, hommes ou femmes, conversent entre eux, ils semblent prendre plaisir à défigurer les mots ou à inventer des prononciations nouvelles. Il est amusant de voir comme toute la réunion éclate de rire quand le plaisant du cercle trouve quelque nouveau terme d'argot, et ces mots nouveaux restent bien souvent. J'ai pu faire cette remarque, pendant de longs

de la conversation, des petits journaux et des scènes de genre, on a, pour désigner certains faits et certaines personnes, des expressions qui changent tous les six mois ou tous les ans. Une pièce nouvelle, un article d'une gazette en vogue, suffisent à introduire un terme qu'un autre remplacera l'hiver suivant. Voir Lorédan Larchey, *les Excentricités du langage,* 5e édit. Paris, Dentu, 1865. [Tr.]

voyages où j'étais accompagné d'équipages indiens. Lorsque ces corruptions du langage se produisent dans une famille ou dans une petite horde, qui sont souvent de longues années sans avoir aucune communication avec le reste de la tribu, elles sont consacrées par l'usage et ne cessent plus d'être usitées. C'est ainsi que des hordes séparées, tout en appartenant à la même tribu et en habitant les bords d'une même rivière, finissent, après nombre d'années d'isolement, par ne plus être comprises par leurs frères, comme cela est arrivé pour les Collinas sur les rives du Juruá. Il me semble donc fort probable que c'est dans cette disposition à inventer de nouveaux mots et de nouvelles prononciations, et dans l'isolement où vivent les hordes et les tribus, que nous trouverons les causes de cette étonnante diversité des dialectes de l'Amérique méridionale. » — (Vol. I, pp. 329-30.)

Comme j'ai l'intention de consacrer ces *Leçons* spécialement au grec, au latin et aux langues romanes, à l'anglais et aux idiomes qui lui sont étroitement apparentés sur le Continent, et enfin au sanscrit, tant décrié mais si indispensable, il m'a semblé nécessaire de nous prémunir, dès le début, contre l'erreur qui nous ferait supposer que les langues indo-européennes peuvent nous fournir tous les matériaux nécessaires pour la science du langage. Ce serait là une erreur non moins grossière que de croire que l'observation de l'époque tertiaire pourrait suffire pour nous faire connaître la manière dont se sont déposées et l'ordre dans lequel se succèdent les différentes couches qui forment l'enveloppe terrestre. Cependant l'étude de ces langues sera féconde en enseignements et en résul-

tats. En nous découvrant les lois rigoureuses et minutieuses qui règlent les changements de chaque consonne, de chaque voyelle et de chaque accent, elle formera notre esprit à une sévère discipline, et elle nous apprendra à respecter chaque iota dans les idiomes les plus barbares que nous pourrons avoir, un jour, à analyser. En nous aidant à comprendre la langue dans laquelle nous pensons et d'autres qui touchent de bien près à nos plus chères affections, cette étude nous fera voir de quelle extrême importance est la science du langage pour la psychologie, la science de l'esprit. Elle nous montrera même que ces deux sciences sont inséparables, et que, sans une exacte analyse du langage humain, nous ne pourrons jamais atteindre à une connaissance exacte de l'esprit humain. « Je crois vraiment, disait Leibniz, que les langues sont le meilleur miroir de l'esprit humain, et qu'une analyse exacte de la signification des mots nous ferait connaître mieux que toute autre chose les opérations de l'intelligence humaine. »

Je me propose de diviser ces leçons en deux parties. Dans la première je traiterai de ce qu'on peut appeler le corps ou l'extérieur du langage. J'analyserai les sons dont le langage est revêtu, soit que nous les appelions lettres, syllabes ou mots; et je décrirai leur origine, leur formation, et les lois qui déterminent leur développement et leur dépérissement. Dans cette partie, nous aurons à nous occuper de quelques-uns des principes les plus importants de l'étymologie.

Dans la seconde partie j'ai l'intention d'étudier ce qu'on peut appeler l'âme ou l'intérieur du langage. J'examinerai les premières conceptions qui ont sollicité

une expression, leurs combinaisons et leurs ramifications, leur développement, leur corruption et leur renaissance. Dans cette partie, nous aurons à approfondir quelques-uns des principes fondamentaux de la mythologie ancienne et moderne, et nous rechercherons quelle influence le langage, en tant que langage, peut exercer sur nos pensées.

DEUXIÈME LEÇON.

LE LANGAGE ET LA RAISON.

Possibilité de former un langage artificiel. — Problème d'une langue philosophique et universelle proposé par Leibniz. — *Essai d'un caractère réel et d'une langue philosophique*, par Wilkins, un des fondateurs de la Société royale de Londres. Analyse de cet ouvrage. — Pourquoi aucune des langues parlées dans le monde n'a pu être formée ainsi artificiellement. — Alliance intime et indissoluble de la raison et du langage. — Comment les noms ont été formés. — Examen de la théorie de Locke sur la connexion entre les mots et la pensée. — Anatomie de la structure phonétique du langage. Les éléments primordiaux du langage ne sont pas les lettres, mais les racines. Erreur des philosophes grecs sur ce point. Étymologie de στοιχεῖον et de *elementum*. Examen de la nature des racines.

La division que j'ai tracée de mon sujet, à la fin de ma dernière leçon, peut soulever, je le sais, de sérieuses objections. Il semble que vouloir traiter des sons comme indépendants de toute signification, et de la pensée comme indépendante des mots, ce soit heurter un des principes les mieux établis de la science du langage. Où rencontrons-nous jamais dans la réalité, j'entends dans le monde tel qu'il est constitué, des sons articulés, des sons de la nature de ceux

qui composent le langage, ayant une existence distincte et indépendante du langage? Nul homme ne profère des sons articulés sans qu'ils aient un objet, une intention, une signification. Les innombrables variétés de sons que nous voyons réunies dans nos dictionnaires n'auraient rien de réel, elles ne seraient que l'ombre d'un langage, si elles n'étaient pas là pour servir de corps à la pensée et de manifestation aux idées. Les interjections mêmes que nous employons, les exclamations et les cris qui sont les précurseurs, ou, comme d'autres le prétendent, les éléments du langage articulé, n'existent jamais sans une signification. Un son articulé est toujours une émission, une expression de quelque chose qui est au dedans de nous, une manifestation ou une révélation de quelque chose qui demande à se manifester et à se révéler. Il en serait autrement si le langage avait été l'œuvre d'une convention entre les hommes, et si quelques sages, rois, prêtres et philosophes, s'étaient concertés et avaient décidé que certaines conceptions seraient étiquetées et marquées par certains sons. Dans ce cas, nous pourrions parler du son comme étant le corps ou l'extérieur du langage, et des idées comme en étant l'âme ou l'intérieur, sans que personne pût trouver à redire à ce qu'ils fussent, de cette manière, traités séparément.

Dans une de mes leçons précédentes, j'ai tâché d'expliquer les raisons qui nous empêchent de considérer le langage humain comme étant né d'une convention entre quelques hommes. Mais rien n'est plus loin de ma pensée que de nier la possibilité de composer ainsi artificiellement un certain langage, après que les hommes

ont appris à parler et à raisonner. Il est de mode de tourner en dérision l'idée d'une langue artificielle, et encore plus celle d'une langue universelle. Mais si ce problème était réellement si absurde, un homme tel que Leibniz se serait-il aussi vivement intéressé à en rechercher la solution? Il est difficile de penser qu'une pareille langue puisse jamais venir à passer dans l'usage, ou que toute la terre arrive, de cette façon, à n'avoir plus « qu'un même parler et une même langue » comme aux premiers jours; mais que le problème lui-même soit susceptible d'une solution, et d'une solution fort parfaite, c'est ce qui ne peut pas faire l'objet d'un doute.

Comme il règne sur ce sujet des notions très-erronées, je consacrerai une partie de cette leçon à exposer ce qui a été accompli pour la formation d'une langue philosophique et universelle.

Dans une lettre que, deux ans avant sa mort, Leibniz adressait à Remond de Montmort, il s'exprime avec la plus grande confiance sur la valeur de ce qu'il nomme sa *Spécieuse générale,* et il n'est guère possible de douter qu'il n'eût, à cette époque, une conception parfaitement claire d'une langue universelle. « Si j'ai réussi, écrivait-il, à animer des excellents hommes à cultiver le calcul des infinitésimales, c'est que j'ai pu donner des échantillons considérables de son usage... J'ai parlé de ma *Spécieuse générale* à M. le marquis *De l'Hospital*, et à d'autres; mais ils n'y ont point donné plus d'attention que si je leur avais conté un songe. Il faudrait que je l'appuyasse par quelque usage palpable, mais pour cet effet il faudrait fabriquer une partie au moins de ma *Caractéristique;* ce qui n'est pas

aisé, surtout dans l'état où je suis, et sans la conversation des personnes qui me puissent animer et assister dans des travaux de cette nature (1). »

Quelques mois avant cette lettre, Leibniz parlait de sa théorie favorite avec une complète assurance. « J'oserais ajouter une chose, écrivait-il au même correspondant, que si j'avais été moins distrait, ou si j'étais plus jeune, ou assisté par de jeunes gens bien disposés, j'espérerais donner une manière de *Spécieuse générale,* où toutes les vérités de raison seraient réduites à une façon de calcul. Ce pourrait être en même temps une manière de langue ou d'écriture universelle, mais infiniment différente de toutes celles qu'on a projetées jusqu'ici ; car les caractères, et les paroles mêmes, y dirigeraient la raison ; et les erreurs, excepté celles de fait, n'y seraient que des erreurs de calcul. Il serait très-difficile de former ou d'inventer cette langue ou caractéristique, mais très-aisé de l'apprendre sans aucuns dictionnaires (2). »

Leibniz mourut avant d'avoir pu donner au monde l'esquisse de sa langue philosophique, et beaucoup même de ses admirateurs ont douté qu'il ait jamais eu une notion bien nette de la nature d'une pareille langue. Mais il semble incompatible avec le caractère de Leibniz de supposer qu'il en aurait parlé avec une telle confiance, qu'il aurait même placé cette *Spécieuse générale* sur le même rang que le calcul différentiel, si elle n'avait existé dans son esprit qu'à l'état de rêve. Il est plus présumable que Leibniz connaissait un ouvrage qui fut très-remarqué en Angleterre dans

(1) Leibnitii *Opera omnia,* ed. Dutens. V, p. 11.
(2) *Ibid.,* V, p. 7.

la seconde moitié du dix-septième siècle, l'*Essai d'un caractère réel et d'une langue philosophique,* par Wilkins, évêque de Chester (Londres, 1668) (1); et qu'il avait compris immédiatement que le projet qui y était ébauché pouvait recevoir de grands perfectionnements. L'*Essai* ayant été publié par la Société royale dont Wilkins était un des fondateurs bien connus, il n'a guère pu échapper à l'attention du philosophe hanovrien qui entretenait une correspondance si fréquente avec des membres de cette société (2).

(1) Dans le second volume de son ***Origin and Progress of Language***, Edimbourg, 1774, lord Monboddo a fait l'analyse et la critique de l'ouvrage de Wilkins.

(2) [La pénétration ordinaire de M. Max Müller ne lui a pas fait défaut ici, et il est intéressant de voir les faits confirmer pleinement sa supposition. Voici en quels termes Leibniz parle du prélat anglais et de son ***Essai***. Dans sa septième lettre à Thomas Burnet (Leibn. ***Opera omnia***, ed. Dutens, VI, p. 262), il dit : « J'ai considéré avec attention le grand ouvrage du Caractère réel et Langage philosophique de Mr. Wilkins; je trouve qu'il y a mis une infinité de belles choses; et nous n'avons jamais eu une table des prédicateurs [prédicaments] plus accomplie; mais l'application pour les caractères et pour la langue n'est point conforme à ce qu'on pouvait et devait faire. J'avais considéré cette matière avant le livre de Mr. Wilkins, quand j'étais un jeune homme de dix-neuf ans, dans mon petit livre ***de Arte Combinatoria***, et mon opinion est que les caractères véritablement réels et philosophiques doivent répondre à l'analyse des pensées. Il est vrai que ces caractères présupposent la véritable philosophie, et ce n'est que présentement que j'oserais entreprendre de les fabriquer. Les objections de Mr. ***Dalgarus*** et de Mr. ***Wilkins*** contre la méthode véritablement philosophique ne sont que pour excuser l'imperfection de leurs essais, et marquent seulement les difficultés qui les en ont rebutés. »

Ailleurs (***ibid.***, V, p. 540), dans une lettre à Martin Fogel, Leibniz dit : « Wilkinsii Angli character realis cum linguâ philosophicâ tibi dudum fortasse visus est, in hâc apud Hamburgenses Anglicani commercii facilitate. Majoris faciunt nonnulli media, quàm finem,

Or, quoique l'on n'ait pas épargné les railleries à l'évêque Wilkins et à sa langue universelle, son ouvrage, autant que j'en puis juger, me semble offrir la meilleure solution qui ait encore été proposée, d'un problème qui peut ne pas avoir d'importance pratique, mais qui est d'un haut intérêt pour ceux qui se placent à un point de vue purement scientifique. Aussi, bien qu'il soit impossible d'expliquer intelligiblement le système de cet auteur sans entrer dans d'assez longs détails, le temps que nous y consacrerons ne sera pas perdu, et je crois que cette étude nous aidera à mieux comprendre la nature du langage réel, en nous montrant clairement ce que serait une langue artificielle et comment elle différerait du langage vivant.

L'objet premier du prélat anglais n'était pas d'inventer une nouvelle langue parlée, quoique son ouvrage aboutisse à ce résultat, mais d'imaginer un système pour écrire ou représenter nos pensées, lequel fût universellement intelligible. C'est ainsi, par exemple, que nos chiffres sont compris par des nations parlant des langues différentes, et que, tout en étant prononcés diversement dans différentes parties du monde, ils expriment partout les mêmes idées. Nous avons en outre des signes tels que + plus, — moins, × multiplié par, ÷ divisé par, = égale, < plus grand, > plus petit, ⊙ le soleil, ○ la lune, ⊕ la terre, ♃ Jupiter, ♄ Saturne, ♂ Mars, ♀ Vénus, etc., lesquels sont intelligibles pour les mathématiciens et les astronomes par tout le globe. « Si à chaque chose et à chaque notion, dit Wilkins (p. 21), l'on assignait une marque

id est, erudilissima multa in eum locum ab auctore congesta, quàm ipsàm cum suo charactere linguam. » [Tr.]

distincte, et si l'on avait quelque méthode pour indiquer les dérivations et les flexions grammaticales, cela pourrait suffire pour atteindre un des résultats principaux auxquels conduirait l'établissement d'un *caractère réel*, savoir l'expression de nos conceptions par des marques signifiant des choses et non point des mots. De même si l'on adoptait, pour servir de noms à ces choses et à ces notions, certains mots (c'est-à-dire sons) distincts, accompagnés de quelques règles invariables pour les dérivations et les flexions grammaticales qui sont naturelles et nécessaires, et pour celles-là seules, nous aurions alors une langue beaucoup plus facile et commode qu'aucune de celles qui existent. »

Ce plan qui n'est pas, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, celui qui fut exécuté par Wilkins, a été repris par Don Sinibaldo de Mas, dans son ouvrage récent intitulé *Idéographie* (1). Il donne une liste de 2,600 signes, tous formés d'après le modèle des caractères musicaux, et à chacun desquels il attache une certaine signification. Suivant l'intervalle dans lequel on place la tête de ces notes, le même signe doit être pris pour un nom, un adjectif, un verbe ou un adverbe. Ainsi le même signe pourra exprimer « amour, » « aimer, » « aimant, » et « d'une manière aimante, » selon la position qu'on lui donnera entre les lignes de la portée. Puis vient un système de signes pour exprimer

(1) *Idéographie.* Mémoire sur la possibilité et la facilité de former une écriture générale au moyen de laquelle tous les peuples puissent s'entendre mutuellement sans que les uns connaissent la langue des autres; écrit par Don Sinibaldo de Mas, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de S. M. C. en Chine. Paris : Duprat, 1863.

les genres, les nombres, les cas, les personnes, les temps, les modes, et les autres catégories grammaticales, et ainsi se trouve constituée une écriture symbolique au moyen de laquelle l'auteur réussit à rendre les cent-cinquante premiers vers de l'Énéide. Il est parfaitement vrai, ainsi que le fait observer l'auteur, que la difficulté d'apprendre ses 2,000 signes n'est rien auprès de celle d'apprendre plusieurs langues; et il est encore parfaitement vrai que rien ne saurait surpasser la simplicité de cette notation grammaticale, qui exclut par sa nature même toute anomalie, et qui se compose de signes seulement, tandis que nous avons en français, selon la remarque de Don Sinibaldo, 310 désinences différentes pour les temps simples des dix conjugaisons régulières, 1,755 pour les trente-neuf conjugaisons irrégulières, et 200 pour les verbes auxiliaires, en tout, un total de 2,165 désinences qu'il faut apprendre par cœur (1). Il est en outre incontestable que peu de personnes emploieraient jamais plus de 4,000 mots, et que le nombre de signes à apprendre serait considérablement réduit, attendu que le même signe exprimerait dans tous les cas un nom, un adjectif, un verbe et un adverbe. Il y a cependant cette objection fondamentale à adresser à Don Sinibaldo, c'est que dans son système l'adoption d'un certain signe comme expression d'une certaine idée est purement arbitraire, et nous allons voir comment Wilkins avait compris cette difficulté, et de quelle manière ingénieuse et vraiment philosophique il avait cherché à la résoudre.

(1) P. 99.

« Si ces marques ou notes, dit-il, pouvaient être inventées de façon à avoir une dépendance et une relation mutuelles, en rapport avec la nature des choses et des notions qu'elles représenteraient; et, de même, si les noms des choses pouvaient être disposés de telle sorte qu'ils continssent dans leurs lettres et dans leurs sons une certaine *affinité* ou *opposition*, répondant en une certaine manière à la nature des choses qu'ils signifieraient, ce serait là, sans doute, un nouvel avantage; et ce serait non-seulement le meilleur moyen d'aider la mémoire par la méthode naturelle, mais ce serait encore pour l'intelligence un précieux bienfait. En effet, en apprenant les signes et les noms des choses, nous serions alors instruits en même temps de leur nature, et nous acquerrions ainsi cette double connaissance que l'on devrait toujours posséder (1). »

Notre auteur entreprend alors ni plus ni moins qu'une classification de tout ce que nous connaissons ou pouvons connaître, et il prend ensuite ce dictionnaire de notions pour base d'un dictionnaire correspondant de signes, tant écrits que parlés. Tout cela est fait avec une grande sagacité et beaucoup de réflexion; et, si nous considérons que ce travail fut entrepris il y a près de deux cents ans, et exécuté par un seul homme sans le secours d'aucun collaborateur, nous serons disposés à juger avec indulgence ce qui pourra paraître aujourd'hui suranné et imparfait dans son catalogue raisonné des connaissances humaines. Un examen attentif de son ouvrage nous montrera pour-

(1) P. 21.

quoi cette langue qui, dans la pensée de son auteur, devait être permanente, immuable et universelle, serait au contraire, et par sa nature même, sujette à de continuels changements. A mesure que la science avance, la classification de nos connaissances est sans cesse remaniée; et même, en un certain sens, tout progrès de la science peut être appelé une classification plus correcte de nos connaissances. Si une plante, classée d'après le système de Linné ou celui de Wilkins, occupe une place particulière dans leur tableau synoptique des connaissances humaines, et a son signe particulier dans leur langage philosophique, tout changement dans la classification de cette plante nécessitera un changement dans la nomenclature philosophique. Ainsi, par exemple, la baleine est rangée par Wilkins, comme un *poisson,* dans la classe des *vivipares* et *oblongs*. Les poissons, en général, sont classés parmi les *substances animées, sensitives, sanguines,* et le signe que Wilkins attache à la baleine exprime chacune des différences qui en marquent la place dans son système de nos connaissances. Sitôt donc que la baleine n'est plus pour nous un poisson, mais un mammifère, sa classification doit être toute différente; et, si nous lui conservions son premier nom ou signe, nous serions par là induits en erreur tout autant que par nos noms anglais pour l'arc-en-ciel et la foudre, *rainbow* et *thunderbolt,* ou par ces expressions le *lever* et le *coucher du soleil,* qui expriment d'anciennes notions que nous savons être erronées. La même chose arriverait dans les sujets strictement scientifiques.

La chimie adopta *acide* comme dénomination tech-

nique d'une classe de corps dont les premiers qui furent reconnus par la science étaient caractérisés par une saveur aigre. Mais avec les progrès de la chimie on découvrit qu'il y a des composés parfaitement semblables à ces corps dans leurs caractères essentiels, et qui ne sont pas aigres, et que, par conséquent, l'acidité n'est qu'une qualité accidentelle de certains de ces corps, et non pas un caractère nécessaire ou universel qui les distingue tous. On pensa qu'il n'était plus temps de changer la dénomination reçue, et ainsi, dans toutes les langues européennes, on applique le terme *acide*, ou son équivalent étymologique, au cristal de roche, au quartz et à la silice.

De même, dans la nomenclature chimique, par suite d'une erreur semblable dans l'application du mot *sel*, les chimistes rangent au nombre des *sels* la substance dont on fait les glaces et les lorgnettes. D'autre part les analystes ont déclaré que l'on s'était mépris sur le caractère essentiel non-seulement des autres corps que l'on avait appelés sels, mais même du sel de cuisine, le sel par excellence, et que *le sel n'est pas un sel:* en conséquence, ils excluent cette substance de la classe des corps auxquels elle avait donné son nom à l'époque où on la regardait comme leur plus parfait représentant (1).

Wilkins commence par diviser toutes les choses qui peuvent être les sujets du langage en six classes ou genres, lesquels il subdivise ensuite d'après leurs différences particulières (2). Ces six classes comprennent :

(1) Marsh, *History of the English Language,* p. 211 ; Liebig, *Chemische Briefe,* 4e édit., I, p. 96.

(2) Il est à peine besoin d'avertir que par « genre » et « diffé-

A. Les notions transcendantes.

B. Les substances.

C. Les quantités.

D. Les qualités.

E. Les actions.

F. Les relations.

Dans les classes comprises entre B et F nous reconnaissons sans peine les principaux prédicaments ou catégories de la logique, ces cases dans lesquelles les anciens philosophes croyaient pouvoir ranger toutes les idées qui soient jamais entrées dans l'esprit humain. Dans la classe A nous trouvons des conceptions plus abstraites, telles que *genre, cause, condition,* etc.

En subdivisant ces six classes, Wilkins arrive à la fin à donner quarante classes qui, selon lui, comprennent tout ce qui peut être connu ou imaginé, et par conséquent absolument tout ce qui peut solliciter une expression dans une langue quelconque, soit naturelle, soit artificielle. Pour commencer par le commencement, nous trouvons que ses notions transcendantes se rapportent soit aux choses, soit aux mots. Dans celles qui se rapportent aux choses, nous avons :

I. Les notions transcendantes générales, celles, par exemple, de *genre*, de *cause*, de *différences*, de *fin*, de *moyen*, de *manière*. Sous la notion de *genre,*

rence » Wilkins entend deux des cinq Universaux, ainsi qu'on les appelle dans l'école. Sur les cinq sortes d'idées universelles, genres, espèces, différences, propres, accidents, voir le chap. VII de la ***Logique de Port-Royal***, lequel est emprunté au traité de Porphyre, Εἰσαγωγὴ περὶ τῶν πέντε φωνῶν. [Tr.]

nous trouverions celles d'*être*, de *chose*, de *notion*, de *nom*, de *substance*, d'*accident*, etc. Sous la notion de *cause*, nous rencontrerions *auteur*, *instrument*, *but*, *matière*, etc.

II. Les notions transcendantes de relation mixte, celles, par exemple, de *quantité générale*, de *quantité continue*, de *quantité discontinue*, de *qualité*, du *tout* et de *la partie*. Sous la notion de *quantité générale* sont comprises celles de *grandeur* et de *petitesse*, d'*excès* et de *défaut ;* sous la notion de *quantité continue* sont rangées celles de *longueur*, de *largeur*, de *profondeur*, etc.

III. Les relations transcendantes d'actions, telles que les notions d'*action simple* (mettre, prendre), d'*action comparative* (joindre, répéter), d'*affaires* (préparer, disposer, commencer), de *commerce* (livrer, payer, compter), de *résultat* (gagner, garder), de *mouvement* (aller, conduire, rencontrer).

IV. Les notions transcendantes du langage, comprenant tout ce dont traitent communément la grammaire et la logique, comme, par exemple, les idées de *nom*, de *verbe*, de *particule*, de *prose*, de *vers*, de *lettre*, de *syllogisme*, de *question*, d'*affirmation*, de *négation*, et beaucoup d'autres.

Après ces notions générales qui composent les quatre premières classes, mais avant ce que nous appellerions les catégories, Wilkins admet deux classes indépendantes de notions transcendantes, l'une pour *Dieu*, et l'autre pour le *monde*, attendu, dit-il, que ni l'une ni l'autre de ces notions ne constituent un prédicament, puisqu'on ne saurait ranger sous elles des espèces qui leur soient subordonnées.

V. La cinquième classe comprend donc uniquement l'idée de DIEU.

VI. La sixième classe comprend le MONDE ou l'univers, divisé en monde *spirituel* et monde *matériel*, et elle embrasse les notions d'*esprit*, d'*ange*, d'*âme*, de *ciel*, de *planète*, de *terre*, etc.

Puis nous arrivons aux cinq catégories, subdivisées en trente-quatre genres subordonnés, lesquels, ajoutés aux six classes de notions transcendantes, font le total de quarante dont nous avons parlé tout à l'heure. Wilkins commence par la *substance*, dans laquelle il distingue d'abord la substance inanimée, et à laquelle il donne le nom de

VII. ÉLÉMENT, lequel compose le septième genre, et se divise en *feu*, *air*, *eau* et *terre*, qui se subdivisent, à leur tour, en un certain nombre d'espèces secondaires.

Puis vient la substance INANIMÉE, divisée en *substance végétative* et *substance sensitive*, dans la première desquelles l'auteur distingue la substance végétative *imparfaite*, comprenant, par exemple, les *minéraux*, et la substance végétative *parfaite*, comprenant les *plantes*. Il subdivise ensuite la substance végétative imparfaite en

VIII. PIERRE, et en

IX. MÉTAL.

Dans la PIERRE il reconnaît six différences, et tel est, nous dit-il, le nombre de différences qu'il trouve ordinairement dans chaque genre. Sous chacune de ces différences il énumère plusieurs espèces qui dépassent rarement le nombre de neuf pour une seule de ces catégories.

Après avoir ainsi analysé la substance végétative *imparfaite,* l'auteur arrive à la substance végétative *parfaite* ou la *plante,* laquelle constitue, dit-il, une classe si nombreuse et si variée, qu'il avoue avoir eu une grande peine à la diviser et à l'arranger. Il donne sous ce chef une véritable classification botanique fondée non pas sur des distinctions scientifiques comme celles qui ont été adoptées par Linné, mais sur les différences plus sensibles qui existent dans la forme extérieure des plantes. Cette liste est intéressante, ne serait-ce que pour la riche nomenclature que nous y trouvons, de toutes sortes d'herbes, d'arbustes et d'arbres indigènes.

Wilkins définit l'herbe comme étant une plante mince et tendre, et en la classant d'après ses feuilles, il obtient sa

X[e] classe, celle des HERBES A FEUILLES.

En classant l'herbe d'après ses fleurs, il obtient sa

XI[e] classe, celle des HERBES A FLEURS, et en la classant d'après ses péricarpes, ou enveloppes des semences, il obtient sa

XII[e] classe, celle des HERBES A GRAINES.

Chacune de ces classes est subdivisée d'après un certain nombre de différences, et, dans chaque nouvelle catégorie, de nombreuses espèces sont énumérées et rangées.

Toutes les autres plantes étant ligneuses, et plus grandes et plus solides que l'herbe, sont divisées en

XIII. ARBUSTES, et en

XIV. ARBRES.

Après avoir ainsi épuisé le règne végétal, Wilkins passe au règne animal, qui compose la seconde caté-

gorie de sa division de la substance animée. Il divise ce règne en

XV. Animaux exsangues, et en

XVI, XVII, XVIII, Animaux a sang, savoir, les Poissons, les Oiseaux et les Animaux terrestres.

Après ce coup d'œil jeté sur la nature générale des végétaux et des animaux, l'auteur en étudie les parties, dont quelques-unes sont *particulières* à certaines plantes et à certains animaux, et constituent la

XIX[e] classe, celle des Parties particulières ; tandis que d'autres parties sont générales et constituent la

XX[e] classe, celle des Parties générales.

Dans les vingt classes suivantes nous trouvons énumérées toutes les différentes *quantités, qualités, actions* et *relations*, et nous avons ainsi sous les yeux la charpente du corps tout entier des connaissances humaines.

Wilkins est loin de s'exagérer la valeur de cette analyse de nos connaissances, et il est tout le premier à en reconnaître les nombreuses imperfections. Aucun savant n'aurait pu, avec ses seules lumières, traiter à fond un pareil sujet devant lequel échoueraient les efforts réunis de sociétés savantes. Néanmoins, tel qu'il est, et malgré ses imperfections et ses lacunes qui ont été rendues encore plus nombreuses par la destruction d'une grande partie du manuscrit dans le grand incendie de Londres en 1666, cet ouvrage peut suffire pour nous donner quelque idée de ce qu'aurait accompli, dans cette même matière, le génie d'un Leibniz, s'il avait mûri l'idée qui, dès sa première jeunesse, avait germé dans son esprit.

Après avoir achevé, en quarante chapitres, son dictionnaire philosophique de nos connaissances, Wilkins

s'occupe de composer une grammaire philosophique d'après laquelle ces idées puissent être assemblées en propositions et en phrases. Puis, dans la quatrième partie de son ouvrage, il entreprend la création du langage qui doit représenter toutes les notions possibles d'après la classification qui en a été préalablement établie. Il commence par le langage écrit ou le *caractère réel*, ainsi qu'il le nomme, parce qu'il exprime des choses et non point des sons, comme le font les caractères ordinaires. Ce caractère doit donc être intelligible pour des hommes parlant des langues différentes, et doit d'abord être lu sans être prononcé. Il serait à désirer, dit l'auteur, que l'on pût trouver des caractères ayant une certaine ressemblance avec les choses qu'ils exprimeraient, et aussi que les sons d'une langue ressemblassent aux objets qu'ils serviraient à désigner. Mais, cela étant impossible, Wilkins commence par inventer des signes arbitraires pour ses quarante genres. Ensuite il lui faut marquer les différences qui existent dans chaque genre, ce qu'il fait en ajoutant au bas et à la gauche de chaque caractère de petites lignes qui forment avec le caractère un angle droit, obtus, ou aigu, et qui, suivant leur position, indiquent la première, la seconde, ou la troisième différence d'après l'ordre où toutes ces différences sont énumérées dans son dictionnaire philosophique.

En troisième et dernier lieu il s'agit d'exprimer les espèces comprises sous chaque différence, et à cet effet Wilkins ajoute à l'autre extrémité du caractère des lignes qui indiquent ces espèces d'après l'ordre dans lequel elles sont énumérées dans le dictionnaire.

De cette manière, on peut exprimer en caractères

réels toutes les différentes notions qui sont le sujet du langage. Mais, outre un dictionnaire complet, il faut aussi avoir un mécanisme grammatical avant que le problème d'une langue artificielle puisse être considéré comme résolu. Dans les langues naturelles l'articulation grammaticale se compose soit de particules séparées, soit de modifications dans le corps des mots, quelle que soit la cause de ces modifications. Wilkins remplace les particules par certains signes, de petits cercles, des points, des lignes courbes, ou des virgules qu'il dispose d'une certaine manière. Les désinences grammaticales sont exprimées par de petits crochets apposés au haut ou au bas des caractères, et qui indiquent si ces caractères représentent des noms, des adjectifs ou des adverbes, des verbes actifs ou des verbes passifs, le nombre singulier ou le nombre pluriel. Ainsi tout ce qui peut être exprimé dans les grammaires ordinaires, les genres, les nombres et les cas des substantifs, les temps et les modes des verbes, les pronoms, les articles, les prépositions, les conjonctions et les interjections, tout est rendu avec une précision que ne saurait surpasser ni même égaler aucune langue vivante.

Tous ses matériaux étant préparés de cette sorte, Wilkins transcrit l'oraison dominicale et le symbole des apôtres en ce qu'il appelle son *caractère réel*, et tout lecteur impartial devra reconnaître qu'avec de l'attention et un peu d'habitude, ces spécimens sont parfaitement intelligibles.

Jusqu'ici nous ne voyons encore devant nous qu'une langue écrite. Afin de la traduire en une langue parlée, Wilkins a exprimé ses quarante classes par des sons

tels que *ba*, *be*, *bi*, *da*, *de*, *di*, *ga*, *ge*, *gi*, composés d'une voyelle unie à une des consonnes les plus sonores. Les différences qui existent dans chaque genre sont exprimées en ajoutant à la syllabe qui désigne ce genre une des consonnes suivantes, b, d, g, p, t, c, z, s, n, suivant l'ordre dans lequel ces différences sont rangées dans les listes du dictionnaire philosophique, *b* exprimant la première différence, *d* la seconde, et ainsi de suite.

Les espèces sont ensuite exprimées par l'addition d'une voyelle ou, si cela est nécessaire, d'une diphthongue, à la consonne qui indique la différence.

Nous obtenons ainsi les radicaux suivants assignés aux quarante classes qui comprennent toutes nos connaissances :

I	Notions transcendantes	Notions générales	B*a*
II		Notions de relations mixtes.	Ba
III		Notions de relations d'actions.	Be
IV		Le langage	Bi
V		Dieu	D*a*
VI		Le monde	Da
VII		L'élément.	De
VIII		La pierre.	Di
IX		Le métal	Do
X		Herbes à feuilles.	G*a*
XI		Herbes à fleurs	Ga
XII		Herbes à graines	Ge
XIII		Arbustes	Gi
XIV		Arbres	Go
XV	Animaux	Exsangues	Z*a*
XVI		Poissons	Za
XVII		Oiseaux	Ze
XVIII		Animaux terrestres	Zi
XIX	Parties	Particulières	P*a*
XX		Générales	Pa
XXI	Quantités	Grandeur	Pe
XXII		Espace	Pi
XXIII		Mesure	Po

XXIV	Qualités	Facultés naturelles	Tα
XXV		Habitudes	Ta
XXVI		Mœurs	Te
XXVII		Qualités sensibles	Ti
XXVIII		Maladies	To
XXIX	Actions	Spirituelles	Cα
XXX		Corporelles	Ca
XXXI		Mouvements	Ce
XXXII		Opérations	Ci
XXXIII	Relations	Économiques	Co
XXXIV		De possession	Cy
XXXV		De provision	Sα
XXXVI		Civiles	Sa
XXXVII		Judiciaires	Se
XXXVIII		Militaires	Si
XXXIX		Maritimes	So
XL		Ecclésiastiques	Sy

Les différences du premier genre seraient exprimées par :

Bαb, bαd, bαg, bαp, bαt, bαc, bαz, bαs, bαn.

Les espèces de la première différence du premier genre seraient exprimées par :

Bαbα, bαba, bαbe, bαbi, bαbo, bαbȣ, bαby, bαbyi, bαbyȣ.

Ici *bαbα* signifierait un être, *bαba* signifierait chose, *bαbe* notion, *bαbi* nom, *bαbo* substance, *bαb*ȣ quantité, *bαby* action, *bαbyi* relation.

Si on prend *De* pour signifier élément, *Deb* en devra signifier la première différence, c'est-à-dire le feu ; et *Debα* désignera la première espèce comprise dans cette subdivision, savoir, la flamme. *Det* exprimera la cinquième différence de ce genre, le météore apparent ; *Detα* designera la première espèce comprise dans cette subdivision, savoir, l'arc-en-ciel ; et *Detu* la seconde, savoir, le halo.

De même, si *Ti* signifie le genre des qualités sensibles, *Tid* devra désigner la seconde différence de ce genre, laquelle comprend les couleurs ; et *Tida* exprimera la seconde espèce comprise dans cette subdivision, savoir, la rougeur, etc.

Les principales variations grammaticales énumérées dans la grammaire philosophique sont également exprimées par certaines lettres. L'adjectif étant toujours, dans le système de Wilkins, dérivé d'un substantif, cette dérivation se fait soit en changeant la consonne du radical en une autre consonne, soit en y ajoutant une voyelle. Ainsi, par exemple, si *Dα* signifie Dieu, *duα* signifiera divin ; si *De* signifie élément, *due* signifiera élémentaire ; et si *Do* signifie pierre, *duo* signifiera pierreux. C'est de la même manière que notre auteur forme les voix des verbes, les nombres, et autres accidents semblables des mots, et qu'il attribue aux particules leurs représentants phonétiques : puis, tous ses matériaux étant préparés et façonnés, il donne une traduction grammaticale complète de l'oraison dominicale en son nouveau langage philosophique.

Je ne sais si l'on trouvera intelligible cet exposé du langage artificiel inventé par Wilkins, car, malgré les longs détails dans lesquels je suis entré, j'ai dû omettre bien des points qui auraient jeté une lumière beaucoup plus vive sur les conceptions ingénieuses de l'auteur. Mon principal objet a été de montrer que, pour des gens qui possèdent une langue réelle, l'invention d'un langage artificiel n'est nullement une impossibilité, et qu'il se peut même qu'un pareil langage soit plus parfait, plus régulier, et plus facile à ap-

prendre, qu'aucune des langues parlées par l'homme (1). Le nombre des radicaux dans la langue philosophique

(1) Dans la Correspondance de Descartes (*Œuvres complètes*, éd. Cousin, VI, 61), nous trouvons une lettre écrite au P. Mersenne, le 20 novembre 1629, et dans laquelle, après avoir développé ses objections contre le projet de langue universelle dont le P. Mersenne lui avait donné communication, Descartes expose brièvement ses propres idées au sujet d'une langue philosophique :

« Au reste je trouve qu'on pourrait ajouter à ceci une invention, tant pour composer les mots primitifs de cette langue, que pour leurs caractères; en sorte qu'elle pourrait être enseignée en fort peu de temps, et ce par le moyen de l'ordre : c'est-à-dire établissant un ordre entre toutes les pensées qui peuvent entrer en l'esprit humain, de même qu'il y en a un naturellement établi entre les nombres; et (comme on peut apprendre en un jour à nommer tous les nombres jusques à l'infini, et à les écrire en une langue inconnue, qui sont toutefois une infinité de mots différents) qu'on pût faire le même de tous les autres mots nécessaires pour exprimer toutes les autres choses qui tombent en l'esprit des hommes. Si cela était trouvé, je ne doute point que cette langue n'eût bientôt cours parmi le monde; car il y a force gens qui emploieraient volontiers cinq ou six jours de temps pour se pouvoir faire entendre par tous les hommes. Mais je ne crois pas que votre auteur ait pensé à cela, tant pour ce qu'il n'y a rien en toutes ses propositions qui le témoigne, que pour ce que l'invention de cette langue dépend de la vraie philosophie : car il est impossible autrement de dénombrer toutes les pensées des hommes, et de les mettre par ordre, ni seulement de les distinguer en sorte qu'elles soient claires et simples, qui est à mon avis le plus grand secret qu'on puisse avoir pour acquérir la bonne science; et si quelqu'un avait bien expliqué les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent, et que cela fût reçu par tout le monde, j'oserais espérer ensuite une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, et, ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses qu'il lui serait presque impossible de se tromper, au lieu que, tout au rebours, les mots que nous avons n'ont quasi que des significations confuses, auxquelles l'esprit des hommes s'étant accoutumé de longue main, cela est cause qu'il n'entend presque rien parfaitement. Or je tiens que cette langue est possible, et qu'on peut trouver

de Wilkins ne s'élève pas tout à fait à 3,000, et, par une combinaison intelligente, ils suffisent pour exprimer toutes les idées possibles. Ainsi, comme nous l'avons vu, le même radical exprime, au moyen de légères modifications, le nom, l'adjectif et le verbe. En outre, si l'on sait, par exemple, que *Dα* signifie « Dieu », *idα* devra exprimer ce qui est opposé à Dieu, savoir, « idole ». Si *dab* signifie « esprit », *odab* signifiera « corps » ; si *dad* signifie « ciel », *odad* signifiera « enfer ». Si *saba* signifie « roi », *sava* exprimera la royauté, *salba* l'acte de régner, *samba* l'état de celui qui est gouverné, etc.

Quittons maintenant Wilkins et son essai de langage philosophique, pour reprendre le fil de notre argument. Nous avons vu que, dans une langue artificielle, dès qu'on a élaboré le système complet de nos notions, il est possible d'y adapter un système d'exposants phonétiques; mais, jusqu'à ce qu'on nous prouve le contraire, nous soutiendrons que jamais langue réelle n'a été formée de cette manière.

Jamais il n'y a eu une suite indépendante de conceptions déterminées attendant qu'on y adapte une série indépendante de sons articulés. En fait nous n'entendons jamais de sons articulés qui ne soient intimement unis à des idées déterminées, et je crois qu'il est non moins vrai de dire qu'il n'existe aucune

la science de qui elle dépend, par le moyen de laquelle les paysans pourraient mieux juger de la vérité des choses que ne font maintenant les philosophes. Mais n'espérez pas de la voir jamais en usage, cela présuppose de grands changements en l'ordre des choses; et il faudrait que tout le monde ne fût qu'un paradis terrestre, ce qui n'est bon à proposer que dans le pays des romans. » [Tr.]

idée déterminée sans qu'elle soit incorporée dans un son articulé. C'est là un point important sur lequel on ne doit laisser ni doute ni nuage, et c'est pourquoi je déclare le plus explicitement possible qu'à tort ou à raison j'ai la conviction profonde que la pensée, dans un sens de ce mot, savoir, dans le sens de raisonnement, est impossible sans le langage. Après ce que j'ai dit dans mes leçons précédentes, on ne supposera pas que je veuille nier ici la réalité de la pensée ou de l'activité mentale chez les bêtes. Ces dernières, et les enfants en bas âge qui ne parlent pas, sont également dépourvus de raison, avec cette grande différence que l'enfant possède en lui les germes sains et féconds du langage et de la raison, qui ne se sont pas encore développés et ne sont pas encore devenus ce qu'ils seront un jour, tandis que l'animal n'a pas ces germes ou facultés, susceptibles de développement dans son existence présente. Nous ne pouvons refuser aux bêtes la sensation, la perception, la mémoire, la volonté et le jugement, mais nous ne saurions découvrir en elles la moindre trace de ce que les Grecs appelaient *lógos* (c'est-à-dire la raison, littéralement la faculté de rassembler), mot qui exprime de la manière la plus juste et la plus naturelle le langage et la raison (1). *Lógos* est dérivé de *légein*, dont la signification primitive, comme celle du latin *legere*, est « rassembler ». De là *katálogos*, un catalogue, un assemblage, une liste; *collectio*, une collection. Dans Homère (2), *légein* n'est presque jamais employé

(1) Cf. Farrar, p. 125; Heyse, p. 41.

(2) Odyss., XIV, 197, οὔτι διαπρήξαιμι λέγων ἐμὰ κήδεα θυμοῦ. Ulysse dit qu'il n'en finirait pas s'il racontait les tristesses de son cœur, c'est-

dans le sens de « dire », « parler », ou « signifier », mais bien dans celui de « rassembler », ou, plus proprement, de « compter », « énumérer », comme l'anglais *tell*, dire, raconter, qui n'est pas autre chose que l'allemand *zählen*, compter, signifiait dans l'origine « compter », « additionner » (1). *Lógos*, employé dans le sens de raison, signifiait originairement, comme le mot anglais *tale*, « l'acte de rassembler » ; car notre raison, « quoiqu'elle pénètre, comme dit Locke, dans les abîmes de la mer et de la terre, qu'elle élève nos pensées jusqu'aux astres, et nous fasse parcourir les vastes espaces et les salles immenses de ce prodigieux édifice de l'univers » (2), n'est après tout que la faculté de rassembler les notions individuelles au moyen des idées générales (3). Le latin *intelligo*, c'est-à-dire *inter-ligo*, rend d'une manière plus parfaite encore cet entrelacement des idées générales et des notions particulières qui est du domaine propre de l'entendement.

à-dire s'il les comptait ou les énumérait, et non pas simplement s'il en parlait.

(1) HAM. Stayed it long?
HOR. While one with modern haste might *tell* a hundred.
(*Hamlet*, I, 3.) [Tr.]

(2) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, IV, 17, 9.

(3) C'est ce que Locke expose bien dans son langage vif et familier : « Pour conclure, voici en quelques mots ce que je veux dire : c'est que tous les longs discours sur les genres et les espèces, et sur leurs essences, se résument en ceci, savoir, que les hommes formant des idées abstraites, et les fixant dans leur esprit en leur assignant des noms, se rendent par là capables de considérer les choses et d'en discourir comme si elles étaient rassemblées, pour ainsi dire, en *faisceaux*, afin de pouvoir plus facilement et plus promptement perfectionner et se communiquer leurs connaissances, lesquelles n'avanceraient que lentement si nos mots et nos pensées étaient bornés à des choses particulières. (*Ibid.*, III, 3, 20.)

Mais *lógos* employé dans le sens de *verbum*, « mot », « parole », signifie également « un rassemblement », car chaque mot, ou, du moins, chaque nom a été formé d'après le même procédé, et représente la réunion, le classement d'idées particulières sous une idée générale. De même que nous ne saurions compter les quantités sans des nombres, ainsi il nous est impossible de raconter les choses sans des mots. Il y a des peuplades qui n'ont pas de noms de nombre au-delà de quatre. Dirons-nous pour cela que ces sauvages ne savent pas s'ils ont cinq enfants au lieu de quatre? Ils le savent assurément, comme une chatte sait qu'elle a cinq petits et en cherche le cinquième si on le lui enlève. Mais s'ils n'ont point de noms de nombre au-dessus de quatre, ils ne pourraient raisonner que jusqu'à ce nombre. Ils ne sauraient point, pas plus que les petits enfants ne le savent, que deux et trois font cinq, mais seulement que deux et trois font beaucoup. Quoique je me sois étendu sur ce point dans les dernières leçons de mon précédent cours, quelques exemples ne seront pas déplacés ici, afin de rendre ma pensée parfaitement claire.

L'homme n'a pu nommer un arbre, un animal, une rivière ou tout autre objet qui l'intéressait, qu'après y avoir découvert préalablement quelque qualité générale qui le frappât comme étant le trait caractéristique de l'objet qu'il voulait nommer. Dans la période rudimentaire du langage, l'imitation du hennissement eût suffi pour désigner le cheval. Les sauvages sont de très-bons mimes, et excellent à reproduire les cris des animaux. Mais ce n'est pas encore là le langage. Il y a des kakatoës qui, en apercevant

des coqs et des poules, se mettent à caqueter, comme pour dire ce qu'ils voient. Ce n'est pas ainsi qu'ont été formés les mots de nos langues. Il n'y a nul écho d'un hennissement dans les noms aryens du cheval. Quand il s'est agi de nommer le cheval, ce fut sa vitesse qui frappa l'esprit de l'Arya primitif comme étant sa qualité la plus marquante. C'est pourquoi de la racine *aś* (1), « être aigu » ou « rapide » (que nous trouvons dans le latin *acus*, *aculeus*, le français *aiguille*, dans *acuo* « j'aiguise », dans *acer* « âcre, vif, pénétrant », dans *acrimonie*, *âcreté*, et même dans le mot anglais familier *'cute* « fin, habile »), a été dérivé *aśva* « le coureur, le cheval. » Cet *aśva* se retrouve dans le lithuanien *aszva* « jument », en latin sous la forme *ekvus*, c'est-à-dire *equus*, en grec sous la forme ἴκκος (2), c'est-à-dire ἵππος, et dans le vieux saxon *ehu* (3). Il eût sans doute été possible de donner au cheval beaucoup de dénominations autres que celle qui nous occupe en ce moment; mais, quel que fût le vocable adopté, il ne pouvait être formé avant que l'esprit de l'homme eût saisi le cheval par une de ses qualités caractéristiques, et l'eût rangé ainsi, avec d'autres objets, dans quelque catégorie générale. C'est ainsi que dans les langues germaniques on aurait pu donner au froment bien d'autres noms que le gothique *hvaiteis*, l'allemand

(1) Cf. le sanscrit *âśu* « vite », ὠκύς, ἀκωκή « pointe », et autres dérivés donnés par Curtius, *Griechische Etymologie*, I, 101. Le latin *catus* « aigu, avisé, fin, habile », a été rattaché au sanscrit *śo* (*śyati*) « aiguiser ».

(2) *Etym. Magn.*, p. 474, 12, ἴκκος σημαίνει τὸν ἵππον. Curtius, *G. E.* II, 49.

(3) Sur la racine *aś* et ses dérivés dans les langues indo-européennes, Cf. J. Schmidt, *Die Wurzel ak im Indogermanischen*, Weimar, 1865. [Tr.]

Weitzen, l'anglais *wheat*. On aurait pu le nommer la plante barbue, nourrissante, gracieuse, ondulante, l'encens de la terre, etc. Mais dans ces langues on l'appela simplement la plante *blanche*, la blancheur de son grain semblant être la meilleure marque pour distinguer le froment des autres plantes auxquelles d'ailleurs il ressemblait le plus. Car c'est là un des secrets de cette poésie des noms, que chaque dénomination exprime, non pas la qualité essentielle ou spécifique de l'objet, mais celle qui frappe notre imagination (1), et qui semble la plus propre pour faire comprendre aux autres ce que nous voulons désigner. Si nous nous servions du langage de Locke, nous dirions que, dans la formation des noms, les hommes ont été guidés plutôt par leur esprit que par leur jugement. « L'esprit, dit-il, consiste surtout à assembler les idées, et à allier promptement et avec une agréable variété celles entre lesquelles il est possible de trouver une certaine ressemblance ou conformité, afin de composer ainsi dans l'imagination des tableaux riants, et d'y produire des images qui la frappent agréablement. Le jugement, tout au contraire, consiste à séparer soigneusement les unes d'avec les autres les idées entre lesquelles on peut découvrir la moindre différence, pour éviter par là de se laisser tromper par des ressemblances ou des affinités, et de prendre une chose pour une autre (2). » Tandis que les noms donnés aux choses d'après le système philosophique de Wilkins seraient tous fondés sur le jugement, ceux qui leur furent donnés par les premiers créateurs du langage

(1) Pott, *Etymologische Forschungen*, II, 139.
(2) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, II, 11, 2.

reposent principalement sur l'esprit ou l'imagination. C'est ainsi, comme nous venons de le voir, que dans les langues germaniques le froment fut appelé la plante blanche, *hvaiteis* en gothique, *hvæte* en anglo-saxon, *kwetys* en lithuanien, *wheat* en anglais; et tous ces mots se rattachent au sanscrit *śveta* « blanc », le gothique *kveits*, l'anglo-saxon *hvît*, l'anglais *white*. En sanscrit, *śveta* « blanc» n'est pas employé pour désigner le froment, lequel se dit *godhûma* « la fumée ou l'encens de la terre », mais il s'emploie pour beaucoup d'autres herbes et plantes, et dans le composé *śvetaśunga* « aux barbes blanches », ce mot est entré dans le nom de l'orge. En sanscrit, l'argent est désigné comme un métal blanc et se dit *śveta;* et le féminin *śvetî* était autrefois un nom de l'aurore, comme le français *aube*, du latin *alba*. Quelques mots que nous examinions, le résultat auquel nous arrivons est le même : ils expriment toujours une qualité générale, supposée particulière à l'objet que ces mots désignent. Dans certains cas, cette vérité est évidente; dans d'autres, il nous faut l'établir par de minutieuses recherches étymologiques. Pour ceux qui abordent ces études d'étymologie avec des opinions préconçues, c'est sans doute une cause fréquente de désappointement, quand ils ont suivi un mot à travers toutes ses étapes jusqu'à son point de départ, de ne trouver à la fin, ou plutôt au commencement, que des racines ayant le sens le plus vague et le plus général comme « aller, se mouvoir, courir, faire ». Mais, si l'on y regarde de plus près, ce fait, loin d'être pour nous une source de désappointement, doit accroître notre admiration pour la merveilleuse puissance du langage, puisque de ces

conceptions vagues et ternes l'homme a pu tirer des mots pour rendre jusqu'aux plus délicates nuances de la pensée et du sentiment. C'est par un *fiat* poétique que le mot grec *próbata*, qui ne signifiait dans le principe que « choses marchant en avant », est devenu avec le temps le nom des bestiaux, et particulièrement celui des moutons (1). En sanscrit, *sarit* signifiant « ce qui va », de *sar* « aller », est venu à signifier « rivière »; *sara*, qui a la même signification, « ce qui court ou va », a été employé pour signifier « séve » et non pas rivière ». C'est ainsi qu'en sanscrit *dru* signifie « courir », et *dravat* « vite »; mais la signification de *drapsa* fut restreinte à celle de « goutte ». Le latin *ævum* « ce qui marche », de la racine *i*, aller, est venu à désigner le temps et les âges de la vie; et son dérivé *æviternus*, ou *æternus*, a exprimé l'éternité. Le français *meuble* signifie littéralement tout ce qui peut être changé de place, et le même mot a fini par désigner les chaises, les tables, les commodes, etc. *Viande*, originairement *vivenda* « choses dont on vit », désigne maintenant la chair des animaux tués. *Table*, le latin *tăbula*, signifiait originairement ce qui se tient debout, ou ce sur quoi on peut placer des objets (*stare*); aujourd'hui ce mot est défini par nos dictionnaires « meuble, formé d'une surface horizontale posée sur un ou plusieurs pieds, qui sert à divers usages. » *Tableau* nous reporte encore au latin *tabula*, « chose mise de-

(1) Ce vers d'un poëte contemporain reproduit le tableau qui a suggéré le nom donné au bétail dans le langage de nos premiers pères :

. . . les troupeaux
Que l'aboiement des chiens chasse à travers les plaines.

(V. Hugo.) [Tr.]

bout, dressée, exposée aux regards », dont la racine primitive est *stâ* (d'où est venu *stare*) « se tenir debout ». *Étable*, en vieux français *estable*, du latin *stabulum*, est un autre rejeton de la même racine, et a servi à désigner le gîte des bœufs, des vaches et autres bestiaux. La *base* est ce sur quoi un corps est établi ou posé, et *basis* ne signifiait originairement en grec que « la marche »; la base étant conçue comme une surface sur laquelle on peut marcher avec sûreté. Quelle idée peut être plus générale que celle de *facies*, originairement « la façon, la forme » d'un objet, et qui a signifié ensuite « la face, le visage »! Et la même expression est répétée dans le langage moderne, le mot anglais *feature* « trait, figure » étant évidemment une corruption de *factura* « façon ». C'est d'après le même principe qu'on a formé le nom de la lune, *luna*, c'est-à-dire *lucna* ou *lucina* « celle qui luit »; le nom de la foudre, *fulmen* (de *fulgere*) « ce qui brille »; et le nom des étoiles, *stellæ* pour *sterulæ* (le sanscrit *staras* de *stṛî* « répandre ») « celles qui répandent, qui sèment la lumière ». Toutes ces étymologies pourront paraître fort insuffisantes, fort vagues et peu intéressantes; cependant, si nous y réfléchissons pour un moment, nous verrons que c'est de cette seule manière qu'il a été possible à l'esprit ou à la compréhension de l'homme de rassembler l'infinie variété de la nature (1) sous un nombre

(1) Cf. Sankara sur le Vedânta-Sûtra, I, 3, 28 (Muir, *Textes sanscrits*, III, 67), *âkritibhis cha śabdânâm sambandho na vyaktibhiḥ, vyaktînâm ânantyât sambandhagrahaṇânupapatteḥ*. « La relation des mots est avec les genres, non pas avec les individus; car, comme les individus sont innombrables, il serait impossible de saisir les relations. »

limité de catégories ou de noms. Ce que Bunsen appelait « la première poésie de l'humanité », la création des mots, diffère sans doute beaucoup de la poésie sentimentale des siècles plus modernes; mais sa simplicité, sa pauvreté même, ne lui donne que plus de prix aux yeux des historiens et des philosophes; car cette première poésie, si simple qu'elle soit, ou cette première philosophie, toute naïve et enfantine, l'homme seul est capable de la créer. Il le peut parce qu'il sait réunir les idées individuelles sous des idées générales; il le peut parce qu'il a la faculté de la parole; il le peut, nous ne craignons pas qu'on nous accuse de tautologie, parce qu'il est l'homme.

Sans le langage point de raison, sans la raison point de langage. Il est curieux d'observer la répugnance qu'éprouvent nombre de philosophes à admettre cette conclusion, et leurs efforts pour y échapper, et cela par suite de l'influence du langage lui-même, lequel, dans la plupart des idiomes modernes, a produit deux mots, l'un pour le langage, l'autre pour la raison; par où ceux qui emploient ces deux termes ont été amenés à supposer qu'il y a entre ce que ces mots expriment une différence substantielle et non pas purement formelle. « Être sans langage écrit ou parlé, dit Brown, c'est *presque* être sans pensée (1). » Mais il qualifie ce *presque* par ce qui suit : « Que l'homme puisse raisonner sans langage d'aucune sorte, et conséquemment sans termes généraux, encore que l'opinion contraire ait été maintenue par beaucoup de philosophes très-éminents, c'est ce qui ne me semble pas pouvoir faire

(1) *Œuvres*, I, p. 475.

l'objet d'un doute raisonnable; et, s'il en fallait donner la preuve, il suffirait de rappeler l'invention même du langage, laquelle comprend ces termes généraux, ou mieux encore de citer l'exemple des sourds-muets dépourvus d'instruction : on peut ajouter que les marques évidentes de raisonnement chez les bêtes (et je ne puis m'empêcher de regarder l'existence de ce raisonnement comme aussi indubitable que celle des instincts qui s'y mêlent) viennent nous fournir encore un argument très-frappant tiré de l'analogie (1). »

Pour moi, je pense que les sourds-muets sans instruction n'ont jamais donné signe de raison, à prendre ce mot dans son véritable sens, bien qu'il soit vrai de dire qu'en une certaine mesure les sourds-muets qui vivent dans la société des autres hommes contractent quelque chose de la conduite raisonnable de leurs voisins. Quand ils reçoivent de l'instruction, il est incontestable que les sourds-muets acquièrent des idées générales, sans pouvoir toujours articuler distinctement les exposants phonétiques de ces idées, c'est-à-dire les mots dans lesquels elles sont incorporées. Mais ce n'est pas là une objection contre notre argument général. Les sourds-muets sont instruits par des maîtres qui possèdent ces idées générales et les sons qui servent de corps à ces idées, élaborés par les générations successives d'hommes raisonnables. Ils apprennent à penser les pensées des autres, et s'ils ne peuvent pas prononcer leurs mots, ils saisissent ces pensées, au moyen d'autres signes, et en particulier à l'aide de

(1) *Ibid.*, II, p. 446.

signes qui s'adressent à leur sens de la vue, comme les mots s'adressent à notre sens de l'ouïe. Toutefois ces signes ne sont pas les signes des choses ou de leurs conceptions, ainsi que le sont les mots : ce sont des signes de signes, exactement comme le langage écrit n'est pas une image de nos pensées, mais une image des sons dans lesquels notre pensée a été incorporée. L'écriture alphabétique est l'image des sons du langage; l'écriture hiéroglyphique est l'image du langage ou de la pensée.

Cette même supposition, savoir, qu'il est possible de raisonner sans signes, et que nous pouvons former des conceptions mentales et même des propositions mentales, sans l'aide des mots, se retrouve partout dans la philosophie de Locke (1). A maintes et maintes reprises il soutient que les mots sont des signes *ajoutés* à nos conceptions, et ajoutés arbitrairement. Il imagine un état où « l'homme, quoique en possession d'une grande multitude de pensées diverses, qui pouvaient être pour les autres comme pour lui-même une source d'utilité et de plaisir, les portait toutes renfermées dans son esprit, invisibles et cachées à ses semblables, et ne pouvait les faire paraître. Cependant, comme on ne saurait jouir des agréments et des avantages de la société sans la communication de nos pensées, il fallut bien que l'homme découvrît quelques signes extérieurs et sensibles par lesquels il pût manifester aux autres hommes ces idées invisibles dont se composaient ses pensées. Rien n'était plus propre à cet effet, soit pour l'abondance, soit pour la promptitude, que ces

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, III, 2, 1.

sons articulés qu'il se trouva capable de former avec tant de facilité et de variété. De cette manière nous pouvons concevoir comment les mots qui. de leur nature, sont si bien adaptés à cette fin, sont venus à être employés par les hommes comme signes de leurs idées, non pas par suite d'une connexion naturelle entre certains sons articulés et certaines idées (car alors il n'y aurait qu'une seule langue pour tous les hommes), mais par suite d'une liaison libre et volontaire, en vertu de laquelle tel mot est choisi arbitrairement pour être la marque de telle idée. »

Locke admet, il est vrai, qu'il est presque inévitable de se servir de mots, lorsqu'on traite de propositions mentales. « La plupart des hommes, dit-il, sinon tous, » (et quels sont ceux pour qui il fait ici exception?) « se servent de mots au lieu d'idées, quand ils pensent et raisonnent en eux-mêmes, du moins lorsque le sujet de leur méditation renferme des idées complexes (1). » Mais c'est là en réalité une question toute différente : c'est rechercher si, une fois que nos notions ont pris corps dans les mots, il est possible de se servir de mots sans recourir à notre raison, et non s'il est possible de nous servir de la raison sans le secours des mots. L'idée de Locke ressort clairement des exemples qu'il cite. « Il y a des personnes, dit-il, qui, pouvant facilement se rappeler la plus grande partie des termes ordinaires de leur langue, n'ont peut-être jamais songé, durant tout le cours de leur vie, à considérer quelles sont les idées précises que la plupart de ces termes signifient. Ils se sont contentés

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, IV, 5, 4.

d'en avoir quelques notions confuses ou obscures; et bien des gens qui parlent beaucoup de la religion et de la conscience, de l'Église et de la foi, du pouvoir et du droit, d'obstructions et d'humeurs, de mélancolie et de bile, verraient peut-être leurs pensées et leurs méditations se réduire à peu de chose, si on les priait de ne penser qu'aux choses elles-mêmes, et de laisser de côté ces mots, par lesquels ils embrouillent si souvent les autres, et parfois s'embrouillent eux-mêmes (1). »

Dans tout cela il y a, sans nul doute, beaucoup de vrai; cependant, à parler strictement, il est aussi impossible d'employer des mots sans la pensée, que de penser sans mots. Ceux mêmes qui parlent vaguement de la religion, de la conscience, etc., ont du moins une notion vague de la signification de ces mots; et s'ils cessaient d'attacher une idée quelconque, fût-elle même incomplète et fausse, aux mots qu'ils prononcent, on ne pourrait plus dire qu'ils parlent, mais seulement qu'ils profèrent des sons. La proposition inverse n'est pas moins vraie. Il est possible, sans langage, de voir, d'apercevoir, de contempler les objets et d'y rêver; mais, sans mots, on ne peut donner, même pour un moment, une existence réelle à des idées aussi simples que celles de blanc et de noir.

Nous ne saurions apporter trop de soin dans l'emploi de nos termes. Si nous prenons le raisonnement pour synonyme de la connaissance ou de la pensée, ou de l'activité mentale en général, il est évident que nous ne pouvons nous refuser à en reconnaître l'exis-

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, IV, 5, 4.

tence chez les sourds-muets dépourvus d'instruction, chez les enfants en bas âge, et chez les bêtes. « Un enfant, dit Locke, *connaît* aussi, certainement, avant de pouvoir parler, la différence entre le doux et l'amer (c'est-à-dire que le doux n'est pas amer) qu'il sait plus tard, lorsqu'il vient à parler, que l'absinthe et les dragées ne sont pas la même chose (1). » L'enfant reçoit la sensation de la douceur; il en jouit, il s'en souvient, il la désire encore; mais il ne sait pas ce qu'est la douceur; il est absorbé dans ses sensations, ses plaisirs, ses souvenirs; il ne peut pas les regarder de haut, en faire l'objet d'un raisonnement, en parler. La même vérité est bien exprimée par Schelling quand il dit : « Sans le langage, il est impossible de concevoir la conscience philosophique et même la conscience humaine; et c'est pourquoi les fondements du langage n'ont pas pu être jetés d'une manière consciente. Néanmoins, plus nous analysons le langage, plus nous voyons clairement qu'il dépasse en profondeur les productions les plus conscientes de l'esprit. Il en est du langage comme de tous les êtres organiques; nous nous imaginons que ces êtres arrivent à l'existence produits par une force aveugle, et pourtant nous ne pouvons nier la sagesse intentionnelle qui préside à la formation de chacun d'eux (2). »

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, I, 2, 15. Dans cet ouvrage, Locke revient plusieurs fois sur ce même exemple. C'est ainsi qu'il dit (IV, 7, 9) : « Qui ne voit qu'un enfant sait certainement qu'une étrangère n'est pas sa mère, que son biberon n'est pas la verge, longtemps avant de savoir qu'il est impossible qu'une même chose soit et ne soit pas? »

(2) *Einleitung in die Philosophie der Mythologie*, p. 52; Pott, *Etym. Forsch.*, II, 261.

Hegel s'exprime plus simplement et avec plus de hardiesse encore : « C'est en noms, dit-il, que nous pensons (1). »

Un argument d'un autre genre, moins métaphysique peut-être, mais plus convaincant, pourra nous permettre de montrer clairement que la raison ne saurait passer à l'acte sans le langage. Prenons un mot quelconque, par exemple, *expérience*. Ce mot est dérivé d'*experior*. *Perior*, comme le grec *perân* (2), signifierait « aller à travers, traverser ». *Perītus* est « un homme qui a passé par bien des choses » ; *periculum* est « une chose à traverser, un péril ». *Experior* signifie « traverser quelque chose et en sortir » (le sanscrit *vyutpad*); de là *expérience*. Le gothique *faran*, l'anglais *to fare*, originairement « aller », sont identiques avec *perân;* de là les mots allemands *Erfahrung* « expérience », *Gefahr* « péril », et *Wohlfahrt* « prospérité », l'anglais *welfare,* qui équivaut au grec *euporía*. Tant que notre mot anglais *experiment* exprime cette idée plus ou moins générale, il a une existence réelle. Mais prenez simplement le son, changez-en seulement l'accent, et nous avons *experíment,* qui n'est rien. Changez-en une voyelle ou une consonne, dites *exporiment* ou *experimeut*, et nous n'avons plus que des bruits (ce qu'Héraclite aurait appelé un *psóphos*) et non pas des mots. *Cháracter*, avec l'accent sur la première syllabe, a une signification en anglais, mais n'en a pas en allemand ni en français; *charákter,* avec l'accent sur la seconde syllabe, a une signification en

(1) Carrière, *Die Kunst im Zusammenhang der Culturentwickelung,* p. 11.

(2) Curtius, *Griechische Etymologie,* I, 237.

allemand, mais n'en a pas en français ni en anglais; *caractère,* avec l'accent sur la troisième syllabe, a une signification en français, mais n'en a pas en anglais ni en allemand. Il n'importe que le son soit articulé ou non; le son articulé dépourvu de signification est encore moins réel que le son inarticulé. Si donc ces sons articulés, ou ce que nous pouvons appeler le corps du langage, n'existent nulle part, s'ils n'ont point de réalité indépendante, que s'ensuit-il? Il s'ensuit, ce semble, que ce corps du langage, ainsi qu'on l'appelle, n'a jamais pu être trouvé nulle part à l'état isolé et indépendant, ni venir du dehors s'ajouter à nos conceptions. De là il suivrait encore que nos conceptions, qui maintenant portent toujours ce vêtement du langage, n'ont jamais pu exister à l'état nu. Ce raisonnement serait parfaitement correct, appliqué à d'autres choses, et je ne vois pas qu'on puisse y faire objection quand il s'applique à la pensée et au langage. Si nous ne trouvons jamais de peaux, si ce n'est comme téguments d'animaux, ne pouvons-nous pas en conclure que les animaux ne sauraient exister sans peaux? Si la couleur ne peut pas exister par elle-même (ἅπαν γὰρ χρῶμα ἐν σώματι), il s'ensuit que rien de ce qui est coloré ne peut exister sans couleur. On peut ajouter ou enlever une substance colorante; mais l'existence d'une couleur sans une substance quelconque, si éthérée qu'elle soit, est, dans la réalité, d'une impossibilité aussi absolue que l'existence d'une substance sans couleur, ou sans forme, ou sans pesanteur.

Cependant tout en reconnaissant de la manière la plus complète le caractère un et indivisible du langage et de la pensée, ne contredisant même pas les

Polynésiens pour qui penser est « parler dans l'estomac (1) », nous pouvons, je crois, pour les besoins de notre science, réclamer la liberté accordée à tant d'autres sciences, savoir, de traiter séparément de choses qui par leur nature même ne peuvent exister séparément. Quoique la couleur ne puisse pas être séparée de quelque substance éthérée, néanmoins l'optique traite de la lumière et de la couleur comme si elles avaient toutes deux une existence indépendante. Le géomètre raisonne sur les lignes sans s'occuper de leur largeur, sur les surfaces planes sans considérer leur profondeur, et sur les corps sans faire attention à leur pesanteur. Il en doit être de même pour la science du langage, et, tout en regardant l'identité du langage et de la raison comme étant un des principes fondamentaux de notre science, je pense qu'il sera de la plus grande utilité de commencer par disséquer, pour ainsi dire, le corps inanimé du langage, et par étudier en anatomistes sa structure phonétique, sans nous préoccuper en aucune façon de ses fonctions vitales; nous procéderons ensuite à l'examen du langage dans toute la plénitude de la vie, et nous en suivrons les forces dans leur développement et leur dépérissement.

Dans la première série de ces leçons j'ai tâché de montrer que si nous analysons le langage, c'est-à-dire si nous faisons remonter les mots à leurs éléments les plus primitifs, nous arrivons, à la fin, à trouver non des lettres, mais des racines. C'est là un point auquel on n'a pas donné une attention suffisante, et l'on peut

(1) Farrar, p. 125.

presque dire que l'opinion générale regarde les voyelles et les consonnes, mais non pas les racines, comme constituant les éléments du langage. Si, cependant, nous nommons *éléments* ces substances primitives dont la combinaison suffit pour expliquer les choses telles qu'elles sont réellement, il est clair que nous ne pouvons pas bien appeler les lettres « les éléments du langage »; car nous pourrions agiter ces lettres indéfiniment, sans jamais produire un dictionnaire, encore moins une grammaire. C'était une idée favorite des anciens philosophes de comparer aux lettres les atomes dont le.concours avait, d'après leur système, formé l'univers. On rapporte qu'Épicure disait que « les atomes se réunissent en position et ordre divers, comme les lettres, lesquelles, quoique peu nombreuses, forment des mots innombrables en étant diversement arrangées (1). »

Aristote dans sa *Métaphysique*, en parlant de Leucippe et de Démocrite, cite l'exemple des lettres pour faire comprendre comment les mêmes éléments peuvent produire des effets différents. « A, dit-il, diffère de N par la forme; AN diffère de NA par l'ordre des lettres; Z diffère de N par la position (2) ».

Il est certainement vrai qu'en réunissant les vingt-trois ou vingt-quatre lettres dans toutes les combinaisons possibles, on arriverait à produire tous les mots qui aient jamais été en usage dans toutes les langues

(1) Lactantius, *Divin. Inst.*, lib. 3, c. 19. Vario, inquit (Epicurus), ordine ac positione conveniunt atomi sicut literæ, quæ cum sint paucæ, varie tamen collocatæ innumerabilia verba conficiunt.

(2) *Metaph.*, I, 4, 11. Διαφέρει γὰρ τὸ μὲν A τοῦ N σχήματι, τὸ δὲ AN τοῦ NA τάξει, τὸ δὲ Z τοῦ N θέσει.

du monde. Le nombre de ces mots, en prenant vingt-trois lettres pour base de notre calcul, serait

25,852,016,738,884,976,640,000;

ou, si nous prenons vingt-quatre lettres,

620,448,401,733,239,439,360,000 (1).

Mais ces millions et trillions de sons ne seraient pas des mots, car il leur manquerait le principe le plus important, ce qui fait qu'un mot est un mot, savoir, les différentes idées qui les ont fait naître, et qui sont exprimées d'une manière différente dans les différentes langues.

« Nous appelons « élément », dit Aristote, ce qui compose quelque chose, et qui en est la première substance, cette substance étant indivisible quant à la forme; comme, par exemple, les éléments du langage (les lettres) dont le langage se compose, et en lesquels, comme étant ses dernières parties constitutives, il est possible de le résoudre; tandis qu'on ne peut pas résoudre les lettres en sons qui diffèrent par la forme : mais si on les résout, les parties que l'on obtient sont homogènes, comme une particule d'eau est de l'eau; il n'en est pas ainsi des parties d'une syllabe. »

Si nous prenons ici *phônê* pour signifier la voix et non pas le langage, il n'y aura rien à redire au raisonnement d'Aristote. La voix, comme telle, peut se résoudre en voyelles et en consonnes, comme étant ses éléments premiers. Mais il n'en est pas de même du langage. Le langage est avant tout et par excellence le son exprimant des idées, et si nous recherchons

(1) Cf. Leibniz, *De Arte combinatoria, Opera omnia*, ed. Dutens, t. II, pp. 387-8; Pott, *Etymologische Forschungen*, II, p. 9.

quels sont les éléments du langage, nous ne pouvons pas tout à coup laisser de côté l'une de ses propriétés caractéristiques, soit les sons, soit les idées. Or les lettres, comme telles, ne contiennent pas de sens; a, b, c, d, ne signifient rien, soit seuls, soit réunis. Le seul mot qui soit purement et simplement composé de lettres est « Alphabet » (ὁ ἀλφάβητος), ou comme nous disons l'Abc ; mais même ici ce ne sont pas les sons des lettres, mais leurs noms, qui forment le mot. On a supposé qu'un autre mot a la même origine purement alphabétique, c'est le latin *elementum*. Comme *elementa* est employé en latin pour signifier les lettres de l'alphabet, on a supposé, mais je doute qu'on l'ait fait bien sérieusement, que ce mot était formé des trois lettres l, m, n.

La signification étymologique d'*elementa* n'est rien moins que claire, et l'on n'a pas encore donné une explication satisfaisante du grec *stoicheion*, qui en latin est rendu par *elementum*. On nous dit que *stoicheion* est un diminutif de *stoîchos* « petite verge ou tige dressée », spécialement « le style du cadran solaire, ou l'ombre qu'il projette ». Sous *stoîchos* nous trouvons la signification de « rangée, d'enceinte de toiles de chasseurs », et on nous dit que le mot est identique avec *stíchos* « ligne », et avec *stóchos* « but ». Comment la voyelle radicale a pu se changer d'*i* en *o* et en *oi*, c'est ce qu'on n'explique pas.

On peut se demander pourquoi ce nom de *stoicheîa* a été donné par les Grecs aux éléments ou parties primordiales et constitutives des choses. C'est un mot qui a eu une longue histoire; de la Grèce il a passé dans presque toutes les parties du monde civilisé, et il mé-

rite, par conséquent, que l'étymologiste s'arrête pour en retracer la généalogie. *Stoîchos,* d'où vient *stoicheîon*, signifie une file ou rangée, comme *stíx* et *stíches* dans Homère. Le suffixe *eios* est le même que le latin *eius,* et signifie « ce qui appartient à quelque chose ou en a la qualité ». *Stoîchos* signifiant « rangée », *stoicheîon* signifierait donc « ce qui appartient à une rangée, ou constitue une rangée ». Est-il possible de rattacher ces mots à *stóchos* « but », soit pour la forme, soit pour le sens? Assurément non. Les racines formées de *i* peuvent subir le changement régulier de cet *i* en *oi* ou *ei*, mais non pas en *o*. Ainsi la racine *lip,* que nous voyons dans *élipon,* prend les formes *leípo* et *léloipa*, et la même échelle de changements de voyelles peut être observée dans

liph, *aleiphō,* *èloipha*

et dans

pith, *peithō,* *pépoitha.*

Stoichos présuppose donc une racine *stich*, et cette racine expliquerait en grec les dérivés suivants :

1, *stíx*, gén. *stichós* « rangée, ligne de soldats. »

2, *stíchos* « rangée, ligne » ; et *dístichon* « un distique ».

3, *steíchō, éstichon* « marcher en ordre, pas à pas ; « monter ».

4, *stoîchos* « rangée, file »; *stoichein* « marcher en ligne ».

En allemand, cette même racine donne *steigen* « marcher, monter », et en sanscrit nous trouvons *stigh* « monter ».

Tout autre doit être la racine de *stóchos.* Comme

tómos présuppose une racine *tam* (*témno, étamon*), ou *bólos* une racine *bal* (*bélos, ébalon*), ainsi *stóchos* présuppose une racine *stach*. Cette racine n'existe pas en grec sous forme de verbe, et n'a laissé après elle dans la langue classique que ce seul dérivé *stóchos* « marque, point, but que l'on vise », d'où sont venus *stocházomai* « je vise », et autres dérivés analogues. Une racine semblable se trouve dans le gothique *stiggan*, l'anglais *to sting* « piquer ».

Une troisième racine étroitement apparentée à *stach*, dont elle est cependant distincte, a été plus féconde dans les langues classiques ; c'est *stig* « piquer » (1). Elle a donné en grec *stízō, éstigmai* « je pique », et ses dérivés ; en latin *in-stigare, stimulus*, et *stilus* (pour *stiglus*, comme *palus* pour *paglus*) ; en gothique *stikan* « piquer », l'allemand *stechen*, l'anglais *to stick*.

Le résultat auquel nous arrivons de cette manière est que *stoicheîon* n'a aucune connexion avec *stóchos*, et par suite qu'il n'a jamais pu avoir, ainsi que le prétendent les dictionnaires, la signification primitive de « petite verge ou tige dressée », ou de « style du cadran solaire ». Quand *stoicheîon* est employé en parlant du cadran solaire (comme dans l'expression δεκάπουν στοιχεῖον, c'est-à-dire midi), il signifie les lignes de l'ombre qui se suivent en succession régulière, ou, pour m'exprimer autrement, les rayons qui composent la série complète des heures décrites par le mouvement diurne du soleil. Ceci nous explique comment *stoicheîon* est venu à signifier « élément ». *Stoicheîa* sont les degrés qui conduisent d'une extré-

(1) Grimm, *Deutsche Sprache*, p. 853.

mité à une autre, les parties constitutives d'un tout qui forment une série complète, ces parties étant soit les heures, soit les lettres, soit les nombres, soit les parties du discours, soit les éléments physiques, pourvu toujours qu'un ordre systématique unisse ces éléments les uns aux autres. C'est là le seul sens dans lequel Aristote et ses prédécesseurs auraient pu se servir de ce mot dans le langage ordinaire et dans le langage technique, et il s'accorde bien avec l'explication de *stoicheîon* qui nous est fournie par la respectable autorité de Denys le Thrace. Voici cette étymologie telle que nous la lisons dans l'auteur de la première grammaire grecque (§ 7) (1) : « Ces mêmes [caractères] sont aussi appelés *stoicheîa,* parce qu'ils ont un certain ordre et arrangement » (2). Pour quel motif les Romains, à qui l'idée d'« élément » fut sans doute révélée pour la première fois par leur commerce avec les philosophes et les grammairiens de la Grèce, ont-ils traduit *stoicheia* par *elementa*, c'est ce qu'il est plus difficile de déterminer. Pour désigner les éléments physiques, les plus anciens philosophes grecs se servaient de *rizômata* « racines » plutôt que de *stoicheia,* et si *elementa* est mis pour *alimenta*, dans le sens de « ce qui alimente », peut-être ne devons-nous y voir qu'une traduction de *rizômata.*

Si l'on se place au point de vue historique, les lettres ne sont pas les *stoicheia ou rizômata* du langage.

(1) Τὰ δὲ αὐτὰ καὶ στοιχεῖα καλεῖται διὰ τὸ ἔχειν στοῖχόν τινα καὶ τάξιν.

(2) Cette explication que je propose de *stoicheion* se trouve confirmée par quelques remarques de M. Pott, dans le second volume de ses *Etymologische Forschungen*, p. 191, 1861. Le même auteur propose pour étymologie d'*elementum* la racine *li* « solvere », avec la préposition *ê*. — *Ibid.*, p. 193.

Les parties les plus simples que donne l'analyse du langage sont les *racines*, lesquelles ne peuvent pas subir une nouvelle réduction sans que la nature du langage soit détruite, car le langage n'est pas simplement le son, mais toujours le son exprimant la pensée. Il peut y avoir des racines consistant en une seule voyelle, comme *i* « aller », en sanscrit, ou '*i* « un », en chinois; mais cela prouverait seulement qu'une racine peut être une lettre, et non pas qu'une lettre peut être une racine. Si nous voulions diviser des racines comme le sanscrit *chi* « rassembler » et le chinois *tchi* « beaucoup » en *tch* et *i*, nous nous trouverions avoir quitté le domaine du langage, pour entrer dans celui de la phonétique.

Avant de pénétrer dans cette dernière science, avant de disséquer le corps phonétique du langage humain, il sera peut-être bon de dire quelques mots des *racines*. Dans la première série de mes leçons, je me suis abstenu à dessein de parler un peu longuement des racines, du moins de leur nature ou de leur origine, parce que je pensais, et je le pense encore, que dans la science du langage il faut accepter simplement les racines comme étant des faits premiers au-delà desquels il n'y a pas à remonter; au physiologiste et au psychologue il appartient de décider la question de la possibilité d'une action sympathique ou réfléchie des cinq organes de la perception extérieure sur les nerfs moteurs de la parole. C'est pour cette raison que j'ai donné une définition négative plutôt que positive des racines, quand j'ai dit (1) que, pour l'objet immé-

(1) Voir p. 321 de notre traduction des Leçons sur la *Science du Langage*, COURS DE 1861, deuxième édition, Paris, 1867.

diat que je me proposais, j'appelais *racine* ou *radical* tout ce qui, dans les mots d'une langue ou d'une famille de langues, ne se peut réduire à une forme plus simple ou plus primitive.

On m'a fait cependant observer, avec beaucoup de finesse et de logique, que, si cette définition était vraie, les racines seraient de pures abstractions, et, comme telles, impropres à fournir l'explication des faits réels du langage. Or il est parfaitement vrai qu'à un point de vue, on peut considérer une racine comme étant une pure abstraction. Une racine est une cause, et toute cause, dans l'acception logique de ce mot, est une abstraction. En tant que cause, une racine ne saurait prétendre à une existence réelle et vulgaire, si nous réservons uniquement ce mot « réel » pour ce qui peut être l'objet de la perception extérieure, c'est-à-dire pour ce qui peut tomber sous nos sens. Dans le langage réel nous n'entendons jamais une racine; nous ne rencontrons que les effets des racines, savoir, des mots, soit des substantifs, des adjectifs, des verbes ou des particules. C'est ainsi que les grammairiens hindous ont compris la nature des racines sanscrites, et ils se sont donné la plus grande peine pour montrer qu'une racine, comme telle, ne peut jamais s'élever jusqu'à la surface du langage réel; mais que, quand elle y parvient, c'est toujours un mot, un effet, une substance couverte du vêtement de la dérivation grammaticale. Les Hindous appellent une racine *dhâtu*, dérivé de la racine *dhâ* (1) « supporter ou nourrir ». Ils

(1) *Uṇâdi Sûtras*, I, 70, dudhâñ dhâraṇaposhaṇayoḥ. *Hetu*, le mot sanscrit pour « cause », ne peut pas être rattaché à la même racine d'où dérive *dhâtu*; car quoique *dhâ* forme le participe *hita*,

appliquent le même mot à leurs cinq éléments, ce qui montre que, comme les Grecs, ils considéraient ces éléments (la terre, l'eau, le feu, l'air et l'éther) et les éléments du langage comme étant ce qui soutient et alimente les choses réelles et les mots réels. On sait qu'au quatrième siècle av. J.-C., les Hindous possédaient des listes complètes, non-seulement de leurs racines, mais encore de tous les éléments formatifs lesquels, en s'adjoignant aux racines, élèvent les racines à l'état de mots réels.

Ainsi, au moyen du suffixe *ghañ*, ils formaient d'une racine *vid* « connaître, savoir », le mot *veda* « la connaissance, la science »; à l'aide du suffixe *ṭrich*, ils formaient *vettar* « quelqu'un qui sait », en grec hístōr et ĭstōr. En attachant à la même racine certains dérivés verbaux, ils obtenaient *vedmi* « je connais », *viveda* « j'ai connu », ou *veda* « je connais ». Cependant, à côté de ces dérivations, nous trouvons en sanscrit la simple syllabe *vid*, employée, surtout en composition, dans le sens de « connaître »; par exemple, dans le mot *dharmavid* « quelqu'un qui connaît la loi ». Ici donc la racine elle-même semblerait se montrer comme mot. Mais si conséquents à leurs principes étaient les grammairiens indiens qu'ils ont été jusqu'à imaginer une classe de suffixes dérivatifs, dont l'unique rôle est de s'ajouter à une racine à la seule fin

l'*i* de *hi-ta* ne serait pas susceptible de gouna devant *tu*. *Hetu* (*Uṇâdi Sûtras*, I, 73) dérive de *hi* que Bopp identifie avec κίω (Bopp, *Glossarium*, au mot *hi*). Ce κίω, ainsi que κινέω, sont rapprochés par Curtius des mots latins *cio*, *cieo*, *citus*, *excito*, mais sont rattachés par lui à la racine *śi* « aiguiser » et non au sanscrit *hi*. — Cf. Curtius, *G. E.*, I, p. 118.

d'être ensuite rejetés. A ce prix seulement la conscience logique de Pâṇini pouvait être satisfaite (1). Là où nous dirions qu'une racine est employée comme nom sans subir d'autres changements que ceux qu'exigent les lois phonétiques (comme, par exemple, *dharmavit* au lieu de *dharmavid*), Pâṇini dit (III, 3, 68), qu'un suffixe (savoir, *viṭ*) est ajouté à la racine *vid*. Mais si nous venons à demander ce que signifie ce suffixe et pourquoi on l'appelle *viṭ*, nous trouvons (VI, 1, 67) qu'un *lopa*, c'est-à-dire un « retranchement », doit emporter le *v* de *viṭ*; que le *ṭ* final n'est destiné qu'à indiquer certains changements phonétiques qui ont lieu si une racine se termine par une nasale (VI, 4, 41); et que la voyelle *i* sert simplement à joindre ces deux symboles algébriques. De sorte que le suffixe *viṭ* est en réalité néant. C'est là assurément de la logique rigoureuse, mais c'est de la grammaire bien compliquée, et, au point de vue historique, nous sommes autorisés à négliger ces circonlocutions, et à considérer les racines comme des mots réels.

Pour nous qui parlons des langues à flexions et des langues qui ont reçu la culture la plus raffinée, les racines sont avant tout ce qui reste comme dernier résidu après une analyse complète de notre propre idiome ou de tous les idiomes qui forment ensemble

(1) Dans les ouvrages antérieurs la signification de *dhâtu* n'est pas encore aussi exactement définie. Dans le *Prâtiśâkhya du Rig-veda*, XII, 5, un nom est défini « ce qui signifie un être », un verbe « ce qui signifie être », et pour cette raison le verbe est identifié avec la racine (*Tan nâma yenâbhidadhâti sattvam, tad âkhyâtam yena bhâvam, sa dhâtuḥ*). Dans le *Nirukta*, aussi, des verbes avec des désinences verbales différentes sont mentionnés comme étant des *dhâtus*. — *Nighaṇṭu*, I, 20.

la grande masse du langage aryen. Mais si notre analyse est faite exactement, ce qui est pour nous aujourd'hui un simple résidu, a dû, dans le cours naturel des choses, être primitivement un germe véritable; et dans une période primitive du langage, ces formes germinales ont dû suffire à tous les besoins. Il ne faut pas oublier qu'il y a des langues qui sont restées dans cet état rudimentaire, et dans lesquelles, aujourd'hui encore, il n'existe aucune distinction *apparente* entre une racine et un mot. En chinois (1), par exemple, *ly* signifie « labourer, une charrue, un bœuf », c'est-à-dire l'animal « qui laboure »; *ta* signifie « être grand, grandeur, grandement ». C'est principalement la place qu'un mot occupe dans la phrase qui détermine si ce mot doit être pris pour un nom, pour un verbe, ou pour une particule. Dans les dialectes polynésiens (2), presque tous les verbes peuvent, sans aucun changement de forme, être employés comme noms ou comme adjectifs; et ici ce sont certaines particules, appelées « particules d'affirmation » *kua*, et « particules de l'agent » *ko*, qui indiquent le rôle que ces mots jouent dans la phrase. En égyptien, nous dit Bunsen (3), il n'y a pas de distinction formelle entre le nom, le verbe, l'adjectif et la particule; ainsi le mot *an'h* pourrait signifier « la vie, vivre, vivant, vivement ». De tout cela quelle conclusion pouvons-nous tirer? Celle-ci, je crois, c'est qu'il y a eu dans le développement du langage une période où cette distinction nette et tranchée que nous

(1) Endlicher, *Chinesische Grammatik*, § 123.
(2) Cf. Hale, p. 263.
(3) Bunsen, *Ægypten*, I, 324.

faisons entre les différentes parties du discours n'avait pas encore été établie, et où même cette distinction fondamentale du sujet et de l'attribut, qui est la base sur laquelle reposent toutes les parties du discours, n'avait pas encore été pleinement réalisée, et n'avait point reçu d'expression extérieure.

Une vue légèrement différente est proposée par M. Pott lorsqu'il dit : « Il faut observer que les racines, en tant que racines, ne sont pas marquées au coin des mots et que, par suite, elles n'ont pas de titre pour circuler dans le langage avec la valeur réelle de ces derniers. Il n'est pas absolument nécessaire qu'elles soient entrées tout d'abord dans le langage, nues et sans forme ; il suffit que, sans être prononcées, elles aient flotté devant l'âme humaine comme de petites images, continuellement revêtues dans la bouche, tantôt d'une forme, tantôt d'une autre, et abandonnées à l'air pour être emportées en cent combinaisons et arrangements différents (1). »

On pourrait dire que, dès qu'une racine est prononcée, dès qu'elle fait partie d'une phrase, elle cesse d'être une racine, et devient soit un sujet soit un attribut, ou, comme on dit dans le langage grammatical, un nom ou un verbe. Cependant même cette distinction semble artificielle. Pour un Chinois, le son *ta*, alors même qu'il est prononcé, est une simple racine ; ce n'est ni un nom ni un verbe, distinctions qui, dans la forme sous laquelle nous les concevons, n'existent aucunement pour un Chinois. Si à *ta* nous joignons *fu* « homme », et que nous mettions *fu* le

(1) *Etymologische Forschungen*, II, 95.

premier et *ta* ensuite, alors *fu* est le sujet et *ta* l'attribut, ou, comme diraient nos grammairiens, *fu* est un nom et *ta* un verbe ; *fu ta* signifierait « l'homme est grand ». Mais si nous disions *ta fu*, *ta* serait alors un adjectif, et la phrase signifierait « un grand homme ». Je ne puis ici voir aucune distinction réelle entre *ta*, virtuellement nom, adjectif, verbe et adverbe, et *ta*, dans *fu ta*, employé actuellement comme adjectif ou verbe.

Comme le développement du langage et le développement de l'esprit ne sont que deux aspects d'une même opération, il est difficile pour nous de penser en chinois, ou en n'importe quelle langue monosyllabique, sans y transporter nos catégories de la pensée. Mais si nous observons le parler de nos petits enfants, lequel est en réalité du chinois parlé en notre langue, nous voyons qu'il y a une forme de la pensée et du langage, parfaitement rationnelle et intelligible pour ceux qui l'ont étudiée, et dans laquelle néanmoins la distinction entre le nom et le verbe, ou même entre le sujet et l'attribut, n'existe pas encore. Si un enfant anglais dit *up* « dessus », ce seul mot représente pour son esprit une phrase entière; il dit à sa mère: « je veux monter sur toi ». Si le même enfant dit *ta*, ce *ta* est à la fois un substantif, *thanks* « remerciements », et un verbe, *I thank you* « je vous remercie ». Bien plus, quand un enfant apprend à parler grammaticalement, il ne pense pas encore grammaticalement; il semble, en parlant, porter les vêtements de ses parents, qui sont encore trop grands pour lui. L'enfant dit *I am hungry* « j'ai faim », sans avoir l'idée que *I* soit distinct de *hungry*, et que ces mots soient unis

par un verbe auxiliaire, lequel verbe auxiliaire *am* est un composé d'une racine *as* et d'une désinence personnelle *mi*, le sanscrit *asmi* « je suis ». Un enfant chinois exprimerait exactement la même idée par un seul mot, *shi* « manger, nourriture, etc. »; la seule différence serait que ce dernier parle la langue d'un enfant et qu'un enfant anglais parle la langue d'un homme. Si donc l'on admet que toutes les langues à flexions ont traversé une période monosyllabique et une période agglutinative, il semble s'ensuivre qu'à une époque ou à une autre, les éléments constitutifs de ces langues, savoir, les racines, ont été bien effectivement et à tous égards des mots réels, et ont été employés comme tels dans la pensée et dans le langage.

Les racines ne sont donc pas d'aussi pures abstractions qu'on les suppose quelquefois ; et tant qu'on n'a pas réussi à rattacher à leurs racines tous les mots des langues à flexions, on ne les a pas fait remonter à leur origine véritable. C'est dans cette analyse du langage que la philologie comparée a eu ses plus beaux triomphes, et c'est par elle qu'on a pu mettre un frein à la licence capricieuse des étymologistes qui voulaient traiter les mots comme s'ils n'avaient ni passé, ni histoire, ni origine. Lorsque nous faisons remonter des mots à leurs racines, il faut obéir à certaines lois phonétiques. Si la voyelle d'une racine est *i* ou *u*, ses dérivés, depuis le sanscrit jusqu'à nos langues modernes, seront différents de ce qu'ils auraient été si cette voyelle avait été *a*. Si une racine commence en sanscrit par une ténue, cette consonne ne sera jamais une ténue en gothique, mais une aspirée ; si une racine commence en sanscrit par une aspirée, cette aspirée

sera toujours remplacée en gothique par une moyenne; si une racine commence en sanscrit par une moyenne, cette moyenne ne sera jamais une moyenne en gothique, mais une ténue.

Voilà ce qui, à mon avis, explique mieux que tout le reste, l'éloignement marqué que sentent les linguistes pour ces théories qui voudraient expliquer la formation des racines par des onomatopées et des interjections. Qu'il y ait une certaine analogie entre la faculté de la parole et les sons que l'on fait entendre en chantant, en riant, en pleurant, en sanglotant, en soupirant, en gémissant, en criant, en sifflant et en cliquetant, Épicure le savait jadis (1), et il n'est pas besoin de le démontrer. Mais est-il nécessaire de faire observer que, quand même le cri d'un homme au moment où on lui pincerait le doigt se trouverait par hasard être identique avec le français *hélas*, ce cri serait un effet, et un effet involontaire, d'une pression extérieure; tandis qu'une interjection comme *hélas*, l'italien *lasso* (pour ne pas parler des mots tels que *douleur*, *souffrance*, *agonie*), est proférée par la libre volonté de l'homme qui parle, lequel emploie cette interjection avec une intention, et l'adopte comme un signe?

D'un autre côté, qui prétendrait nier que des sons puissent être rendus dans le langage par des sons, et que chaque langue possède une grande quantité de mots imitant les sons produits par certaines choses? Et qui voudrait nier que certains mots, qui n'expri-

(1) Ὁ γὰρ Ἐπίκουρος ἔλεγεν ὅτι οὐχὶ ἐπιστημόνως οὗτοι ἔθεντο τὰ ὀνόματα, ἀλλὰ φυσικῶς κινούμενοι, ὡς οἱ βήσσοντες καὶ πταίροντες καὶ μυκώμενοι καὶ ὑλακτοῦντες καὶ στενάζοντες. — *Proclus, ad Plat. Crat.*, p. 9.

maient originairement que le son, ont pu être appliqués à d'autres choses qui ont avec le son quelque analogie?

Mais comment exprimer toutes les choses qui ne s'adressent en aucune façon au sens de l'ouïe? Comment rendre les idées d'aller, de se mouvoir, de rester debout, de s'enfoncer, de goûter, de penser?

Je cite l'exemple suivant comme spécimen des incroyables extravagances auxquelles peuvent se laisser entraîner ceux qui prétendent que « le langage peint par le son. » On nous dit que dans le dialecte des îles Hawaii *hooiaioai* signifie « attester, rendre témoignage », et voici comment un écrivain, dans un journal de ce pays, nous explique l'origine de ce mot (1) :

« En prononçant l'*i*, le souffle est comprimé de manière à former le courant le plus mince et qui semble le plus rapide possible. Ce son représente donc un mouvement rapide et vif.

« De toutes les voyelles, *o* est celle dont le son s'étend le plus loin. C'est pourquoi nous trouvons cette voyelle dans la plupart des mots qui se rapportent à la distance, comme dans *holo, lo* « long », etc.

« En réunissant les deux voyelles, le sens est modifié par leur position. Si nous écrivons *oi*, c'est un *o* qui va accompagné d'un *i*. Nous en trouvons un exemple dans *oi* « boiteux ». Observez la marche d'un boiteux. Se tenant sur la bonne jambe, il avance lentement la jambe infirme et la pose par terre : voilà l'*o*. Mais dès que celle-ci est sur la terre, et commence à porter le poids du corps, il se hâte de l'alléger de ce

(1) *The Polynesian*, Honolulu, 1862.

fardeau; il avance rapidement l'autre jambe, diminuant en même temps la pression en pliant toutes les jointures qu'il peut, et laissant fléchir son corps le plus bas possible : ce mouvement rapide de fléchissement est marqué par l'*i*.

« *Oi* signifie encore « l'action de passer en avant, excellence ». Ici *o* marque le progrès général, *i* le progrès sur quelque individu.

« Si maintenant nous écrivons *io,* nous avons un *i* qui va accompagné d'un *o*. C'est-à-dire, nous exprimons un mouvement rapide et pénétrant — *i,* et ce mouvement est continué longtemps. Ainsi nous avons dans le dialecte d'Hawaii *io* « avant-coureur d'un chef». Ce serait un homme rapide à la course — *i;* de fond solide—*o*. (En grec *ios* signifie « flèche », et *Io* la déesse qui allait si vite et si loin). Par suite *io* est tout ce qui va d'un bout à l'autre, tout ce qui traverse, c'est-à-dire ce qui est complet, réel, vrai. D'où *io*, viande, nourriture réelle, par opposition à l'os, et réalité, fait, vérité, en général.

« *Ia* est le pronom démonstratif répondant au latin *is, ea, id.* En réunissant ces mots nous avons *o, ia, io* « O! c'est un fait ». En les faisant précéder du mot causatif *hoo,* nous obtenons la phrase « faire que ce soit un fait »; et à l'aide de l'affixe *ai,* qui marque l'achèvement de l'action, nous avons *hooiaioai* « établir complétement qu'une chose soit un fait », c'est-à-dire « attester qu'une chose est vraie ».

« Il faut remarquer que la force de la voix tombe sur le second *i, oia* étant prononcé très-légèrement, et qu'en grec le premier ι de *oiomai* « je crois » est

toujours fortement accentué, signe de la contraction que ce mot a subie. »

Quoique les langues de l'Europe, avec leur histoire bien authentiquement établie, se prêtent moins facilement à de pareilles spéculations, je pourrais néanmoins citer des passages analogues extraits des étymologistes français, allemands et anglais. Le docteur Bolza, dans son *Vocabolario Genetico-Etimologico* (Vienne, 1852) nous dit, entre autres choses, qu'en italien, *a* exprime la lumière, *o* la rougeur, *u* les ténèbres; et il ajoute : *Ecco probabilmente le tre note, che in fiamma, fuoco, e fumo, sono espresse dal mutamento della vocale, mentre la f esprime in tutti i tre il movimento dell'aria* (p. 61, note). Ailleurs le même auteur nous dit qu'un des premiers sons prononcés par les enfants est *m* : de là *maman,* dont la racine est *ma* ou *am*, qui nous donne *amare* « aimer ». A cause du mouvement des lèvres, le docteur Bolza croit trouver dans ce même son la racine de *mangiare* et de *masticare*, et aussi l'explication de *muto* « muet », *muggire* « mugir », *miagolare* « miauler », et de *mormorio* « murmure ». Or, quand même *amare* ne se trouverait pas à l'abri derrière la racine sanscrite *am* « s'élancer impétueusement » (ou derrière la racine *kâm* « aimer », proposée par d'autres étymologistes), nous aurions pensé que *mangiare* et *masticare* n'avaient rien à redouter des théoriciens de l'onomatopée, puisque l'un est le latin *manducare* « mâcher », et l'autre le mot de basse latinité *masticare* « mâcher ». *Manducare* a sa propre et longue histoire. Il descend de *mandere* « mâcher », et *mandere* nous ramène à la racine sanscrite *mard* « broyer », un des nombreux

rejetons de la racine *mar*, dont l'histoire formera le sujet d'une de nos leçons subséquentes. M. A. Weber (dans le *Journal* de Kuhn, VI, p. 318) dérive avec raison *mûtus* du sanscrit *mû* « lier » (Pâṇini, VI, 4, 20), de sorte que la signification originaire de ce mot aurait été « qui a la langue liée ». Quant à *miagolare* « miauler », nous l'abandonnons volontiers à l'école qui veut voir partout des onomatopées.

Cette théorie est fort satisfaisante, tant qu'il ne s'agit que de poules qui gloussent ou de dindons qui glouglotent; mais autour de cette basse-cour s'élève une muraille, et nous ne tardons pas à nous apercevoir que c'est derrière la muraille que commence réellement le langage.

Mais, quel que soit notre avis sur ces théories de l'onomatopée et de l'interjection, il faut ici faire une distinction importante. Il y a une classe de savants qui font dériver tous les mots de racines, en se conformant aux règles les plus strictes de la grammaire comparée, mais qui considèrent les racines comme ayant été, dans le principe, soit des interjections, soit des onomatopées. Il y en a d'autres qui font dériver les mots immédiatement des interjections et des cris des animaux, et qui réclament pour leurs étymologies toute la liberté dont usent les vaches quand elles font entendre un beuglement qui résonnera à nos oreilles, tantôt comme *meunh,* tantôt comme *eunh* ou bien comme *ouh*, ou les hommes quand ils disent *bah! fi! pouah* (1)! Vis-

(1) Sur l'incertitude qui règne quand il s'agit de rendre des sons inarticulés par des sons articulés, voir Marsh (1e édition), p. 36; Sir John Stoddart, *Glossology*, p. 231; et *Mélanges asiatiques* (Saint-Pétersbourg), IV, 1. [Nous pouvons ajouter que la page même

à-vis la première de ces deux théories je désirerais rester entièrement neutre, me contentant de regarder les racines comme des types phonétiques, jusqu'à ce qu'on ait réussi à rattacher un certain nombre des principales racines non-seulement du sanscrit, mais du chinois, du basque et des langues touraniennes et sémitiques, aux cris de l'homme ou à l'imitation des sons et des bruits de la nature.

Toute distincte est cette autre théorie qui, sans l'intervention de racines déterminées, dérive nos mots directement de cris et d'interjections. Cette théorie détruirait tout ce qui a été accompli depuis cinquante ans par Bopp, Humboldt, Grimm et les autres linguistes; elle renverserait d'un coup les lois phonétiques qui ont été établies avec tant de soin et de patient labeur, et elle rejetterait la science étymologique dans l'anarchie et le chaos. D'après la loi de Grimm, nous dérivons le mot anglais *fiend* « l'ennemi, le démon », l'allemand *feind,* le gothique *fijand,* d'une racine qui, si elle existe en sanscrit, en latin, en lithuanien ou en celtique, devra commencer dans ces langues par la ténue *p.* Telle est la loi phonétique qui régit les rapports de ces langues entre elles, et qui ne peut être violée avec impunité. Si nous trouvions *fiend* en sanscrit, nous serions certains que ce mot ne pourrait pas être le même que l'anglais *fiend.* Nous laissant guider

que nous traduisons nous offre un excellent exemple de cette incertitude. M. Max Müller, voulant figurer pour des lecteurs anglais le beuglement de la vache, écrit ***booh, mooh, ooh*** (qu'on prononce ***bouh, mouh, ouh***); les deux premiers de ces sons ne frapperaient certainement pas des oreilles françaises comme étant une imitation exacte du cri le plus ordinaire de la vache. [Tr.]

par la règle de Grimm, nous trouvons en sanscrit la racine *piy* « haïr, détruire », dont le participe *piyant* répondrait exactement au gothique *fijand*. Mais si nous dérivions *fiend* et autres mots d'un son analogue, tels que *foul* « sale, impur », *filth* « saleté, impureté », etc., des interjections *fi* « fi », et *pooh* « pouah » comparez (*faugh! fo! fie!* le lithuanien *pui*, l'allemand *pfui*), alors tout serait pêle-mêle et confusion; la loi de Grimm serait renversée; et des racines, restées distinctes en sanscrit, en grec, en latin et en allemand, seraient mêlées et confondues. Car outre *piy* « haïr », il y a une autre racine en sanscrit *pûy* « dépérir », d'où viennent les mots latins *pus* « pus », *putere* « puer », *putridus* « pourri »; les mots grecs *pýon* « pus » et *pýthein* « putréfier »; le lithuanien *pulei* « pus »; et, en stricte conformité avec la loi de Grimm, le gothique *fuls*, l'anglais *foul*. Si tous ces mots étaient dérivés de l'interjection *fi*, il faudrait alors comprendre dans la même dérivation tous les rejetons de la racine *bhi* « craindre », tels que les mots lithuaniens *bijau* « je crains », et *biaurus* « repoussant ».

De même si nous regardions le mot anglais *thunder* « tonnerre » comme une simple imitation du bruit inarticulé produit par les nuées électriques, nous ne pourrions pas faire remonter le mot anglo-saxon *thunor* à la racine *tan*, qui exprime cette tension de l'air qui donne naissance au son, mais il nous faudrait le classer avec d'autres mots, tels que *to din* « étourdir » et *to dun* « répéter avec importunité », et découvrir, de notre mieux, dans chacun de ces mots, quelque ressemblance avec des bruits inarticulés. Si, au contraire, nous nous assujettissons à suivre des règles

déterminées, nous trouvons que la même loi qui change *tan* en *than* change une autre racine *dhvan* en *din*. Il se peut, et nous ne sachions rien qui s'y oppose, qu'il y ait quelque parenté éloignée entre les deux racines *tan* et *dhvan*, et que cette parenté ait son origine dans une onomatopée; mais depuis les premiers commencements de l'histoire du langage aryen, ces deux racines ont été des germes indépendants; chacun d'eux a été le point de départ d'une nombreuse classe de mots, dont le caractère phonétique est déterminé, à toutes les périodes de leur existence, par le type dont ils sont issus. Vouloir méconnaître l'individualité de chaque racine en sanscrit, en grec et en latin, serait comme se refuser à reconnaître l'individualité des types du règne animal. Il peut y avoir des types plus élevés, plus généraux, plus abstraits, mais, si nous voulons atteindre jusqu'à eux, il nous faut d'abord passer laborieusement par les types plus rapprochés de nous et plus spéciaux; il nous faut reparcourir, dans l'échelle descendante de l'analyse scientifique, tous les degrés par lesquels, dans une échelle ascendante, le langage est arrivé à son état actuel.

La théorie de l'onomatopée, dans le sens qui vient d'être indiqué, serait la mort de toute étymologie scientifique, et tous les trésors de science et d'esprit que l'on pourrait prodiguer dans l'application ingénieuse de ce système seraient insuffisants pour compenser l'anarchie qu'il sanctionnerait. Au contraire, dès qu'on admet qu'il faut faire remonter tous les mots à des racines déterminées, d'après les plus strictes règles phonétiques, il importe peu que nous nommions ces racines des types phonétiques, plus ou moins bien

conservés dans leurs innombrables reproductions, ou qu'on les appelle des onomatopées et des interjections. Tant que nous avons des formes définies entre nous et le chaos, nous pouvons édifier notre science comme une arche d'un pont, qui repose sur de massives piles inébranlables au milieu des flots qui se précipitent. Si, au contraire, les racines des mots sont de pures abstractions, et s'il n'y a rien qui sépare le langage des cris et des interjections, alors nous pouvons jouer avec le langage comme les enfants jouent avec le sable sur le bord de la mer; mais il ne faudra pas nous plaindre si la vague détruit les petits châteaux que, dans l'intervalle de deux marées, nous aurons élevés sur la plage.

TROISIÈME LEÇON.

L'ALPHABET PHYSIOLOGIQUE.

L'étude des sons élémentaires du langage est autre chose que celle de l'alphabet de telle ou telle langue donnée. — Toutes les classifications en usage pour les lettres contiennent des termes dont le sens nous échappe et qui obscurcissent le problème au lieu de l'éclaircir. — Classification de Platon dans le Cratyle. — Classification des grammairiens grecs postérieurs. — Classification des grammairiens indiens. — Ouvrages récents relatifs à l'étude de la voix. — Travaux relatifs aux mathématiques et à l'acoustique. — La *réforme phonétique* de M. Pitman. — Difficulté de l'étude que nous entreprenons. — Distinction des bruits et des sons. — Ce que nous pouvons distinguer dans toute note musicale : sa force, sa hauteur, son timbre. — A quoi tient la hauteur. — A quoi tient le timbre. — Découvertes de M. Helmholtz. — Les notes harmoniques. — Expérience qui démontre la réalité de ces notes. — Nature de l'instrument auquel est dû le langage. — Description des organes qui concourent à la production de la voix. — Les voyelles sont les différents timbres de notre voix. — Si toute voyelle prononcée a une tonalité. — Réduction des voyelles à leurs types élémentaires. — Principales variétés des sons voyelles. — Les diphthongues. — Phénomènes accessoires que présente la production des voyelles. — Voyelles nasales. — Consonnes. — Les deux esprits; ce que représentent ces mots *rude* et *doux*. — Différentes modifications que subissent les aspirations dans leur double caractère de rudes et de douces. Sons gutturaux de l'arabe. — Les trilles. — Arrêts ou muettes. — Arrêts durs, ou ténues. — Arrêts doux, ou moyennes. — Arrêts nasaux. — Arrêts aspirés. — Résumé de la classification des lettres. — Tableau de l'alphabet physiologique.

Appendice : De la Translittération ou Transcription. L'alphabet de Lepsius; sa complication, modifications qu'il a déjà reçues. — Alphabet de Max Müller. — Alphabet de Sir William Jones.

Nous commençons aujourd'hui à disséquer le corps du langage. Dans le cours de cette opération nous traitons le langage comme un vrai cadavre, ne nous demandant pas s'il a jamais eu vie, s'il a voulu dire quelque chose, mais essayant seulement de découvrir quels sont les éléments qui le composent, quelles sont les impressions produites sur notre oreille, et comment on peut les classer. Pour arriver à ce résultat il ne suffit pas d'examiner notre alphabet tel qu'il est, quoique sans aucun doute on puisse très-justement appeler l'alphabet la table des éléments du langage. Mais que nous apprend notre alphabet, même si l'on nous dit que *k* est une gutturale ténue, *s* une dentale sifflante, *m* une labiale nasale, *y* une liquide palatale? Ce sont là des noms empruntés aux grammaires grecques et latines. Ils exprimaient plus ou moins heureusement les idées que les savants d'Athènes et d'Alexandrie s'étaient faites de la nature de certaines lettres; mais, en passant dans notre phraséologie grammaticale, ils ont presque entièrement perdu leur sens original. Nos grammairiens modernes parlent de *ténue* et de *moyenne,* mais ils définissent la *tenuis* non pas une lettre plus mince que les autres, mais la plus dure et la plus forte des articulations; et ils ne savent pas toujours que les *mediæ* ou lettres moyennes sont ainsi appelées parce que, telles qu'on les prononçait à Alexandrie, elles tenaient le milieu entre les lettres douces et les lettres rudes, c'est-à-dire les aspirées; elles se prononçaient avec moins d'aspiration que les aspirées, avec plus d'aspiration que les ténues (1).

(1) Scholie à Denys de Thrace, dans les *Anecdota Bekkeri*, p. 810.

La classification des lettres que donne Platon dans son Cratyle est à peu de chose près celle que nous faisons encore profession de suivre. Il parle de lettres vocales (φωνήεντα, *vocales*), nos voyelles, et de lettres qui ne sont pas vocales (ἄφωνα), nos consonnes ou muettes. Mais il semble diviser les dernières en deux classes, d'abord celles qui ne sont pas vocales, mais qui produisent néanmoins un son (φωνήεντα μὲν οὔ, οὐ μέντοι γε ἄφθογγα), puis les vraies muettes, qui par elles-mêmes n'ont ni voix ni son ; cette dernière catégorie (ἄφθογγα) comprend toutes les consonnes, à l'exception de celles qui forment la première classe, et que l'on appela plus tard ἡμίφωνα, semi-voyelles (1). Voici quelle fut, à une époque postérieure, la classification adoptée par les grammairiens grecs :

I. *Phōnêenta*, *vocales*, voyelles.

II. *Sýmphōna*, *consonantes*, consonnes.

1° *Hēmíphōna*, *semi-vocales*, semi-voyelles ; l, m, n, r, s, ou *Hygrá*, *liquidæ*, liquides, l, m, n, r.

2° *Áphōna*, *mutæ*, lettres non vocales.

Φωνητικὰ ὄργανα τρία εἰσίν, ἡ γλῶσσα, οἱ ὀδόντες, τὰ χείλη. Τοῖς μὲν οὖν ἄκροις χείλεσι πιλουμένοις ἐκφωνεῖται [τὸ π], ὥστε σχεδὸν μηδὲ ὀλίγον τι πνεῦμα παρεκβαίνειν · ἀνοιγομένων δὲ τῶν χειλέων πάνυ καὶ πνεύματος πολλοῦ ἐξιόντος, ἐκφωνεῖται τὸ φ · τὸ δὲ β, ἐκφωνούμενον ὁμοίως τοῖς ἄκροις τῶν χειλέων, τουτέστι περὶ τὸν αὐτὸν τόπον τοῖς προλεχθεῖσι τῶν φωνητικῶν ὀργάνων, οὔτε πάνυ ἀνοίγει τὰ χείλη ὡς τὸ φ, οὔτε πάνυ πιλεῖ ὡς τὸ π, ἀλλὰ μέσην τινὰ διέξοδον τῷ πνεύματι πεφεισμένως δίδωσιν, κ. τ λ. Voir Rudolph von Raumer, *Sprachwissenschaftliche Schriften*, p. 102 ; Curtius, *Griechische Etymologie*, II, p. 30.

(1) Raumer, *l. c.*, p. 100.

a. *Psilá*, *tenues*, ténues. b. *Mésa*, *mediæ*, moyennes.
k, t, p. g, d, b.

c. *Daséa*, *aspiratæ*, aspirées.
ch, th, ph.

On trouve chez les grammairiens de l'Inde une autre classification des lettres, plus parfaite, parce qu'elle est déduite d'un idiome, le sanscrit, qui n'était pas encore écrit à cette époque, mais que la tradition orale conservait avec soin et dont on avait déjà étudié toutes les articulations. Cette classification se rencontre dans les *Prâtiśâkhyas*, ainsi qu'on les nomme, ouvrages consacrés à la phonétique, et qui proviennent de différentes écoles où les textes anciens des Védas se transmettaient de génération en génération avec une exactitude qui dépassait de beaucoup celle des copistes le plus scrupuleusement attentifs. Quelques-uns de ces ouvrages ont été publiés et traduits dernièrement, et peuvent être consultés par ceux qui s'intéressent à ces matières (1).

Dans ces dernières années l'étude de la phonétique a été reprise avec une ardeur plus vive par des hommes

(1) *Prâtiśâkhya du Rig-Véda*, par M. Ad. Regnier, dans le *Journal asiatique*, Paris, 1856-58.

Text und Uebersetzung des Prâtiśâkhya, oder der ältesten Phonetik und Grammatik, dans l'édition que M. Max Müller a donnée du Rig-Véda, Leipzig, 1856.

Das Vâjasanéyi-Prâtiśâkhyam, publié par le professeur A. Weber, dans les *Indische Studien*, vol. IV, Berlin, 1858.

The Atharva-Veda Prâtiśâkhya, par W. D. Whitney, Newhaven, 1862. Le même savant distingué prépare en ce moment une édition du Prâtiśâkhya du Taittirîya-Véda. Comme les hymnes du Sâmaveda étaient chantés et non récités, aucun Prâtiśâkhya n'existe pour ce Véda.

de science, et des assauts ont été livrés, de trois côtés différents, par trois différentes armées, celle des philologues, celle des physiologistes, celle des mathématiciens. Les meilleurs traités philologiques que je puisse recommander (sans mentionner des ouvrages plus anciens, tels que l'excellent traité de Wilkins, 1688), sont les traités qu'a publiés en plusieurs fois M. Alexander John Ellis (1), de beaucoup le plus exact observateur des phénomènes phoniques, celui qui a le plus soigneusement parcouru et exploré ce vaste domaine (2). D'autres ouvrages par R. von Raumer, F. H. du Bois-Reymond (3), Lepsius (4), Thausing (5), peuvent être consultés avec profit, chacun dans sa

(1) Ouvrages d'Alexander J. Ellis sur la Phonétique : « *The Alphabet of Nature,* or contributions towards a more accurate analysis or symbolisation of spoken sounds, with some account of the principal Phonetical alphabets hitherto proposed. » Ce traité a paru d'abord dans le *Phonotypic Journal,* de juin 1844 à juin 1845, Londres et Bath, 1845, in-8°, p. VIII,194. *The Essentials of Phonetics,* contenant la théorie d'un alphabet universel, avec son application pratique comme alphabet ethnique afin de ramener toutes les langues, écrites et non écrites, à un système d'écriture uniforme, avec de nombreux exemples.

(2) *Gesammelte sprachwissenschaftliche Studien,* von Rudolph von Raumer, Francfort, 1863. [Cet ouvrage est fondé principalement sur la phonétique des langues classiques et teutoniques.]

(3) *Kadmus, oder Allgemeine Alphabetik,* von F. H. du Bois-Reymond. Berlin, 1862. [L'auteur a réimprimé dans cet ouvrage des articles publiés à différentes époques depuis 1811, remplis d'observations ingénieuses et originales.]

(4) Lepsius, *Standard Alphabet,* deuxième éd., 1863. [Cet ouvrage traite du sujet en général, mais il est particulièrement utile pour les langues africaines.]

(5) *Das Natürliche Lautsystem der menschlichen Sprache,* von Dr M. Thausing. Leipzig, 1863. [L'auteur a eu spécialement en vue l'enseignement des sourds-muets.]

sphère. Les ouvrages physiologiques que j'ai trouvés les plus utiles et les plus facilement intelligibles pour un lecteur qui n'est pas spécialement engagé dans ces études, ce sont Müller, *Handbook of Physiology;* Brücke, *Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute* (Wien, 1856); Funke, *Lehrbuch der Physiologie*, et les articles de Czermak dans les *Sitzungsberichte der K. K. Akademie der Wissenschaften zu Wien.* Parmi les travaux relatifs aux mathématiques et à l'acoustique, j'ai consulté sir John Herschel, *Treatise on Sound*, dans l'*Encyclopædia Metropolitana;* l'article du professeur Willis : *On the Vowel Sounds and on Reed Organ-Pipes*, lu devant la Société physiologique de Cambridge en 1828 et en 1829; mais surtout l'ouvrage classique du professeur Helmholtz : *Die Lehre von den Tonempfindungen* (Brunswick, 1863), qui a le mérite si rare pour un livre allemand d'exposer sous une forme claire, classique et vraiment populaire les résultats des recherches scientifiques les plus minutieuses.

Je ne dois pas manquer ici à appeler l'attention sur les importants services qu'ont rendus ceux qui, pendant près de vingt ans, ont travaillé en Angleterre à faire passer dans la pratique les résultats de la recherche scientifique, en composant et en cherchant à propager un nouveau système « d'écriture abrégée et d'orthographe rationnelle », plus connu sous le nom de *Réforme phonétique.* Je suis loin de me dissimuler les difficultés qui s'opposent au prompt succès d'une pareille réforme, et je ne me flatte pas de l'espoir qu'elle sera réalisée par quelqu'une des trois ou quatre générations qui nous suivront immédiatement. Mais

je me sens convaincu du caractère de vérité et de raison que présentent les principes sur lesquels repose cette réforme: or le respect que nous inspirent naturellement la raison et la vérité, quoiqu'il puisse être endormi ou intimidé par instants, a toujours fini par avoir le dernier mot, et par peser dans la balance d'un poids irrésistible. Il a rendu les hommes capables de renoncer à leurs préjugés les plus chers, et à leurs cultes les plus sacrés, qu'il s'agît des lois sur les céréales, de la dynastie des Stuarts, ou des idoles du paganisme; et je ne doute pas que notre orthographe irrationnelle n'ait le même sort que toutes les superstitions dont les hommes ont fini par se débarrasser. Il est déjà arrivé que des nations ont changé leurs signes de numération, leurs lettres, leur chronologie, leurs poids et leurs mesures. Peut-être M. Pitman ne vivra-t-il pas assez longtemps pour voir le résultat de ses efforts persévérants et désintéressés; mais on n'a pas besoin d'être prophète pour assurer que ce qui maintenant est hué par la foule devra l'emporter un jour ou l'autre, à moins que l'on ne trouve, pour combattre ce système, autre chose que quelques mauvaises plaisanteries déjà usées. Il y a, parmi les objections que l'on fait à ces projets de réforme orthographique, un argument qui devrait, à ce qu'il semble, avoir grand poids aux yeux du linguiste : cette réforme, dit-on, ferait, dans un grand nombre de cas, disparaître des lettres qui témoignent de l'étymologie des mots. Je ne puis pourtant prendre cet argument très au sérieux. Dans les langues, la prononciation change d'après des lois déterminées, tandis que, dans les idiomes modernes, pour ne parler que de ceux-ci en ce moment, l'ortho-

graphe a changé de la manière la plus arbitraire, de sorte que si notre orthographe suivait la prononciation des mots, elle serait en réalité plus utile à celui qui étudie le langage au point de vue critique que notre système actuel d'orthographe, avec ce qu'il a d'incertain, d'arbitraire, d'étranger à toute méthode scientifique.

Quoiqu'on ait fait récemment des progrès considérables dans l'analyse des sons élémentaires de la voix humaine, les difficultés inhérentes au sujet ont été augmentées plutôt que diminuées par les profondes et laborieuses recherches qu'ont poursuivies séparément les physiologistes, les physiciens qui s'occupent d'acoustique, et les philologues. La voix humaine ouvre, si l'on peut ainsi parler, à l'observateur un champ où se rencontrent ces trois sciences distinctes. Le son, qui est comme la substance même de la parole, doit être analysé par le mathématicien et le physicien; l'anatomiste examinera les organes ou les instruments de la parole; l'histoire de la parole, les sons concrets et complexes dont se composent les langues et qui sont devenus ainsi les signes de la pensée, rentrent dans le domaine du linguiste. Dans de telles conditions il est absolument nécessaire que tous les intéressés réunissent leurs efforts pour tirer de toutes ces recherches éparses un heureux ensemble de résultats, et je saisis cette occasion de déclarer ici ce que j'ai d'obligations au Dr Rolleston, notre infatigable professeur de Physiologie, à M. G. Griffith, professeur suppléant de Physique expérimentale, à M. A. J. Ellis, et à d'autres encore pour l'empressement avec lequel ils m'ont aidé à me tirer de difficultés que, sans leur assistance, je

n'aurais guère pu surmonter qu'au prix d'une énorme perte de temps.

Y a-t-il rien qui semble plus simple que l'*A B C*, et cependant, si nous nous mettons à l'examiner, est-il rien qui recèle plus de difficultés? Où trouvons-nous une définition exacte de la voyelle et de la consonne, de la différence intrinsèque qui les sépare? Les voyelles, nous dit-on, sont de simples émissions de la voix, les consonnes ne peuvent être articulées qu'avec l'assistance des voyelles? S'il en était ainsi, des lettres telles que *s*, *f*, *r*, ne pourraient être classées comme consonnes, car on n'a aucune peine à les prononcer sans le secours d'une voyelle. Puis, quelle est la différence entre *a*, *i*, *u*? Quelle est la différence entre une *ténue* et une *moyenne*, différence presque incompréhensible pour certaines races, comme, par exemple, les Mohawks et les habitants de la Saxe? Aucun philosophe a-t-il donné une définition intelligible de la différence entre le murmure, la parole, et le chant? Commençons donc par le commencement, et donnons quelques définitions des mots que nous aurons à employer dans la suite.

Posons une première distinction. Tout ce que nous entendons peut se diviser en *bruits* et en *sons*. Les bruits, tels que le frémissement des feuilles, le grincement des portes, ou un éclat de tonnerre, sont produits par un ébranlement irrégulier imprimé à l'air. Les sons, tels que ceux que nous font entendre le diapason, les cordes tendues, les flûtes, les tuyaux d'orgue, etc., sont produits par des vibrations périodiques, ou, pour mieux dire, isochrones de l'air élastique. Que le son, le son musical, ou le ton sous sa forme la

plus simple, soit produit par la tension, et qu'il cesse après que cette tension a cessé, et que les molécules du corps sonore sont retournées à leur état primitif, c'est une vérité qui semble avoir été vaguement devinée par les antiques créateurs du langage, car le mot grec « *tonos* » ton, provient d'une racine *tan*, qui a le sens d'*étendre, allonger*. Pythagore avait sur ce point des connaissances plus précises (1). Il savait que, quand on veut obtenir de cordes de même qualité et de même tension une note fondamentale, son octave, sa quinte, et sa quarte, les longueurs respectives de ces cordes doivent être comme 1 à 2, 2 à 3, et 3 à 4.

Quand nous entendons une note isolée, l'impression que nous éprouvons paraît très-simple, et elle est pourtant très-compliquée. Nous pouvons distinguer dans chaque note :

1° Sa force, ou la mesure d'intensité avec laquelle elle frappe l'ouïe.

2° Sa hauteur, la place qu'elle occupe dans l'échelle des sons.

3° Sa qualité, ou, comme on l'appelle quelquefois, son *timbre;* en allemand *Tonfarbe*, c'est-à-dire « la couleur du ton ».

La force ou intensité dépend de l'amplitude des oscillations qui se produisent dans les molécules de l'air, agitées d'un mouvement vibratoire.

La hauteur dépend de la quantité de temps que chaque molécule exige pour accomplir une oscillation complète, c'est-à-dire du nombre de vibrations exécutées dans un temps donné. Si, par exemple, le pen-

(1) Helmholtz, *Einleitung*, p. 2.

dule d'une horloge, qui bat la seconde, était disposé de manière à marquer des intervalles de temps plus courts, il ferait entendre des sons musicaux. Seize oscillations doubles dans une seconde suffiraient à produire un son; mais il serait si bas qu'à peine l'oreille pourrait-elle l'apprécier. Dans la pratique, le son le plus bas que nous puissions entendre est produit par 30 doubles vibrations en une seconde, le plus haut par 4,000. Entre ces deux limites sont comprises les 7 octaves ordinaires de nos instruments de musique. On dit qu'il est pourtant possible de produire des sons musicaux perceptibles tout le long d'une série de 11 octaves, dont la note la plus basse est produite par 16 et la plus élevée par 38,000 doubles vibrations à la seconde, quoiqu'ici les notes les plus basses ne soient que de simples bourdonnements et que les plus hautes ne soient que des sons *maigres* difficilement perceptibles. Le *la* de nos diapasons, tel qu'il a été fixé récemment pour le Conservatoire de Paris, exige 435 doubles ou 870 simples oscillations à la seconde (1).

(1) On a coutume de compter par oscillations simples en France et en Allemagne, quoique quelques écrivains allemands adoptent l'usage anglais de compter par doubles vibrations ou par la longueur de l'onde entière. Helmholtz emploie les doubles et Scheibler les simples vibrations.

La hauteur du diapason qui sert à régler le ton des orchestres est variable avec les différents pays, et variable dans l'étendue d'un même pays. En France, un arrêté du ministre d'État, pris le 16 février 1859, a mis fin à cet état de choses aussi gênant pour l'exécution musicale que pour les transactions du commerce. Cet arrêté, pris sur l'avis d'une commission composée de savants, de musiciens et de membres de l'administration des théâtres, institue un diapason uniforme pour tous les établissements musicaux autorisés par l'État, fixe le nombre de vibrations de ce diapason, donne le *la* pour

En Allemagne, le *la* du diapason donne 440 vibrations doubles à la seconde. Il est clair qu'au-delà des notes les plus hautes et les plus basses que nos oreilles puissent percevoir, il y a une série à l'infini de notes musicales aussi réelles que celles que nous entendons, mais qui sont hors de la portée de notre sens auditif. Il en est de même pour les autres sens. Nous apercevons le mouvement du pendule d'une horloge, et nous n'arrivons pas à apercevoir le mouvement plus lent de l'aiguille de la montre. Nous suivons le vol de l'oiseau, mais nous ne pouvons suivre le mouvement plus rapide d'un boulet de canon. Rien ne prouve mieux que ces remarques combien nous dépendons de nos sens : si ce sont les armes qui nous servent à découvrir la vérité, ce sont aussi les chaînes qui nous empêchent de prendre un trop haut essor.

Jusqu'ici, il y a des phénomènes qui peuvent nous étonner, mais tout est clair et intelligible. Quand nous entendons une note, nous savons, avec une exac-

l'accord des orchestres à 870 vibrations simples par seconde, ordonne que l'étalon prototype du diapason normal sera déposé au Conservatoire de musique; par un arrêté ultérieur, le ministre a décidé que tous les exemplaires du diapason normal seraient vérifiés et poinçonnés au Conservatoire par les soins de M. Lissajous.

Ces diverses mesures ont eu leur exécution ; le prototype construit dans les ateliers de M. Secretan a été vérifié par les soins de M. Lissajous au moyen de nombreuses expériences faites par des méthodes différentes dont les résultats étaient concordants; il fait à 1/4 de vibration près 870 vibrations par seconde. Les diapasons du commerce, sans présenter une exactitude aussi rigoureuse, ne s'écartent pas, après la vérification et le poinçonnage, de plus d'une vibration du diapason-type. L'uniformité du diapason est donc assurée en France et le bienfait de cette mesure s'étend progressivement aux divers pays étrangers qui successivement et par la force des choses se rallient au diapason normal. [Tr.]

titude toute mathématique, à combien de vibrations par seconde elle est due ; et, si nous voulons produire la même note, un instrument, tel que la Sirène, qui fournit, dans un temps donné, un nombre défini de vibrations, nous permettra d'arriver à ce résultat de la manière la plus mécanique et la plus sûre.

Quand *deux* ondes d'une note entrent dans l'oreille dans le même temps qu'*une* onde d'une autre, l'intervalle entre les deux est une *octave*.

Quand *trois* ondes d'une note entrent dans l'oreille dans le même temps que deux ondes d'une autre, l'intervalle entre les deux notes est une *quinte*.

Quand *quatre* ondes d'une note entrent dans l'oreille en même temps que *trois* ondes d'une autre, l'intervalle entre les deux notes est une *quarte*.

Quand *cinq* ondes d'une note entrent dans l'oreille dans le même temps que *quatre* ondes d'une autre, l'intervalle entre les deux notes est une *tierce majeure*.

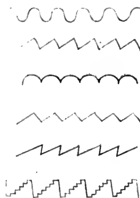
Quand *six* ondes d'une note entrent dans l'oreille dans le même temps que *cinq* ondes d'une autre, l'intervalle entre les deux notes est une *tierce mineure*.

Quand *cinq* ondes d'une note entrent dans l'oreille dans le même temps que *trois* ondes d'une autre, l'intervalle entre les deux notes est une *sixte majeure*.

Tout ceci n'est que la confirmation des phénomènes connus de Pythagore. Il prit une corde élastique, et en la faisant porter sur une barre qui la divisait en deux, de manière à ce que les deux tiers de la corde fussent à droite de la barre, et que l'autre tiers fût à gauche, la portion de gauche, vibrant par elle-même, lui donna l'octave de la note inférieure de la portion de droite. De la même manière, en laissant 3/5 de la

corde à droite, et 2/5 à gauche, la partie de gauche, une fois entrée en vibration, lui donna la quinte de la partie de droite.

Mais il est clair que nous pouvons entendre la même note, c'est-à-dire exactement le même nombre de vibrations dans une seconde, produite par la voix humaine, par une flûte, un violoncelle, un fifre, ou une contrebasse. On a ainsi des notes toutes aussi hautes les unes que les autres, et qui diffèrent pourtant de caractère; cette différence est ce qu'on appelle le *timbre* du son. Mais quelle est la cause de ces différences de timbre? Par une espèce de raisonnement négatif, on avait depuis longtemps supposé que, le timbre ne dépendant ni de l'amplitude, ni de la durée des vibrations, il devait être déterminé par leur forme. Toutefois le professeur Helmholtz fut le premier à donner la démonstration de ce fait. Pour y parvenir, il appliqua le



microscope aux vibrations de différents instruments de musique, et il put donner ainsi une exacte représen-

tation graphique de leurs vibrations respectives, résultat qui n'avait été jusqu'alors qu'imparfaitement atteint par un instrument appelé le *Phonautographe*. Les tracés que contient la page précédente indiqueront ce que signifie l'expression : « la forme des ondes ».

En poursuivant ces recherches, le professeur Helmholtz fit une autre découverte très-importante, à savoir que les différentes formes des vibrations, formes d'où dépend ce qu'il appelle le timbre ou la couleur du son, entraînent en même temps la présence ou l'absence de certaines notes harmoniques, ou notes secondaires. D'où il résulte que c'est dire la même chose dans des termes différents que de parler de modifier le timbre ou de modifier les notes harmoniques.

Les notes harmoniques sont les notes secondaires que l'oreille entend en même temps que la note fondamentale qui est propre à la longueur de la corde. Ces notes harmoniques proviennent d'une corde vibrant comme si son mouvement était composé de plusieurs vibrations distinctes de cordes dont l'une aurait toute la longueur de la corde donnée, tandis que les autres auraient une moitié, un tiers, un quart, etc., de cette longueur. C'est ainsi que, si nous touchons la note *ut*, nous entendons, en écoutant avec attention, l'octave (ut_2), l'octave de la quinte (sol_2), la double octave (ut_3), le mi, le sol, et le si bémol de la troisième octave.



On peut prouver, par une très-simple et très-amusante expérience, que les notes secondaires ne sont pas purement subjectives, qu'il ne faut pas voir là un simple effet de l'imagination. Si nous plaçons de petits soldats — une cavalerie très-légère — sur les cordes d'un piano, et qu'ensuite on frappe une note, tous les cavaliers qui sont posés sur des cordes représentant les notes secondaires éprouveront une secousse, et pourront même être renversés, tandis que les autres resteront fermes en selle; c'est que ces cordes vibrent par l'effet de l'espèce de sympathie qui existe entre la note attaquée et ses notes secondaires. On peut faire la même épreuve au moyen de tuyaux sonores, disposés de manière à donner différentes notes. Si nous appliquons ces tuyaux contre notre oreille, et que nous sonnions ensuite une note à laquelle correspondent précisément les notes secondaires que doivent donner les tuyaux secondaires, ces notes retentiront à grand bruit et nous déchireront presque les oreilles comme un hurlement; tandis que, si les tuyaux ne correspondent pas aux notes harmoniques de la note donnée, les tuyaux sonores seront très-loin de produire le même effet.

Nous voyons ainsi, répétons-le, que ce qui nous semble une impression simple, la note unique touchée sur le piano, se compose en réalité d'un grand nombre d'impressions qui, réunies, forment l'impression collective dont sont frappées nos oreilles et que perçoit notre esprit. Nous n'avons pas conscience des notes harmoniques qui suivent chaque note et qui en déterminent la qualité; mais nous savons, pourtant, que ces notes accessoires frappent nos oreilles, et que nos

sens en sont affectés et les perçoivent. La même remarque s'applique à tout le domaine des connaissances qui nous sont fournies par les sens. Il y a une profonde différence entre la *sensation* et la *perception*. Il y a beaucoup de phénomènes que nous commençons par percevoir et que nous percevons de nouveau aussitôt que notre attention est appelée sur eux, mais qui, dans le cours ordinaire de la vie, sont pour nous comme s'ils n'existaient pas. Dans les premiers temps de mon séjour à Oxford, j'étais constamment distrait par le bruit des cloches; plus tard, je cessai même de remarquer la cloche du dîner. Il y a certaines boucles d'oreilles qui sont en ce moment très à la mode. Ce sont de petites clochettes d'or avec des battants de corail. Elles produisent naturellement un tintement continuel que tout le monde entend, excepté la personne même qui porte ce bijou. Dans ce cas pourtant et dans d'autres semblables, la différence entre la sensation et la perception n'est due qu'au manque d'attention. Il est d'autres cas où nos sens sont réellement incapables de distinguer, sans l'aide de la réflexion et de certains procédés, ou de certains instruments, les différents éléments dont se compose l'impression objective que produit sur eux le monde extérieur. Nous savons aujourd'hui, pour prendre un exemple, que la lumière blanche est une vibration de l'éther, et qu'elle est constituée par la réunion des couleurs distinctes du spectre solaire. Le prisme nous permettra d'analyser ce composé, et d'en séparer les divers éléments constituants. L'impression produite sur nous par la lumière blanche est pourtant celle d'un phénomène simple, et nos sens sont trop grossiers pour

en isoler, par un effort quelconque, les différents éléments.

Nous serons maintenant mieux en état de comprendre ce que je considère comme une très-importante découverte du professeur Helmholtz (1). Il avait été prouvé par le professeur G. S. Ohm qu'il n'y a qu'une vibration sans harmoniques, à savoir la simple vibration du pendule (2). Il avait été aussi prouvé par Fourier, Ohm, et d'autres mathématiciens, que toutes les vibrations, que tous les sons complexes pouvaient être réduits à un certain nombre de vibrations simples ou vibrations du pendule (3). Mais c'est au professeur Helmholtz que nous devons de pouvoir maintenant déterminer exactement le caractère de beaucoup de vibrations composées, et de reconnaître la présence ou l'absence de ces notes harmoniques desquelles dépend, comme nous l'avons vu, la qualité, la couleur, ou, pour employer l'expression technique, le *timbre* du son. C'est ainsi qu'il trouva que, dans le violon, si on le compare à la guitare ou au piano, la note fondamentale est forte, que les notes secondaires de deux à six sont faibles, tandis que celles qui sont de sept à dix sont beaucoup plus distinctes (4). Dans la clarinette les harmoniques impaires sont seules perceptibles, dans le hautbois les harmoniques paires ont la même force (5).

Voyons maintenant ce qui dans tout cela s'applique

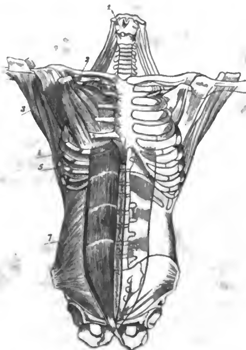
(1) Helmholtz, *l. c.*, p. 82.
(2) *Ibid.*, p. 38.
(3) *Ibid.*, p. 54.
(4) *Ibid.*, p. 143.
(5) *Ibid.*, p. 162.

au langage. Quand nous parlons, en réalité nous jouons d'un instrument de musique, et d'un instrument plus parfait qu'aucun de ceux qui aient jamais été inventés par l'homme. C'est un instrument à vent, où les *cordes vocales* constituent l'appareil vibratoire, tandis que la bouche, avec les différentes formes qu'elle prend, joue le rôle du tube extérieur, des tuyaux à travers lesquels passent les ondes sonores. J'essayerai de vous décrire, aussi bien que je pourrai, avec l'aide de quelques figures, la structure générale de cet instrument, quoique en agissant ainsi je ne puisse que vous communiquer les renseignements, nécessairement très-sommaires, qu'il m'a été donné à moi-même de recueillir auprès de notre excellent professeur de physiologie à Oxford, le Dr Rolleston. Il a eu l'obligeance de me montrer et de m'expliquer au moyen de la dissection, et avec l'aide du laryngoscope nouvellement inventé (petit miroir qui permet à l'observateur de faire pénétrer son regard jusqu'à l'endroit où le canal aérien se partage en deux tubes bronchiaux), les os, les cartilages, les ligaments et les muscles, dont la réunion forme cet instrument extraordinaire sur lequel nous jouons, si l'on peut ainsi parler, nos mots et nos pensées. Quelques parties de cet instrument sont extrêmement compliquées, et je ne me hasarderais pas à me faire même l'interprète des vues différentes et quelquefois contradictoires qu'ont présentées Müller, Brücke, Czermak, Funke, et d'autres physiologistes distingués, sur le mécanisme des différents cartilages, le *thyroïde*, le *cricoïde*, et l'*aryténoïde*, qui à eux tous constituent les leviers du larynx. Heureusement il arrive que les organes qui jouent le rôle le plus impor-

tant dans la formation des lettres sont situés au-dessus du larynx, et sont si simples dans leur structure, et se prêtent si bien à une inspection, à un examen de tous les instants, qu'avec les figures placées devant vous, il y aura, je l'espère, peu de difficulté à vous en expliquer les fonctions respectives.

Il y a, avant tout, le *thorax* (fig. 1) qui, en compri–

Fig. 1.

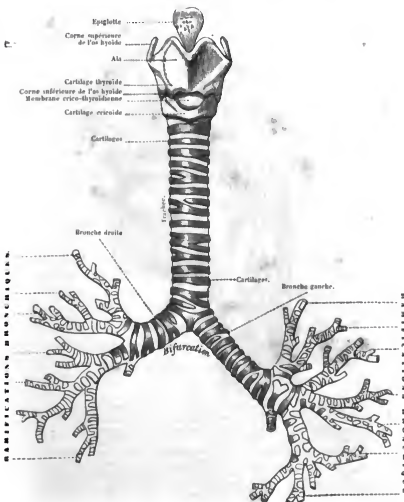


1. Larynx.
2. Petit pectoral.
3. Grand dorsal.
4. Grand dentelé.
5. Intercostaux externes.
6. Grand droit de l'abdomen.
7. Oblique interne.

mant et en dilatant alternativement les poumons, joue le rôle de soufflet.

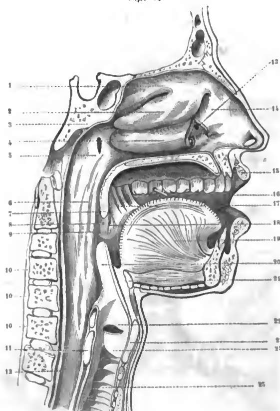
La figure suivante (2) montre la *trachée-artère*, tube

Fig. 2.



cartilagineux et élastique, qui se termine dans les poumons par une infinité de tubes capillaires ou *tubes*

Fig. 3.



1. Cornet supérieur.
2. Cornet moyen.
3. Os sphénoïde.
4. Cornet inférieur.
5. Orifice de la trompe d'Eustache.
6. Pharynx.
7. Voile du palais.
8. Amygdale.
9. Pilier postérieur.
10. Vertèbres cervicaux.
11. Cartilage cricoïde.
12. Œsophage.
13. Ouverture du canal nasal.
14. Fosses nasales.
15. Voûte du palais.
16. Bouche.
17. Pilier antérieur.
18. Isthme du gosier.
19. Langue.
20. Épiglotte.
21. Os hyoïde.
22. Intérieur du larynx.
23. Cartilage thyroïde.
24. Intérieur du larynx.
25. Trachée.

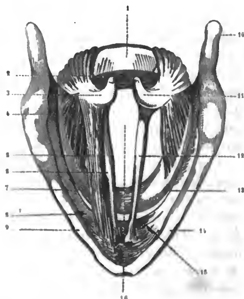
bronchiaux, tandis que l'extrémité supérieure en est formée par une sorte de tête appelée le *larynx*. Le larynx est situé dans la gorge, et composé de cinq cartilages.

Celui de ces cartilages qui est placé le plus haut, l'*épiglotte* (v. fig. 3), est destiné à ouvrir et à fermer, comme une valve, l'ouverture de la *glotte*, c'est-à-dire l'orifice supérieur du larynx (*fissura laryngea pharyngis*). L'*épiglotte* est un cartilage élastique en forme de feuille, adhérent à la base de la langue et à la membrane hyo-thyroïdienne; elle est pourvue d'un sillon médian qui regarde l'ouverture supérieure du larynx ou vestibule de la glotte. L'extrémité libre de ce cartilage est mobile et dirigée vers la langue; sa face antérieure est concave, et sa face postérieure convexe. Quand on avale, l'épiglotte s'abat sur le larynx, comme une selle sur le dos d'un cheval. Dans la formation de certaines lettres une étroite fissure horizontale peut être produite par un effort de l'épiglotte s'abaissant sur les cordes vocales, vraies et fausses.

Dans le larynx (fig. 4). un peu au-dessus de son milieu, entre les cartilages thyroïde et aryténoïde, sont deux ligaments élastiques, semblables au parchemin d'un tambour fendu par le milieu, et laissant entre eux une ouverture qui est appelée la *glotte intérieure* ou glotte vraie, et dont la direction correspond à celle de la glotte externe. Cette ouverture est pourvue de muscles, qui l'élargissent ou la rétrécissent à volonté, et qui modifient en différentes manières la forme du larynx. Les trois cartilages du larynx fournissent le mécanisme le plus parfait que l'on puisse imaginer pour allonger ou resserrer les cordes, et aussi, à ce

qu'il semble, pour en amortir, en assourdir une certaine portion au moyen de la pression qu'exercerait sur elles une protubérance située sous la face inférieure de l'*épiglotte* (en allemand *epiglottiswulst*). Ces cordes

Fig. 4.



1. Cartilage ericoïde.
2. Muscle aryténoïdien.
3. Cartilage aryténoïde.
4. Muscle crico-aryténoïdien latéral.
5. Muscle thyro-aryténoïdien.
6. Corde vocale gauche.
7. Cartilage cricoïde.
8. Cartilage thyroïde.
9. Bord supérieur de l'os hyoïde.
10. Corne supérieure de l'os hyoïde.
11. Cartilage aryténoïde.
12. Corde vocale droite.
13. Cartilage cricoïde.
14. Bord supérieur de l'os hyoïde.
15. Cartilage thyroïde.
16. Ouverture de la glotte.

sont de longueur différente chez l'enfant et chez l'homme fait, chez l'homme et chez la femme. Leur longueur moyenne chez l'homme est de 18 millimètres 1/2 quand elles sont au repos, de 23 milli-

mètres 1/6 quand elles sont tendues; chez la femme, de 12 millimètres 2/3 quand elles sont au repos, de 15 millimètres 2/3 quand elles sont tendues. Il y a ainsi entre les deux sexes une différence d'un tiers environ, qui explique la différence de timbre qu'il y a ordinairement entre les voix mâles et les voix féminines (1).

La langue, la cavité du pharynx, les lèvres, les dents, le palais, avec son voile mobile et la luette qui jouent le rôle d'une valve séparant la gorge et les narines, aussi bien que la cavité même des narines, tous ces organes ont leur rôle à jouer pour modifier l'impulsion imprimée au souffle quand il est chassé du larynx, et pour produire les différentes voyelles, les différentes consonnes.

Après avoir ainsi démonté, pour ainsi dire, et examiné pièce à pièce l'instrument de la voix humaine, voyons maintenant comment nous jouons de cet instrument quand nous parlons et que nous chantons. Tout familier qu'il soit à nos oreilles, tout simple qu'il nous paraisse, le phénomène du chant ou, pour employer une expression plus générale, de la musique, est, si nous l'analysons, un des plus merveilleux qui existent. Quand nous écoutons un chœur ou une symphonie, ce que nous entendons, c'est une commotion de l'air élastique, dont la mer soulevée par la plus forte tempête ne peut donner qu'une très-imparfaite idée. Les notes les plus basses que perçoive l'oreille sont dues à environ 30 vibrations par seconde, les plus hautes à environ 4,000 dans le même espace de temps. Considérez donc ce qui arrive dans un *presto* quand des

(1) Funke, *Lehrbuch der Physiologie*, p. 664, d'après des observations faites par J. Müller.

centaines de voix et d'instruments, produisent simultanément des ondes sonores, chaque onde croisant toutes les autres, non pas seulement comme les flots qui glissent l'un sur l'autre à la surface de la mer, mais comme des corps sphériques qui se pénètrent, et cela, à ce qu'il semble, sans que toutes ces rencontres produisent aucun trouble que l'on puisse constater (1). Considérez que chaque note est accompagnée par des notes secondaires, que chaque instrument a son *timbre* particulier, dû aux vibrations secondaires. En dernier lieu, souvenons-nous que tout ce feu croisé d'ondes, tout cet ouragan de son est gouverné par des lois qui déterminent ce que nous appelons l'harmonie, et par certaines traditions ou habitudes qui déterminent ce que nous appelons la mélodie, — deux éléments qui font également défaut au chant des oiseaux. Songeons enfin que tout cela doit venir se réfléchir, comme une image photographique sur une plaque microscopique, sur les deux petits organes de l'ouïe, et produire là non-seulement une perception, mais un sentiment plus mystérieux encore, que nous appelons plaisir ou peine. Ayons tout cela présent à l'esprit, et il sera clair pour nous que nous sommes entourés de tous côtés par des miracles qui dépassent tout ce que nous sommes accoutumés à regarder comme miraculeux, et qui pourtant révèlent au génie d'un Euler ou d'un Newton des lois susceptibles d'être déterminées avec la plus rigoureuse exactitude mathématique.

Pour l'objet qui nous occupe, il importe de remarquer que, tandis qu'il est impossible de chanter sans

(1) Weber, *Wellenlehre*, p. 495.

prononcer en même temps une voyelle, il est parfaitement possible de prononcer une voyelle sans la chanter. Pourquoi il en est ainsi, nous le verrons tout de suite. Qu'arrive-t-il quand nous prononçons une voyelle? Les poumons chassent l'haleine, et la bouche forme une espèce de tube à travers lequel, comme à travers une clarinette, le souffle est forcé de passer avant de se mêler à l'air extérieur. Si, tandis que le souffle passe entre les *cordes vocales*, ces *lamelles* élastiques viennent à vibrer périodiquement, le nombre de leurs vibrations détermine la hauteur de notre voix, mais il n'a rien à faire avec son *timbre* ou ses voyelles. Ce que nous appelons les voyelles n'est autre chose que les qualités, ou couleurs, ou timbres différents de notre voix, et ces voyelles sont déterminées par la forme des vibrations, laquelle est à son tour déterminée par la forme des orifices buccaux. C'est là un fait qui, jusqu'à un certain point, avait été pressenti par le professeur Wheatstone dans la critique qu'il a publiée des ingénieuses expériences du professeur Willis (1); mais la certitude en a été démontrée par les recherches du professeur Helmholtz. Il va sans dire que nous ne saurions étudier la forme de ces vibrations au moyen de l'observation microscopique, mais il est possible de faire cette recherche au moyen de tuyaux sonores, tels que ceux qui ont été décrits antérieurement, et de découvrir ainsi dans ces sons ce qui, comme nous l'avons vu, correspond aux formes mêmes des vibrations, à savoir l'absence ou la présence de certaines notes harmoni-

(1) *London and Westminster Review*, Oct. 1837, pp. 34, 37.

ques. Si un homme chante la même note sur différentes voyelles, les harmoniques qui répondent à nos tubes sonores varient comme elles varieraient si la même note était jouée sur le violon ou la flûte, ou quelques autres instruments musicaux. Pour détruire toute incertitude, le professeur Helmholtz retourna simplement l'expérience. Il prit un certain nombre de diapasons, garnis chacun d'une table de résonnance; en faisant avancer ou reculer cette table il arrivait à donner aux seules notes principales différents degrés de force, et à supprimer complétement leurs notes secondaires. Il les accorda de manière à produire une série de notes répondant aux harmoniques du diapason le plus bas. Il fit ensuite vibrer simultanément ces diapasons au moyen d'une batterie galvanique, et en combinant les harmoniques, qu'il avait d'abord découvertes dans chaque voyelle au moyen des tubes sonores, il réussit à reproduire exactement, d'une manière artificielle, ces mêmes voyelles.

Nous savons maintenant ce qui produit les voyelles. Elles résultent de la forme des vibrations. Elles varient comme le *timbre* d'instruments différents; et en réalité nous changeons l'instrument sur lequel nous parlons quand nous modifions la configuration du tube buccal pour prononcer a, e, i, o, u (prononcer ces voyelles comme en italien).

Est-il donc possible de produire une voyelle, de faire entendre, au moyen de notre bouche, un son ayant un certain timbre, sans donner en même temps à chaque voyelle une certaine tonalité musicale? Cette question a été fréquemment discutée. D'abord on prenait pour admis que les voyelles ne pouvaient pas être prononcées

sans recevoir une tonalité; qu'il pouvait y avoir des consonnes, mais pas de voyelles muettes. Cependant, si l'on murmurait une voyelle, il était aisé de voir que les cordes vocales ne vibraient pas, ou du moins ne vibraient pas périodiquement; qu'elles ne commençaient à vibrer que quand la voyelle murmurée était changée en une voyelle prononcée à haute voix. J. Müller proposa un moyen terme. Il admettait que les voyelles pouvaient être prononcées comme muettes sans que les cordes vocales leur donnassent aucune tonalité, mais il pensait que ces voyelles muettes étaient formées dans la glotte par l'air qui passait entre les cordes vocales restant au repos, tandis que tous les bruits de consonne sont formés dans la bouche (1). Pourtant cette distinction même entre les voyelles muettes et les consonnes muettes n'est pas confirmée par les observations postérieures, qui ont montré que dans le murmure ou chuchotement les cordes vocales sont réunies de telle manière que seulement la partie postérieure de la glotte entre les cartilages aryténoïdes reste ouverte, et qu'elle offre alors la forme d'un triangle (2). C'est à travers cette ouverture que passe l'air, et si, comme cela arrive assez souvent quand on chuchote, de temps en temps éclate un mot prononcé presque à voix haute, et capable de trahir nos secrets, c'est que les cordes vocales ont momentanément repris leur position ordinaire, et que l'air, en passant, les a fait entrer en vibration. Les cas d'aphonie, où les personnes ne sont plus capables de produire aucune note,

(1) Funke, *Handbuch der Physiologie*, p. 673. Vues différentes de Willis et de Brücke, p. 678.

(2) Helmholtz, p. 171.

naissent invariablement d'une maladie des cordes vocales; cependant, quoique incapables de donner aucune note, ces personnes peuvent prononcer les différentes voyelles. On ne peut guère nier, par conséquent, que les voyelles prononcées avec la *vox clandestina* ne soient de simples bruits, que caractérise et que colore, si l'on peut ainsi parler, la configuration de la bouche, mais qui n'ont aucune tonalité musicale déterminée. Il est cependant également vrai que, même dans les voyelles chuchotées, certaines notes vagues inhérentes à chaque voyelle se laissent découvrir, et que ces notes inhérentes sont invariables. Ce fait fut indiqué d'abord par le professeur Donders, et ensuite observé d'une manière plus exacte et démontré par le professeur Helmholtz (1). Il sera nécessaire, je pense, de traiter ces notes comme des notes imparfaites, c'est-à-dire comme des bruits qui se rapprochent de notes, ou comme des vibrations irrrégulières, qui sont tout près de se changer en vibrations régulières ou isochrones, mais qui n'y parviennent pas tout à fait; quoique la limite exacte où finit le bruit et où commence la note n'ait pas encore été, autant que je puis en juger, déterminée par aucun physicien.

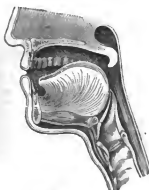
Les voyelles, dans toutes leurs variétés, sont réellement infinies en nombre. Cependant, pour les besoins de la pratique, certaines voyelles pouvant servir de types principaux ont été reconnues dans toutes les langues, et ce sont celles-là que nous allons maintenant soumettre à notre examen.

(1) Helmholtz, p. 172.

Dans les planches qui sont destinées à représenter la configuration de la bouche qui est nécessaire pour la formation des trois voyelles principales, vous verrez qu'il y a deux voyelles extrêmes, l'*u* et l'*i*, l'*a* occupant une position intermédiaire. Toutes les voyelles doivent être prononcées comme en italien.

1. En prononçant *u* nous arrondissons les lèvres et nous abaissons la langue de manière à ce que la cavité de la bouche prenne la forme d'une bouteille dépourvue de col. Des tuyaux ayant cette forme donnent les notes les plus basses, et la lettre *u* fait de même. Suivant Helmholtz la note qui y est attachée est fa (1).

Fig. 5.



Exemples :

Syllabe longue : *croûte*.
brève : *bouc*.

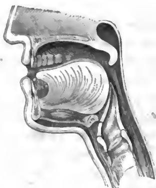
2. Si les lèvres sont un peu plus largement ouvertes, et la langue un peu levée, nous entendons l'*o*. La tonalité en est, suivant Helmholtz, si bémol.

(1) Sur la différence de qualité, et non pas seulement de quantité, entre les voyelles longues et les voyelles courtes, voyez Brücke, *l. c.*, p. 24 et suivv. ; et R. von Raumer.

Fig. 6.

EXEMPLES :

Syllabe longue : *haro.*
brève : *bol.*

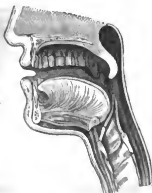


3. Si les lèvres sont moins arrondies, et que la langue soit un peu abaissée, nous entendons le å (1).

Fig. 7.

EXEMPLES :

Syllabe longue : *au'gust* (anglais).
brève : *august'* (anglais).



(1) Ce son n'existe pas en français; cependant la prononciation populaire de *a* (dans certains mots) que l'on entend dans tout le centre de la France et notamment à Orléans s'en rapproche beaucoup; par exemple dans *voyåge, cåsser, avocåt*, etc. Dans son *Glossaire du centre de la France*, M. le comte Jambert a signalé cette particularité, dont il est impossible de ne pas être frappé. [Tr.]

4. Si les lèvres sont toutes grandes ouvertes, et que la langue soit dans sa position naturelle, c'est-à-dire à plat, nous entendons *a*. Tonalité inhérente, suivant Helmholtz, si, bémol. Cette position semble être celle qui se prête le mieux au chant ; cependant, pour les notes qui sont dans la partie supérieure de leur registre, les chanteurs préfèrent les voyelles *e* et *i*, et ne peuvent arriver à prononcer *a* et *u* sur les plus hautes (1).

Fig. 8.

EXEMPLES :

Syllabe longue : *pâte*.
brève : *patte*.



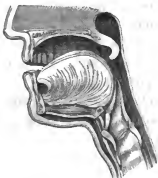
5. Si les lèvres sont bien ouvertes, et le dos de la langue dressé vers le palais, le larynx étant relevé en même temps, nous entendons le son *e*. Le tube buccal ressemble alors à une bouteille à étroit goulot. La tonalité naturelle de *e* est si, bémol.

(1) Brücke, p. 13.

Fig. 9.

EXEMPLES :

Syllabe longue : *mes*.
brève : *bel*.

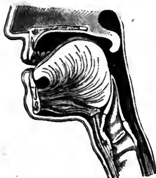


6. Si nous élevons la langue encore plus haut, et que nous rapprochions les lèvres, nous entendons l'*i*.

Fig. 10.

EXEMPLES :

Syllabe longue : *figue*.
brève : *fil*.



Le tube buccal représente alors une bouteille avec un col très-étroit qui n'a pas plus de six centimètres du palais aux lèvres. Un tuyau qui aurait la forme de cette bouteille donnerait ut$_3$. La tonalité naturelle de *i* paraît être ré$_4$.

7. Il y a, en outre, la plus gênante de toutes les voyelles, la voyelle neutre, quelquefois appelée *Urvocal* ou voyelle primitive. Le professeur Willis la décrit comme la voyelle naturelle de la flûte de Pan, M. Ellis comme la voix sous sa forme la plus élémentaire, la moins complexe. Quelques personnes l'entendent partout, d'autres s'imaginent pouvoir y distinguer différentes nuances. C'est dans de courtes syllabes fermées, telles que *but, dust* (que l'on prononce *beutt, deustt*), que nous reconnaissons le plus sûrement sa présence. On la suppose longue dans *absurd*. Sir John Herschel n'entend qu'une seule et même voyelle dans *spurt, assert, bird, virtue, dove, oven, double, blood.* Sheridan et Smart distinguent entre les voyelles entendues dans *bird* et *work*, dans *whirl'd* et *world*. Il n'y a point à douter qu'en anglais toutes les syllabes non accentuées n'aient tendance à tourner à cette voyelle indéterminée, ainsi *ăgainst, finăl, principăl, ideă, captăin, villăge. Town* s'abrége et s'efface dans *Paddington, ford* dans Oxfŏrd, et, quoique quelques-unes de ces prononciations puissent encore être considérées comme vulgaires, elles n'en sont pas moins réelles.

Ce sont là les principales voyelles, et il y a bien peu de langues où elles ne se retrouvent pas. Mais nous n'avons qu'à prêter l'oreille à l'anglais, au français et à l'allemand pour reconnaître qu'il y a encore bien d'autres variétés de sons-voyelles. Il y a l'*u* français, l'*ü* allemand, qui tient le milieu entre *i* et *u* (1) ; ainsi,

(1) « Tandis que la langue s'apprête à prononcer *i*, les lèvres prennent la position que réclame l'*u*. » Du Bois-Reymond, *Kadmus*, p. 150.

en français, *du*, en allemand, *über*, *Sünde*. Le professeur Helmholtz a fixé à sol$_4$ la valeur du son ü.

Il y a l'*eu* français, l'*ö* allemand, qui est intermédiaire entre *e* et *o*, comme dans le français *peu*, l'allemand *könig;* la même voyelle est brève dans *böcke* (1). Le professeur Helmholtz en a fixé la valeur naturelle à ut$_4$ dièze.

Il y a l'*a* bref, d'un caractère tout particulier, qui se rencontre dans les syllabes fermées, en anglais, ainsi dans *hat*, *happy*, *man*. On peut l'entendre allongé dans le mot *half*, quand il est prononcé avec affectation.

Il y a l'*i* bref, qui a aussi son caractère particulier, tel qu'on l'entend dans les mots anglais *happy*, *reality*, *hit*, *knit*.

Il y a l'*e* bref dans les syllabes fermées, tel qu'on l'entend dans les mots anglais *debt*, *bed*, *men*. Allongé, il se rapproche beaucoup de l'allemand *ä* dans *Väter*, et de l'*è* français dans *père*, qui n'est pas tout à fait la même chose que l'*e* anglais dans *there*.

Enfin, il y a les diphthongues, qui se produisent quand au lieu de prononcer une voyelle immédiatement après une autre, au moyen de deux efforts successifs de la voix, nous produisons un son pendant le cours du changement qui doit s'opérer dans la position des

(1) L'ö allemand, quand il s'abrége, semble se réduire à la voyelle neutre. Ainsi il n'a plus le même son dans *öffnen*, « ouvrir », que dans *Öfen*, « fours ». Voyez Du Bois-Reymond, *Kadmus*, p, 173. Toutefois il est nécessaire de distinguer entre l'allemand *Götter*, et l'anglais *gutter*.

(2) Brücke parle de cet *i* et de quelques autres voyelles que nous offrent, en anglais, les syllabes fermées, comme de voyelles imparfaites, p. 23.

organes pour passer d'une voyelle à une autre. Si nous passons de la position de l'*a* à celle de l'*i* en prononçant une voyelle, nous entendons *aï*, comme dans l'anglais *aisle*, « bas-côté ». Si nous passons rapidement de la position de l'*a* à celle de l'*u*, en prononçant une voyelle, nous entendons *au*, comme dans l'anglais *how*, « comment ». Ici encore, nous trouvons beaucoup de variétés, telles que *äi*, *di*, *ei*, et plusieurs diphthongues moins parfaites, telles que *oi*, *ui*, etc.

Quoiqu'on puisse accuser la liste qui précède d'être longue et ennuyeuse, ce n'est, en réalité, qu'une très-rapide esquisse, et je dois renvoyer aux ouvrages de M. Ellis et des autres savants qui ont étudié cette question pour le même détail dans l'échelle chromatique des voyelles. Quoique le tube que forme la bouche, avec les modifications que lui fait subir la langue et les lèvres, joue le rôle principal dans la production des voyelles, il y a cependant d'autres agents qui interviennent, le *voile mobile* ou voile du palais, la paroi postérieure du *pharynx*, l'élévation plus ou moins marquée du *larynx;* ces différents organes contribuent, par moments et dans une certaine mesure, à modifier la forme de la cavité buccale. On dit que, lorsqu'on prononce les voyelles les plus élevées, les os du crâne participent à la vibration (1), et il a été prouvé par des expériences dont le résultat ne saurait être contesté que le *voile mobile* est, pour la prononciation de toutes les voyelles, d'une importance essentielle. Le professeur Czermak, en introduisant une sonde à travers le nez dans la cavité du pharynx, sentit distinctement que la

(1) Brücke, p. 16.

position du voile changeait à chaque voyelle prononcée; que c'était pour *a* qu'il s'abaissait le plus, et qu'il s'élevait successivement avec *e, o, u, i*, atteignant avec cette dernière voyelle sa plus grande hauteur (1).

Il prouva de même que la cavité du nez était plus ou moins ouverte, suivant que l'on prononçait telle ou telle voyelle. En introduisant de l'eau dans le nez il reconnut que, tandis qu'il prononçait *i, u, o*, l'eau restait dans le nez, mais qu'elle passait dans la gorge quand il arrivait à *e*, et que cet effet se produisait d'une manière encore plus marquée quand il prononçait *a* (2). Ces deux voyelles, *a* et *e*, étaient les seules voyelles que ne pût réussir à prononcer un jeune homme, nommé Leblanc, dont le larynx était complétement fermé (3).

Voyelles nasales.

Si, au lieu d'émettre librement, à travers la bouche, le son-voyelle, nous laissons s'abaisser le voile du palais et que nous forcions ainsi l'air à vibrer à travers les cavités qui rattachent le nez au pharynx, nous entendons les voyelles nasales, *un, on, in, an*, etc., si communes en français. Il n'est pas nécessaire que l'air passe réellement à travers le nez; au contraire, nous pouvons fermer le nez, et nous ne ferons ainsi que rendre l'accent nasal encore plus marqué. La seule condition nécessaire est le déplacement du voile,

(1) *Sitzungsberichte der K. K. Academie zu Wien* (Mathemat. Naturwissenschaftliche Classe) XXIV, p. 5.

(2) Funke, *l. c.*, p. 676.

(3) Bindseil, *Abhandlungen zur Allgemeinen vergleichenden Sprachlehre*, 1838, p. 212.

qui, dans les voyelles ordinaires, couvre plus ou moins complétement l'orifice postérieur des fosses nasales (1).

Consonnes.

Il n'y a pas de raison *a priori* qui rende impossible une langue tout entière composée de voyelles. Il y a des mots où n'entrent que des voyelles, tels que, en latin, *eo*, «je vais»; *ea*, «celle-ci», *eoa*, «orientale», le grec *éioeis* (ἠϊόεις, «aux berges élevées»), n'était son *s* final; le mot hawaien *hooiaioai*, «attester», n'était son aspiration initiale. Cependant ces mots mêmes montrent combien aurait été désagréable l'effet d'un pareil langage. Il fallait quelque autre chose pour donner au langage, si l'on peut ainsi parler, une charpente osseuse; il fallait les consonnes. En sanscrit, les consonnes sont appelées *vyanjana*, ce qui signifie : «celles qui rendent distinct, celles qui manifestent, » tandis que les voyelles sont appelées *svara*, « sons », de la même racine qui a donné en latin *susurrus*.

Comme les savants aiment toujours à établir des théories générales, quelque maigres que soient les matériaux à leur disposition, nous n'avons pas à nous étonner que des langues comme le hawaien, où les voyelles prédominent dans une proportion très-considérable, aient, pour ce motif même, été représentées comme des langues primitives. On s'est hâté de supposer

(1) Les différents degrés de cette fermeture ont été déterminés par l'expérience qu'a faite le professeur Czermak au moyen d'un miroir métallique qu'il appliquait aux narines pendant qu'étaient successivement prononcées les voyelles pures et les voyelles nasales. *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, XXVIII, p. 575., XXIX, p. 174.

que la marche générale du langage avait été des articulations faibles aux articulations fortes, et que moins une langue contenait de consonnes, plus elle était ancienne. Nous n'avons cependant qu'à comparer l'hawaien aux langues polynésiennes pour reconnaître que là aussi l'articulation des consonnes existait et qu'elle a été perdue; que les consonnes, en fait, sont bien plus sujettes à tomber et à disparaître qu'à pousser tout d'un coup entre deux voyelles. Le professeur Buschmann exprime la même opinion : « Mes recherches m'ont conduit à la conviction, que cet état de pauvreté phonique polynésienne n'est pas tant l'état naturel d'une langue prise à sa naissance, qu'une détérioration du type vigoureux des langues malaies occidentales, amenée par un peuple qui a peu de disposition pour varier les sons (1). » Le nom même d'*Havai,* ou plus correctement *Havai'i* confirme cette vue. Il est prononcé

Dans le dialecte de	Samoa	Savai'i
—	Tahiti	Havai'i
—	Rarotonga	Avaiki
—	Nonkahiva	Havaiki
—	la Nouvelle-Zélande	Hawaiki

variantes desquelles on peut inférer que la forme originale aurait été *Savaiki* (2).

Toutes les consonnes rentrent dans la catégorie des bruits. Si nous écoutons avec attention des instruments de musique, n'importe lesquels, nous pouvons aisé-

(1) Buschmann, *Iles Marq.*, p. 36, 59. Pott, *Etymologische Forschungen*, II, 46.

(2) Hale, *l. c.*, p. 120.

ment reconnaître que leurs sons sont toujours précédés par certains bruits, qui naissent des premières secousses imprimées à l'air avant qu'il puisse produire des sensations vraiment musicales. Nous entendons l'air gonfler la sirène et en sortir comme une respiration essoufflée, l'archet grincer sur les cordes du violon, le heurt des marteaux du piano, le crachement de la flûte. Il en est de même pour la parole. En expulsant avec quelque force l'air que contiennent nos poumons, qu'il soit ou non vocalisé, nous entendons l'effort qu'il fait pour sortir, et l'ébranlement que produit l'air qui vient du dedans au moment où il atteint l'air extérieur.

Si nous respirons librement, la glotte est grande ouverte, et le souffle chassé des poumons peut être distinctement entendu (1). Cependant ce n'est pas encore notre *h*, ou l'esprit rude. Il faut un mouvement intentionnel pour changer le simple souffle en ce qu'on appelle le *h;* le voile du palais doit prendre sa position normale, et alors l'air, vivement expulsé, donne ce que l'on nomme l'*esprit rude* (*spiritus asper,* comme disent les grammairiens latins), ainsi désigné parce que l'action des muscles abdominaux lui donne une certaine âpreté. Si, au contraire, le souffle est légèrement arrêté et contenu par une pression de la glotte, et si, ainsi retenu, il est émis doucement, on l'appelle proprement *spiritus lenis,* esprit doux. Nous l'entendons distinctement, comme le frémissement d'une bulle légère qui vient crever à la surface d'un liquide, si nous écoutons prononcer n'importe quelle voyelle initiale, ainsi

(1) Czermak, *Physiologische Untersuchungen mit Garcia's Kehlkopfspiegel,* dans les *Sitzungsberichte der K. K. Akademie der Wissenschaften,* vol. XXIX, 1858, p. 563.

dans les mots *âme, ennemi, ïambe, ode*. Suivant quelques physiologistes (1), et presque tous les grammairiens, ce bruit initial peut être si fort réduit qu'il cesse d'être appréciable, et nous nous imaginons tous que nous pouvons prononcer une voyelle initiale tout à fait pure (2). Je crois néanmoins que les Grecs avaient raison d'admettre l'esprit doux comme inhérent à toutes les voyelles initiales qui n'ont pas l'esprit rude, et le laryngoscope montre clairement dans toutes les voyelles initiales un rétrécissement des cordes vocales, tout à fait distinct de l'ouverture qui se produit quand on prononce le *h* aspiré.

On a pris l'habitude d'appeler le *h* ou l'esprit rude une lettre sourde, l'esprit doux une lettre sonore; et cette distinction a quelque fondement si nous nous rendons bien compte de ce que signifient ces termes. Or, comme ce que nous disons ici des deux esprits s'applique aussi aux mots chuchotés à voix basse, il est clair que les cordes vocales, en tant qu'elles déterminent la tonalité musicale, ne peuvent avoir aucune influence sur cette distinction. Toutefois, si nous pouvons nous fier au laryngoscope, c'est-à-dire si nous pouvons nous fier à nos yeux, les cordes vocales ou la glotte sembleraient jouer le principal rôle dans la production de l'esprit doux, ou dans l'adoucissement de l'esprit rude (3). C'est en se rapprochant, mais sans se tendre,

(1) Brücke, p. 9.

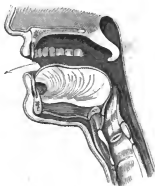
(2) Brücke, p. 85. « Si, quand nous prononçons l'esprit rude, nous rétrécissons l'ouverture de la glotte, nous entendons la note pure de la voyelle sans aucun bruit additionnel. » Quoi qu'il en dise, ce bruit reste toujours appréciable, surtout dans la *vox clandestina*.

(3) Brücke, *Grundzüge*, p. 9.

qu'elles modèrent l'élan du souffle qui sans elles donnerait l'esprit rude, et qu'elles l'empêchent de se précipiter tout droit contre les parois de la gorge; dans ce sens, on peut leur attribuer le bruit d'un frottement qui nous est sensible tandis que le souffle sort lentement du larynx pour passer dans la bouche. Il y a une autre distinction très-importante à faire entre l'esprit rude et l'esprit doux. Il est tout à fait impossible de chanter l'esprit rude, c'est-à-dire de donner une sonorité musicale au souffle qui le produit. Si nous essayons de chanter *ha*, la note ne commence à se faire entendre qu'après que le *h* est terminé. Nous pourrions aussi bien essayer de siffler et de chanter tout à la fois (1).

La raison de ce phénomène n'est pas difficile à saisir. Si le souffle qui doit produire *h* est destiné à deve-

Fig. 11.

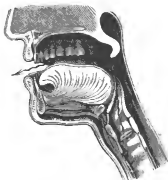


— (h), par exemple, *haine.*

(1) Voyez R. von Raumer, *Gesammelte Schriften*, p. 371, note. Jean Müller dit : « La seule consonne continue qui soit tout à fait

nir une note, il faut qu'il soit arrêté par les cordes vocales ; mais le *h* peut se définir essentiellement le bruit du souffle se précipitant au dehors, *sans que rien l'arrête,* des poumons vers l'air extérieur. L'esprit doux, au contraire, peut devenir un son, parce que,

Fig. 12.



' —, par exemple, *aine.*

lorsque nous le prononçons, plus ou moins distinctement, le souffle éprouve un temps d'arrêt auprès des cordes vocales, et peut là recevoir une tonalité.

Cette aspiration élémentaire, dans son double caractère d'*esprit rude* et d'*esprit doux*, peut être modifiée de huit manières différentes par l'interposition de certaines barrières ou portes que forment la langue, les parties dures ou les parties molles du palais, les

muette et que la voix ne puisse chanter ou fredonner, est la lettre *h* aspirée. Si l'on essaye de prononcer le *h* très-haut, en y faisant mettre une note par les cordes vocales, la sonorité musicale n'est point simultanée à l'émission de *h*, mais elle la suit, et l'aspiration s'évanouit aussitôt que les cordes vocales changent en notes l'air expulsé. »

dents, et les lèvres. Avant d'entrer dans l'examen de ces modifications, il sera utile de dire quelques mots sur la distinction générale que représentent ces mots *rude* (asper) et *doux* (lenis), distinction qui, comme nous le verrons, affecte chacune de ces aspirations.

La distinction qui, par rapport à l'aspiration ou à l'esprit élémentaire, est communément marquée au moyen des termes *asper* et *lenis*, est la même que celle qui, pour les autres lettres, s'exprime par les termes de *dures* et de *molles*, de *sourdes* et de *sonores*, de *ténues* et de *moyennes*. D'un bout à l'autre de la série, c'est toujours le même caractère que désignent et représentent ces termes, et le phénomène qu'ils indiquent se produit d'une manière identique. Les auteurs des *Prâtiśâkhyas* savaient, ce qu'a confirmé le laryngoscope, que quand on prononce les lettres que l'on appelle suivant les différents systèmes de nomenclature auxquels on s'arrête, tantôt les *ténues*, tantôt les *dures* ou les *sourdes*, la glotte est ouverte, tandis qu'elle se ferme pour les *moyennes*, *molles*, ou *sonores*. Dans la première catégorie de lettres, la vibration des cordes vocales est impossible; dans la seconde, ces cordes sont si rapprochées que, bien qu'elles ne se mettent pas à vibrer périodiquement, elles commencent à résonner d'une manière sensible, ou, pour mieux dire, elles modifient le son. Quoique nous devions revenir plus loin sur la différence qui sépare *k*, *t*, *p*, de *g*, *d*, *b*, je puis citer dès à présent l'exposition que fait le professeur Helmholtz des causes générales qui produisent cette distinction.

« La série des *moyennes* *b*, *d*, *g*, » dit-il, « diffère de celle des *ténues* *p*, *t*, *k*, en ce que pour la première,

au moment où se produit la consonne, la glotte est assez rétrécie pour qu'il lui soit possible de résonner, ou tout au moins de produire le bruit de la *vox clandestina* ou chuchotement, tandis qu'elle est grande ouverte pour les ténues, et par suite incapable de résonner (1).

« Les *moyennes* sont donc accompagnées par la note de la voyelle, et cette note peut même, quand ces consonnes commencent une syllabe, commencer un moment avant, et quand elles la terminent, continuer un moment après que la bouche s'est ouverte, parce qu'une certaine quantité d'air peut être chassée dans la cavité fermée de la bouche et entretenir le retentissement des cordes vocales dans le larynx.

« Par suite de ce rétrécissement de la glotte, l'élan de l'air est plus modéré, le bruit de l'air est moins aigu que pour les ténues, qui sont prononcées avec la glotte toute grande ouverte, de telle sorte qu'une grande masse d'air se précipite à la fois hors de la poitrine (2). »

Nous en revenons maintenant à examiner les diffé-

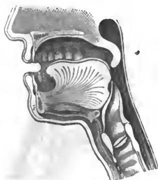
(1) Voyez Lepsius, *Die Arabischen Sprachlaute*, p. 108, l. 1.

(2) Cette distinction est très-lucidement exposée par R. von Raumer, *Gesammelte Schriften*, p. 444. Il appelle les lettres dures *flatæ*, soufflées, les lettres molles *halatæ*, exhalées. Il observe que ces dernières, quoiqu'elles soient toujours sonores en anglais, ne présentent pas ce même caractère dans les autres langues, et par suite il divise les consonnes exhalées, d'après leur nature physiologique, en deux classes, les sonores et les non-sonores. Cette distinction, toutefois, risque de faire faire fausse route, et elle n'est d'aucune importance pour qui veut noter par l'écriture les sons d'une langue. Voyez aussi *Investigations into the laws of English orthography and pronunciation*, by professor R. N. Tafel, New-York, 1862.

rentes modifications que subissent les aspirations dans leur double caractère de dures et de molles.

Si, au lieu de permettre au souffle de s'échapper librement des poumons aux lèvres, nous le refoulons par une barrière que la langue forme en se dressant contre l'uvula, nous avons le son du *ch*, tel qu'on l'en-

Fig. 13.



'h (ch); par exemple, *Loch* (écossais).
'h (g); par exemple, *Tage* (allemand).

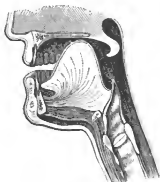
tend dans l'allemand *ach* et dans l'écossais *loch* (1). Si, au contraire, nous arrêtons légèrement le souffle au moment où il va atteindre cette barrière, nous avons le son que l'on entend quand le *g* du mot allemand *Tage* n'est pas prononcé comme une moyenne, mais comme une semi-voyelle.

On forme une seconde barrière en amenant la langue, plus contractée, vers le point où commence la partie dure du palais, un peu au-delà du point où se

(1) Le même son se rencontre dans quelques-uns des dialectes Dayak de Bornéo. Voyez *Surat Peminyuh Daya Sarawak*, Reading Book for Land and Hill Dayaks, in the Sentah dialect. Singapore, 1862. Imprimé par la presse de la mission.

produit le *k*. En faisant franchir cet isthme à l'esprit rude, nous produisons le son *ch* tel qu'il s'entend dans les mots allemands *China* et *ich*, son qu'un Anglais a grande peine à reproduire quoiqu'il se rapproche du son initial de mots comme *hume*, *huge* (1). Si nous ralentissons le souffle au moment où il atteint cette barrière, nous arrivons au son de l'*y* dans *year*,

Fig. 14.



ξ (ch); par exemple, *ich* (allemand).
' (y); par exemple, *yacht*, *yeux*.

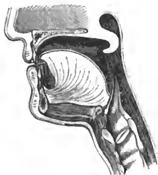
son familier à toute oreille anglaise. Ce son est naturellement accompagné par un léger bourdonnement qui provient de l'obstacle interposé devant la glotte, et il n'y a pas grande difficulté à donner une intonation à l'*y*. Il n'y a rien qui prouve que la palatale aspirée du sanscrit छ ait jamais été prononcée comme *ch* dans l'allemand *China* et dans *ich*. Très-probablement ce caractère représente le son sifflant qui peut être produit si, maintenant les organes dans la position qui

(1) Ellis, *English Phonetics*, § 47.

donne le *ch* allemand, nous rétrécissons le passage et rendons plus forte l'émission du souffle. C'est là toutefois une hypothèse, et non un fait prouvé.

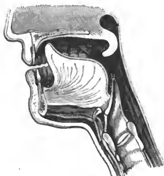
Une troisième barrière, que l'on produit en avançant la langue vers les dents, change l'esprit rude en *s*,

Fig. 15.



s; par exemple, *risque*, *singe*.
z; par exemple, *risée*, *hasard*, *zèle*.

Fig. 16.



ş (sh); par exemple, *sharp* = ch français, *chat*.
ẓ; par exemple, *azure* (anglais) (1) = j français, *jeu*.

(1) Dans les désinences anglaises *zier* (*grazier*) et *zure* (*azure*),

l'esprit doux en *z;* le premier de ces sons est complètement sourd, le second est susceptible de recevoir une intonation. Ainsi nous avons *risque, singe,* d'une part; de l'autre *risée, hasard* (ancienne orthographe : *hazard*).

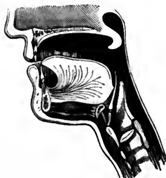
On forme une quatrième barrière en ramenant la langue en arrière et en lui donnant une forme plus ou moins concave, plus ou moins retroussée, de telle sorte que nous pouvons aisément voir sa face inférieure s'opposer à la face postérieure des dents d'en haut, au point où elles confinent au palais. En comprimant l'air et en le forçant à sortir à travers cette

z a le son du *j* français. Au fond ces deux lettres ne représentent, par des signes graphiques distincts, qu'un même son primitif. « Je crois pouvoir affirmer, dit Bopp (*Grammaire comparée*, I, p. 54 de la traduction de M. Bréal), que ζ tient partout la place d'un *j* primitif, comme on le voit clairement, en comparant, par exemple, la racine ζυγ au sanscrit *yuǵ* « unir » et au latin *jung*. Dans les verbes en αζω, je reconnais la classe sanscrite des verbes en *ayâ-mi*, exemple : δαμάζω, en sanscrit *dam-âyâ-mi* « je dompte », et en gothique *tam-ja* « j'apprivoise ». Dans les verbes en ζω, comme φράζω, σχίζω, ἵζω, ὄζω, κρίζω, βρίζω, κλάζω, κράζω, je regarde le ζ avec la voyelle qui le suit comme le représentant de la syllabe *ya*, qui est la caractéristique de la quatrième classe de conjugaison en sanscrit. » Voir de nombreux exemples tels que : sanscrit *jugám*, grec ζυγόν, latin *jugum* (dont nous pouvons encore rapprocher l'anglais *yoke* « joug ») dans Schleicher, *Compendium der Vergleichenden Grammatik der Indo-germanischen Sprachen*, I. 203 et suiv., et dans Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik der griechischen und lateinischen Sprache*, I. 91. Le *z* ne paraît pas avoir eu d'autre valeur dans les mots tels que *zinziberi*, *ziziphum*, pour *jinjiberi*, *jijiphum* ; et les formes françaises *gingembre*, *jujube*, prouvent certainement l'affinité des deux sons. C'est encore ainsi que le latin *zelosus* est devenu le français *jaloux*. On peut rapprocher de ces faits la tendance de presque tous les enfants, et des habitants de certaines localités, à substituer, par un zétacisme, le *z* au *j*, comme dans *ze* pour *je*. [Tr.]

espèce d'auge, nous avons la lettre *sh* telle qu'elle s'entend dans *sharp* (ou le *ch* français dans *chat*), et *s* telle qu'elle s'entend dans *pleasure*, ou le *j* du français *jamais*. Le premier de ces sons est muet, le second admet une intonation. La prononciation de la lettre linguale sanscrite *sh* exige une position très-difficile de la langue; il faut que sa surface inférieure frappe réellement la voûte du palais. Mais une position beaucoup plus simple et plus naturelle, celle qui a été décrite plus haut, produirait à peu près le même effet.

On obtient une cinquième barrière en amenant le bout de la langue à toucher de sa pointe le revers des dents d'en haut, ou, suivant d'autres, en le plaçant contre le bord des dents d'en haut, ou même entre le bord des dents d'en haut et celui des dents d'en bas. Si, alors, nous émettons l'esprit rude, nous obtenons le *th* anglais; si nous émettons l'esprit doux, le *dh* anglais; le premier de ces sons, tel que nous

Fig. 17.

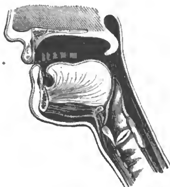


th (þ); par exemple, *breath* (anglais).
dh (ð); par exemple, *to breathe* (anglais).

l'avons dans *breath*, est muet, le second, tel qu'il se présente dans *to breathe*, est susceptible d'intonation, et l'un et l'autre sont très-difficiles à prononcer pour un Allemand et un Français.

On obtient une sixième barrière en amenant la lèvre inférieure contre les dents d'en haut. Ainsi modifié l'esprit rude devient *f*, l'esprit doux *v*; ainsi *vif* et *vive*, *sauf* et *sauve*.

Fig. 18.



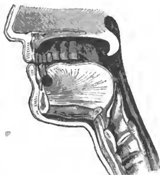
f; par exemple, *sauf*.
v; par exemple, *vive*.

On peut obtenir une septième barrière en rapprochant les deux lèvres. Le son que produirait alors l'esprit rude ressemblerait fort à celui que l'on fait entendre quand on souffle une chandelle ; ce n'est pas un son qu'affectionnent les langues des peuples civilisés. Le son que donne l'esprit doux, avec les lèvres ainsi rapprochées, est au contraire très-commun dans ces mêmes langues ; c'est le *w* allemand tel qu'il s'entend dans *Quelle*, c'est-à-dire *Kwelle*, parfois

aussi, en certaines contrées de l'Allemagne, dans le mot *Wind*, etc.

On forme une huitième barrière en contractant et en arrondissant légèrement les lèvres, au lieu de les rapprocher à plat l'une de l'autre. Ici l'esprit rude prend le son qu'a *wh* dans *wheel, which;* tandis que l'esprit doux est le double *u* ordinaire de l'anglais, tel qu'on l'entend dans *weal.*

Fig. 19.



w̔ (wh); par exemple, *which.*
v̓; par exemple, *we* (comme le français *oui*).

Nous avons ainsi examiné huit modifications de l'esprit rude et de l'esprit doux, produites par le souffle, suivant qu'on le précipite vivement au dehors, ou que l'on interpose des obstacles sur sa route, et qu'on rétrécit la bouche de telle ou telle manière, en créant des défilés sur tel ou tel point du passage. Considérant l'extrême souplesse des muscles de la langue et de la bouche, nous pouvons aisément imaginer d'autres manières possibles de resserrer le souffle sur tel ou tel point du chemin qu'il suit; mais, si on fait

abstraction de quelques lettres qui sont particulières aux idiomes sémitiques et africains, on reconnaîtra que ces huit modifications de l'aspiration nous suffisent dans la pratique et pour nos besoins ordinaires.

Ces sons gutturaux de l'arabe, qui ont un caractère si particulier, et qui ont donné lieu à tant de discussions, ont été enfin définis scientifiquement par le professeur Czermak. En examinant un Arabe au moyen du laryngoscope, il réussit à surprendre le secret de la formation du *Hha* et du *Ain* qui constituent, dans les langues sémitiques, une classe à part d'aspirations gutturales. Voici l'explication qu'il en donne. Si la glotte est rétrécie et que les cordes vocales soient rapprochées, non pourtant jusqu'à être amenées à prendre la position de lignes droites et parallèles, mais en formant, dans leur partie médiane, une échancrure appréciable, tandis qu'en même temps l'épiglotte est abaissée, alors le souffle, en passant, prend le caractère du Hha (ح) de l'arabe, avec la différence qui le sépare de *h*, l'esprit rude, le ه de l'arabe.

Si ce *Hha* devient sonore, il se change en *Ain*. Si nous prenons comme point de départ la configuration des organes telle qu'elle a été décrite pour *Hha*, voici la modification qui conduit au son de l'*Ain :* il suffit que les bords ou les lignes extérieures des fentes qui pour le *Hha* sont restées ouvertes soient complétement rapprochés, de manière à ce que le courant d'air qui vient les frapper détermine une vibration dans la *fissura laryngea*, et non, comme pour les autres lettres sonores, dans la vraie glotte. Ces observations de Czermak, témoin oculaire (1), s'accordent avec les descrip-

(1) *Sitzungsberichte der Mathematisch-Naturwissenschaftlichen*

tions phonétiques données par les grammairiens arabes, et particulièrement avec la théorie de Wallin. Si la vibration dans la *fissura laryngea* présente moins de régularité, le son prend le caractère d'un *r* roulé, le profond *r* guttural des bas Saxons. Quant aux lettres arabes خ et غ, je dois continuer à les considérer comme étant, à très-peu de chose près, les équivalents du *ch* dans *Loch* et de *'h* dans le mot allemand *Tage*, quoique la prononciation du غ se rapproche parfois de celle d'une trille, comme le *r* grasseyé.

Trilles.

A cette classe de lettres, nous devons en ajouter deux que l'on appelle communément *trilles*, *r* et *l*. Toutes deux sont susceptibles d'intonation ou sonores : autrement dit, ce sont des modifications de l'esprit doux; mais elles diffèrent des autres modifications de l'esprit doux par le rôle qu'y jouent, en se mettant à vibrer, certaines portions de la bouche. Il m'est impossible d'indiquer également bien, par la prononciation, les différentes espèces de *r;* il vaut donc mieux emprunter la description qu'en fait un des hommes qui ont, en pareille matière, la plus haute autorité, M. Ellis (1). « Dans les trilles, » écrit-il,

Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, vol. XXIX, p. 576 et suiv. Le professeur Lepsius (*Die Arabischen Sprachlaute*) n'a que partiellement adopté les vues de Brücke et de Czermak sur ce qu'ils appellent les *Gutturales veræ* en arabe. Voyez aussi la curieuse controverse entre le professeur Brücke et le professeur Lepsius, dans le 12e volume de la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*.

(1) *Universal writing and painting*, by A. J. Ellis, B. A., 1856, p. 5.

« le souffle est émis avec assez de force pour faire vibrer non-seulement une membrane, mais quelque partie molle plus considérable, comme la luette, la langue, ou les lèvres. Dans l'arabe *grh* (*grhain*), qui équivaut au *burr* (burgrh, Hágrhint pour Harriot) du dialecte du Northumberland, et au *r* grasseyé des Provençaux (qui, au lieu de « Paris, c'est la France, » disent : « Paghri, c'est la Fgrhance »), la luette est appliquée sur la partie postérieure de la langue, dans la direction des dents, et vibre très-distinctement. Si la langue est levée davantage et si la vibration est confuse ou très-légère, on a comme résultat le *r* de l'anglais, dans *more*, *poor*, tandis qu'une élévation encore plus marquée de la langue produit le *r*, tel qu'on l'entend après les voyelles palatales, dans *hear*, *mere*, *fire*. Ces trilles sont si rapprochées des voyelles qu'elles forment des syllabes distinctes, ainsi *surf*, *serf*, *fur*, *fir*, *virtue*, *honour*, et il est difficile de les séparer des voyelles. Par suite, quand une voyelle gutturale les précède, l'effet du *r* est à peine perceptible. C'est ainsi que l'on peut à peine distinguer *laud* et *lord*, *father* et *farther*.

Le professeur Helmholtz décrit comme il suit les lettres *r* et *l*. « Pendant que l'on prononce *r*, le courant est presque périodiquement interrompu par le tremblement de la partie molle du palais ou de la pointe de la langue, et nous obtenons alors un bruit intermittent, dont la vibration particulière est produite par ces interruptions mêmes. Quand on prononce la lettre *l*, les bords latéraux de la langue, mous et mobiles, produisent, non pas de complètes interruptions,

mais des oscillations du courant qui en font varier la force » (1).

Si ce sont les lèvres qui essayent la trille, on a comme résultat *brh*, son que les enfants aiment à faire entendre, mais qui, comme l'aspiration qui y correspond, ne joue guère de rôle dans le langage. Si on place la langue contre les dents, et que l'on fasse vibrer les deux bords latéraux de la langue, ou même un seul de ces bords, on entend le son de la lettre *l*. Cette lettre, aussi bien que le *r*, admettent aisément l'intonation.

Nous avons ainsi épuisé une catégorie de lettres qui ont toutes ce caractère commun, qu'elles peuvent être prononcées seules, et que l'on peut en prolonger le son tant que dure l'émission de voix. Chez les grammairiens grecs, elles sont toutes réunies sous le nom de *Hēmiphōna* ou semi-voyelles, tandis que les grammairiens sanscrits indiquent comme leur qualité spécifique que, lorsqu'on les prononce, les deux organes, l'actif et le passif, qui concourent nécessairement à la production de tous les bruits consonantaux, ne se touchent pas, mais se rapprochent seulement (2).

Arrêts ou muettes.

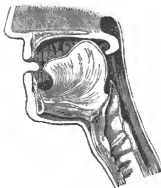
Nous sommes arrivés maintenant à la troisième et dernière catégorie de lettres, qui se distinguent de tou-

(1) *L. c.*, p. 116.

(2) Pâṇini, i, 1, 9, dit que *y, r, l, v* sont prononcés avec ishatsprishṭam, un léger contact; *ś, sh, s, h* avec vivṛitam, une ouverture, ou ishadvivṛitam, une légère ouverture, ou asprishṭam, sans contact.

tes les autres par ceci, que pour un instant elles arrêtent complétement l'émission du souffle. Les Grecs les appellent *aphōna*, muettes, parce qu'elles arrêtent la voix, ou, ce qui revient au même, parce qu'elles ne sont pas susceptibles d'intonation. Elles diffèrent toutefois des sifflements ou des aspirations rudes, qui résistent aussi à toute intonation. Tandis, en effet, que les sifflements sont des émissions de souffle, les muettes, en sont la suppression momentanée. Elles sont formées, comme disent les grammairiens sanscrits, par le contact complet des organes actifs et passifs. Elles n'exigeront que de très-courtes explications. Si nous portons la racine de la langue contre la partie molle du palais, nous entendons le bruit de la consonne *k*. Si nous portons la

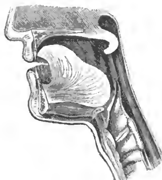
Fig. 20.



k

langue contre les dents, nous entendons le bruit de la consonne *t*. Si nous portons la lèvre inférieure contre la lèvre supérieure, nous entendons le bruit de la con-

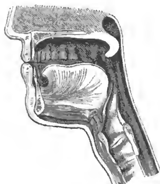
Fig. 21.



t

sonne *p*. Voici quelle est la différence réelle entre ces trois articulations : pour le *p*, c'est une surface plane

Fig. 22.



p

qui en frappe une autre, pour le *t*, une pointe qui frappe une surface plane; pour le *k*, c'est une surface ronde qui en frappe une concave. Ces trois contacts

principaux peuvent être modifiés presque indéfiniment, et cela, dans certains cas, sans changer d'une manière sensible l'articulation. Si nous prononçons *ku, ka, ki,* le point de contact entre la langue et le palais avance considérablement sans exercer une grande influence sur le caractère de la consonne initiale. On peut faire la même remarque pour le contact qui donne naissance au *t* (1). Là le point essentiel est que la langue frappe contre le mur formé par les dents. Mais ce contact peut s'effectuer de différentes manières :

1. En aplatissant la langue pour en amener le bord contre le bord alvéolaire antérieur du palais ;

2. En donnant à la langue une courbure convexe, jusqu'à en amener la surface inférieure contre la voûte palatine (c'est ainsi qu'on obtient les lettres linguales ou cacuminales du sanscrit) (2);

3. En donnant à la langue une courbure convexe, puis en en portant la surface supérieure contre le palais, tandis que la pointe vient s'appuyer contre les dents d'en bas (le *t* dorsal du bohémien);

4. En ouvrant légèrement les dents, puis en bouchant l'ouverture au moyen de la langue qui s'arrondit, ou qui vient s'appliquer contre les dents.

La plupart des langues n'ont qu'un *t*, le premier ou le quatrième ; quelques-unes en ont deux, mais nous trouvons rarement, dans un même dialecte, plus de

(1) Brücke, p. 38.

(2) Ce sont ces lettres que l'on a d'abord appelées *cérébrales*, par une mauvaise traduction du mot *mûrddhanya*, dénomination qu'ont répétée par inattention beaucoup d'indianistes, et que d'autres s'obstinent à conserver, sous prétexte que le terme est trop absurde pour pouvoir causer une méprise réelle. Brücke, p. 37.

deux espèces de dentales distinguées par la prononciation.

Si nous plaçons la langue dans une position intermédiaire entre le contact dental et le contact guttural, nous pouvons produire le son de différentes consonnes auxquelles s'applique le nom général de palatales. Le claquement que l'on peut produire en lançant la langue, de la position où se forment *ich* et *yea*, contre le palais, montre la possibilité d'un contact consonantal simple et d'une nature déterminée, analogue aux deux aspirations palatales. Ce contact, toutefois, est sujet à bien des modifications, et il oscille, suivant les dialectes, entre *ky* et *tsh*. La manière la plus naturelle d'obtenir le son de *ch* (c'est-à-dire *tsh*) dans *church*, dans l'italien *cielo*, est de placer la langue et les dents dans la position décrite plus haut pour la formation du *sh* dans *sharp*, puis d'arrêter le souffle par un contact complet entre la langue et le dos des dents. Quelques physiologistes, et parmi eux Brücke (1), soutiennent que le *ch*, en anglais, et le *c*, en italien, se composent de deux lettres, un *t* suivi d'un *sh*, et qu'il ne devrait pas être classé parmi les lettres simples. Cette assertion contient une certaine somme de vérité, laquelle, pourtant, a été très-exagérée, faute d'une observation assez attentive. On peut dire que le *ch* anglais se compose de la moitié de *t* et de la moitié de *sh;* mais ces deux demi-lettres ne donnent, comme total, qu'une consonne complète. Il y a comme un effort des organes pour prononcer le *t*, mais cet effort est contra-

(1) Brücke, p. 63. Il tient, toutefois, à distinguer ces consonnes concrètes de groupes de consonnes, tels que ξ, ψ.

rié ou modifié avant de pouvoir aboutir (1). Si les grammairiens sanscrits ont appelé diphthongues les voyelles *ê* et *ô*, parce qu'elles réunissent les caractères, l'une de l'*a* et de l'*i*, l'autre de l'*a* et de l'*u*, nous pourrions appeler le *ch* sanscrit une consonne-diphthongue, quoique ce terme même risquât de conduire à la fausse supposition qu'il y a là une double lettre, ce qui n'est réellement point le cas. Que l'articulation palatale peut être simple, c'est ce que l'on voit clairement dans les langues où, comme dans le sanscrit ancien et moderne, *ch* laisse brève une voyelle brève qui le précède, tandis que cette voyelle serait allongée par une consonne double.

Peu d'indianistes familiers avec les *Prâtiśâkhyas*, ouvrages où est décrite la formation des lettres, se hasarderaient à exprimer une opinion arrêtée sur la prononciation qu'ont pu avoir au juste, à telle ou telle époque de l'histoire de l'ancien sanscrit, les lettres dites palatales. Ces lettres ont pu être prononcées comme elles le sont maintenant, comme des consonnes-diphthongues; elles peuvent n'avoir pas plus différé des gutturales que *k* dans *kaw* ne diffère de *k* dans *key;* elles peuvent encore avoir été formées en élevant la partie convexe de la langue de manière à ce qu'elle s'aplatisse contre le palais, la partie postérieure de la langue étant dans la position du *k*, et la partie antérieure dans celle de l'*y*. Le *k*, tel qu'on l'entend quelquefois en anglais, dans *kind, card, cube, cow,* qui ont à peu près le son de *kyind, kyard, kyube, kyow,* peut nous donner une idée du passage de *k* à *ky*, et finale-

(1) Du Bois-Reymond, *Kadmus*, p. 213.

ment au *ch* de l'anglais, changement analogue à celui qui du *t* fait *ch*, comme dans *natura*, *nature* (où *tu* se prononce *tsheu*), ou du *d* fait un *j*, comme dans *soldier*, qui se prononce *soljer*, *diurnale* qui se change en *journal*. Dans les dialectes du nord du Jutland on entend distinctement un *j* après le *k* et le *g* toutes les fois que ces consonnes sont suivies de *æ*, *e*, *ø*, *o*; ainsi, par exemple, on prononce *kjæv'*, *kjær*, *gjekk*, *kjerk*, *skjell*, au lieu de *kæv'*, *kær*, etc. (1). Quoi qu'il en soit, nous devons admettre, dans le sanscrit et dans d'autres langues, une classe de palatales, qui sont des modifications, tantôt des gutturales, tantôt des dentales; nous devons admettre que la prononciation de ces lettres a varié, non-seulement à différentes époques de l'histoire d'une même langue, mais aussi dans les différentes localités où cette langue était parlée; que cependant ces lettres avaient un caractère assez marqué, assez bien défini pour mériter d'avoir une place à part et de comprendre, comme nous le verrons, le même nombre de subdivisions que les gutturales, les dentales et les labiales.

On ne s'aperçoit pas toujours que ces trois consonnes *k*, *t*, *p*, et leurs modifications, représentent en réalité deux effets tout à fait différents. Si nous prononçons la syllabe *ka*, l'effet produit sur l'oreille est très-différent de celui que donne la syllabe *ak*. Dans le premier cas, le bruit consonantal est produit par le mouvement de la langue et du palais qui ouvrent tout d'un coup le passage; dans le second, par les mêmes

(1) Voyez *Kuhn's Zeitschrift*, XII, 147.

organes qui le ferment. Ceci se sent encore mieux dans *pa* et dans *ap*. Avec *pa*, vous entendez le bruit de deux portes qui s'ouvrent, avec *ap* de deux portes qui se ferment. Dans *empire* vous n'entendez que la moitié d'un *p*; c'est avec *m* que la bouche se ferme, et le *p* n'est rien que le mouvement des lèvres qui se séparent. Dans le mot anglais *topmost* « supérieur », on n'entend non plus que la moitié d'un *p*; la bouche se ferme sur *p*, et ne s'ouvre que pour prononcer *m*. La même observation s'applique à chacun des deux *p* de *appui*, *appoint*, etc. C'est à ce titre que les lettres muettes ont été quelquefois appelées *dividuæ*, ou divisibles, par opposition à la première catégorie des lettres, pour laquelle n'existe pas la différence que nous venons de signaler; en effet, que je dise *sa* ou *as*, le son du *s* est le même.

Arrêts mous, ou Moyennes.

Nous aurions maintenant terminé notre revue de l'alphabet naturel, n'était que les arrêts consonantaux *k*, *t*, *p*, sont sujets à certaines modifications, qui, ayant une grande influence sur la formation du langage, méritent d'être considérées avec soin. Comment *k* se change-t-il en *g* et *ng*, *t* en *d* et *n*, *p* en *b* et *m*? On appelle *b* une moyenne, une lettre molle, une sonore, par opposition à *p*, que l'on appelle une ténue, une lettre forte, une sourde. Mais que signifient ces termes? Le nom de *ténue*, nous l'avons vu, a été donné par les Grecs à certaines lettres afin de marquer le contraste qu'ils apercevaient entre ces lettres et les aspirées; l'idée que les grammairiens voulaient expri-

mer était que les aspirées ont un son rude et âpre (1), tandis que les ténues sont fluettes, grêles, ou minces. Ceci ne nous aide pas beaucoup. « Molle » et « forte » sont des termes qui sans doute traduisent la différence sensible qu'il y a entre *b* et *p*, mais ils n'expliquent pas la cause de cette différence. « Sourde » et « sonore » sont des dénominations qui peuvent tromper, car *p* et *b* étant l'un et l'autre classés parmi les *muettes*, il est difficile de voir comment une lettre muette peut être sonore. Quelques personnes ont été si entièrement trompées par ce terme de *sonores*, qu'elles se sont imaginé que toutes les lettres dites sonores étaient nécessairement produites par des vibrations *toniques* des cordes vocales (2). Ceci est physiquement impossible; car, si nous essayions réellement de donner une intonation à *p* ou à *b*, ou bien nous détruirions le *p* et le *b*, ou bien notre effort pour produire un son musical n'aurait d'autre effet que de nous causer une suffocation. Sous le rapport de l'intonation, *p* et *b* sont également aphones ou muets. Mais voici à quel égard *b* diffère de *p* : quand il s'agit de prononcer *b*, le souffle est, pendant un instant, arrêté par la glotte, exactement comme il l'est quand on prononce *v* au lieu de *f*. Quelle est donc la différence entre le *w* de l'allemand et le *b*? C'est tout simplement que, pour la première de ces deux lettres, aucun contact n'a lieu, et par suite que le cours du souffle n'est pas interrompu un seul instant, qu'il n'y a pas de silence, tandis que la muette *b* exige le contact, un

(1) Brücke, p. 90. τῷ πνεύματι πολλῷ. Dion. Halic. R. von Raumer, *Die Aspiration*, p. 103.

(2) Funke, p. 685. Brücke, *Grundzüge*, p. 7. 89.

contact complet, et par suite amène une pause, toute courte que puisse paraître cette pause, de sorte que nous entendons clairement le souffle tout le temps qu'il lutte contre les lèvres qui se ferment sur lui. Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi les termes de douce et de forte, appliqués à *b* et à *p*, ne sont en aucune façon aussi inexacts qu'on l'a quelquefois supposé. Czermak, en faisant l'expérience que nous avons décrite plus haut, reconnut que les consonnes fortes (*muettes ténues*) chassaient le souffle bien plus violemment que les consonnes molles (*muettes moyennes*) (1). L'élan normal du souffle est certainement arrêté, tempéré, adouci, quand nous prononçons *b*; il ne vient pas frapper en droite ligne contre la barrière des lèvres; il hésite, pour ainsi dire, et, tandis qu'il s'avance lentement vers l'issue, il semble qu'il ait de la peine à franchir la glotte et à s'en détacher. C'est à ce léger son, causé non par aucune vibration rhythmique, mais seulement par un certain rétrécissement des cordes, que font allusion les quelques grammairiens qui appellent sonores ces consonnes muettes; cette dénomination ne peut avoir d'autre sens. Physiologiquement, la seule différence appréciable entre *p* et *b*, *t* et *d*, *k* et *g*, est que dans la première série de muettes la glotte est grande ouverte, tandis que dans la seconde elle est rétrécie, mais pas assez pour produire des sons musicaux.

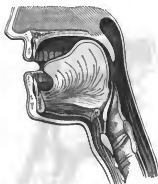
Arrêts nasaux.

En dernier lieu, *g*, *d*, *b*, peuvent être modifiés en *ng*, *n*, *m*. Pour ces trois nasales le contact est complet,

(1) *L. c.*, p. 9.

mais le souffle est arrêté, non pas brusquement, comme pour les ténues, mais de la même manière que

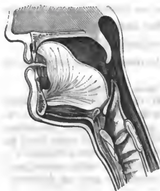
Fig. 23.



ng

pour les moyennes. En même temps le souffle passe, non pas à travers la bouche, mais à travers le nez. Il

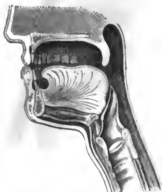
Fig. 24.



n

n'est pas nécessaire que le souffle soit chassé à travers le nez, aussi longtemps qu'est soulevé le voile qui sépare le nez du pharynx. De l'eau injectée dans le nez, tandis qu'on est en train de prononcer *n* et *m*, se pré-

Fig. 25.



m

cipite immédiatement dans la trachée-artère (1). Là où la maladie a rendu impossible ce mouvement du voile du palais, — Czermak a eu l'occasion d'observer un cas de cette nature (2), — les nasales pures ne peuvent être produites (3).

La nasale dite mouillée ou adoucie, et toutes les au-

(1) Czermak, *Wiener Akademie*, XXIV, p. 9.

(2) Funke, p. 681. Czermak, *Wiener Akademie*, XXIX, p. 173.

(3) Le professeur Helmholtz fait sur *m* et *n* les remarques suivantes : « *m* et *n*, par leur formation, ressemblent aux voyelles, en ce que ces deux lettres ne causent aucun bruit dans le tube buccal. Le tube buccal est fermé, et la voix s'échappe à travers le nez. La bouche forme seulement une cavité sonore, qui modifie le son. Si, d'en bas, nous écoutons des gens qui gravissent une colline et qui causent entre eux, ce sont les nasales *m* et *n* que nous entendons le plus longtemps. »

tres consonnes mouillées, sont produites par l'addition d'un *y* final, et ne doivent point être classées parmi les lettres simples.

Arrêts aspirés.

Pour la plupart des langues, les lettres décrites jusqu'ici suffiraient amplement ; mais dans les types du langage qui ont atteint l'organisation la plus riche et la plus développée ont été introduites et exprimées par des caractères spéciaux des distinctions nouvelles qui méritent quelque explication. Au lieu de prononcer une ténue comme elle devrait être prononcée, en coupant vivement et d'un seul coup le courant d'air qui sort du larynx, il est possible de retenir et de ramasser le souffle pour lui laisser faire une sorte d'explosion qui frappe l'oreille aussitôt que cesse le contact qui a donné naissance à la consonne. C'est de cette manière que nous formons les aspirées dures ou sourdes que nous trouvons dans le sanscrit et dans le grec, *kh, th, ph.*

Si, au contraire, nous prononçons *g, d, b,* et que nous permettions à l'esprit doux de se faire entendre aussitôt que cesse le contact, nous avons les aspirées molles, qui se rencontrent très-souvent dans le sanscrit, *gh, dh, bh.*

On a longuement discuté sur ces aspirées dures et molles. La question était de savoir si leur premier élément était vraiment un contact consonantal complet, ou si le contact était incomplet, et si les lettres que les organes voulaient produire n'étaient en réalité que l'esprit doux et l'esprit rude. Comme il n'y a plus moyen pour nous d'entendre les antiques Brahmanes

ou les anciens Grecs prononcer leurs aspirées dures, et comme il est certain que la prononciation, dans tous les pays et dans toutes les langues, change sans cesse, nous ne pouvons espérer tirer grand secours ni des Pandits ni des Grecs d'aujourd'hui. Les Brahmanes nos contemporains prononcent, dit-on, leur *kh,* leur *th,* et leur *ph* comme des ténues complètes, suivies de l'esprit rude. Ce qui approche le plus, nous assure-t-on, de leur *kh,* c'est le *kh* anglais dans *inkhorn,* et pourtant l'analogie ne peut être qu'incomplète, la ténue finissant ici une syllabe, tandis que l'aspirée en commence une autre. On a cité aussi la prononciation irlandaise de *kind, town, pig,* comme se rapprochant à certains égards de celle des aspirées dures du sanscrit. Dans les langues modernes de l'Inde où les lettres sanscrites sont transcrites en caractères persans, nous trouvons actuellement le *kh* représenté par deux lettres, *k* et *h,* jointes l'une à l'autre. Les Grecs modernes, au contraire, prononcent leurs trois aspirées comme des esprits, comme *h, th, f.* Les deux seuls points qu'il soit important d'éclaircir sont, à ce qu'il me semble, de savoir d'abord si ces aspirées, en grec et en sanscrit, étaient formées avec ou sans un contact complet, et, en second lieu, si elles étaient classées parmi les sourdes ou parmi les sonores. Les grammairiens sanscrits ne nous laissent, autant que j'en puis juger, aucun doute ni sur l'un ni sur l'autre de ces points. Les aspirées dures sont formées par un contact complet (sprishṭa), et elles appartiennent à cette classe de lettres pour lesquelles la glotte doit être complétement ouverte, c'est-à-dire à la catégorie des consonnes sourdes ou fortes. Ces deux points établis

mettent fin à toute spéculation sur ce sujet. Quel était au juste le son de ces lettres, c'est ce qu'il est difficile de déterminer, parce que les anciennes autorités varient dans leurs descriptions, mais il n'y a aucune incertitude quant à leur caractère physiologique. Elles étaient prononcées, disent les textes, avec une forte expiration (mahâprâṇaḥ); mais, ce trait leur étant commun avec les aspirées molles et les esprits rudes, ne peut pas constituer leur caractère dominant. Leur nom technique « sohsman », c'est-à-dire « avec du vent », peut admettre deux explications. « Vent » peut être pris dans le sens général de souffle, ou bien, — et c'est là l'explication la plus correcte, — dans le sens que ce terme a dans la grammaire sanscrite, où il désigne les huit lettres que l'on appelle « les vents », h, ś, sh, s, l'aspiration de la racine de la langue (Jihvâmûlîya), l'aspiration labiale (Upadhmânîya), l'aspiration neutre (Visarga), et la nasale neutre (Anousvâra). Ainsi quelques anciens grammairiens affirment que les aspirées dures sont les lettres fortes, k, t, p, avec les vents correspondants ou homorganiques (1); c'est-à-dire que kh égale k plus l'aspiration de la racine de la langue, th = t + s, ph = p + l'aspiration labiale. Au contraire, les aspirées molles, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, seraient produites par l'union des lettres molles g, d, b, avec l'esprit doux 'h. Il est tout à fait clair que la lettre 'h du sanscrit, qui n'est pas l'esprit rude, quoique par erreur on l'ait confondue constamment avec cet esprit, mais qui est une lettre sonore, n'a pu d'aucune ma-

(1) *Survey of Languages*, p. XXXII. Śâkala-prâtiśâkhya, XIII, 18.

nière former le second élément des aspirées dures. Ces lettres ont été formées, comme nous l'avons expliqué, au moyen du contact fort et entier, suivi par l'aspiration dure de chaque organe. Les objections que d'autres grammairiens soulèvent contre cette manière de voir ne portent pas sur les faits, mais seulement sur leur explication. Regardant toutes les lettres comme éternelles, ils ne peuvent en admettre le caractère composite, et par suite ils ne regardent et ne représentent pas l'aspiration comme un élément additionnel, mais comme une qualité extérieure, et ils prescrivent pour ces lettres une prononciation plus rapide, afin d'empêcher qu'il y ait entre elles et les autres consonnes aucune différence. Dans les autres lettres on peut regarder comme les trois éléments constitutifs l'endroit où naît le son, le contact plus ou moins complet, le degré d'ouverture ou de fermeture de la glotte; pour les aspirées, il convient d'ajouter un quatrième élément, le souffle ou l'aspiration. Les aspirées dures du sanscrit ne peuvent être considérées que comme les fortes *k, t, p,* modifiées par l'esprit rude, qui les suit immédiatement, et qui prend, suivant quelques auteurs, le caractère des aspirations gutturale, dentale et labiale.

Quant aux aspirées grecques, nous savons qu'elles appartenaient aux *aphōna*, c'est-à-dire qu'elles étaient formées par le contact complet. Elles n'étaient pas originairement *hēmiphōna* ou de simples aspirations, quoiqu'elles le soient devenues plus tard. Qu'elles étaient fortes, ou prononcées avec la glotte ouverte, c'est ce que nous pouvons inférer de leur notation primitive, telle que ΠΗ; et des formes où paraît le

redoublement, *ti-thē-mi*, *ké-chy-ka*, *pé-phy-ka* (1).

Il est plus difficile de déterminer la nature réelle des aspirées molles du sanscrit, *gh*, *dh*, *bh*. D'après certains grammairiens, elles seraient produites par l'union de *g*, *d*, *b*, avec 'h, qui est en sanscrit une lettre sonore, un esprit doux, mais légèrement modifié (2). Les mêmes grammairiens, toutefois, soutiennent que ces lettres ne sont pas formées entièrement avec la glotte fermée, ou comme des lettres sonores, mais que ces lettres et le *h* exigent que la glotte « soit à la fois ouverte et fermée ». Le sens de cette formule est assez obscur. Une lettre peut être ou sourde ou sonore, mais il est difficile qu'elle ait en même temps ces deux caractères, et le fait que non-seulement les quatre aspirées molles, mais encore le *h* simple, étaient considérés comme des sourdes-sonores semblerait indiquer que c'étaient plutôt des sons intermédiaires que des sons composés. Une chose est certaine, à savoir, que ni les dures aspirées ni les molles aspirées n'étaient primitivement de simples aspirations. Les unes et les autres supposent un contact complet, et diffèrent à ce titre des aspirations dures et molles qui prennent quelquefois leur place dans des langues apparentées au sanscrit.

Nous avons ainsi terminé notre revue, que j'ai rendue aussi générale que possible; je me suis abstenu d'insister sur aucune de ces lettres moins organiques qui sont particulières à tel ou tel idiome, à tel ou tel

(1) Raumer, *Aspiration*, 96. Curtius, *Griech. Etym.*, II, p. 11.

(2) Si l'alphabet sanscrit n'était pas d'une date relativement récente, le fait que le *ḍh* ou *ḷh* védique est représenté par une combinaison de *ḷ* et de *h* pourrait être cité à l'appui de cette théorie (ढ = ळ्ह).

dialecte — ou même à la prononciation de chaque individu. C'est l'attention excessive accordée à ces lettres plus ou moins spéciales, plus ou moins exceptionnelles, qui a rendu si compliqués, si inintelligibles la plupart des ouvrages sur la Phonétique. Si nous nous sommes rendu un compte exact, si nous nous sommes fait une idée claire des conditions normales des organes de la parole et de la manière dont ils produisent les voyelles et les consonnes, il nous sera aisé de distribuer les sons de tout nouveau langage que nous aurons à étudier dans les catégories établies sur une large et solide base. Faire ce travail, répartir dans les compartiments qu'a tracés la recherche physiologique les sons d'un langage donné, c'est l'office du grammairien et non plus du physiologiste. Mais, même dans ces études spéciales, il faut se garder de distinctions trop raffinées. Il est aisé d'apercevoir quelques nuances entre les lettres *k, t, p,* suivant qu'elles sont prononcées par un Anglais ou par un Allemand; chacune de ces langues n'a pourtant qu'une série de *ténues;* et quiconque s'obstinerait à vouloir classer comme différentes les lettres fortes de l'anglais et celles de l'allemand, à vouloir les représenter par des signes graphiques différents, ne réussirait qu'à produire une regrettable confusion. Les nations sémitiques ont des sons qui font défaut dans les langues indo-européennes, — ainsi les sons que Brücke a bien décrits comme *gutturales veræ,* les gutturales vraies; car les lettres que nous appelons communément gutturales, *k* et *g,* n'ont rien à faire avec la gorge, mais sont produites par la racine de la langue et la partie molle du palais. Mais le caractère de ces gutturales vraies, s'il est décrit d'une

manière exacte, comme il l'a été par Czermak, sera aisément saisi par le linguiste qui étudie l'hébreu ou l'arabe, pourvu qu'il ait acquis une notion claire de ce qu'on a heureusement appelé *l'Alphabet de la Nature*. Pour nous résumer, nous devons distinguer trois choses :

1° Ce dont les lettres sont formées ;
2° La manière dont elles sont formées ;
3° L'endroit où elles sont formées.

1. Les lettres sont formées :

a. De souffle vocalisé. Ce sont celles que j'appelle voyelles (Phōnéenta, pas de contact).

b. De souffle non vocalisé. Ce sont celles que j'appelle aspirations ou esprits (Hēmíphōna, contact léger).

c. De bruit articulé. Ce sont celles que j'appelle arrêts ou lettres d'arrêt (Áphōna, contact complet).

2. Les lettres sont formées :

a. En ouvrant largement les cordes vocales. Ce sont celles que j'appelle les lettres *dures* (psila, ténues, sourdes, aiguës, vivâraśvâsâghoshâḥ).

b. En rétrécissant les cordes vocales. Ce sont celles que j'appelle lettres *molles* (mesa, moyennes, sonores, samvâranâdaghoshâḥ). Cette distinction s'applique tout à la fois aux aspirations et aux arrêts, bien que l'effet produit diffère, comme nous l'avons indiqué, à certains égards.

3. Les lettres sont formées sur différents points par des organes actifs et passifs, les points normaux étant ceux qui sont marqués par le contact entre la racine de la langue et le palais, la pointe de la langue et les dents, les lèvres supérieure et inférieure, avec leurs différentes modifications.

ALPHABET PHYSIOLOGIQUE.

PLACES.	ASPIRATIONS OU ESPRITS.			ARRÊTS.		
	RUDE.	DOUX.	TRILLE.	DUR.	MOY.	NASAL.
1. Glotte.	ʻ haine	ʼ aine				
2. Racine de la langue et partie molle du palais.	ʻh loch (écoss.)	ʼh Tage (all.)	ṙ	k (kh)	g (gh)	ṅ (ng)
3. Racine de la langue et partie dure du palais.	ẏ ich (all.)	ẏ yeux	.	ch (chh)	j (jh)	ñ (ny)
4. Bout de la langue et dents. . .	s singe	z hasard	l	t (th)	d (dh)	n
5. Langue renversée et palais. . .	s chat	ẓ azure (angl.)	r	ṭ (ṭh)	ḍ (ḍh)	ṇ
6. Langue et bord des dents. . . .	th breath (angl.)	dh breathe –				
7. Lèvre inférieure et dents d'en haut.	f sauf	v vive				
8. Lèvres inférieure et supérieure.	. .	w Quell (all.)		p (ph)	b (bh)	m
9. Lèvres inférieure et supérieure arrondies.	ẇ which (angl.)	ẇ with (oui)				
	CONTINUES.			PROHIBITIVES OU EXPLOSIVES.		

APPENDICE A LA TROISIÈME LEÇON.

DE LA TRANSLITTÉRATION OU TRANSCRIPTION.

Ayant, dans de précédentes occasions, discuté le problème de l'application d'un alphabet commun à la transcription de toutes les langues (1), j'aurais, pour le moment, laissé entièrement de côté cette question si je n'avais été vivement pressé, à plusieurs reprises, de faire connaître mon opinion concernant d'autres alphabets qu'ont recommandés au public de puissants avocats. Personne n'a travaillé plus énergiquement à faire adopter un alphabet commun que le professeur Lepsius, de Berlin. Sans doute, à mes yeux, et aux yeux de juges beaucoup plus compétents, tels que Brücke, la base physiologique de son alphabet n'est pas à l'abri de la critique; cependant, quoique dans le champ limité des langues sur lesquelles je peux me former une opinion personnelle il se soit légèrement mépris sur la nature de certaines lettres et de certaines classes de lettres, je ne m'en réjouirais pas moins du succès même d'un alphabet imparfait, s'il avait quelque chance d'être généralement adopté. Si son alphabet pouvait devenir

(1) Proposals for a Missionary Alphabet in Max Müller's *Survey of Languages* (2e édition), 1855.

au moins l'alphabet dont useraient communément tous ceux qui s'occupent des langues africaines, il y aurait là un avantage réel pour cette nouvelle branche des études philologiques. Mais j'ai le regret de voir que, même en Afrique, ceux qui, comme le Dr Bleek, ont le plus vif désir de suivre le système adopté par le professeur Lepsius n'y arrivent pas, « à cause des trop grandes difficultés typographiques que présente le système » (1). S'il en est ainsi dans une imprimerie munie de presses à vapeur à Cape-town, ces difficultés ne seront-elles pas insurmontables à Neuherrnhut? Une autre objection, plus sérieuse encore, qu'a fait valoir aussi un linguiste qui a pourtant la plus grande envie de soutenir l'Alphabet des missionnaires, c'est que le système du docteur Lepsius, tel qu'il a été modifié par la *Church of England Society*, et la *Continental Missionary Society* a, depuis longtemps, cessé d'être un système uniforme. « Les Sociétés, dit le révérend Hugh Goldie, dans son *Dictionary of the Efik Language* (Glasgow, 1862), n'ont pas réussi à établir un système uniforme, dont l'alphabet du docteur Lepsius serait la base; suivant les langues, on s'en écarte pour tel ou tel son, et ainsi ce système cesse de pouvoir prétendre à l'uniformité. La Société de l'Église d'Angleterre emploie certaines notations que n'emploient pas les sociétés continentales, et *vice versâ*. Ce fait, il me semble, porte un coup fatal à l'une des prétentions du système, je veux dire à sa prétention d'être reçu comme un système universel de transcription. Dépouillé des avantages qu'il devrait aux services ren-

(1) Dr. Bleek, *Comparative grammar*, p. XII.

dus et jugé d'après ses mérites intrinsèques, il manque, selon nous, de simplicité. »

Ce sont là des objections sérieuses. Cependant je les aurais volontiers écartées et j'aurais soutenu le système du professeur Lepsius si, pendant tant d'années qu'il a été sous les yeux du public, j'avais pu reconnaître, à des signes certains, qu'il prenait racine, ou tout au moins qu'il faisait ces progrès lents et silencieux qui seuls garantissent l'avenir. Ce qui, je crois, en a le plus empêché le succès, c'est le ton d'autorité avec lequel on a essayé d'imposer, de haute lutte, ce système aux savants et aux missionnaires, dont beaucoup, chacun dans le cercle de ses études spéciales, étaient mieux en mesure de saisir les défauts du système que son auteur ou que ses patrons (1). Si je me suis montré peu disposé, pour mon compte, à adopter l'alphabet du professeur Lepsius, ce n'est point par prédilection pour mon propre *Alphabet des missionnaires :*

(1) On trouve chez le professeur Lepsius quelques remarques intéressantes sur les claquements de langue des idiomes africains. Le Révérend J.-L. Döhne, auteur d'un *Zulu Kafir Dictionary*, se prononça contre la proposition qu'avait faite le Dr Lepsius d'écrire les claquements avant les lettres qui les accompagnaient. Il fit valoir en même temps, à l'appui de son opinion, certains arguments étymologiques. Que répond le professeur de Berlin au missionnaire d'Afrique ? Je cite la réplique du professeur Lepsius ; si elle n'a pas convaincu son humble adversaire, il a dû, au moins, en rester confondu et interdit. « C'est, dit Lepsius, comme si de ce fait que le sanscrit लेढि *let'i* (sic), «il lèche», est composé de *lih* लिह् et de ति *ti*, nous voulions conclure, que le t' (sic), ne doit pas être prononcé comme th, mais comme ht (sic). » En quoi le changement du h et du t sanscrits en ḍ' (ढ ḍh, non ṭh) a du rapport avec les arguments qu'a fait valoir M. Döhne contre le système proposé pour la transcription des claquements de langue, c'est ce que, sans doute, peu des missionnaires africains seront en état de comprendre.

je l'ai prouvé en adoptant, quand j'écris en anglais, le système de transcription que nous devons à Sir William Jones. Mon propre système était, dans toute la force du terme, un système destiné aux missionnaires. Mon but était de composer, s'il y avait moyen, un alphabet qui pût rendre toutes les variétés de son susceptibles d'une détermination physiologique, sans exiger un seul caractère nouveau ou artificiel. Comme dans la plupart des idiomes nous ne trouvons, outre les sons ordinaires qui peuvent être exprimés au moyen des caractères ordinaires, qu'une ou au plus deux modifications spéciales qui affectent certaines classes de lettres, j'ai proposé d'employer des italiques comme signes d'un premier degré de modification, et de petites capitales comme signes de modifications plus radicales, d'un second degré de modification. C'est ainsi que, le sanscrit possédant, outre les dentales ordinaires, t, th, d, dh, les lettres nommées linguales, j'ai proposé que ces linguales fussent imprimées en italiques, *t*, *th*, *d*, *dh*; on remplacerait ainsi, par des caractères que possèdent toutes les imprimeries, les signes ordinairement employés dans les livres savants, mais que leur complication rend plus difficiles, t' th', d', dh', ou t̲, t̲h̲, d̲, d̲h̲. Comme nous trouvons en arabe, outre les dentales ordinaires, une autre série de linguales, j'ai proposé de rendre aussi ces linguales par des italiques. Ces italiques étaient seulement destinées à montrer que les dentales imprimées en italiques devaient être distinguées des dentales ordinaires. Ceci aurait suffi pour les personnes qui ne connaissent pas le sanscrit ou l'arabe, tandis qu'Indianistes et Arabisants n'auraient pu avoir aucun doute sur la classe de dentales modifiées que

l'on aurait voulu représenter en sanscrit et en arabe par cette notation. Si pour certaines lettres il faut noter plus d'une modification, comme par exemple pour t, s, n, r, alors on aurait recouru aux minuscules, et ce serait seulement dans des cas très-rares et, si l'on peut ainsi parler, à la dernière extrémité qu'une marque diacritique additionnelle aurait été exigée pour une troisième modification d'un type commun. Si, grâce à la libéralité princière d'une société opulente, la *Church Missionary Society*, des fontes complètes de caractères compliqués et dispendieux doivent être accordées en présent à toute imprimerie qui les demandera, il n'est plus besoin d'italiques ni de petites capitales, — simples expédients, qui ne pouvaient avoir de valeur que pour de pauvres missionnaires désireux d'obtenir avec le moins de frais possible les résultats les plus avantageux (1). Il est curieux, toutefois, qu'en dépit de toutes les objections qu'on a faites à l'usage systématique des italiques, les italiques foisonnent presque partout, tout à la fois en Angleterre dans les ouvrages de philologie, et à l'étranger dans les publications des missionnaires, tandis que jusqu'ici je n'ai que bien rarement rencontré l'ō̤ du *Church Missionary Alphabet* au lieu de la voyelle qui se trouve dans le mot français *cœur*, ou le s̤ du même alphabet pour la lettre sanscrite que Sir W. Jones écrivait sh.

Dans le cercle des langues auxquelles je prends un intérêt plus immédiat, les langues de l'Inde, l'adoption de l'alphabet patronné par la *Church Missionary Society* paraît maintenant, après les efforts de Sir

(1) Voyez Resolution 2, adoptée le 26 d'août, 1861, à Church Missionary House, Londres.

Charles Trevelyan, tout à fait invraisemblable, et je ne pense pas non plus que des gens dans la position des Hindous modernes veuillent se contenter d'un pis-aller tel que les italiques et les minuscules. Vivant en Angleterre et écrivant surtout pour l'Angleterre et pour l'Inde, je me suis naturellement décidé à suivre le système qui a été si modestement proposé par Sir William Jones dans le premier volume des *Asiatic Researches*, et qui depuis, avec de légères modifications qui n'ont pas été toujours des perfectionnements, a été adopté par les plus grands orientalistes de l'Inde, de l'Angleterre et du continent. En lisant cet essai, écrit il y a environ quatre-vingts ans, on est surpris de voir quelle connaissance approfondie l'auteur possédait de tout ce qui est réellement essentiel, soit dans l'analyse physiologique, soit dans la définition philologique de l'alphabet. Je ne crois pas que les critiques du professeur Lepsius soient justes quand il impute à Sir W. Jones « une connaissance imparfaite de l'organisme général des sons, et de la distinction des sons qu'il s'agissait de représenter. » Je ne puis non plus blâmer le fondateur distingué de la Société asiatique à cause de la manière imparfaite dont il a parfois appliqué ses principes, considérant combien il est difficile à un savant de sacrifier ses principes à des considérations d'une nature plus pratique.

Les points sur lesquels je diffère de Sir W. Jones sont de très-peu d'importance. Ces différences naissent de l'habitude plutôt que d'un désaccord sur les principes. Je renoncerais bien volontiers à ce que j'ai pu croire des améliorations, si par ce sacrifice je pouvais hâter le moment où les Indianistes de l'Angleterre et

de l'Inde s'accorderont pour employer un même système de transcription. Je me réjouis de voir que dans la seconde édition de son *Alphabet modèle* le professeur Lepsius a reconnu qu'au point de vue de la pratique le système de Sir W. Jones possède à plusieurs égards une supériorité réelle et d'importants avantages. Je pense qu'il trouvera aussi que son propre système peut recevoir de nouveaux perfectionnements, ou, en tout cas, avoir de meilleures chances de succès en Europe aussi bien que dans l'Inde, s'il se rapproche de plus en plus de cet excellent modèle. Le tableau ci-joint fera mieux ressortir cette vérité que tout commentaire.

ALPHABET SANSCRIT

transcrit par Sir W. Jones, par Max Müller dans le *Missionary Alphabet*, et par les auteurs du *Church Missionary Alphabet*.

	Sir W. Jones.	Max Müller.	Missionary Alphabet.	Church Miss. Alphabet.		Sir W. Jones.	Max Müller.	Missionary Alphabet.	Church Miss. Alphabet.
अ	a	a	a	a	ॡ	lrī	ḷī	l̇î	ḹ
आ	á	ā	â	ā	ए	é	e	ê	ai ou ē
इ	i	ĭ	i	i	ओ	ó	o	ô	au ou ō
ई	í	ī	î	ī	ऐ	ai	ai	âi	âi
उ	u	u	u	u	औ	au	au	âu	āu
ऊ	ú	ū	û	ū	क	c	k	k	k
ऋ	ri	ṛi	ṙi	ṛ	ख	c'h	kh	kh	k' ou kh
ॠ	rí	ṛī	ṙî	ṝ	ग	g	g	g	g
ऌ	lri	ḷi	l̇i	ḷ	घ	g'h	gh	gh	g' ou gh

	Sir W. Jones.	Max Müller.	Missionary Alphabet.	Church Miss. Alphabet.		Sir W. Jones.	Max Müller.	Missionary Alphabet.	Church Miss. Alphabet.
ङ	ṅ	ṅ	ɴ	ṅ	ब	b	b	b	b
च	ch	ch	*k*	k̓ ou č	भ	b'h	bh	bh	b' ou bh
छ	ch'h	chh	*kh*	k̓' ou čh	म	m	m	m	m
ज	j	j	*g*	ģ ou ǰ	ह	h	h	h	h
झ	j'h	jh	*gh*	ģ' ou jh	य	y	y	y	y
ञ	ṅy	ñ	*n*	ṅ	र	r	r	r	ṛ ou r
ट	t́	ṭ	*t*	ṭ	ल	l	l	l	l
ठ	t́'h	ṭh	*th*	ṭ' ou ṭh	व	v	v	w	v
ड	d́	ḍ	*d*	ḍ	श	ś	ś	*s*	ŝ ou χ
ढ	d́'h	ḍh	*dh*	ḍ' ou ḍh	ष	sh	sh	sh	ṣ ou š
ण	ṅ	ṇ	*n*	ṅ	स	s	s	s	s
त	t	t	t	t	:	h (l')	ḥ	*h*	:
थ	t'h	th	th	t' ou th	◡	ṅ	ṁ	*m*	~
द	d	d	d	d	+	—	χ	—	)(
ध	d'h	dh	dh	d' ou dh	)(	—	φ	—	)(
न	n	n	n	n	ळ	—	ḷ	*l*	ḷ
प	p	p	p	p	ळ्ह	—	ḷh	—	—
फ	p'h	ph	ph	ṗ ou ph					

QUATRIÈME LEÇON.

LES CHANGEMENTS PHONÉTIQUES.

Richesse ou pauvreté des différents alphabets. — Influences diverses qui modifient les sons alphabétiques. — Statistique du nombre des consonnes dans les principales langues. — Articulation imparfaite. Exemples de diverses consonnes qui manquent en différentes langues. Impuissance de certaines peuplades et nations à prononcer certaines lettres, et à distinguer certains sons. Les changements phonétiques, divisés en deux classes : les uns sont dus à la paresse et produits par un relâchement des muscles ; les autres sont l'effet du développement dialectal et de certaines idiosyncrasies phonétiques. Exemples de ces variations dialectales dans les langues aryennes : hypothèse pour en expliquer l'origine. — Corruption phonétique. Effets divers produits par la tendance qui existe chez les hommes à simplifier le travail de la parole. Origine des consonnes doubles et des voyelles initiales euphoniques.

Les recherches dont j'ai exposé devant vous le résultat dans ma dernière leçon vous ont fait connaître les matériaux dont disposaient les premiers architectes du langage. Ces matériaux peuvent sembler peu abondants auprès des vocables sans nombre que contiennent les innombrables langues et dialectes qu'ils ont servi à construire, et il n'eût pas été difficile d'y faire maintes additions, si nous avions assigné une place et

un nom indépendants à toutes les légères variétés de son qu'il est possible de produire, ou que l'on peut découvrir dans le parler des diverses races du globe. Cependant, si peu nombreux que soient les éléments alphabétiques, il n'y a que peu de langues qui les emploient tous. Quand nous trouvons des alphabets très-riches, comme en Hindoustani et en anglais, c'est que des langues différentes se sont mêlées, dont chacune a gardé, pendant un temps, ses particularités phonétiques. C'est parce que le français est du latin parlé non-seulement par des Romains de province, mais aussi par des Francs de la Germanie, que son dictionnaire renferme des mots commençant par *h* et par *gui*. Ces mots sont dus à des gosiers germaniques ; ils appartiennent à l'alphabet teutonique, et non à l'alphabet romain. Ainsi *haïr* à la même origine que le mot anglais *to hate; hameau* que *home; hâter* que *to haste ; déguiser* que *wise; guile* (vieux français) que *wile; guichet* que *wicket.* C'est parce que l'anglais est du saxon parlé non-seulement par des Saxons, mais aussi par des Normands, que nous y entendons plusieurs sons qui ne se rencontrent dans aucun autre dialecte teutonique. Le son de *u* dans l'anglais *pure* n'est pas un son teutonique ; il a pris naissance dans l'effort que faisaient les Anglo-Saxons pour imiter l'*u* français dans *pure* (1). La plupart des mots anglais dans lesquels se trouve ce sou dérivent du français et du latin, comme par exemple *duke* (duc), *during* (durer), *beauty* (beauté, bellitas), *nuisance* (nocentia). Cependant, une fois naturalisé en Angleterre, ce son s'est introduit

(1) Fiedler, *Englische Grammatik*, I, pp. 118 et 142.

aussi dans des mots saxons; c'est-à-dire les Normands prononcèrent comme *yu* (qu'il faut figurer par *iou* pour des oreilles françaises) la combinaison des lettres *eów* et *eaw* de l'anglo-saxon: c'est ainsi que *cneów* est devenu *knew* « je connus », *feawa* « peu de » *few*, *deáw* « rosée » *dew*, *hiw* « teinte, couleur » *hue* (1).

Les sons de *ch* et de *j* en anglais sont des sons romans ou normands plutôt que teutoniques, bien que, une fois admis en anglais, ils aient influé sur beaucoup de mots d'origine saxonne. Ainsi *cheer* dans notre expression *good cheer* « bonne chère » est le français *chère*, le bas-latin *cara* (2); *chamber* est *chambre, camera; cherry* (en anglo-saxon *cirse*) est le français *cerise*, le latin *cerasus; to preach* est le français *prêcher*, le latin *prædicare; to forge* est le français *forger*, le latin *fabricare*. De même *joy* vient de *joie*, *gaudium; judge* de *juge*, *judex*, etc. Les mêmes sons ont pénétré également dans des mots saxons, particulièrement devant *e* et *i*, mais aussi devant d'autres voyelles. En voici quelques exemples: *choose* « choisir », l'anglo-saxon *ceósan*, l'allemand *kiesen; chew* « mâcher », l'anglo-saxon *ceowan*, l'allemand *kauen; child* « enfant », remplaçant dès le temps de Layamon (vers la fin du douzième siècle) l'ancien anglo-saxon *cild; cheap* « à bon marché », l'anglo-saxon *ceap; birch* « bouleau »; *finch* « pinson »; *speech* « parole »; *much* « beaucoup », etc.; *thatch* « chaume », l'anglo-saxon *theccan;*

(1) Cf. Marsh, *Lectures on the English Language* (2e série), p. 65.

(2) *Cara*, en espagnol, et *chière*, dans le vieux français, signifient « visage »; Nicot dit « avoir la chère baissée ». Ce mot a pris plus tard le sens de « accueil, réception hospitalière. » Cf. Diez, *Lexicon Etymologicum*, au mot *cara*.

watch « veiller », l'anglo-saxon *weccan* (ces mots ont, dans le dialecte écossais, les formes *theek* et *waik*); *bridge* « pont », l'anglo-saxon *brycg*, l'allemand *Brücke; edge* « bord », l'anglo-saxon *ecg*, l'allemand *Ecke; ridge*, originairement « échine », l'anglo-saxon *hrycg*, l'allemand *Rücken*.

Le son mou de *z*, dans *azure*, et de *s*, dans *vision*, est également une importation romane.

Les mots, au contraire, dans lesquels se rencontre le *th* sont saxons, et les Normands durent tâcher de les prononcer de leur mieux; et, à en juger d'après l'orthographe des manuscrits, ils semblent avoir prononcé *d* au lieu de *th*. La même remarque s'applique aux mots dans lesquels entrent *wh*, originairement *hv*, et *ght*, originairement *ht;* par exemple, *who, which* « qui », *bought* « acheté », *light* « lumière », *right* « droit ». Ces mots sont de pur saxon, et le dialecte écossais conserve encore le son guttural primitif du *h* devant le *t*.

Le dialecte O Tyi-herero n'a ni *l* ni *f*, ni les sifflantes *s*, *r*, *z*. La prononciation de ce dialecte ressemble à un bégayement d'enfant, par suite de la coutume qu'ont les *Va-herero* de faire limer en partie les dents de devant de leur mâchoire supérieure, et de se faire sauter les quatre dents correspondantes de la mâchoire inférieure. C'est là peut-être ce qui est cause que le O Tyi-herero a deux sons semblables au son rude et au son mou du *th* et du *dh* en anglais (ils sont écrits *s*, *z*) (1).

Il y a des langues qui rejettent certaines lettres qui

(1) Sir G. Grey's *Library*, I, 167.

nous sembleraient à nous presque indispensables, et il y en a d'autres où même les distinctions normales entre les gutturales, les dentales et les labiales, ne se marquent pas encore clairement. Nous sommes si habitués à regarder *pa* et *ma* comme étant les articulations les plus naturelles, que nous avons peine à concevoir qu'une langue puisse en être dépourvue. Que de fois n'avons-nous pas entendu répéter que, dans toutes les langues du monde, les noms de *père* et de *mère* sont dérivés du premier cri de reconnaissance qu'un petit enfant peut articuler, et que, dans ce premier âge, un enfant ne saurait articuler d'autres sons que ceux qui sont formés par la simple ouverture ou fermeture des lèvres? Et pourtant c'est un fait que jamais les Mohawks (dont j'ai connu à Oxford un spécimen intéressant) n'articulent avec les lèvres, ni dans le bas âge, ni plus tard, quand ils sont grands. Ils n'ont ni *p*, ni *b*, ni *m*, ni *f*, ni *v*, ni *w*, ni aucune labiale que ce soit. Leur nom même de « Mohawk » semble contredire cette assertion, mais ce nom n'est pas un mot de leur langue et leur a été donné par leurs voisins. Ils ne sont pas les seuls qui tiennent toujours la bouche ouverte, et qui s'abstiennent de prononcer des labiales (1). Cette particularité leur est commune avec cinq autres tribus, qui composent avec eux les Six-Nations, savoir, les *Mohawks*, les *Senekas*, les *Onandagos*, les *Oneidas*, les *Cayugas* et les *Tusca-*

(1) Brosses, *Formation mécanique des langues*, I, p. 220 : « La Hontan ajoute qu'aucune nation du Canada ne fait usage de la lettre *f*, que les Hurons, à qui elles manquent toutes quatre (B, P, M, F), ne ferment jamais les lèvres. » F et S manquent au dialecte de Rarotanga. Cf. Hale, p. 232.

roras. Les Hurons n'ont pas non plus de labiales, et il y a d'autres dialectes en Amérique auxquels elles manquent également (1).

Il est rare que les sons gutturaux manquent entièrement dans une langue : parfois, comme dans la famille sémitique, ce sont eux qui jouent le rôle le plus important, et alors ils sont représentés par une nombreuse série de lettres. Plusieurs langues ne font pas la distinction entre *k* et *g* (2); quelques-unes n'ont que *k*, d'autres ont seulement *g*. Le son dur de *g*, comme dans l'anglais *gone* « allé », ou dans le français *gomme*, celui de la lettre anglaise *j* (dje) dans *jet*, et du *z* dans *zone*, sont souvent entendus dans le cafre, mais n'existent pas dans l'alphabet du sechuana (3).

Il y a un petit nombre d'idiomes, cités par Bindseil comme étant entièrement dépourvus de sons gutturaux, par exemple, celui des îles de la Société (4); et il s'est mal rencontré qu'un des premiers noms anglais que les indigènes de ces îles aient eu à prononcer fût celui du capitaine Cook, qu'ils ne pouvaient appeler que

(1) Voir Bindseil, *Abhandlungen*, p. 368. L'idiome mixteca n'a pas les lettres *p*, *b*, *f*; le mexicain n'a pas *b*, *v*, *f*; le totonaca, le kaigani (Hâidah) et le thlinkit sont également dépourvus des mêmes lettres (Pott, *Et. F.*, II, 63); le hottentot n'a ni *f*, ni *v* (Sir George Grey's *Library*, I, p. 5); les idiomes de l'Australie n'ont pas non plus ces deux lettres (*Ibid.*, II, 1, 2). Beaucoup des assertions de Bindseil, relatives à la présence de certaines lettres dans certains dialectes ou à leur absence, demandent à être contrôlées, étant fondées principalement sur le *Mithridate* d'Adelung.

(2) Sur la confusion qui a existé pendant une certaine époque, dans l'alphabet latin, entre le *k* et le *g*, voyez Corssen, *Aussprache, Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, pages 5 et 39.

(3) Bindseil, *ibid.*, 344. *Mithridate*, I, 632, 637.

(4) *Appleyard*, p. 50.

Toute. On dit que les sons gutturaux manquent également aux dialectes des îles Hawaii et Samoa (1). Ici cependant le *k* est indiqué par un hiatus ou un effort pour prendre haleine, comme dans *ali'i* pour *aliki*, *'a'no* pour *kakano* (2).

Les dentales semblent exister dans toutes les langues (3). Cependant le *d* n'est jamais employé en chinois, non plus que dans le mexicain, le péruvien et plusieurs autres dialectes de l'Amérique (4). Le *n* manque au langage des Hurons (5), et de plusieurs autres tribus américaines. Le *s* manque aux dialectes australiens (6), et à plusieurs des idiomes polynésiens, dans lesquels il est remplacé par *h* (7). Ainsi, dans le tonga, nous trouvons *hahake* pour *sasake;* et dans l'idiome de la Nouvelle-Zélande, *heke* pour *seke*. Dans le rarotonga, le *s* est entièrement perdu, comme dans *ae* pour *sae*. Lorsque le *h* remplace un *s* primitif, ce *h* a un son sifflant et particulier que les uns ont représenté par *sh*, d'autres par *zh*, d'autres par *he* ou *h'*, ou simplement par *e*. Ainsi le mot *hongi*, du samoa *songi*, qui

(1) Hale, p. 232.

(2) Pour éviter toute confusion, il peut être utile de rappeler que dans toute la Polynésie tous les principaux groupes d'îles, excepté les îles Samoa, sont connus des indigènes des autres groupes sous le nom de la plus grande île qui s'y trouve. Ainsi les *îles Sandwich* sont appelées *Hawaii;* les *îles Marquises, Noukahiva;* les *îles de la Société, Tahiti;* le groupe des *îles Gambier, Mangareva;* les *îles des Amis, Tonga;* l'*archipel des Navigateurs, Samoa* (toutes), voir Hale, pp. 4, 120; les *îles Hervey, Rarotonga;* l'*archipel Bas ou Dangereux, Paumotu;* l'*île Bowditch* est *Jakaafo*.

(3) Bindseil, *ibid*., p. 358.

(4) *Id*., *ibid*., p. 365.

(5) *Id*., *ibid*., p. 334.

(6) Sir George Grey's *Library*, II, 1, 3.

(7) Hale, *ibid*., p. 232.

signifie « saluer en pressant le nez », a été écrit par des personnes différentes, *shongi*, *ehongi*, *heongi*, *h'ongi* et *zongi* (1).

Mais, même en restant sur un terrain qui nous est plus familier, nous trouvons qu'une langue aussi parfaite que le sanscrit n'a pas de *f*, ni de sifflantes molles, ni *e*, ni *o* brefs; le grec n'a ni *j*, ni *w*, ni *f*, ni sifflantes molles; le latin n'a pas non plus de sifflantes molles, ni θ, ni φ, ni χ. L'anglais n'a pas d'aspirations gutturales comme celles qui terminent les syllabes *ach* et *ich* en allemand. Le haut-allemand n'a pas de *w* comme le *w* anglais dans *wind* « vent », ni *th*, *dh*, *ch*, ni le *j* anglais. Tandis que le sanscrit n'a pas de *f*, l'arabe n'a pas de *p*. *F* ne manque pas seulement aux langues qui n'ont aucune articulation labiale, mais nous chercherions en vain cette lettre en finnois (malgré ce nom lui-même qui a été donné par les peuplades voisines) (2), en lithuanien (3), dans les dialectes des Tziganes ou Bohémiens, dans le tamoul, le mongol, quelques-uns des dialectes tartares, le barman, etc. (4).

C'est un fait bien connu que, non-seulement des individus, mais des nations tout entières éprouvent de la difficulté à prononcer la lettre *r*. Aucun Chinois qui parle la langue classique ne prononce jamais cette lettre. Ils disent *Ki li sse tu* au lieu de *Christ; Eulopa* au lieu d'*Europe; Ya me li ka* au lieu d'*Amérique*.

(1) Hale, pp. 122, 234.

(2) Pott, *Etymologische Forschungen*, II, 62.

(3) « *F* ne se rencontre dans aucun mot de pur slave. » — Brücke, *Grundzüge*, p. 34.

(4) Bindseil, p. 289.

D'où il suit que ni *Mandarin*, ni *Sericum* ne peuvent être des mots chinois : le premier est le sanscrit *mantrin* « conseiller » ; le second est dérivé de *Seres*, nom donné aux Chinois par leurs voisins (1). *R* manque également au langage des Hurons, des Mexicains, des Othomi, et à d'autres dialectes américains ; au cafre (2), et à plusieurs idiomes de la Polynésie (3). Dans les langues polynésiennes, *Christ* se prononce *Kalaisi*, et aussi *Karaita* et *Keriso*. *R* permute souvent avec *l*, mais *l* de son côté est un son inconnu en zend, dans les inscriptions cunéiformes (4), dans le japonais (du moins dans plusieurs de ses dialectes), et dans plusieurs idiomes de l'Amérique et de l'Afrique (5).

Il serait intéressant de dresser une statistique plus étendue de la présence de certaines lettres dans certaines langues ou de leur absence : la simple énumération même du total des consonnes et des voyelles dans les alphabets des différents peuples pourrait donner des résultats curieux. Je me contenterai de présenter ce tableau pour un petit nombre de langues :

L'*hindoustani*, qui admet des mots sanscrits, persans, arabes et turcs, a 48 consonnes, sur lesquels il

(1) Pott, *Deutsche Morgenländische Gesellschaft*, XII, 453.

(2) Boyce, *Grammar of the Kafir Language*, éd. Davis, 1863, p. VII. Le *r* se trouve dans le sechuana. Les Cafres prononcent *l* au lieu de *r* dans les mots étrangers. Ils ont cependant les trilles gutturaux. Cf. Appleyard, *The Kafir Language*, p. 49.

(3) Les idiomes de la Nouvelle-Zélande, de Rarolonga, de Mangareva, de Paumotu, de Tahiti et de Noukahiva ont *r* ; ceux de Fakaafo, de Samoa, de Tonga et de Hawaii ont *l*. — Voir Hale, *ibid.*, p. 232.

(4) Cf. Sir H. Rawlinson, *Behistun*, p. 146. Spiegel. *Parsi Grammatik*, p. 34.

(5) Bindseil, p. 318 ; Pott, *ibid.*, XII, 453.

y en a 13 qui sont des aspirées, des nasales et des sifflantes du sanscrit classique, et 14 qui sont des lettres arabes.

Le *sanscrit* a 37 consonnes, ou 39, si nous comptons le *l* et le *lh* védiques.

Le *turc*, qui admet des mots persans et arabes, a 32 consonnes, dont 25 seulement appartiennent réellement au turc.

Le *persan*, qui admet des mots arabes, a 31 consonnes, dont 22 appartiennent au persan, les autres à l'arabe.

L'*arabe* a 28 consonnes.

Le *cafre* (zulu) a 26 consonnes, outre les claquements de langue.

L'*hébreu* a 23 consonnes.

L'*anglais* a 20 consonnes.

Le *grec* a 17 consonnes, dont 3 sont composées.

Le *latin* a 17 consonnes, dont 1 est composée.

Le *mongol* a 17 ou 18 consonnes.

Le *finnois* en a 11.

Le *polynésien* a de son propre fonds 10 sons de consonnes; aucun des dialectes polynésiens n'en a plus, beaucoup en ont moins (1).

Quelques idiomes *australiens* en ont 8, avec trois variations (2).

Les dialectes de la *Mélanésie* sont plus riches en consonnes. Le plus pauvre, le *duauru*, en a 12; d'autres ont 13 et 14 consonnes, et même davantage (3).

(1) Cf. Hale, p. 231; Von der Gabelentz, *Abhandlungen der Philologisch-Historischen Classe der Königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, vol. III, p. 253. (Leipsick, 1861.)

(2) Hale, p. 482.

(3) Voir Von der Gabelentz, *ibid.*

Mais ce qui est encore plus curieux que de voir certaines langues ou familles de langues posséder certaines lettres ou en être privées, c'est l'incapacité où sont quelques races de faire une distinction, soit en entendant parler, soit en parlant, entre quelques-unes des lettres organiques de notre alphabet. Il semblerait qu'il n'y a pas deux consonnes plus distinctes que *k* et *t*. Pourtant dans la langue des îles Sandwich, ces deux sons se confondent, et il semble impossible à un étranger de dire si ce qu'il entend est un son guttural ou un son dental. Le même mot est écrit avec un *k* par les missionnaires protestants, et avec un *t* par les missionnaires catholiques. Il faut des mois de travail patient pour apprendre à un jeune Hawaien la différence entre *k* et *t*, entre *g* et *d*, entre *l* et *r*. Le même mot varie dans les dialectes des îles Hawaii jusqu'à être transcrit *koki* et *hoi*, *kela* et *tea* (1). En adoptant le mot anglais *steel* « acier », les Hawaiens ont rejeté le *s*, parce qu'ils ne prononcent jamais deux consonnes ensemble; ils ont ajouté un *a* final, parce qu'ils ne terminent jamais une syllabe par une consonne, et ils ont changé le *t* en *k* (2). C'est ainsi que *steel* est devenu *kila*. Une pareille confusion entre deux consonnes aussi importantes que *k* et *t* serait la mort d'une langue comme l'anglais. Aucune distinction n'existerait plus entre *carry* « porter » et *tarry* « séjourner, rester

(1) *The Polynesian*, octobre 1862.

(2) Buschmann, *les Iles Marquises*, p. 103; Pott, *Etym. Forsch.*, II, 138. « En hawaien, les indigènes ne font aucune distinction entre *t* et *k*, et, dans la langue écrite, les missionnaires ont adopté cette dernière lettre, mais à tort, car l'élément est en réalité le *t* polynésien. » — Hale, VII, p. 234.

en arrière », entre *car* « chariot » et *tar* « goudron, » entre *key* « clef » et *tea* « thé », entre *neck* « cou » et *net* « filet ». Cependant l'idiome hawaien lutte avec succès contre ces désavantages, et a subi l'épreuve d'une traduction de la Bible, sans être trouvé insuffisant. Physiologiquement nous ne pouvons expliquer cette confusion que par un vice ou une mollesse d'articulation, le plat de la langue allant frapper le milieu du palais entre les points où *k* et *t* prennent naissance, et produisant ainsi un son qui tantôt se rapproche davantage de la lettre dentale et tantôt de la lettre palatale. Mais il est curieux d'observer que, selon des juges compétents, quelque chose d'analogue se produit en français et en anglais. Des observateurs attentifs nous disent qu'au Canada les gens du peuple ont coutume de confondre *t* et *k*, et disent *mékier* et *moikié* au lieu de *métier* et *moitié* (1).

(1) Marsh et Smith, *Student's Manual of the English Language*, p. 349.

[C'est ainsi que parlent aujourd'hui encore les paysans du centre de la France. Molière, qui a reproduit avec la plus parfaite exactitude les nuances des différents patois qu'il a fait parler sur son théâtre, a mis, dans *le Médecin malgré lui*, le patois de nos campagnes dans la bouche du paysan Lucas et de sa femme Jacqueline, qui, comme elle le dit, aurait mieux aimé « bailler à sa fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse », nous faisant savoir assez clairement par là qu'elle était Beauceronne. Cette pièce nous offre plus d'un exemple du changement du *t* en *k* ou *qu* : ainsi (a. II, sc. 2), Jacqueline dit à Géronte : « Il a eun oncle qui est si riche, dont il est *hériquié !...* Le compère Piarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un *quarquié* de vaigne qu'il avait davantage que le jeune Robin, où alle avait bouté son *amiquié*. » A la scène 5, Lucas dit à Sganarelle : « Il gnia offiee qui *quienne*, je sis votre sarviteur. » Les personnes qui ont prêté quelque attention au parler actuel des compatriotes de Lucas et de Jacqueline peuvent affirmer, en lisant la pièce de Molière, écrite il y a juste deux cents ans (la première

Webster va jusqu'à soutenir, dans l'introduction de son *Dictionnaire anglais*, qu'en anglais les lettres *cl* sont prononcées comme *tl*, et *gl* comme *dl*; *clear* et *clean*, dit-il, sont prononcés *tlear* et *tlean*; *glory* se prononce *dlory*. Or, dans ces matières, Webster est une grande autorité; et quoique je doute qu'on dise en effet *dlory* au lieu de *glory*, sa remarque montre, du moins, que même avec une langue dont on est maître et avec une oreille bien exercée, il y a quelque difficulté à distinguer un son guttural d'un son dental.

L'anecdote suivante nous montrera combien il est difficile de saisir le son exact d'un mot appartenant à une langue étrangère. Voici ce qu'écrit un Américain qui résida longtemps à Constantinople : « Dans toutes mes lettres, de quelque manière qu'elles soient écrites, il n'y a qu'un seul mot que je sois certain de n'avoir pas mal épelé, et c'est le mot *bactshtasch*, qui signifie « un présent ». Je l'ai entendu si souvent, mon oreille est si accoutumée à ce son et ma langue est si exercée à le prononcer, que je suis certain maintenant de ne pas me tromper de la centième partie d'un souffle. Il n'y a pas un autre mot dans la langue turque qui soit si bien gravé dans mon esprit, et si présent à ma mémoire. Quoi qu'advienne de tout le reste que j'ai écrit, bactshtasch! ma première connaissance en turc, je ne t'oublierai jamais. » Le mot qu'il a voulu reproduire est ***Bakhshish*** (1).

représentation étant du 9 août 1666), qu'il ne s'y trouve peut-être pas un seul mot de patois dont la prononciation ne soit encore la même de nos jours.

Dans la prononciation populaire de *cintième* pour *cinquième* nous trouvons le changement inverse du *qu* en *t*. Tr.]

(1) *Constantinople and its Environs*, by an American long resi-

Le mot chinois que les savants français écrivent *eul*, est écrit par différents auteurs *ŏl, eulh, eull, r'l, r'll, urh, rhl*, mots par lesquels on veut représenter, si je ne me trompe, un seul et même son, savoir, celui d'un mot qui à Canton se prononce *i*, en annamite *ñi*, en japonais *ni* (1).

Si nous considérons que dans beaucoup de langues *r* est une gutturale et *l* une dentale, nous pourrons comprendre dans la catégorie des sons indéterminés à laquelle appartient le son intermédiaire entre *k* et *t*, l'articulation qui flotte entre les deux lettres *r* et *l*; il se fait là une confusion qui a été remarquée non-seulement dans les langues polynésiennes, mais aussi dans les langues africaines. Parlant des dialectes setshuana, le docteur Bleek fait cette observation : « On est fondé à considérer *r* dans ces dialectes comme une sorte de lettre flottante, intermédiaire entre *l* et *r*, plutôt que comme un *r* nettement articulé (2) ».

Même dans les langues classiques on peut découvrir quelques faibles traces de cette confusion entre *r* et *l*; mais ici c'est l'exception et non pas la règle. Il est impossible de douter que les deux terminaisons latines *aris* et *alis* ne soient parfaitement identiques. Si nous dérivons *Saturnalis* de *Saturnus* et *secularis* de *seculum*, *normalis* de *norma* et *regularis* de *regula*, *astralis* de *astrum* et *stellaris* de *stella*, il est clair que dans tous ces mots le suffixe est le même. Néanmoins il y a une manière de règle qui détermine le choix de *aris*

dent, New-York, 1835, II, p. 151; ouvrage cité par Marsh, *Lectures* (2e série), p. 87.

(1) Léon de Rosny, *la Cochinchine*, p. 294.

(2) Sir George Grey's *Library*, vol. I, p. 135.

ou de *alis*. Si le corps des mots renferme un *l*, les Romains préféraient la désinence *aris* (de là *secularis, regularis, stellaris*), avec ces deux seules exceptions que le *l* était conservé d'abord quand il y a aussi un *r* dans le corps du mot et que *r* est plus près de la terminaison que *l* (de là *pluralis, lateralis*), et en second lieu quand le *l* fait partie d'une consonne composée, comme dans *fluvialis, glacialis* (1).

Des exemples du changement de *l* en *r* se présentent dans presque toutes les langues; ainsi nous trouvons en anglais *lavender* « lavande » de *lavendula; colonel* (prononcé *keurnel*) du vieux français *coronel*, qui se dit aussi *coronel* en espagnol; nous trouvons pareillement en français *rossignol* de *lusciniola;* en latin *cœruleus* « bleu, azuré » de *cœlum;* en grec (où l'on dit *ōtalgía* « mal d'oreille ») *kephalargía* « mal de tête » et *lēthargía* « léthargie », ces trois mots venant tous de *álgos* « douleur ». On suppose que le valaque *dor* « désir » est le même mot que l'italien *duolo* « douleur ». Dans *apôtre, chapitre, esclandre*, s'est opéré le même changement de *l* en *r* (2).

D'autre part *r* s'est changé en *l* dans les mots italiens *albero* « arbre » de *arbor, celebro* « cervelle » de *cerebrum, mercoledi* « mercredi » de *Mercurii dies, pellegrino* « pèlerin » de *peregrinus;* et dans le français *autel* de *altare* (3).

Dans la famille des langues dravidiennes, le chan-

(1) Cf. Pott, *Etymologische Forschungen*, 1re édition, II, 97, où quelques exceptions, telles que *legalis, letalis*, sont expliquées.

(2) Diez, *Vergleichende Grammatik*, I, p. 189.

(3) *Id.*, *ibid.*, I, p. 209.

gement de *l* en *r* est fort fréquent, et le changement inverse plus fréquent encore (1).

Cependant les exemples d'une complète impuissance à distinguer l'un d'avec l'autre deux sons articulés ne se rencontrent pas souvent, et sont surtout rares dans les langues qui ont reçu une haute culture littéraire. Et ici je ne parle pas d'une simple permutation de consonnes, une consonne étant préférée dans un dialecte et une autre dans un autre dialecte, ou bien une consonne étant adoptée pour un nom et une autre pour un autre nom : c'est là un sujet que nous aurons à examiner bientôt. Mon observation porte plus loin, c'est à savoir, sur la confusion de deux consonnes dans une seule et même langue, dans un seul et même mot. Cette confusion, je ne puis l'expliquer qu'en la comparant à cette sorte de cécité par rapport aux couleurs qui empêche de distinguer le bleu du rouge, maladie toute différente de celle qui nous fait paraître le bleu rouge ou le jaune vert. Il arrive souvent que des individus sont incapables de prononcer certaines lettres. Beaucoup de personnes ne peuvent pas prononcer *l*, et disent *r* ou même *n* en place de *l*, prononçant, par exemple, en anglais, *grass* et *crouds* au lieu de *glass* et *clouds*, *ritten* au lieu de *little*. D'autres changent *r* en *d*, disant *dound* au lieu de *round*, ou bien *l* en *d*, comme dans *dong* au lieu de *long*. Les enfants aussi substituent pendant quelque temps les dentales aux gutturales, et disent *tat* au lieu de *cat*, *tiss* au lieu de *kiss*. Il est difficile de dire si c'est leur langue ou leur oreille qui se trouve le plus en défaut.

(1) Caldwell, *Dravidian Grammar*, p. 120.

Toutefois, dans ces cas, une véritable substitution a lieu : nous qui écoutons, nous entendons une lettre à la place d'une autre, mais nous n'entendons pas, pour ainsi dire, deux lettres à la fois, ou un son intermédiaire entre deux sons. A cette imperfection remarquable, particulière aux idiomes qui n'ont jamais été cultivés, nous ne pouvons rien trouver d'analogue que dans les langues où, comme dans l'allemand moderne, les consonnes dures et les consonnes molles finissent presque, sinon entièrement, par se confondre. Mais il y a encore une grande différence entre confondre réellement les points de contact de la langue et du palais, ainsi que le font les Hawaiens dans leur prononciation de *k* et de *t*, et confondre simplement les efforts différents avec lesquels il faut prononcer les consonnes d'un même ordre, défaut très-commun dans quelques parties de l'Allemagne et ailleurs.

Cette confusion de deux consonnes dans un même dialecte me semble être un caractère propre des plus humbles catégories de langues, et rappelle l'absence d'articulation aux degrés inférieurs du règne animal.

Dans toutes les langues, et dans les plus riches encore plus que dans les plus pauvres, il s'opère un travail qu'il ne faut pas confondre avec les faits que je viens de rappeler; je veux parler de la *variation phonétique,* que nous lui donnions le nom de développement ou celui de dépérissement. Cette opération sera le sujet principal de notre sixième leçon, et nous verrons que si on la définit et si on la comprend bien, elle forme la base de toute étymologie scientifique.

Dans quelque lieu du monde que nous regardions le langage, nous trouvons qu'il change. Mais par quoi

est produite cette variation du langage? Nous ne considérons à présent que l'extérieur, que le corps phonétique du langage, et nous ne nous occupons aucunement des changements de signification, lesquels, comme vous le savez, sont parfois très-marqués. En ce moment nous nous demandons seulement comment il se fait qu'un seul et même mot revête des formes différentes dans des dialectes différents, et nous appliquons avec intention le nom de dialecte non-seulement à l'écossais, par exemple, comparé à l'anglais, mais au français comparé au latin, au latin comparé au grec, ou à l'ancien irlandais comparé au sanscrit. Ce sont là des dialectes; ils sont tous membres d'une même famille, des variétés d'un même type, et, dans des circonstances favorables, chaque variété peut devenir une espèce. Comment donc se fait-il que le nom numéral *quatre* se dise *four* en anglais, *quatuor* en latin, *cethir* en ancien irlandais, *chatvar* en sanscrit, *keturi* en lithuanien, *tettares* en grec, *pisyres* en éolien, *fidvor* en gothique, *fior* en ancien haut-allemand, *quatre* en français, *patru* en valaque?

Tous ces changements sont-ils des effets fortuits, ou bien se sont-ils produits sous l'empire d'une loi, et, dans ce dernier cas, comment expliquer cette loi?

Je ne perdrai pas notre temps à montrer que ces changements ne sont pas le résultat d'un pur accident. Cela a été prouvé tant de fois, que nous pouvons aujourd'hui, ce me semble, tenir cette vérité pour constante et reconnue.

Je citerai seulement un extrait de l'excellent ouvrage du révérend J. W. Appleyard, *la Langue cafre*, afin de montrer que l'ordre et la loi président aux change-

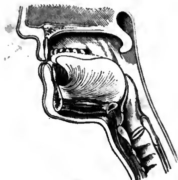
ments qui s'opèrent même dans des idiomes qu'on appelle quelquefois barbares et incultes. Voici ce que nous lisons à la page 50 de ce livre :

« La différence principale entre les racines cafres et sechuana consiste dans les changements de consonnes qu'ont subis ces racines, suivant les habitudes ou les goûts des différentes tribus. Cependant aucun de ces changements ne paraît être arbitraire; ils sont réglés, au contraire, par un système uniforme de variation. Les voyelles sont aussi sujettes à cette même sorte de changement; et, dans certains cas, des racines ont subi un abrégement, par l'omission d'une lettre ou d'une syllabe. » Puis vient une table des changements de voyelles et de consonnes en cafre et en sechuana, et ensuite l'auteur continue : « En comparant avec § 42 les changements de consonnes ci-dessus énumérés, on verra que beaucoup de ces changements se font entre lettres du même ordre, le cafre préférant les sons mous (*b*, *d*, *g*, *v*, *z*), le sechuana préférant les sons durs (*p*, *t*, *k*, *f*, *s*). On observera aussi que, quand les lettres molles du cafre sont précédées du son nasal *m* ou *n*, ce son est toujours omis devant les lettres dures du sechuana. Les dentales et les linguales permutent également de temps en temps; et il se fait parfois d'autres changements encore qu'il n'est pas aussi facile d'expliquer, à moins de supposer que d'autres dialectes pourront fournir les formes intermédiaires..... De cette manière, on verra que des racines, qui paraissent complétement différentes l'une de l'autre, sont en réalité identiquement les mêmes, ou plutôt, qu'elles ont une même origine. Ainsi personne ne s'imaginerait, à première vue, que le sechuana

reka et le cafre *tonga*, ou que le cafre *pila* et le sechuana *tsera*, sont de simples variations d'une même racine. Et pourtant il est impossible de douter qu'il n'en soit ainsi, quand on connaît la manière dont se fait la permutation des consonnes entre ces deux langues. Ce qui vient encore confirmer ce que nous avançons, c'est que dans les dérivés des mots précités, ainsi que d'autres mots sechuana, on voit parfois reparaître une des consonnes originelles qui se trouvent dans la racine cafre. Par exemple, la forme réfléchie de *reka* est *iteka*, et non pas *ireka*, tandis que le nom dérivé du verbe *tsera* est *botselo*, et non *botsero*. »

Le changement de *th* en *f* est considéré par bien des gens comme un changement très-violent, au point même que quand Burnouf établit l'identité de *Thraëtona* et

Fig. 26.



th ou f.

(La ligne pointée indique la position de la langue pour le th.)

de *Feridún*, des savants fondèrent leurs objections contre cette identification ingénieuse, dont nous aurons à re-

parler plus tard, sur la difficulté d'admettre une telle permutation. Mais il suffit de jeter les yeux sur la figure où est marquée la prononciation de *th* et de *f*, pour nous convaincre que le moindre mouvement de la lèvre inférieure vers les dents d'en haut changerait le son de *th* en *f*. En Angleterre même la prononciation vulgaire de *nothing* ressemble quelquefois à *nuffing*.

Il est peu de personnes aujourd'hui, si même il y en a, qui doutent que les permutations des lettres se fassent d'après certaines lois phonétiques, encore que les savants diffèrent quelquefois entre eux sur l'application exacte de ces lois. Mais ce qui est resté jusqu'à présent sans une explication complète, c'est la nature de ces lois phonétiques qui régissent les changements des mots. Pourquoi les lettres changent-elles? Pourquoi, en anglais moderne, disons-nous *lord* au lieu de *hlâford*, et *lady* au lieu de *hlæfdige?* Pourquoi les Français disent-ils *père* et *mère*, au lieu de *pater* et *mater?* Je crois que les lois qui règlent ces changements reposent entièrement sur des raisons physiologiques, et n'admettent aucune autre explication quelle qu'elle soit. Il ne suffit pas de dire que *l* et *r*, ou *d* et *r*, ou *s* et *r*, ou *k* et *t*, peuvent prendre la place l'un de l'autre. Nous voulons savoir pourquoi ces lettres peuvent se remplacer, ou plutôt, pour parler d'une manière plus exacte, nous voulons savoir pourquoi le même mot qu'un Hindou prononce avec un *d* initial, est prononcé par un Romain avec un *l* initial, et ainsi de suite (1). Nous devons pouvoir expliquer ces faits phy-

(1) Voir Max Müller, *On Veda and Zendavesta*, p. 32. Arendt, *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, I, p. 425.

siologiquement, et montrer, au moyen de figures, ce qui a lieu lorsqu'en place d'un *d* nous entendons un *l*, et un *th* au lieu d'un *f*.

Et ici il faut, dès le début même, nous garder de confondre deux opérations qui, bien qu'elles puissent se faire en même temps, sont néanmoins entièrement distinctes. Il y a une classe de changements phonétiques qui s'opèrent dans une seule et même langue, ou dans des dialectes appartenant à une même famille de langues, et qui ne sont ni plus ni moins que des effets de la paresse. Toute lettre demande, pour être prononcée, un effort musculaire plus ou moins grand. Il y a une articulation virile, forte et nette, et il y a une prononciation efféminée, molle et indistincte. La première exige une volonté, la dernière n'est que du laisser-aller. La cause principale de la dégénérescence phonétique du langage se produit quand on recule devant l'effort nécessaire pour articuler chaque consonne et chaque voyelle, quand on cherche à économiser le souffle et la force musculaire. Il est parfaitement vrai que, dans la pratique, plus un mot est court et facile, meilleur il est, pourvu qu'il exprime distinctement ce qu'il signifie. La plupart des mots grecs et latins sont deux fois plus longs qu'il n'est besoin, et je ne vois pas pourquoi nous reprocherions aux nations romanes d'avoir simplifié le travail de la parole. Je ne fais que constater la cause de ce qu'il faut bien appeler le *dépérissement* ou l'*altération phonétique*, quelques avantages que nous offre d'ailleurs ce changement sous certains rapports (1); et je considère cette

(1) Ces avantages ont été exposés par M. Bréal, avec sa clarté et sa

cause comme n'étant ni plus ni moins que le manque d'énergie musculaire. Si l'habitant des Gaules en est venu à dire *père* au lieu de *pater*, c'est simplement parce qu'il voulait s'épargner la peine de lever la langue et de la pousser contre ses dents. *Père* nécessitait une moindre tension de la volonté, une moindre dépense de souffle, et c'est pour cela qu'il a pris la place de *pater*. C'est ainsi qu'en anglais, *night* se prononce avec moins d'effort musculaire que l'écossais *nàght* ou que l'allemand *Nacht;* et comme on va toujours au meilleur marché, *night* a attiré plus de chalands que les mots qui coûtaient plus cher. Presque tous les changements qui se sont faits dans le passage de l'anglo-saxon à l'anglais moderne, appartiennent à cette classe. Ainsi :

L'anglo-saxon	hafoc	est devenu	hawk « faucon »
—	daeg	—	day « jour »
—	faeger	—	fair « beau »
—	secgan	—	say « dire »
—	sprecan	—	speak « parler »
—	folgian	—	follow « suivre »
—	morgen	—	morrow « demain »
—	cyning	—	king « roi »
—	wëorold	—	world (1) « monde »
—	nawiht	—	nought « rien »
—	hlâford (2)	—	lord « seigneur »

science ordinaires, dans la leçon de réouverture du Cours de Grammaire comparée au Collège de France : *De la Forme et de la Fonction des mots*, Paris, Franck. 1866. [Tr.]

(1) L'ancien haut-allemand *wër-alt*, c'est-à-dire *âge d'homme*, l'allemand moderne *Menschenalter*. Cf. *vër-vulf*, *lycanthropos*, *werewolf*, *währwolf*, loup-garou(l) ; *were-gild*, *manngeld*, rançon. Voir Grimm, *Deutsche Grammatik*, II, 480.

(2) Faut-il voir, avec Grimm, dans *hlâford* une contraction de *hlâf-weard* « gardien du pain », et dans *lady* une contraction de

L'anglo-saxon	hlaefdige	est devenu	lady « dame »
—	saelig	—	silly « simple »
—	bûton	—	but « mais »
—	heáfod	—	head « tête »
—	nose-thyrel	—	nostril « narine »
—	wîf-man	—	woman « femme »
—	Eofor-wic	—	York.

C'est ce qui arrive également dans des mots latins ou français naturalisés en anglais. Par exemple:

Scutarius	escuier	= squire
Historia	histoire	= story
Ægyptianus	Egyptien	= gipsy
Extraneus	estrangier	= stranger
Hydropsis	—	= dropsy
Capitulum	chapitre	= chapter
Dominicella	damoiselle	= damsel
Paralysis	paralysie	= palsy
Sacristanus	sacristain	= sexton

Il y a cependant, en anglais, quelques mots qui, comparés avec leurs originaux anglo-saxons, semblent avoir augmenté de volume, et violer ainsi le principe général de simplification. Ainsi l'anglo-saxon *thunor* « tonnerre » est devenu en anglais *thunder*. Mais ici encore le changement est dû à la paresse. Il faut un plus grand effort pour retirer la langue des dents sans laisser entendre un commencement de contact entre les dents et la langue, que pour passer sans peine de *n* à *d* et ensuite seulement à la voyelle suivante. Le même expédient a été découvert par d'autres

hleaf-weardige? Le composé *hlâf-ord* « source, origine du pain », paraît assez étrange quand on considère par qui et pour qui ce mot fut formé. Mais *hlâf-weard* ne se trouve pas dans les documents anglo-saxons. Voir le Cours de 1863, p. 143 de la traduction française (2e édition).

langues. Ainsi, les Grecs disaient *ándres* au lieu de *áneres*, *ambrosía* au lieu de *amrosía* (1). Le français *genre* est plus difficile à prononcer que *gendre*; de là l'origine de l'anglais *gender* avec son *d* anomal. Quelques autres exemples en anglais sont *to slumber* « sommeiller » de l'anglo-saxon *slumerian*, *embers* « cendre, braise » de l'anglo-saxon *aemyrie*, *cinders* « cendre » de *cineres*, *humble* pour le latin *humilis*.

C'était l'usage des grammairiens d'attribuer ces changements et autres semblables à l'*euphonie*, c'est-à-dire à un désir de rendre les mots agréables à l'oreille. Le grec, disait-on par exemple, n'admet pas que deux syllabes successives commencent par une aspirée, parce qu'une aspiration répétée choquerait des oreilles délicates. Si un verbe grec, commençant par une aspirée, doit recevoir le redoublement, la première syllabe prend la ténue au lieu de l'aspirée. Ainsi *thē* forme *títhēmi* en grec, comme *dhâ* forme *dadhâmi* en sanscrit. Mais si ce changement avait été fait par euphonie, il serait difficile d'expliquer la présence en grec de nombre de mots bien moins harmonieux que *títhēmi*. Des mots tels que χθών, *chthòn* « terre », φθόγγος, *phthóngos*, commençant par deux aspirées, méritaient sûrement plus d'être repoussés que le verbe que nous venons de citer. Il n'y a rien qui blesse l'oreille dans le latin *fefelli* (2), de *fallo*, ni dans

(1) En grec μ ne peut se trouver devant λ et ρ, ni λ devant ρ, ni ν devant aucune liquide. De là μεσημ(ε)ρία = μεσημβρία; γαμρός = γαμβρός; ἤμαρτον = ἤμβροτον; μορτός = βροτός. Voir Mehlhorn, *Griechische Grammatik*, p. 54. En tamoul, *nr* se prononce *ndr*. Cf. Caldwell, *Dravidian Grammar*, p. 138.

(2) Il faut remarquer que la lettre latine *F*, quoiqu'elle ne fût pas une ténue aspirée comme φ, mais un souffle labial, semble avoir eu

le parfait gothique redoublé *haihald*, de *haldan*, lequel, en anglais, est contracté en *held* « je tins », la forme anglo-saxonne étant *heóld* au lieu de *hehold;* ni même dans le gothique *faifahum* « nous saisîmes », de *fahan* « saisir » (1). Il n'y a rien d'effrayant dans le son de *fearful* « effrayant », quoique les deux syllabes commencent par un *f*. Mais si l'on nous objecte que toutes ces lettres en latin et en gothique sont de simples souffles, tandis que le χ, le θ et le φ sont de véritables aspirées, nous pouvons citer en allemand des mots comme *Pfropfenzieher* « tire-bouchon », qui pour des oreilles allemandes n'est rien moins qu'un son désagréable. Je crois que le secret de cette prétendue répugnance des Grecs pour certains sons n'est autre que la paresse. Quoique nous ne nous en apercevions guère, la prononciation d'une aspirée exige un grand effort, partant des muscles de l'abdomen et

un son très-âpre. Quintilien, en regrettant l'absence en latin des lettres grecques φ et υ, s'exprime en ces termes : « Quæ si nostris literis (*f* et *u*) scribantur, surdum quiddam et barbarum efficient, et velut in locum earum succedent tristes et horridæ quibus Græcia caret. Nam et illa quæ est sexta nostratium (*f*) pæne non humana voce, vel omnino non voce potius, inter discrimina dentium efflanda est; quæ etiam eum vocalem proxima accipit, quassa quodammodo, utique quoties aliquam consonantem frangit, ut in hoc ipso *frangit*, multo fit horridior. » (*Inst. Orat.*, XII, 10, 28, 29.) — Cf. Bindseil, p. 287.

(1)

	Présent.	Parfait (sing.).
Gothique. . . .	haita « j'appelle »	haihait « j'appelai »
Anglo-saxon. .	hâtan	hêht (hêt)
Vieil anglais. .	hate	hight
	Parfait (plur.).	**Participe passé passif.**
Gothique. . . .	haihaitum « nous appelâmes »	haitan « appelé »
Anglo-saxon. .	hêton »	hâten
Vieil anglais. .	highten	hoten, hoot, hight

aboutissant aux muscles qui ouvrent la glotte dans sa plus large étendue. C'était dans le but de ménager cette force musculaire qu'on substitua la ténue à l'aspirée, mais, bien entendu, seulement dans les cas où cela se pouvait faire sans que la signification des mots fût détruite par cette substitution. Ce mot « euphonie » est un terme fort vague et fort peu scientifique. Chaque nation trouve de l'euphonie dans sa propre langue, et chaque tribu dans son propre dialecte; et il n'y a que peu de langues qui charment l'oreille quand on les entend pour la première fois. A mes oreilles le mot anglais *knight* « chevalier » ne sonne pas mieux que l'allemand *knecht*, mais il peut n'en pas être de même pour une oreille anglaise: en tous cas il est indubitable qu'il faut un moindre effort pour prononcer *knight* que pour prononcer *knecht*.

Mais de ces changements, qui composent la classe la plus importante de changements phonétiques, il en faut distinguer d'autres qui proviennent d'une source moins facile à déterminer. Quand nous trouvons qu'au lieu du latin *pater*, les peuplades gothiques prononçaient *fadar*, il serait injuste d'accuser les Goths d'un manque d'énergie musculaire. Au contraire, le *f* aspiré exige un plus grand effort que la simple ténue; et il s'en fallait de beaucoup que le *d*, dont le son entre deux voyelles devait très-probablement ressembler à celui du *th* mou en anglais, fût plus facile à prononcer que *t*. Ou bien encore, si nous trouvons en sanscrit *gharma* « chaleur » avec l'aspirée gutturale, en grec *thermós* avec l'aspirée dentale, en latin l'adjectif *formus* (1)

(1) « Forcipes dicuntur, dit Festus, quod his *forma* id est calida capiuntur. »

avec l'aspirée labiale, nous ne pouvons adresser à aucun de ces dialectes un reproche de mollesse, mais il nous faut chercher quelle autre cause a pu produire ces changements. J'appelle cette cause le *développement dialectal*, et j'incline fortement à attribuer la diversité phonétique que nous observons entre le sanscrit, le grec et le latin, à un état antérieur du langage, dans lequel, comme dans les dialectes polynésiens, on n'avait pas encore nettement marqué la séparation entre les deux ou trois points principaux où le contact des organes de la parole donne naissance aux consonnes. Rien ne montre que dans *thermós* le grec ait jamais eu une gutturale initiale; et dire que le *gh* sanscrit devient le *th* grec, c'est en réalité très-peu dire. Jamais aucune lettre ne *devient*. On prononce les lettres, et on les prononce bien ou on les prononce mal. Si, dans *thermós*, le Grec prononçait bien et véritablement *th*, sans aucune intention de prononcer *gh*, alors il faut une autre explication de la présence du *th* à la place du *gh*, et je n'en puis trouver de meilleure que celle que je viens de proposer. Quand nous voyons trois dialectes, comme le sanscrit, le grec et le latin, qui nous offrent le même mot commençant par une gutturale, par une dentale et une labiale, cela ne nous avance guère de dire que le grec est une modification du sanscrit, ou le latin du grec. Aucun Grec n'a jamais pris le mot sanscrit pour le modifier; les trois dialectes ont reçu le mot d'une source commune, dans laquelle son articulation était encore assez vague pour se prêter à ces interprétations différentes. Quoique nous ne trouvions pas en grec la même confusion entre le son guttural et le son dental,

laquelle existe dans l'idiome hawaien, il n'est pas du tout rare de trouver qu'un dialecte grec préfère la lettre dentale là où un autre dialecte préfère la gutturale (1); et je ne vois pas comment il serait possible d'expliquer ce fait, à moins de supposer que, dans une période plus primitive des dialectes grecs, la prononciation flottait entre *k* et *t*. « Aucun dialecte polynésien, dit M. Hale, ne fait une distinction entre les sons *b* et *p*, *d* et *t*, *g* et *k*, *l* et *r*, ou entre *v* et *w*. De plus, *l* est souvent prononcé comme *d*, et *t* comme *k* (2) ». Si des colonies partaient demain des îles Hawaii, on verrait se renouveler le fait qui s'est produit il y a des milliers d'années, lorsque les Hindous, les Grecs et les Romains quittèrent leur commune patrie. En élaborant l'articulation indistincte de leurs ancêtres, demi-gutturale et demi-dentale, une colonie produirait une gutturale pure; une autre produirait une dentale pure; une troisième produirait une labiale pure. On dit que les Romains qui s'établirent en Dacie, où leur langue subsiste encore dans le valaque moderne, changeaient *qu* en *p*, toutes les fois que *qu* était suivi d'un *a*. De là *apa* pour *aqua*, *epa* pour *equa* (3). Devons-nous supposer que les Italiens qui colonisèrent la Dacie prononcèrent *aqua* tant qu'ils séjournèrent sur le sol d'Italie, et qu'ils changèrent *aqua* en *apa* dès le jour de leur

(1) Le dorien disait πόκα, ὄκα, ἄλλοκα, pour πότε, ὅτε, ἄλλοτε; δνόφος pour l'éolien γνόφος; δᾶ pour γῆ.

(2) Hale, *Polynesian Grammar*, p. 233.

(3) Le valaque macédonien (koutzo-valaque) change *pectus* en *keptu*, *pectine* en *keptine*. Cf. Pott, *Etym. Forsch.*, II, 49. Parmi les dialectes tegeza, ceux du nord laissent entièrement tomber le *p*, ceux du sud le suppriment ou le changent en *k* dans toutes les désinences grammaticales. Cf. *Grey's Library*, I, p. 159.

arrivée sur les bords du Danube? Ou ne pouvons-nous pas plutôt nous référer aux fragments des anciens dialectes de l'Italie, qui nous ont été conservés dans les inscriptions osques et ombriennes, et qui montrent que dans des parties différentes de l'Italie certains mots furent, dès le commencement, fixés différemment? Par là se trouverait justifiée cette supposition que les légions qui s'établirent en Dacie étaient originaires de localités où le *qu* latin, suivi d'un *a*, avait toujours été prononcé comme un *p* (1). Les humanistes seront presque disposés à crier au blasphème quand ils nous entendront expliquer les phénomènes de la langue d'Homère et de celle d'Horace, en leur supposant à toutes les deux un lointain passé qui aurait ressemblé à l'état actuel des dialectes polynésiens. Les linguistes, de leur côté, aimeront mieux admettre ce qu'ils appellent une dégénérescence des gutturales, qui se seraient affaiblies et changées en dentales et en labiales, que de chercher des analogies dans les îles Sandwich. Pourtant le point capital est d'avoir une conception claire des mots que nous employons, et j'avoue qu'à moins de certaines circonstances atténuantes, je ne puis concevoir un *k* franchement articulé dégénérant en *t* ou en *p*. Mais je puis concevoir un son indéterminé et vague donnant naissance à différents sons déterminés et nets, et ceux qui ont visité les îles de la Polynésie ont constaté que ce fait s'accomplit de nos jours. Or ce qui se passe aujourd'hui a pu se passer il y a des milliers d'années; et si nous voyons le même mot commencer en sanscrit, en grec et en latin,

(1) Les Osques disaient *pomtis* au lieu de *quinque*. Voir Mommsen, *Unteritalische Dialekte*, p. 289.

par *k*, *t* et *p*, ce serait être bien timoré que de ne pas oser arriver à cette conclusion, qu'il y eut un temps où ce mot était prononcé d'une manière moins distincte qu'il ne le fut plus tard, et, pour tout dire, de la manière dont *k* et *t* sont prononcés actuellement en hawaien.

Il y a encore cet autre point à considérer, que chaque homme a ses idiosyncrasies phonétiques, et que ce qui est vrai d'individus l'est aussi de familles, de tribus et de nations. Nous avons vu que des individus et des peuples tout entiers manquent de certaines consonnes, et, par contre, ce défaut est généralement compensé par une prédilection marquée pour quelque autre classe de consonnes. Les Africains occidentaux, étant pauvres en dentales et en labiales, sont riches en gutturales. Si un individu, ou une famille, ou une tribu ne peut pas prononcer une certaine lettre, il ne lui reste qu'à y substituer quelque autre lettre qui s'en rapproche le plus possible. Les Romains étaient dépourvus d'uue aspirée dentale comme le *th* des Grecs, ou le *dh* des Hindous. Par conséquent, dans les mots où cette lettre existait dans la langue de leurs ancêtres communs, les Romains durent ou renoncer à l'aspiration et prononcer *d*, ou adopter le son qui se rapprochait le plus de l'aspiration, et prononcer *f*. De là *fumus* au lieu du sanscrit *dhûma*, du grec *thýmos*. C'est exactement ce qui a eu lieu en anglais. La prononciation anglaise moderne, par suite, sans doute, des influences normandes, a perdu le *ch* guttural que nous entendons dans l'allemand *lachen* « rire ». Les Saxons avaient cette gutturale, et ils écrivaient et prononçaient *hleahtor*. Elle est maintenant remplacée par la labiale correspondante, savoir, *f*, ce qui nous donne

laughter « rire », pour *hleahtor*, *enough* « assez », pour *genug*, etc. (1). Si nous trouvons une peuplade prononçant *r*, une autre prononçant *l* (2), nous ne pouvons guère accuser l'une ou l'autre de mollesse, nous devons plutôt expliquer cette différence de prononciation par ce que nous avons déjà appelé une idiosyncrasie phonétique, par quelque chose d'analogue à ce que, quand il s'agit d'un autre organe des sens, on nomme l'impuissance de distinguer les couleurs. Il faut étudier soigneusement ces idiosyncrasies, car chaque langue a les siennes, et il ne s'ensuivrait aucunement de ce qu'un *f* ou même un *b* répond en latin à un *dh* sanscrit, que tous les *dh* dans toutes les langues puissent de même se changer en *f* ou en *b*. Le grec répugne extrêmement à ce que ses mots finissent par des consonnes; et, de fait, cette langue n'admet que trois consonnes, et encore toutes trois des semi-voyelles, qui se puissent faire entendre comme lettres finales. Nous ne trouvons jamais à la fin des mots grecs d'autres consonnes que *n*, *r*, et *s*, rarement *k*. Le Romain n'avait pas ces scrupules. Ses mots pouvaient se terminer par une ténue gutturale, comme *hic*, *nunc;* par une ténue dentale, comme *sunt*, *est;* il évitait seulement de finir ses mots par une ténue labiale, laquelle ne ferait certainement pas un son mélodieux. Nous aurions peine à nous imaginer Virgile mettant dans ses hexamètres des mots comme nos mots anglais *lump*, *trump*, ou *stump*. De semblables tendances ou dispositions, particulières à chaque nation, doivent exercer une in-

(1) On sait que ces deux mots se prononcent en anglais *lâf'teur*, *èneuf*. [Tr.]

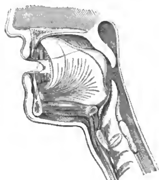
(2) Pott, *Etymologische Forschungen*, II, 59.

fluence considérable sur la structure phonétique d'une langue, surtout si nous considérons que, dans la famille aryenne, c'est principalement dans les lettres finales que circule et bat la vie grammaticale.

Cependant ces idiosyncrasies sont tout à fait insuffisantes pour expliquer pourquoi le latin *coquo* « je cuis », se dit en grec *péptō*. Les lettres labiales ne manquent pas en latin, ni en grec les gutturales. Nous ne pourrions pas non plus, en bonne conscience, dire que les gutturales du latin se sont réduites graduellement jusqu'à être des labiales en grec. Les formes comme celles que nous venons de citer sont des variétés dialectales, et je crois qu'il est de la plus grande importance, si l'on veut raisonner avec justesse, de tenir ces variétés dialectales aussi distinctes que possible des corruptions phonétiques. Je dis « aussi distinctes que possible », car je sais qu'il est parfois difficile de tracer une ligne de démarcation entre ces deux catégories de phénomènes. Physiologiquement parlant, je dirais que les corruptions phonétiques résultent toujours d'une mollesse musculaire, quoiqu'il arrive quelquefois, par exemple dans le mot *thunder*, que, comme le dit notre proverbe, ce sont les paresseux qui se donnent le plus de mal. Tous les cas d'altération phonétique peuvent être clairement représentés par des figures anatomiques. Ainsi la prononciation du latin *clamare* exige le contact complet de la base de la langue et du voile du palais, lequel contact est aussitôt suivi d'un mouvement rapide de la langue allant frapper la voûte palatine immédiatement au-dessus des dents, ce mouvement de la langue étant accompagné d'une vibration de ses parties latérales.

En italien, cette vibration latérale est entièrement supprimée, ou plutôt elle est remplacée par ce léger et

Fig. 27. (1)



presque imperceptible rapprochement de la langue vers le palais qui suit en quelque sorte involontairement la production d'un son guttural; de là *chiamare* au lieu de *clamare*. L'Espagnol glisse entièrement sur la gutturale qui commence le mot; il croit l'avoir prononcée, bien que sa langue ne se soit jamais élevée vers le palais, et il passe immédiatement à la vibration de *l*, laquelle est suivie du son épaissi que nous avons remarqué en italien. Ce qui s'applique aux dialectes romans s'applique également aux dialectes teutoniques. Les anciens Saxons disaient *cniht*, *cnif*, et *cneow*. Maintenant nous négligeons complétement la gutturale de ces mots, et dans *knight* «chevalier», *knife* «couteau», et *knee* «genou», nous ne prononçons pas plus le *k* que s'il n'existait pas. Les anciens Saxons

(1) Cette figure a été dessinée par le professeur Richard Owen.

disaient *hleápan*, avec une aspiration initiale bien marquée; dans notre mot *to leap* « sauter », cette aspiration a disparu. Partout où nous trouvons *wh* au commencement des mots, comme dans *who* « qui », *which* « qui », *white* « blanc », etc., il y avait originairement en anglo-saxon *hw*, l'aspirée étant distinctement prononcée. Quoique cette aspirée soit encore entendue dans la bonne prononciation, elle tend de plus en plus à disparaître de la prononciation vulgaire, excepté dans le nord de l'Angleterre, où on l'entend distinctement, non pas après, mais avant le *w*. Cependant, dans le pronom interrogatif *who*, il ne reste aucune trace du *w*, excepté dans l'orthographe du mot, et dans l'adverbe interrogatif *how* « comment », on a cessé d'écrire le *w* initial : cet adverbe vient de l'anglo-saxon *hwû*, *hu*, en gothique *hvaiva*. Au contraire, on écrit *whole* « tout entier », avec un *w*, mais c'est par une fausse analogie. Le mot anglo-saxon est *hál*, sans *w*, et, malgré l'orthographe vicieuse qui lui a été enseignée, le peuple a su conserver ici la prononciation correcte.

Les mots qui commencent par plus d'une consonne sont plus sujets que tous les autres à l'altération phonétique. Il faut certainement un effort pour prononcer distinctement au commencement d'un mot deux ou trois consonnes qui ne sont séparées par aucune voyelle, et nous n'avons pas de peine à comprendre qu'on passe légèrement sur une de ces consonnes, et qu'on finisse par la laisser tomber. Mais, si c'est la tendance du langage de faciliter la prononciation, alors se présente tout naturellement devant nous une question qu'il nous est impossible d'éluder et à laquelle il faut

une réponse : comment donc se fait-il que ces formes gênantes et difficiles aient jamais été créées et sanctionnées? Si étrange que cela puisse paraître, je dois dire que je regarde ces mots difficiles, avec leur exubérance de consonnes, comme provenant, eux aussi, d'une corruption phonétique, c'est-à-dire d'un relâchement des muscles. La plupart d'entre eux ont leur origine dans une contraction, c'est-à-dire dans un effort fait pour prononcer deux syllabes en une seule, et pour épargner ainsi le temps et le souffle; mais cette économie ne pouvait se faire qu'au prix d'une plus grande dépense de force dans la prononciation des consonnes.

On a prétendu, et avec des arguments assez plausibles, que, dans son état primitif (sur lequel, malheureusement, nous ne savons presque rien), le langage évitait le contact de deux ou de plusieurs consonnes. Il y a des langues encore vivantes dans lesquelles toute syllabe se compose, soit d'une voyelle, soit d'une voyelle précédée d'une seule consonne, et dans lesquelles aucune syllabe ne finit jamais par une consonne. C'est ce qui arrive, par exemple, dans les langues polynésiennes. Un Hawaïen trouve une difficulté presque insurmontable à prononcer deux consonnes à la fois, et quand il apprend l'anglais, il a toutes les peines du monde à prononcer le mot *cab* « cabriolet », ou tout autre mot terminé par une consonne. Dans son excellente *Grammaire polynésienne,* M. Hale nous dit : « Dans tous les dialectes polynésiens, chaque syllabe doit se terminer par une voyelle, et on n'y entend jamais deux consonnes sans qu'elles soient séparées par une voyelle. Cette règle ne souffre aucune exception

quelle qu'elle soit, et c'est principalement à cette particularité qu'il faut attribuer la douceur de ces langues. Les plus longues syllabes n'ont que trois lettres, savoir, une consonne et une diphthongue, et beaucoup de syllabes sont formées d'une voyelle seule (1). »

Les langues de la Polynésie ne sont pas les seules qui n'admettent jamais de syllabes fermées, c'est-à-dire terminées par une consonne. En chinois, toutes les syllabes sont ouvertes ou nasales (2) : cependant il n'est nullement certain qu'il faille regarder comme des additions récentes ces consonnes finales dont on a constaté la présence dans les dialectes vulgaires de la Chine, et qui représentent peut-être un état plus primitif du langage chinois.

Dans l'Afrique méridionale, tous les membres de la grande famille de langues, que le docteur Bleek nomme la famille *Bá-ntu,* sont généralement d'accord relativement à la simplicité de leurs syllabes. Leurs syllabes ne peuvent commencer que par une seule consonne; toutefois les consonnes à son double, les consonnes nasalisées, et les combinaisons de claquements de langue avec d'autres consonnes sont considérées comme étant réellement simples. La semi-voyelle *w* peut aussi se placer entre une consonne et une voyelle qui la suit. En règle générale, dans toutes ces langues de l'Afrique méridionale qui s'étendent au nord jusqu'au-delà de l'équateur, les syllabes ne peuvent jamais se terminer par une consonne, mais toujours par une voyelle soit pure soit nasale (3). Les exceptions

(1) Hale, *Polynesian Grammar,* p. 234.
(2) Endlicher, *Chinesische Grammatik,* p. 112.
(3) Bleek, *Compar. Gramm.,* § 252. Appleyard, *Kafir Lang.,* p. 89.

ne servent qu'à confirmer la règle, car elles sont limitées à des cas où la chute de la voyelle finale, qui est en général extrêmement brève et presque indistincte, a laissé des consonnes à la fin des mots (1).

Dans l'autre famille des langues de l'Afrique méridionale, dans les dialectes hottentots, on évite également les consonnes composées au commencement des mots. Il est manifeste aussi que dans ces langues tous les radicaux étaient terminés originairement par des voyelles, et que les consonnes finales sont entièrement dues à des terminaisons grammaticales, telles que *p*, *s*, *ts* et *r*. Par suite de l'emploi fréquent de ces suffixes, la voyelle finale a disparu, mais qu'elle existait originairement à la fin de ces mots, c'est ce que les linguistes ont établi par des preuves assez convaincantes (2).

Le caractère permanent et nullement accidentel ou individuel de ces particularités phonétiques se révèle surtout dans la manière de traiter les mots étrangers. La pratique mettra assurément un Hawaïen à même de vaincre la difficulté qu'il éprouve à prononcer deux consonnes réunies ou à finir ses mots par des consonnes, et j'ai moi-même entendu un Mohawk articuler ses labiales avec une parfaite netteté. Pourtant, si nous examinons les mots étrangers adoptés par ces peuples et admis dans leur vocabulaire, il nous sera facile de voir comment tous ces mots ont été placés sur un lit de Procuste. Dans l'idiome ewe, dialecte de l'Afrique occidentale, notre mot *school* « école » se

(1) Bleek, *Comparative Grammar*, § 257. Hahn, *Herero Grammar*, § 3.
(2) Bleek, *ibid.*, § 257-260.

prononce *suku*, l'allemand *Fenster* « fenêtre » se prononce *fesre* (1).

Dans la langue cafre nous trouvons :

bapitizesha	pour	to baptize « baptiser »
igolide	—	gold « or »
inkamela	—	camel « chameau »
ibere	—	bear « ours »
umperisite	—	priest « prêtre »
ikerike	—	kirk « église »
umposile	—	apostle « apôtre »
isugile	—	sugar « sucre »
ama-Ngezi	—	English « Anglais » (2)

Si nous tournons nos regards vers le finnois et toute la classe ouralienne de la division septentrionale des langues touraniennes, nous voyons la même répugnance à admettre de doubles consonnes au commencement, ou des consonnes quelconques à la fin des mots. L'allemand *Glas* « verre » s'écrit *lasi* en finnois. Les mots suédois *smak* « goût », *stor* « grand », et *strand* « rivage », se changent en *maku*, *suuri*, et *ranta*. Aucun mot de pur finnois ne commence par une double consonne, car les consonnes accompagnées d'un *s* euphonique et adoucies, qui sont écrites comme des lettres doubles, étaient originairement des sons simples. Ceci s'applique également aux idiomes des Esthoniens, des Ostiaks, des Hongrois et des Siriaines, quoique, par suite de leurs relations avec des nations aryennes, ces tribus soient arrivées à prononcer des groupes aussi difficiles que *pr*, *sp*, *st*, *str*, etc. Les dialectes des Lapons, des Mordviniens et des Tchérémisses nous montrent même au commencement des

(1) Pott, *Etymologische Forschungen*, II, 56.
(2) Appleyard, *Kafir Language*, p. 89.

mots, qui sont bien des mots indigènes, bien qu'ils ne se trouvent pas dans les dialectes congénères, des groupes de consonnes, comme *kr*, *ps*, *st*, etc.; mais ces groupes sont toujours de formation secondaire, ainsi que l'a pleinement prouvé M. Boller (1). Le même savant consciencieux a montré que le finnois, tout en préférant des syllabes terminées par des voyelles, a néanmoins admis *n*, *s*, *l*, *r*, et même *t*, comme consonnes finales. L'esthonien, le lapon, le mordvinien, l'ostiak et le hongrois, par la chute ou par l'affaiblissement de leurs voyelles finales et non accentuées, sont venus à posséder un grand nombre de mots terminés par des consonnes simples et doubles; mais, dans toute la classe ouralienne, partout où nous pouvons remonter aux éléments radicaux du langage, nous trouvons des consonnes simples et des voyelles finales.

Nous arrivons au même résultat, si nous examinons la structure syllabique de la classe dravidienne des langues touraniennes de la division méridionale, savoir, du tamoul, du telinga, du canara, du malayalam, etc. Dans son excellent ouvrage, la *Grammaire comparative des langues dravidiennes*, le révérend R. Caldwell a traité ce sujet avec le même soin que l'a fait M. Boller pour les langues finnoises, et nous n'avons qu'à placer ces deux études en regard l'une de l'autre pour être frappés des conformités extraordi-

(1) Boller, *Die Finnischen Sprachen*, p. 19. Pott, *Etym. Forsch.*, pp. 40 et 56. Voir aussi Bœhtlingk, *Ueber die Sprache der Jakuten*, § 152. « Les dialectes turco-tartares, le mongol et le finnois répugnent fortement à admettre de doubles consonnes au commencement des mots. »

naires que nous offrent sur ce point ces deux groupes de langues.

« La principale particularité de la syllabisation dravidienne, dit M. Caldwell, c'est son extrême simplicité et son éloignement pour les consonnes composées ou juxtaposées; et ce caractère distingue le tamoul, le plus anciennement cultivé de tous les membres de la famille, à un degré plus marqué qu'aucune autre langue dravidienne.

« En telinga, en canara et en malayalam, la grande majorité des mots dravidiens, c'est-à-dire des mots qui ne sont ni dérivés du sanscrit ni altérés par suite d'influences sanscrites, et en tamoul tous les mots sans aucune exception, y compris même les dérivés sanscrits, sont divisés en syllabes d'après le système suivant. Les consonnes doubles ou triples au commencement des syllabes, comme *str* dans *strength* « force », sont entièrement inadmissibles. Une consonne simple peut seule être mise au commencement non-seulement de la première syllabe mais encore de toutes les syllabes suivantes. Si, au milieu d'un mot composé de plusieurs syllabes, une syllabe finit par une consonne et que la syllabe suivante commence par une autre consonne, il faut que ces deux consonnes contiguës soient assimilées euphoniquement, ou sinon qu'il y ait insertion d'une voyelle. A la fin d'un mot, des consonnes doubles ou triples, comme *gth* dans *strength*, sont aussi inadmissibles qu'au commencement. En telinga et en canara il faut que chaque mot finisse par une voyelle; en tamoul les mots peuvent être terminés soit par une voyelle, soit par une seule semi-voyelle, comme *l* ou *r*, soit par une seule nasale,

comme *n* ou *m*. On voit tout de suite combien cette manière de former les syllabes diffère de celle qui est suivie en sanscrit.

« *I* est la voyelle généralement insérée entre les consonnes qui autrement se trouveraient contiguës, comme on peut le voir par les mots sanscrits adoptés en tamoul. Quelquefois *u* prend la place de l'*i*. Ainsi la préposition sanscrite *pra* est changée en *pira* dans les dérivés composés qui ont passé en tamoul; tandis que *Krishna* devient *Kiruttina-n* (*tt* au lieu de *sh*), ou même *Kittina-n*. Même des réunions aussi douces de consonnes que les mots sanscrits *dya, dva, gya*, etc., sont séparées en tamoul où nous trouvons *diya, diva* et *giya* (1). »

Il n'est guère surprenant que des faits de ce genre, dont il serait facile de réunir un nombre beaucoup plus considérable, aient amené des savants spéculatifs à croire que les premiers éléments constitutifs du langage ont été nécessairement des syllabes ouvertes, formées d'une consonne suivie d'une voyelle, ou bien d'une seule voyelle. Le fait qu'il existe des langues, qui ont conservé cette simplicité de structure, est certainement important, et on ne peut nier que des éléments aussi simples aient servi à former des langues qui sont arrivées graduellement, par la suppression des voyelles, à une extrême âpreté dans la prononciation des consonnes. Le mot tchérémisse *śma* « bouche », s'il est dérivé de la racine *śu* « parler », a dû être originairement *śuma*.

Dans les langues aryennes, il est facile de voir le même procédé produire le même effet, c'est-à-dire

(1) Caldwell, *Dravidian comparative Grammar*, p. 138.

produire des consonnes doubles soit au commencement soit à la fin des mots. C'est afin de rendre plus rapide la prononciation des mots qu'on laissa tomber des voyelles et que l'on réunit plusieurs consonnes : c'est afin de rendre plus facile la prononciation des mots ainsi altérés qu'on omit plus tard une des consonnes, et qu'on ajouta des voyelles nouvelles.

Ainsi l'anglais *to know* « connaître » nous reporte au sanscrit *jnâ*, mais ce *jnâ* (le latin *gnô* dans *gnôvi*, ou le grec *gnō* dans *égnōn*) remonte lui-même à *janâ*, contracté en *jnâ*. Beaucoup de racines sont formées par le même procédé, et elles expriment généralement une idée dérivée. Ainsi *jan*, qui signifie « créer, produire », et que nous trouvons dans le sanscrit *janas*, le grec *génos* « race, famille », est élevé à *jnâ*, afin d'exprimer l'idée de « être capable de produire ». Si je suis capable de produire la musique, je sais la musique ; si je suis capable de produire le labourage, je sais labourer, je puis labourer : de là la synonymie fréquente de ces deux termes *pouvoir* et *savoir*, et la fréquente fusion de ces deux conceptions, comme dans *I can* et *I know*, *Ich kann* et *Ich kenne* (1). De même que *jan* nous donne *jnâ*, ainsi *man* « penser » (le sanscrit *manas*, le grec *ménos*, le latin *mens*, l'anglais *mind* « esprit ») nous donne *mnâ* « apprendre par cœur », le grec *mémnēmai* « je me rappelle », *mimnéskō*. Dans la prononciation anglaise le *m* tombe, et l'on prononce *nemoniks* le mot que l'on écrit *mnemonics* « la mnémonique ». Nous avons encore en

(1) Pott, *Etym. Forsch.*, II, 291, rapproche *queo* et *scio*, en les rattachant au sanscrit *ki*. Voir Benfey, *Kurze Sanskrit-Grammatik*, § 62, *note*.

sanscrit une racine *mlai* « se flétrir »; de là *mlâna* « flétri », *mlâni* « flétrissure ». Les nations teutoniques, évitant le contact complet des lèvres nécessaire pour prononcer *m*, se contentèrent de ce rapprochement des lèvres qui produit *w*, et de cette manière prononcèrent *vl* au lieu de *ml*. De là les mots anglo-saxons *wlæc* « fatigué », *wlacian* « être fatigué, être flasque ». Le latin a *flaccus* « flétri, flasque », là où nous nous attendrions à trouver *blaccus*, l'allemand *welk*. En allemand nous avons *flau* (1) « faible », et ce qui semble n'être qu'une variété dialectale du bas-allemand, *lau* « tiède », appliqué aux liquides qui ne sont que *faiblement* chauffés. Or, d'où vient cette double consonne initiale *ml*, qui en allemand subit le sort ordinaire de la plupart des doubles consonnes initiales, et qui de *ml* est réduite à *l*? La racine sanscrite *mlai* ou *mlâ* est formée comme *jnâ* et *mnâ* d'une racine plus simple, laquelle est *mal* ou *mar* signifiant « se consumer, dépérir ». Comme *jan* est devenu *jnâ*, ainsi *mar* est devenu *mrâ*. Cette racine *mar*, sur laquelle nous aurons à revenir plus tard, est une racine très-féconde, et fut employée principalement dans le sens de « dépérir ou mourir », comme dans *morior*, dans ἀμ(β)ροσία, dans l'ancien slave *mreti* « mourir », et dans le lithuanien *mirti* « mourir ».

Nous nous contenterons de ces exemples pour montrer qu'en sanscrit aussi, et dans les langues aryennes en général, les doubles consonnes initiales doivent leur existence à la même tendance qui plus tard amène

(1) Cf. Leo, *Zeitschrift für vergl. Sp.*, II, 252. Grimm (*Wörterbuch*, à ce mot) rattache *flau* à *flauen*, et ce dernier a une forme supposée du moyen haut-allemand, *flou* ou *flouwe*.

leur destruction. Ce fut une économie phonétique qui réduisit *mard* à *mrd;* ce fut encore une économie phonétique qui réduisit *mrd* à *rd* et à *ld*.

Une fois qu'une syllabe commence par une double consonne, et qu'on désire en faciliter la prononciation, le plus simple semblerait être de laisser tomber l'une des deux consonnes, et c'est ce que l'on fait souvent, mais il s'en faut bien qu'on le fasse toujours. Nous avons vu cette chute d'une des deux consonnes dans les mots anglais *knight* « chevalier », (*h*) *ring* « cercle », etc.; nous la voyons également dans les mots latins *natus* « né » pour *gnatus, nodus* « nœud » pour *gnodus,* l'anglais *knot.* Nous savons que la forme archaïque du latin *locus* « lieu » était *stlocus* (1), ce qui nous reporte à la racine *stâ,* d'où vient l'allemand *Stelle* « place, lieu »; nous savons qu'au lieu de *lis, litis* « querelle, procès », les anciens Romains prononçaient *stlis* dont nous pouvons rapprocher l'allemand *Streit* « combat, contestation ». Dans tous ces cas on a laissé simplement tomber la première ou les deux premières des consonnes initiales. Mais il arrive aussi que la double consonne, après avoir été tolérée d'abord uniquement parce qu'elle épargnait une syllabe, finit par être allongée de nouveau et par se partager en deux syllabes, dont la prononciation semble exiger un moindre effort que celle de la consonne double. Les langues sémitiques ne contiennent aucun mot qui commence par deux consonnes non séparées par une voyelle ou *shewa.* C'est même là ce qu'Ewald considère comme un des caractères les plus marquants de la fa-

(1) Quintil., I, 4, 16.

mille sémitique (1); et quand il s'agit de naturaliser en arabe des mots étrangers, comme *Platon*, par exemple, il faut changer le *p* en *f* (car l'arabe, ainsi que nous l'avons vu, n'a pas de *p*), et ajouter au mot une syllabe initiale, ce qui donne *Iflatún* pour *Platon*. Nous avons vu que les Hawaiens, en adoptant un mot comme l'anglais *steel* « acier », sont obligés de renoncer à prononcer l'initiale *s* devant *t*, et disent *tila* ou *kila*. Les langues de l'Afrique occidentale surmontent cette même difficulté en faisant deux syllabes à la place d'une seule, et en disant, par exemple, *suku* pour *school* « école ». Pour prononcer le nom du Christ, il faut que les Chinois le changent en *ki-li-sse-tu* (2), remplaçant une seule syllabe par quatre. Nous trouvons des cas analogues plus près de nous. Beaucoup de mots latins commencent par *sc, st, sp*. Quelques-uns de ces mots se rencontrent dans des inscriptions latines du quatrième siècle après J.-C. écrits avec un *i* initial : par exemple, *in istatuam* (3) (Orelli, 1,120, A. D. 375); *Ispiritus* (Mai, Coll. Vat., t. V, p. 446, 8) (4). Il semble que les nations celtiques n'aient pas pu prononcer un *s* initial, ou du moins, qu'elles l'aient évité (5). Les Espagnols au Pérou, même en li-

(1) Ewald, *Gramm. Arabica*, I, p. 23; Pott, *Etym. Forsch.*, II, 66.

(2) Endlicher, *Chinesische Grammatik*, p. 22.

(3) Aujourd'hui encore les paysans du centre de la France ne disent jamais *une statue, une station*, mais *une estatue, une estation*. [Tr.]

(4) Voir Crecelius, dans Hœfer's *Zeitschrift*, IV, 166.

(5) Richards, *Antiquæ linguæ britannicæ thesaurus* (Bristol, 1753), cité par Pott, *Etym. Forsch.*, II, 67, dit, après la lettre S : « Aucun mot breton ne commence par *s*, suivi d'une consonne ou d'un *w*, sans que le *s* soit précédé d'un *y*; car nous ne disons pas *Sgubor*, *snoden*, etc., mais *Ysgubor*, *ysnoden*. Et quand nous empruntons à

sant du latin, disent *estudium* pour *studium*, *eschola* pour *schola* (1). De là l'addition constante de la voyelle initiale dans la branche occidentale de la famille romane, cette branche se composant principalement de la race celtique : ainsi nous trouvons en français *escabeau*, au lieu du latin *scabellum* ; *estame* vieux français pour *étaim*, au lieu de *stamen* ; *espérer* au lieu de *sperare* (2). Puis, comme pour se venger du surcroît de peine que lui avait occasionné la double consonne initiale, le français rejette le *s*, qui avait été cause de l'addition de l'*e* initial, mais conserve la voyelle, laquelle, après la suppression du *s*, devient inutile. Ainsi le mot *spada* s'est changé en *espée*, puis en *épée* ; *scala* en *eschelle*, puis en *échelle* ; *stabilire* en *establir*, puis en *établir*, etc.

Il doit maintenant paraître clairement que tous ces changements doivent reposer sur des principes entièrement différents de ceux qui ont fait que les Romains prononçaient *quatuor* le même mot qui est prononcé *four* par les Anglais. La transition du gothique *fidvor* à l'anglais *four* peut être avec raison attribuée à une corruption phonétique, mais la différence entre *quatuor*

une autre langue des mots commençant par *s*, suivi immédiatement d'une consonne, nous plaçons un *y* au commencement de ces mots, comme lorsque nous disons *ysgol* pour le latin *schola*, *yspryd* pour *spiritus*, *ysgwyd* pour *scutum*. »

(1) Tschudi, *Peru*, I, 176, Caldwell, *Dravidian Comparative Grammar*, p. 170 : « Qu'un fait parfaitement identique se produit en tamoul, est une chose bien connue de tous les Européens qui ont résidé dans l'Inde méridionale, et qui ont entendu les indigènes parler d'établir une *iskool* (*iskoule*) anglaise. Cet *iskool* vaut bien notre mot *establish* pour *stabilire*, ou les expressions italiennes *con istudio*, *per istrada*, etc. »

(2) Diez, *Grammatik*, I, p. 224.

et *fidvor* ne saurait être expliquée que comme étant le résultat d'une variation dialectale. Si nous comparons *quatuor, téssares, písyres* et *fidvor*, nous trouvons dans un seul et même mot la substitution d'une gutturale, d'une dentale et d'une labiale. Il n'y a rien qui montre que les Grecs aient changé la gutturale en dentale, ou que les nations teutoniques aient réputé la labiale moins difficile à prononcer que la gutturale ou que la dentale. Nous ne pouvons pas prouver qu'en grec la gutturale se réduise à une dentale, ou qu'en allemand la labiale soit plus récente, dans l'ordre chronologique, que la gutturale. Il nous faut considérer la gutturale, la dentale et la labiale, comme trois expressions phonétiques différentes d'une même conception générale, non pas comme des altérations d'un seul type originel déterminé. La ténue gutturale, une fois fixée dans une langue ou un dialecte quelconque, ne se réduit pas insensiblement dans ce dialecte à une ténue dentale; une ténue dentale, une fois qu'elle a été articulée nettement comme dentale, ne passe pas dans la même bouche au son d'une ténue labiale. Ce qui n'est pas encore individualisé peut se développer et revêtir maintes formes différentes; ce qui est devenu individuel et déterminé n'est plus susceptible de ce développement illimité, et les changements éprouvés tendent dès lors à la dégénérescence, et doivent être regardés comme un dépérissement. Dire où le développement finit et où commence le dépérissement, n'est pas moins difficile dans les langues vivantes que dans les corps vivants; mais dans la science du langage nous avons un criterium : c'est que les changements produits par l'altération phonétique doivent pouvoir souf-

frir une simple explication physiologique; il faut que nous les puissions rapporter à un relâchement de l'énergie musculaire dans les organes de la parole. Il n'en est pas de même des variations dialectales. Leurs causes, quand il est possible de les découvrir, sont spéciales, non pas générales, et dans beaucoup de cas elles échappent à tous nos efforts pour les expliquer physiologiquement.

CINQUIÈME LEÇON.

LA LOI DE GRIMM.

Substitution des consonnes dans les langues aryennes. Cause secrète de ce phénomène. — Racines triples. — La loi de Grimm. Exemples de tous les cas où cette loi influe sur le système des consonnes des langues indoeuropéennes. — Tableau général de la loi de Grimm. — Hypothèse pour expliquer le changement de sens survenu dans les mots qui, en grec, en latin et dans les langues germaniques, signifient « pin », « chêne », et « hêtre ». Ces changements ont peut-être correspondu aux époques différentes de la végétation de ces arbres sur le sol européen. — Changements analogues dans les noms des métaux chez les peuples aryens. — Objections.

Je me propose de consacrer notre leçon d'aujourd'hui à l'examen d'une loi phonétique, communément appelée la *loi de Grimm*, loi qui est d'une grande importance et d'une application très-étendue, puisqu'elle influe sur presque tout le système des consonnes des langues aryennes. Cette loi peut être exposée ainsi :

Il y a dans la prononciation des langues aryennes trois points principaux où le contact des organes de la parole donne naissance aux consonnes, c'est à savoir,

le point guttural, le point dental, et le point labial, où sont produits les sons *k*, *t*, et *p*.

A chacun de ces trois points il y a deux modes de prononciation, la prononciation dure et la prononciation molle, chacune desquelles est à son tour susceptible d'une aspiration, mais dans certaines langues seulement.

En sanscrit le système est complet; nous avons les consonnes dures (ou les ténues), *k*, *t*, *p*; les consonnes molles (ou les moyennes), *g*, *d*, *b*; les aspirées rudes, *kh*, *th*, *ph*; et les aspirées molles, *gh*, *dh*, *bh*. Toutefois les aspirées molles sont, en sanscrit, beaucoup plus importantes et d'un usage bien plus fréquent que les aspirées rudes.

En grec nous trouvons, outre les consonnes rudes et molles ordinaires, une seule série d'aspirées, χ, θ, φ, lesquelles sont rudes; ces aspirées sont devenues, dans le grec plus moderne, de simples spirantes (1).

En latin il n'y a pas d'aspirées véritables, leur place ayant été prise par les spirantes correspondantes. Cependant la spirante dentale, *s*, ne se rencontre jamais en latin comme représentant une aspirée dentale primitive (*th* ou *dh*).

En gothique, les aspirées véritables manquent également, à moins qu'on ne prononçât comme une aspirée le *th*. Dans la série des gutturales et des dentales nous

(1) C'est-à-dire que le double son renfermé dans chaque aspirée s'est réduit à un son simple. Ainsi le θ grec équivalait à *t* + *h*; mais, en grec moderne, le θ se prononce comme le *th* anglais, c'est-à-dire qu'il a pris un son nouveau où il est impossible de distinguer un *t* et un *h*. La même observation s'applique au φ (anciennement p + h) et au χ (k + h). [Tr.]

n'avons que les spirantes *h* et *f*. Cette observation semble s'appliquer également à l'ancien haut-allemand.

Dans les dialectes slaves, y compris le lithuanien, les aspirées manquaient originairement.

Nous voyons donc que les aspirées existent seulement en sanscrit et en grec, et que dans la première de ces langues elles sont surtout molles, dans la dernière toujours rudes.

Examinons maintenant la loi de Grimm. La voici : « Si les mêmes racines ou les mêmes mots existent en sanscrit, en grec, en latin, en celtique, en slave, en lithuanien, en gothique et en haut-allemand, alors partout où les Hindous et les Grecs prononcent une aspirée, les Goths et les bas-Allemands en général, les Saxons, les Anglo-Saxons, les Frisons, etc., prononcent la consonne molle (ou la moyenne) correspondante, les anciens haut-Allemands prononcent la consonne rude (ou la ténue) correspondante. Dans ce premier changement les races lithuanienne, slave et celtique s'accordent pour la prononciation avec la race gothique. Nous arrivons ainsi à la première formule :

I. grec et sanscrit	KH	TH	PH (1)
II. gothique, etc.	G	D	B
III. anc. haut-allemand	K	T	P

(1) Les lettres dont nous nous servons ici doivent être considérées simplement comme des symboles, non pas comme les véritables caractères qui se rencontrent dans ces langues. Si nous transcrivons ces symboles en lettres véritables, nous trouvons dans la première formule, au lieu de

	KH	TH	PH
sanscrit . .	gh, h	dh, h	bh, h
grec	χ	θ	φ
latin. . . .	h, f (gv, g, v, ')	f (d, b)	f (b)

Secondement, si en grec, en latin, en sanscrit, en lithuanien, en slave et en celtique nous trouvons une moyenne, alors nous trouvons une ténue correspondante en gothique, une spirante correspondante en ancien haut-allemand. Ceci nous donne la seconde formule :

IV. grec, etc.	G	D	B
V. gothique	K	T	P
VI. anc. haut-allemand	Ch	Z	F (Ph)

Troisièmement, lorsque les six premières de ces langues nous offrent une ténue, alors le gothique nous offre la spirante correspondante, l'ancien haut-allemand la moyenne correspondante. Toutefois, en ancien haut-allemand, la loi ne s'applique qu'à la série des dentales, tandis que dans la série des gutturales et dans celle des labiales les documents de l'ancien haut-allemand nous présentent généralement *h* et *f*, au lieu des moyennes correspondantes *g* et *b*. Ceci nous donne la troisième formule :

VII. grec, etc.	K	T	P
VIII. gothique	H (G, F)	Th (D)	F (B)
IX. anc. haut-allemand	H (G, K)	D	F (B, V)

On verra tout de suite que ces changements ne sauraient être considérés comme résultant d'une corruption phonétique. La corruption phonétique suit toujours une seule et même direction. Elle va toujours en descendant, jamais en remontant. Or il se peut, ainsi que l'a dit Grimm, que les nations teutoniques aient fait preuve de nerf et de je ne sais quelle fierté en élevant la consonne molle et en la changeant en consonne rude, comme aussi en changeant la con-

sonne rude en une aspirée (1). Mais si cela était bien vrai, ne serait-on pas en droit de tirer une conclusion tout opposée de l'amollissement de l'aspirée, la plus virile des lettres viriles, se transformant en une moyenne, la plus douce de toutes les lettres douces? Il ne faut pas oublier que cette loi phonétique, que Grimm a comparée justement à une roue à trois rayons, fait un tour complet, et que quand l'un des rayons s'élève, un autre s'abaisse. C'est pourquoi cela ne nous avancerait guère si nous adoptions l'explication contraire et si, au lieu de regarder cette substitution ou ce déplacement des consonnes qu'on appelle en Allemagne *Lautverschiebung*, comme un procédé de renforcement phonétique, nous cherchions à l'expliquer comme étant un procédé d'affaiblissement phonétique (2). Car encore qu'il fût possible de considérer l'aspiration du *t* rude comme le commencement d'une altération phonétique (*th*) qui conduisit graduellement à l'amollissement du *t* en *d*, nous aurions toujours, d'autre part, à rendre raison de la transition du *d* au *t* par suite d'une renaissance d'énergie phonétique. On se trouve donc dans un cercle vicieux dont on ne peut pas sortir, à moins qu'on ne se place à un point de vue différent pour étudier ce phénomène.

Qui nous dit que le *t* grec soit jamais devenu le *th* gothique? Quelle idée attachons-nous à cette phrase si souvent répétée, qu'un *t* grec devient un *th* gothique? Comment une consonne grecque peut-elle devenir une

(1) Cf. Curtius, *Kuhn's Zeitschrift*, II, 330.

(2) Voir Lottner, *Zeitschrift*, XI, p. 204; Förstemann, *ibid.*, I, p. 170.

consonne gothique, ou un mot grec peut-il devenir un mot gothique? Même un mot italien ne devient jamais un mot espagnol; un *t* italien, comme dans *amato*, ne devient jamais un *d* espagnol, comme dans *amado*. Ces deux lettres ont leur origine dans une même langue, le latin; et, de même, le grec et le gothique sont issus d'une source commune, le vieux langage aryen. Au lieu de chercher à expliquer les différences qui existent entre le grec et le gothique, en rapportant les mots de l'un aux mots de l'autre, mieux vaudrait faire remonter ces deux langues à la source commune d'où chacune d'elles a pu sortir avec son système particulier de consonnes. Or nous savons, par l'analyse physiologique de l'alphabet, qu'il existe trois ou quelquefois quatre variétés de son pour chacun des trois points principaux où le contact des organes de la parole produit les consonnes. Nous pouvons prononcer *p* comme une lettre rude, en coupant vivement le souffle avec nos lèvres, ainsi que nous le faisons en disant *ap;* nous pouvons prononcer la même lettre comme une lettre molle, en laissant entendre, pendant que nous rapprochons les lèvres, la formation de ce contact qui arrête le souffle, comme lorsque nous disons *ab;* et nous pouvons la prononcer comme une aspirée en laissant entendre une émission de souffle, suivant immédiatement la formation de la lettre rude ou molle, comme dans *aph* et *abh*. Nous obtenons ainsi pour chacune des principales consonnes quatre variations :

k,	kh,	g,	gh,
t,	th,	d,	dh,
p,	ph,	b,	bh.

Toutefois cette riche variété dans les sons des consonnes ne se rencontre que dans les langues dont le développement a été le plus parfait. Même parmi les dialectes aryens, le sanscrit seul peut se vanter de la posséder entière. Mais si nous portons les yeux au-delà des frontières aryennes, et que nous examinions l'idiome hawaien, par exemple, nous voyons d'abord que même la distinction la plus simple, celle qui marque la différence entre la lettre rude et la lettre molle, n'a pas encore été établie. Un Hawaien, ainsi que nous l'avons vu, n'éprouve pas seulement une difficulté extrême à distinguer *k* et *t;* il ne peut non plus apercevoir aucune différence entre *k* et *g*, entre *t* et *d*, entre *p* et *b*. Il en est de même dans d'autres langues polynésiennes. En finnois, la distinction entre *k, t, p,* et entre *g, d, b,* est de date moderne et due à l'influence étrangère. La langue finnoise elle-même ne reconnaît pas cette distinction dans la formation de ses racines et de ses vocables, tandis que dans des dialectes congénères, tels que le hongrois, cette distinction a été pleinement développée (1).

En second lieu, dans quelques-unes des langues polynésiennes, nous voyons la prononciation flotter incertaine entre les ténues rudes et les spirantes rudes correspondantes. Nous trouvons le mot qui signifie « balle » prononcé *poe* dans l'idiome de la Nouvelle-Zélande, et *foe* dans l'idiome de Tonga (2), absolument comme nous voyons le sanscrit *pati* représenté en gothique par *fath-s*.

(1) Boller, *Die finnischen Sprachen*, p. 12.
(2) Hale, *Polynesian Grammar*, p. 232.

Or l'introduction de ces différences d'articulation dans les langues qui ont reçu une organisation supérieure a eu sa raison d'être. A mesure que de nouvelles conceptions sollicitaient une expression, les organes de la parole durent recourir à de nouveaux procédés qui prirent graduellement une forme plus fixe, une forme traditionnelle et typique. Il est possible de parler sans labiales, il est possible de dire beaucoup de choses dans une langue qui n'a que sept consonnes, tout comme il est possible pour un mollusque de manger sans lèvres, et de jouir de la vie sans foie ni poumon. Je crois qu'il y a eu un lointain, bien lointain passé, où les nations aryennes (si nous pouvons leur donner ce nom) n'avaient encore aucune aspirée. Un alphabet fort imparfait peut suffire pour les humbles commencements de la pensée et du langage; mais, avec le progrès de l'esprit, un développement correspondant doit se produire dans l'articulation des lettres. Certaines langues, comme nous l'avons vu, ne sont jamais arrivées à avoir plus d'une série d'aspirées, d'autres en ont toujours manqué, ou sont venues, par la suite des temps, à perdre les aspirées qu'elles avaient possédées antérieurement. Mais je crois qu'il est possible de prouver qu'avant la séparation des nations aryennes, telles que nous les connaissons, plusieurs au moins d'entre elles avaient élaboré une triple modification de la prononciation des consonnes. Les Aryens, avant leur dispersion, avaient, par exemple, trois racines *tar, dar* et *dhar,* qui différaient principalement par leurs consonnes initiales, lesquelles représentent trois degrés différents dans le contact de la langue et des dents. *Tar* signifiait « traverser », *dar* « déchirer »,

dhar « tenir ». Or, bien que nous ne sachions peut-être pas exactement comment les Aryens, avant leur séparation, prononçaient ces lettres *t, d,* et *dh,* nous pouvons être certains qu'ils ne les confondaient pas. Cette distinction fut maintenue en sanscrit à l'aide de la ténue, de la moyenne et de l'aspirée molle ; mais elle eût été également bien marquée par la ténue, la moyenne et l'aspirée rude (*t, d, ṯh*), ou encore par la ténue, la moyenne et la spirante dentale. L'objet essentiel était d'avoir trois modes distincts de prononcer trois expressions distinctes, quoique peut-être congénères. Si les trois mêmes racines coexistaient en grec, elles s'y montreraient dès le commencement sous les formes *tar* (*térma* « limite, terme », le latin *ter-minus*), *dar* (*dérma* « peau »), et *thar,* attendu que les aspirées molles manquent en grec (1). Mais qu'arriverait-il si les trois mêmes racines devaient être fixées par les Romains, dans le parler desquels les aspirées n'avaient jamais existé? Il est clair que les distinctions si soigneusement élaborées d'abord, et si parfaitement conservées en sanscrit et en grec, seraient perdues dans leur langue. Chez eux *dar* et *tar* pourraient rester distincts; mais la troisième variation du son, soit *dhar,* soit *thar,* ou bien se per-

(1) La corruption possible de *gh, dh, bh,* en *kh, th, ph,* a été expliquée par Curtius (*Griechische Etymologie,* II, 17), en supposant que le second élément de *gh, dh, bh* est l'esprit rude, supposition qui est insoutenable (Brücke, p. 84). Mais quand même le changement de *gh* en *kh* serait phonétiquement possible, il n'a jamais été prouvé que le grec ait traversé la phase phonétique du sanscrit. Voir aussi les intéressantes observations de Grassmann, dans *Kuhn's Zeitschrift,* XII, p. 106.

drait, ou revêtirait une forme entièrement différente.

Voyons ce qui s'est passé pour *tar*, *dar* et *dhar*. Au lieu de fixer les trois racines, ainsi que l'a fait le sanscrit, les autres langues aryennes n'en ont fixé que deux, *tar* et *dar*, remplaçant *dhar* par *bhar* ou par quelque autre radical. Ainsi *tar* « traverser » a produit en sanscrit *tarman* « pointe », *tiras* « à travers » ; en grec *tér-ma* « fin, terme » ; en latin *ter-minus* « borne, limite », et *trans* « à travers, au-delà de » ; en ancien norrois *thrö-m* « tranchant », *thairh* « à travers » ; en ancien haut-allemand *dru-m* « fin », *durh* « à travers ». *Dar* « éclater, rompre, déchirer » se trouve dans le sanscrit *driṇâti*, dans le grec *deírō* « j'écorche » ; aussi dans le grec *dérma* « peau » ; dans le gothique *tairan* « déchirer », l'anglais *to tear*, l'ancien haut-allemand *zeran*. Mais quoiqu'on retrouve çà et là des traces de la troisième racine *dhar*, par exemple dans le perse *Dârayavus* « Darius », c'est-à-dire « celui qui tient ou soutient l'empire », et dans le zend *dere*, l'ancien perse *dar* « tenir », cette racine a disparu de la plupart des autres dialectes aryens.

Le même fait s'est produit même quand il n'y avait que deux racines à distinguer. Les deux verbes *dadâmi* « je donne » et *dadhâmi* « je place », furent conservés distincts en sanscrit au moyen de leurs initiales. En grec la même distinction fut maintenue entre *dí-dō-mi* « je donne », et *títhēmi* « je place » ; et on ajouta une distinction nouvelle, savoir *ē* et *ō*. En zend, les deux racines se sont confondues, *dâ* signifiant à la fois « donner » et « placer », ou « faire », outre *dâ* « connaître ». C'est là évidemment un défaut. En latin il était également impossible de distinguer l'une de l'autre

les deux racines *dâ* et *dhâ,* parce que les Romains n'avaient pas d'aspirées dentales; mais tel était le bon sens des Romains, que, quand ils sentirent qu'il leur était impossible de tenir les deux racines réellement séparées, ils ne voulurent en garder qu'une seule, *dare* « donner », remplaçant l'autre *dare* « placer » ou « faire », par des verbes différents, tels que *ponere, facere.* Que les Romains aient possédé les deux racines originairement, c'est ce que nous pouvons voir par des mots tels que *crêdo, credidi,* lequel répond au sanscrit *śrad-dadhâmi, śrad-dadhau* (1), mais où le *dh* a nécessairement perdu son aspiration en latin. De même dans *condere* et *abdere* l'élément radical est *dhâ* « placer », tandis que dans *reddo* « je rends », *do* doit être rattaché à la même racine que le latin *dare* « donner ». En gothique, au contraire, on abandonna la racine *dâ* « donner », et *dhâ* seul fut conservé, mais, bien entendu, sous la forme *dâ.*

Pour les langues où les diverses consonnes aspirées ne s'étaient pas développées, il n'était pas impossible de réparer des pertes du genre de celles que nous venons de citer; cependant les Goths et les autres tribus qui parlaient le haut et le bas-allemand ne se résignèrent pas à ces pertes sans faire un effort pour en arrêter le cours. Les tribus teutoniques manquaient d'aspirées, mais lorsqu'elles prirent possession de l'héritage phonétique de leurs ancêtres aryens, non pas indiens, elles avaient conscience du triple développement de leurs consonnes, et elles s'efforcèrent de faire face de

(1) Le *dh* sanscrit est représenté en latin par un *d* dans *medius* = le sanscrit *madhya,* le grec μέσος ou μέσσος, meri-dies = μεσημβρία.

leur mieux à ce triple engagement qui leur était légué. Elles n'avaient point d'aspirées, soit rudes soit molles. Par suite, là où le sanscrit avait adopté des aspirées molles, et le grec des aspirées rudes, le gothique (comme le celtique et le slave) préféra les moyennes latines correspondantes; le haut-allemand préféra les ténues correspondantes. Le haut-allemand présenta ce point de ressemblance avec le grec que tous les deux firent choix des consonnes rudes; le gothique se rapproche du sanscrit, en ce qu'ils adoptèrent tous deux une aspiration plus ou moins forte (1). Mais aucun de ces idiomes ne fit d'emprunt à un de ses frères, et l'on ne peut dire qu'aucun d'eux ait précédé ses congénères. Si mes vues sur le développement dialectal sont correctes, nous devons les tenir tous les quatre pour des variétés nationales d'un seul et même type ou d'une seule et même idée.

Jusque-là tout serait facile et simple. Mais il nous faut maintenant examiner les mots du patrimoine aryen qui, en sanscrit, en grec, et, pour couper court, dans toutes les langues aryennes, commencent par des moyennes et des ténues. Que pouvaient faire les Goths et les haut-Allemands? Ils avaient, comme on dit, pris à Pierre pour payer Paul. Les haut-Allemands avaient dépensé leurs ténues, les Goths leurs moyennes, pour suppléer aux aspirées dont ils étaient dépourvus. Il n'était pas admissible que, contrairement à leur destination, les moyennes gothiques *g, d, b,* répondant aux aspirées molles sanscrites *gh, dh, bh,* fussent confondues et perdues dans la seconde série

(1) L'auteur a montré précédemment (p. 256) que les moyennes sont toujours accompagnés d'une légère aspiration. [Tr.]

de consonnes molles que les Hindous, les Grecs et les autres peuples aryens gardaient distinctes de *gh, dh, bh,* et qu'ils exprimaient par *g, d, b*. Les Goths et les haut-Allemands, tout autant que les Hindous et les Grecs, sentaient que ces deux séries étaient distinctes, et tandis que les Celtes et les Slaves consentirent à laisser les aspirées *gh, dh, bh,* se confondre avec les véritables moyennes *g, d, b,* sauf à réparer le mal du mieux qu'ils pourraient, les Goths, guidés par le désir de ne pas confondre ce qui devait rester séparé, adoptèrent, dans leur prononciation nationale, les ténues *k, t, p,* pour rendre cette seconde série de moyennes. Mais alors la même difficulté se présentait de nouveau, car il y avait encore la même nécessité de conserver une distinction extérieure entre leurs *k, t, p,* et cette troisième série de consonnes, représentée en sanscrit et en grec par *k, t, p*. Ici les nations gothiques furent forcées de prendre le seul expédient qui leur restât; et afin de distinguer la troisième série de consonnes à la fois des *g, d, b* et des *k, t, p,* dont les rôles étaient épuisés, ils durent employer les aspirations rudes correspondantes, *h, th* et *f*.

Les tribus qui parlaient le haut-allemand passèrent par une gêne analogue. Elles avaient représenté par des ténues rudes ce que les Grecs avaient représenté par des aspirées rudes. Se trouvant avoir dépensé leurs *k, t, p,* ils durent adopter les aspirations *ch, z, f,* pour représenter la seconde série des consonnes; et quand il s'agit ensuite d'en exprimer la troisième série, il ne leur restait plus que les moyennes; toutefois, dans les documents littéraires qui nous sont accessibles, nous trouvons les moyennes gutturale et dentale constam-

ment remplacées par le *h* et le *f* gothiques, ce qui cause une confusion partielle qu'il eût été facile d'éviter.

Cette opération ou révolution phonétique qui amena les Hindous, les Grecs, les Goths et les Germains à établir leurs systèmes respectifs des consonnes, pourrait être représentée par le tableau suivant, dans lequel les aspirées sont indiquées par I., les moyennes par II., les ténues par III., les spirantes par IV. :

	I.	II.	III.
Sanscrit	gh dh bh	g d b	k t p
	II.	III.	IV.
Gothique . . .	g d b	k t p	h th f
	I.	II.	III.
Grec	χ θ φ	g d b	k t p
	III.	IV.	II.
Haut-allemand.	k t p	ch z f	(g)h d (b)f

Examinons maintenant un ou deux autres de ces groupes de racines triples, comme *dhar, dar, tar,* et voyons de quelle manière, sous des climats différents, ces racines ont poussé dans le sol des langues aryennes, et quels fruits elles ont porté.

Il y a trois racines qui commencent toutes par une gutturale et qui finissent par *r* vocalisé. On peut les représenter d'une manière abstraite par KAR, GAR, KHAR (ou GHAR). En sanscrit nous rencontrons tout d'abord GHAR, qui se dégrade bientôt en HAR, racine dont nous aurons à nous occuper longuement quand nous viendrons à étudier la naissance et le développement des idées mythologiques, mais que, pour le présent, nous pouvons définir comme signifiant « briller, reluire, être heureux, brûler, être ardent ». En grec

cette racine se montre dans *chaírein* « se réjouir ».

Le gothique, suivant le sanscrit du plus près possible, fixa la même racine comme GAR, et en forma *geiro* « désir », *gairan* « désirer », *gairnjan* « soupirer après » (l'anglais *to yearn*), dérivés qui semblent avoir pris un sens presque directement contraire à celui du grec *chaírein*, mais pour lesquels on trouve de précieuses analogies dans le sanscrit *haryati* « désirer », etc. (1). Le haut-allemand, se rapprochant le plus possible du grec, forma *kiri* « désir », *kerni* « l'action de désirer », etc. Nous n'en dirons pas plus en ce moment sur l'histoire de cette racine chez nos quatre représentants de la famille aryenne, le sanscrit, le gothique, le grec et le haut-allemand.

Nous arrivons maintenant à une seconde racine, représentée en gothique par GAR « crier, louer ». En grec il n'y avait pas de difficulté pour cette racine. Cette langue n'avait pas dépensé ses consonnes molles, et elle nous offre par conséquent la même racine avec les mêmes consonnes que le sanscrit; c'est ainsi que nous trouvons en grec *gērýs* « voix », *gērýō* « je proclame ». Mais que devait-il se passer en gothique et dans les dialectes qui suivent le gothique, savoir, le bas-allemand, l'anglo-saxon, l'ancien norrois? Ces langues, ayant dépensé leurs consonnes molles pour la racine *ghar*, n'avaient plus d'autre ressource que leurs ténues, de là l'ancien norrois *kalla* (2) « appeler », l'anglais *to call*, mais non pas l'anglo-saxon *galan* « hurler ». Le nom de la grue est dérivé en grec de

(1) Voir Curtius, *Griechische Etymologie*, I, 166, et les objections, *ibid.*, II, 313.

(2) Lottner, dans *Kuhn's Zeitschrift*, XI, p. 165.

la même racine, *géranos* signifiant littéralement « le crieur ». Dans l'anglo-saxon *crân*, d'où vient l'anglais *crane* « grue », nous trouvons la ténue correspondante. Enfin, le haut-allemand, ayant employé sa ténue, dut recourir à son aspiration gutturale, de là l'ancien haut-allemand *challôn* « appeler, crier », et *chrânoh* « grue ».

La troisième racine, KAR, se montre en sanscrit, ainsi qu'en grec, avec sa ténue gutturale. Il y a en sanscrit *kar* « faire, accomplir »; *kratu* « puissance », etc.; en grec nous voyons *krainō* « j'achève, j'accomplis », et *kratýs* « fort », *kártos* « force ». Le gothique, ayant disposé de sa moyenne et de sa ténue, est forcé de représenter la troisième série à l'aide de sa spirante gutturale; de là *hardus* « dur », primitivement « fort », d'où l'anglais *hard*. Le haut-allemand, qui devrait naturellement avoir recours à la moyenne dont il n'a pas encore fait emploi, préfère dans la série des gutturales l'aspiration gothique, et nous donne *harti* au lieu de *garti*, produisant par là, dans une sphère limitée, cette confusion que l'on avait tant désiré éviter, désir qui semble avoir été la cause secrète de tout ce travail qu'on appelle la substitution ou le déplacement des consonnes, et auquel les Allemands donnent le nom de *Lautverschiebung*.

Il y a aussi en sanscrit trois racines finissant par *u*, et ne différant entre elles que par les trois initiales dentales *dh*, *d*, et *t*. Il y a *dhû* (*dhu*) « secouer », *du* « brûler », et *tu* « croître » (1).

La première racine, *dhû*, produit en sanscrit *dhû-no-mi* « je secoue », *dhû-ma* « fumée » (ce qui est

(1) Voir Curtius, *Griechische Etymologie*, I, 224, 196, 192.

agité ou emporté en tourbillons), *dhû-li* « poussière ». En grec la même racine donne *thýein* « se précipiter » en parlant des rivières, des tempêtes et des passions de l'âme, *thýella* « ouragan », *thȳmós* « colère, fougue, courage », et par extension « esprit ». En latin nous avons *fumus* « fumée ».

En gothique l'aspirée sanscrite *dh* est représentée par *d*, de là *dauns* « vapeur, odeur ». En ancien haut-allemand l'aspirée grecque *th* est représentée par *t*, de là *tunst* « tempête ».

La seconde racine, *du*, signifiant « brûler » dans un sens matériel et dans un sens moral, donne en sanscrit *dava* « conflagration », *davathú* « inflammation, douleur », et en grec *daíō*, *dédaumai* « je brûle », et *dýē* « misère ». Sous sa forme simple cette racine n'a pas encore été découverte dans les autres dialectes aryens; mais on peut la reconnaître sous une forme secondaire dans le gothique *tundnan* « éclairer », ancien haut-allemand *zünden* (même sens), anglais *tinder* « mèche ». Une autre racine sanscrite, *du* « se mouvoir », ne s'est encore rencontrée que chez des grammairiens sanscrits. Mais outre le participe *dûna* qu'ils mentionnent, il y a encore le participe *dûta* « envoyé, quelqu'un qui se meut ou qui est envoyé çà et là pour des messages », et dans ce sens la racine *du* peut jeter de la lumière sur l'origine du gothique *taujan*, allemand *zauen* « faire rapidement, dépêcher un acte ».

La troisième racine, *tu*, se montre en sanscrit dans *tavîti* « il croît, il est fort », dans *tavás* « fort », dans *tavishá* (même sens), dans *tuvi* (même sens), ce dernier ne s'employant qu'en composition; et en grec dans

taþs « grand, fort ». Le latin *tôtus* a été dérivé de la même racine, mais non sans difficulté. Par contre, il est certain que c'est de cette racine que viennent les mots ombrien et osque pour « ville », *tuta*, *tota*, d'où *tuticus* dans *meddix tuticus* (1) « magistrat d'une ville ». En lette *tauta* signifie « peuple », et l'ancien irlandais *tuath* a le même sens (2). En gothique nous avons *thiuda* (3) « peuple », *thiudisks* « appartenant au peuple », *theodiscus; thiudiskô*, *ethnikōs;* en anglo-saxon *theón* « croître », *theód* et *theódisc* « peuple », *getheód* « langage » (comme l'italien *il volgare* « la langue vulgaire »). Le haut-allemand, pour lequel le *t* sanscrit et le *th* gothique sont représentés par *d*, possède le même mot dans *diot* « peuple », *diutisc* « populaire »; de là *Deutsch* « allemand » et *deuten* « expliquer », littéralement *germaniser*.

Dans tout le cours de cette opération, aucune lettre ne s'est jamais changée par degrés en une autre lettre; il n'y a eu ni renforcement graduel, ni affaiblissement graduel, ainsi que l'avait supposé Grimm (4). Il y a eu

(1) Aufrecht und Kirchhoff, *Die Umbrischen Sprachdenkmäler*, I, p. 155.

(2) Lottner, dans *Kuhn's Zeitschrift*, VII, 166.

(3) Grimm, *Deutsche Grammatik*, 1re partie, 3e édition, 1840, introduction, p. X « *Excurs über Germanisch und Deutsch* ». [Voyez aussi Grimm, Dictionnaire, aux mots *deuten* et *deutsch*.]

(4) Grimm suppose que ces changements furent presque insensibles. Il rapporte le commencement du premier changement (celui qui a lieu en gothique) à peu près à la seconde moitié du premier siècle après J.-C., et il suppose que ce changement a continué et s'est accompli pendant le second et le troisième siècle. « Il est possible, dit-il, que dans une partie plus occidentale de l'Europe ce changement ait commencé plus tôt, et qu'il ait été suivi du second changement (l'ancien haut-allemand), dont il est difficile d'indiquer le commencement

purement et simplement déplacement des trois points cardinaux de l'horizon phonétique commun aux nations aryennes. Tandis que l'est des Hindous se trouvait sur *gh, dh* et *bh,* celui des Teutons était sur *g, d* et *b.* Ce point une fois fixé, il ne s'agissait plus que de s'orienter. Pour rendre ma pensée plus claire, je vous demanderai de vous rappeler les armes de l'île de Man, trois jambes dépendant d'un seul corps, un genou s'inclinant vers l'Angleterre, un autre vers l'Écosse, le troisième vers l'Irlande. Que l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande représentent les trois variétés du son des consonnes; alors le sanscrit fléchirait le premier genou devant l'Angleterre (*dh*), le second devant l'Irlande (*d*), le troisième devant l'Écosse (*t*); le gothique fléchirait le premier genou devant l'Irlande (*d*), le second devant l'Écosse (*t*), le troisième devant l'Angleterre (*th*); l'ancien haut-allemand fléchirait le premier genou devant l'Écosse (*t*), le second devant l'Angleterre (*th*), le troisième devant l'Irlande (*d*). Les trois langues offriraient ainsi trois aspects différents des trois points qu'il faut successivement tenir en vue; mais nous ne serions nullement fondés à prétendre qu'aucune des trois langues ait changé son point de vue après avoir une fois pris une position fixe; nous ne serions nullement en droit de dire que *t* soit jamais devenu *th,* que *th* soit devenu *d,* et que *d* soit devenu *t.*

Examinons maintenant quelques mots qui forment la propriété commune des nations aryennes, et qui sous une forme ou sous une autre existaient avant que le sanscrit fût le sanscrit, que le grec fût le grec, et que

d'une manière précise, mais que nous voyons développé au septième siècle. » — *Geschichte der Deutschen Sprache,* I, 437.

le gothique fût le gothique. Il en est parmi eux qui ont non-seulement le même radical, mais aussi les mêmes éléments formatifs ou dérivatifs dans toutes les langues aryennes. Ces derniers sont assurément les plus intéressants de tous, puisque, non-seulement par la matière, mais par le travail et la main-d'œuvre, ils appartiennent à la période la plus primitive du langage aryen. Un mot comme *mater* « mère », par exemple, n'a pas seulement la même racine en sanscrit, en grec, en latin, en germanique, en slave et en celtique, savoir, la racine *mâ*, mais aussi le même dérivatif *tar* (1); il est donc indubitable que dans l'anglais *mother* « mère », nous manions le mot même qui dans des âges communément appelés *préhistoriques*, mais en réalité aussi historiques que l'époque d'Homère ou que les temps plus reculés des Rishis védiques, fut formé pour exprimer la conception originelle de *genitrix*. Mais il y a d'autres mots qui, tout en différant par leurs éléments dérivatifs, sont identiques par la racine et par la signification; quant à ceux-là, encore qu'ils n'aient pas existé avant la dispersion des Aryens sous la forme exacte qu'ils ont revêtue en grec ou en sanscrit, nous ne pouvons guère douter néanmoins qu'ils ne soient de simples variétés dialectales, ou des modifications modernes de mots plus anciens. Ainsi l'anglais *star* « étoile » n'est pas exactement le même mot que *stella*, comme *stella* n'est pas exactement le même que le sanscrit *târâ;* pourtant ces mots nous montrent qu'antérieurement à la confusion des langues aryennes, la racine *star* « répandre,

(1) Sanscrit *mâtâ*, grec μήτηρ, latin *mater*, ancien haut-allemand *muotar*, ancien slave *mati*, lithuanien *moti*, gaélique *mathair*.

éparpiller » fut appliquée aux étoiles, en tant qu'elles répandent ou éparpillent autour d'elles les scintillements de leur lumière. Dans ce sens les étoiles sont appelées dans le Véda *stṛi*, pl. *staras*. Le latin *stella* est pour *sterula*, et signifie « petite étoile ». Le gothique *stair-no* est un nouveau dérivé féminin, et le sanscrit *târâ* a perdu son *s* initial. Quant au grec *astér*, on suppose qu'il dérive d'une racine différente, *as* « darder », et qu'il signifie « celui qui darde les rayons de lumière » ; mais des arguments plus plausibles permettent de le rattacher à la même famille que le sanscrit *star*.

On pourrait objecter que ce mot *star* lui-même viole la loi que nous allons examiner, bien que tous les philologues soient d'accord pour affirmer que c'est une loi que l'étymologiste ne saurait enfreindre sans s'exposer à de graves mécomptes. Mais, dans la science du langage, comme dans les autres sciences, une loi, loin d'être invalidée, est au contraire confirmée par des exceptions susceptibles d'une explication rationnelle. Or le fait est que la loi de Grimm s'applique en toute rigueur à toutes les consonnes initiales, mais beaucoup moins strictement aux consonnes internes et finales. Mais toutes les fois que la ténue est précédée au commencement des mots par *s*, *h* ou *f*, ces lettres protégent *k*, *t*, et *p*, et empêchent que la loi n'ait son effet à leur égard. Ainsi la racine *stâ* ne devient pas *sthâ* en gothique, et le *t* final de *noct-is* ne devient pas *th*, car « nuit » se dit en gothique *naht*, anglais *night*. Pour cette même raison, le *st* de *stăr* et de *stella* ne pouvait pas paraître en gothique comme *th*, mais devait rester *st* comme dans *stairnô*.

En choisissant des exemples pour chacun des neuf cas dans lesquels a eu lieu le déplacement des consonnes, je me bornerai autant que possible à des mots qui se rencontrent en anglais; et je dois faire observer que nous trouvons partout l'anglo-saxon au même degré que le gothique. Les consonnes dans le corps et à la fin des mots étant sujettes à des influences perturbatrices, je m'étendrai principalement sur les changements des consonnes initiales.

Voyons d'abord des mots qui en anglais et en anglo-saxon commencent par les moyennes *g*, *d*, *b*. Si les mêmes mots existent en sanscrit, quelles lettres doit-on s'attendre à trouver à la place de ces moyennes? Évidemment les aspirées *gh*, *dh*, *bh*, mais jamais *g*, *d*, *b*, ni *k*, *t*, *p*. En grec nous attendons χ, θ, φ. Il ne saurait, dans ce cas-ci, y avoir de changement dans les autres langues, attendu qu'elles ne connaissent pas la distinction des aspirées et des moyennes, à l'exception pourtant du latin, qui flotte entre les moyennes et les spirantes gutturale et labiale.

I. KH, grec χ; sanscrit *gh*, *h;* latin *h*, *f*.
G, gothique *g;* latin *gv*, *g*, *v;* celtique *g;* slave *g*, *z*.
K, ancien haut-allemand *k*.

1° L'anglais *yesterday* « hier » est le gothique *gistra*, anglo-saxon *gystran* ou *gyrstandæg*, allemand *gestern*. Le radical en est *gis*, le dérivatif *tra;* de même que dans le latin *hes-ternus* « d'hier », *hes* est le thème, et *ternus* le dérivatif. Dans *heri* le *s* s'est changé en *r*, parce qu'il se trouvait entre deux voyelles, comme *genus* fait au génitif *generis*. En sanscrit nous cherchons l'initiale *gh* ou *h*, et effectivement nous trouvons *hyas*

« hier ». En grec nous cherchons χ, et nous trouvons en effet *chthés*. En ancien haut-allemand nous voyons *këstre*.

Les formes correspondantes à l'anglais *gall* « bile, fiel », sont en grec *cholé* (même sens), et en latin *fel*, au lieu de *hel* (1).

De même pour *garden* « jardin », nous trouvons le gothique *gards*, grec *chórtos*, latin *hortus*, et *cohors*, *cohortis* « cour de ferme, basse-cour », slave *gradŭ* (2), comme dans *Novgorod*, ancien haut-allemand *karto*.

L'anglais *goose* « oie », anglo-saxon *gôs*, est l'ancien haut-allemand *kans*, allemand moderne *Gans* (3). (C'est une règle générale en anglo-saxon que *n* tombe devant *f*, *s* et ð; ainsi le gothique *munths* correspond à l'anglo-saxon *muðh*, anglais *mouth* « bouche »; le latin *dens* correspond à l'anglo-saxon *toð*, anglais *tooth* « dent »; l'allemand *ander*, le sanscrit *antara*, correspondent à l'anglo-saxon *oðer*, anglais *other* « autre ».) Répondant à *goose*, nous trouvons en grec *chén*, en latin *anser* pour *hanser*, en sanscrit *hansa*, en russe *gus'*, en bohème *hus*, qui est bien connu comme étant le nom du grand réformateur et martyr.

II. TH, grec θ, φ; sanscrit *dh;* latin *f*.
D, gothique *d;* latin *d*, *b;* celtique *d;* slave *d*.
T, ancien haut-allemand *t*.

2° L'anglais *deer* « bête fauve », anglo-saxon *deor*,

(1) Lottner, *Zeitschrift*, VII, 167.
(2) Grimm, *Deutsche Gramm.*, I, 244.
(3) Curtius, *Griechische Etymologie*, I, 222.

gothique *dius*, répond au grec *thér* ou *phér*, « bête sauvage », latin *fera*, ancien haut-allemand *tior*.

L'anglais *to dare* « oser », est le gothique *gadaursan*, grec *tharsein* ou *tharrein*, sanscrit *dhrish*, ancien slave *drizati*, ancien haut-allemand *tarrun*. Le *Thersite* d'Homère vient peut-être de la même racine, pour signifier le « hardi ». Le grec *thrasys* « hardi » est le lithuanien *drasus*.

L'anglais *doom*, qui désigne souvent le sort, la destinée, signifie originairement « jugement », de là *final doom* « le dernier jugement ». De même en gothique, jugement, sentence se dit *dom-s*. En supposant que ce mot existe en grec, il y doit être dérivé d'une racine *dhâ* ou *thê* (*títhēmi*), qui signifie « placer, établir », et dont nous avons au moins un dérivé avec un sens strictement légal, savoir, *thémis* « loi, ce qui est établi », puis « la déesse de la justice ».

III. PH, grec φ; sanscrit *bh*; latin *f*.
B, gothique *b*; latin *b*; celtique et slave *b*.
P, ancien haut-allemand *p*.

3° L'anglais *am* « suis », se dit en anglo-saxon *beom* et *eom*. *Eom* vient de la racine *as*, et il est mis pour *eo(r)m*, ancien norrois *ë(r)m*, gothique *i(s)m*, sanscrit *asmi*. *Beom* est l'ancien haut-allemand *pi-m*, allemand moderne *bin*, sanscrit *bhavâmi*, grec *phúō*, latin *fu* dans *fui*.

L'anglais *beech* « hêtre » est le gothique *bôka*, latin *fagus*, ancien haut-allemand *puocha*. Le grec *phēgós*, qui est identiquement le même mot, ne signifie pas « hêtre », mais « chêne ». Le changement de signification a-t-il été accidentel, ou bien s'est-il trouvé

des circonstances qui peuvent l'expliquer? Ce *phēgós* a-t-il été dans l'origine le nom du chêne, signifiant « l'arbre qui nourrit », de *phagein* « manger »? Et le nom qui originairement appartenait au chêne (le *quercus esculus*) a-t-il été transféré au hêtre, après que l'âge de pierre avec ses pins, et l'âge de bronze avec ses chênes, eurent passé (1), et que l'âge de fer et des hêtres eut commencé à poindre sur les rivages de l'Europe? J'hésite à avoir la hardiesse de répondre Oui; et pourtant nous rencontrerons d'autres mots et d'autres changements de signification qui suggèrent des idées du même ordre, et qui encouragent le linguiste à considérer ces mots comme des témoins qui attestent d'une manière plus frappante que les instruments en silex ou que les « jets » de bronze, la présence en Europe de la vie humaine et du langage aryen, avant le commencement de l'histoire ou de la tradition.

Qu'est-ce que l'anglais *brim* (2)? Nous disons qu'un verre est *brim full,* c'est-à-dire qu'il est « plein jusqu'au bord ». Nous parlons aussi du *brim of a hat,* c'est-à-dire « le bord d'un chapeau », l'allemand *Bräme.* Or, dans le principe, *brim* ne signifiait pas toute espèce de bord, mais seulement la ligne qui sépare la terre de la mer. Ce mot est dérivé de la racine *bhram,* qui, ainsi qu'elle le doit, se montre à nous en sanscrit avec *bh,* et signifie « tourbillonner »; nous trouvons cette racine appliquée au feu, comme dans *bhrama* « la flamme qui s'élance », à l'eau, comme dans *bhrama* « tourbillon », et à l'air, comme dans

(1) Sir Charles Lyell, *Antiquity of Man,* p. 9.
(2) Kuhn, *Zeitschrift,* VI, 152.

bhrimi « trombe ». Les Romains appelaient *æstus* la houle et le bouillonnement de la mer, et ce point où les vagues écumantes semblent être en ébullition et fumer (d'où le mot *estuaire*), fut nommé par les nations teutoniques le *brim* ou « tourbillon ». Après avoir désigné la ligne qui marque la limite de la mer et de la terre, *brim* en est venu à signifier toute espèce de bord, mais dans l'expression *fill your glasses to the brim* « remplissez vos verres jusqu'au bord », nous pouvons nous imaginer encore voir la conception originelle de la mer arrivant à grands flots pour baigner ses bords. En grec, nous avons un verbe dérivé *phrimássein* (1) « s'agiter »; en latin, nous trouvons de l'affinité entre la racine qui nous occupe et *fremere*, surtout dans le sens de « être furieux, rugir », et peut-être aussi *frendere* « grincer des dents, frémir de rage ». Il y a dans les langues teutoniques d'autres mots d'un ordre entièrement différent, et qu'il faut faire remonter à la même conception originelle de *bhram* « tourbillonner, être confondu, enroulé, entrelacé »; ce sont *bramble* « ronce », *broom* « genêt », etc. (2).

Nous arrivons maintenant à la seconde catégorie de mots, c'est-à-dire à ceux qui en gothique et en anglo-saxon sont prononcés avec *k, t, p,* et qui, par conséquent, dans toutes les autres langues indo-européennes, à l'exception de l'ancien haut-allemand, doivent se prononcer avec *g, d, b.*

(1) Βρέμω et βρόμος, qui sont rapprochés par Kuhn, violeraient la loi; ils expriment principalement le son, par exemple dans βροντή, ὑψιβρεμέτης, Curtius, *Griechische Etymologie*, II, 109. Grassmann, dans *Kuhn's Zeitschrift*, XII, 93.

(2) Brande, sorte de broussaille dans le Berry, bruyère à balai.

IV. G, sanscrit *g;* grec, latin et celtique *g;* slave *g*, *z*.
K, gothique *k*.
KH, ancien haut-allemand *ch*.

4° L'anglais *corn* « grain » est le gothique *kaurn,* slave *zr'no,* lithuanien *žirnis*. En latin nous trouvons *granum;* en sanscrit, nous pouvons rapprocher de notre mot *jîrṇa* « moulu », lequel, cependant, est surtout appliqué métaphoriquement à ce qui est moulu ou détruit par la vieillesse. L'ancien haut-allemand nous donne *chorn*.

L'anglais *kin* « race, famille, parenté », est le gothique *kuni*, l'ancien haut-allemand *chunni*. Dans le grec *génos*, le latin *genus*, le sanscrit *janas*, nous avons le même mot. L'anglais *child* « enfant », en ancien saxon *kind*, répond au grec *gónos*, « progéniture ». L'anglais *queen* « reine » est le gothique *qinô* ou *qens*, l'ancien saxon *quena*, anglo-saxon *cven*. Ce mot signifiait originairement « mère », comme le grec *gynē* (1), ancien slave *žena,* sanscrit *jani* et *janî;* de même *king* « roi », allemand *könig*, ancien haut-allemand *chuninc,* signifiait originairement « père », comme le sanscrit *janaka*.

L'anglais *knot* « nœud » est l'ancien norrois *knûtr*, latin *nodus*, pour *gnodus*.

V. D, sanscrit *d;* grec, latin, celtique, slave *d*.
T, gothique *t*.
TH, ancien haut-allemand *z*.

5° L'anglais *two* « deux » est le gothique *tvai*, ancien haut-allemand *zuei*. Dans toutes les autres lan-

(1) Curtius, *Griechische Etymologie*, II, 247.

gues nous voyons l'initiale molle *d;* grec *dúō*, latin *duo*, lithuanien *du*, slave *dva*, irlandais *do*. *Dubius* « douteux » est dérivé de *duo* « deux »; et la même idée est exprimée par l'allemand *Zweifel* « doute », ancien haut-allemand *zwifal*, gothique *tveifls*.

L'anglais *tree* « arbre » est le gothique *triu;* en sanscrit nous trouvons *dru* « bois, arbre » (*dâru* « bûche »). En grec *drŷs* signifie « arbre », mais spécialement l'arbre par excellence, le « chêne » (1). Dans l'irlandais *darach*, et dans le gallois *derw*, la signification de « chêne » est, dit-on, prédominante, quoique ces deux mots aient signifié originairement « arbre » en général. Dans le slave *drjevo*, nous avons encore le même mot avec le sens de « arbre ». Le grec *dóry* signifiait dans l'origine « bois, tige », et a pris plus tard le sens de « lance ».

L'anglais *timber* « bois de construction » est le gothique *timr* ou *timbr*, d'où *timrjan* « bâtir ». Il faut donc rattacher *timber* aux mots grecs *démein* « construire », et *dómos* « maison »; au latin *domus*, au sanscrit *dama* « maison », allemand *Zimmer* « chambre ».

VI. B, sanscrit *b* ou *v;* grec, latin, celtique et slave *b*.
P, gothique *p* (rare).
PH, ancien haut-allemand *ph* ou *f*.

6° Il y a peu de vrais mots saxons qui commencent par *p*, et en gothique aucun mot ne commence par cette lettre, excepté des mots étrangers. En sanscrit

(1) Schol. ad Hom. *Il.*, XI, 86. Δρυτόμος, ξυλοτόμος· δρῦν γαρ ἐκάλουν οἱ παλαιοὶ ἀπὸ τοῦ ἀρχαιοτέρου πᾶν δένδρον.

aussi, la consonne qui devrait correspondre au *p* gothique, c'est-à-dire *b*, est bien rarement, si tant est qu'elle le soit jamais, un son initial, sa place étant occupée par le souffle labial *v*.

Nous passons maintenant à la troisième classe de mots, c'est-à-dire à ceux qui commencent en anglais et en gothique par des aspirées, ou plus proprement parlant par des spirantes, lesquelles nécessitent dans toutes les autres langues aryennes, excepté dans l'ancien haut-allemand, des ténues correspondantes, à savoir *k*, *t*, *p*. En ancien haut-allemand la loi est rompue. Là nous trouvons *h* et *f* au lieu de *g* et de *b*, et ce n'est que dans la série des dentales qu'on a conservé la moyenne *d*, correspondant au *t* sanscrit et au *th* gothique.

VII. K, sanscrit *k*; grec κ; latin *c*, *qu*; ancien irlandais *c*, *ch*; slave *k*.
KH, gothique *h*, *g* (*f*); sanscrit *h*.
G, ancien haut-allemand *h* (*g*, *k*).

7° L'anglais *heart* « cœur » est le gothique *hairtô*. Nous trouvons, par conséquent, en latin *cor*, *cordis*, en grec *kardía*. En sanscrit, nous devrions nous attendre à *kṛid*, au lieu de quoi nous trouvons la forme irrégulière *hṛid*. L'ancien haut-allemand donne *herza*.

L'anglais *hart* « cerf » est l'anglo-saxon *heorot*, ancien haut-allemand *hiruz*. Ce mot se rattache au grec *keraós* « cornu », de *kéras* « corne », et au latin *cervus* « cerf ». La même racine a produit le latin *cornu* « corne », gothique *haurn*, ancien haut-alle-

mand *horn*. En sanscrit, *śiras* signifie « tête », *śṛinga* « corne ».

Les mots anglais *who* « qui », et *what* « que, ce que, quel », bien qu'étant écrits par *wh*, sont en anglo-saxon *hva* et *hvæt*, en gothique *hvas*, *hvô*, *hva*. Transcrivant ceci en sanscrit, nous avons *kas*, *kâ*, *kad;* latin *quis*, *quæ*, *quod;* grec *kós* et *pós*.

VIII. T, sanscrit *t;* grec, latin, celtique, slave *t*.
TH, gothique *th* et *d*.
D, ancien haut-allemand *d*.

8° L'anglais *that* « ce, celui-là » est le gothique *thata*, le neutre de *sa*, *sô*, *thata*, anglo-saxon *se*, *seó*, *thæt*, allemand *der*, *die*, *das;* en sanscrit *sa*, *sâ*, *tad;* en grec *hós*, *hế*, *tó*.

De même *three* « trois », gothique *thrais*, est le sanscrit *trayas*, ancien haut-allemand *drei*, grec *treîs*, latin *tres*.

Thou « tu » est le sanscrit *tvam*, grec *tý* et *sý*, latin *tu*, haut-allemand *du*.

Thin « mince » se dit en ancien norrois *thunnr*, sanscrit *tanu-s*, latin *tenuis*, haut-allemand *dünn*.

IX. P, sanscrit *p;* grec, latin, celtique, slave *p*.
PH, gothique *f* et *b*.
B, ancien haut-allemand *f* et *v*.

9° Le dernier cas qu'il nous reste à examiner est celui où nous trouvons dans des mots anglais ou gothiques une spirante labiale, à laquelle devra être substituée la ténue labiale en sanscrit et dans les autres dialectes aryens, à l'exception de l'ancien haut-allemand, où le *f* reparaît généralement.

L'anglais *fare* dans *fare thee well* « porte-toi bien », correspond au grec *póros* « passage ». L'anglais *welfare* « prospérité », allemand *wohlfahrt* (même sens), serait en grec *euporía* « passage facile, prospérité », opposé à *uporía* « difficulté de passer, gêne, pénurie, impuissance ». Nous retrouvons le même mot, mais légèrement changé, dans le sanscrit *char* « marcher » (1).

L'anglais *feather* « plume » correspondrait au sanscrit *pattra*, qui signifie « aile d'oiseau », c'est-à-dire l'instrument du vol, de *pat* « voler », avec le dérivatif *tra*. Quant au latin *penna* « plume », il dérive de la même racine, mais il est formé à l'aide d'un autre suffixe. Ce serait *patana* en sanscrit, *pesna* et *penna* en latin.

L'anglais *friend* « ami » est un participe présent. Le verbe *frijon* en gothique signifie « aimer », de là *frijond*. Nous trouvons en sanscrit *prî* « aimer ».

L'anglais *few* « peu » est le même mot que le français *peu*. *Few*, cependant, n'a pas été emprunté au franco-normand ; les deux mots sont des cousins éloignés. *Peu* remonte à *paucus*, *few* à l'anglo-saxon *feawa*, gothique *fav-s*, lequel est le véritable représentant gothique du latin *paucus*. L'ancien haut-allemand donne *fôh* (2).

(1) Voir Grimm, au mot *fahren*.

(2) Kuhn, *Zeitschrift*, I, 515. Pour des exceptions à la loi de Grimm, voir un savant article publié par le professeur Lottner dans *Kuhn's Zeitschrift*, XI, 161 : et les observations de Grassmann dans le même journal, XII, 131.

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA LOI DE GRIMM (1).

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
Sanscrit.	gh (h)	dh (h)	bh (h)	g	d	b	k	t	p
Grec.	χ	θ	φ	γ	δ	β	κ	τ	π
Latin.	h f (g v)	f (d b)	f (b)	g	d	b	c qu	t	p
Ancien irlandais.	g	d	b	g	d	b?	c (ch)	t (th)	(p)?
Ancien slave. . .	g z	d	b	g z	d	b	k	t	p
Lithuanien. . . .	g z	d	b	g z	d	b	k	t	p
Gothique.	.g	d	b	k	t	(p)?	h g (f)	th d	f b
Anc. haut-allem.	k	t	p	ch	z z	f ph	h g k	d	f v

(1) Cette substitution des consonnes dans les langues indo-européennes étant un fait de la plus haute importance, nous insérons ici, pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas sous la main la *Grammaire comparée* de Bopp, quelques autres exemples de cette substitution chez les quatre représentants de la famille aryenne, lesquels sont donnés dans cet ouvrage (tom. I[er], p. 146 de la traduction de M. Bréal). Nous en omettons plusieurs qui ont déjà été cités par M. Max Müller.

Sanscrit.	Grec.	Latin.	Gothique.
pâda-s	πούς	*pes*	*fôtus*
pañchan	πέμπε	*quinque*	*fimf*
pûrṇa	πλέος	*plenus*	*fulls*
pitar	πατήρ	*pater*	*fadar*
upari	ὑπέρ	*super*	*ufar*
bhrâtar	φράτωρ	*frater*	*brôthar*
bhar	φέρω	*fero*	*baira*
tam (accusatif)	τόν	*is-tum*	*thana*
dakshiṇâ	δεξία	*dextra*	*taihsvô*
śvan pour *kvan*	κύων	*canis*	*hunds*
paśu pour *paku*		*pecus*	*faihu*
śvaśura pour *svakura*	ἑκυρός	*socer*	*svaihra*
daśan pour *dakan*	δέκα	*decem*	*taihun*
aśru pour *dakru*	δάκρυ	*lacrima*	*tagr*
lih pour *ligh*	λείχω	*lingo*	*laigô*
jnâ pour *gnâ*	γιγνώσκω	*gnosco*	*kan*
jânu pour *gânu*	γόνυ	*genu*	*kniu*

[Tr.]

APPENDICE.

LES MOTS QUI SIGNIFIENT *PIN*, *CHÊNE* ET *HÊTRE*.

Dans le cours des exemples que j'ai cités pour montrer l'application de la loi de Grimm, j'ai été amené à appeler l'attention sur ce singulier changement de signification qui s'est produit dans le latin *fagus*, gothique *bôka*, grec *phēgós*. *Phēgós* en grec signifie « chêne », jamais « hêtre » (1); en latin *fagus*, en gothique *bôka*, signifient « hêtre » et n'ont jamais d'autre signification. Je ne sache pas qu'aucune tentative sérieuse ait encore été faite pour expliquer comment il a pu se faire qu'un même nom fût attribué à des arbres qui diffèrent autant par leur apparence que le chêne et le hêtre. En cherchant des cas analogues, et en tâchant de découvrir s'il ne se trouverait pas d'autres noms d'arbres employés avec des sens différents en grec, en latin et en allemand, je me suis rappelé un autre nom qui signifie en allemand « pin », et en latin « chêne ». A première vue le mot anglais *fir* « pin » ne ressemble guère au latin *quercus*, et pourtant c'est bien le même mot. Si nous faisons remonter *fir* à l'anglo-saxon, nous l'y rencontrons sous

(1) Theophrastus, *De historia plantarum*, III, 8, 2.

la forme *furh*. D'après la loi de Grimm ce *f* suppose un *p* latin, et le *h* un *c* latin; en latin donc nous aurions à attendre un mot dont le squelette des consonnes pourrait être représenté par *p r c*. Or les ténues gutturale et labiale permutent entre elles, et de même que l'anglo-saxon *fîf* « cinq » correspond à *quinque*, ainsi *furh* nous conduit au latin *quercus* « chêne ». En ancien haut-allemand, *foraha* signifie le *Pinus silvestris;* en allemand moderne *föhre* a la même signification. Mais dans un extrait des Lois lombardes de Rothar, *fereha* (évidemment le même mot) est mentionné comme désignant le chêne: « roborem aut quercum quod est *fereha* »; et Grimm dans son *Dictionnaire de la langue allemande,* nous donne *ferch* avec le sens de « chêne, sang, vie » (1).

On comprendrait facilement qu'un mot après avoir signifié *pin*, ou *chêne*, ou *hêtre,* pût venir à avoir le sens de « arbre » en général, ou *vice versâ*. Nous voyons que le sanscrit *dru* « bois » (cf. *druma* « arbre », *dâru* « bûche »), gothique *triu* « arbre », est usité en grec principalement avec le sens de « chêne », *drŷs*. L'irlandais *darach*, le gallois *derw,* signifient « chêne », et chêne seulement. Mais ce qu'il faut expliquer ici, c'est le changement de sens d'un mot qui de « pin » est venu à signifier « chêne », et d'un autre mot qui du *chêne* a passé au *hêtre*. Comment expliquer qu'un mot, après avoir servi à désigner une espèce particulière d'arbre, soit devenu le nom d'une autre espèce particulière d'arbre? Pendant que j'étais occupé à considérer ces changements curieux, il s'est trouvé que j'ai

(1) Grimm, *Wörterbuch,* au mot *Eiche.*

lu l'ouvrage récent de sir Charles Lyell, l'*Ancienneté de l'homme*, dont le passage suivant m'a vivement frappé (p. 8 et suiv.) :

« Les dépôts tourbeux du Danemark ont une profondeur variant de 3 à 9 mètres; ils se sont formés dans des plis ou dépressions du terrain d'alluvion du nord ou formation caillouteuse que nous décrirons ci-après. La couche inférieure, épaisse de 60 à 90 centimètres, consiste en une tourbe de marais composée surtout de mousse ou *sphagnum ;* au-dessus s'étend un autre lit de tourbe qui n'est plus exclusivement composée de plantes aquatiques ou marécageuses. Sur tout le pourtour du marais, et enfouis à diverses profondeurs, gisent des troncs d'arbres, spécialement du pin d'Écosse (*Pinus silvestris*), ayant souvent 1 mètre de diamètre, qui ont dû croître sur le bord des tourbières et fréquemment y tomber. Cet arbre n'est plus maintenant, et n'a jamais été depuis les temps historiques, indigène dans les îles danoises, où il n'a même pas prospéré quand on l'y a apporté. Il est cependant évident qu'il y a poussé naturellement depuis l'apparition de l'homme, car Steenstrup a, de ses propres mains, arraché un instrument en silex enfoncé dans le tronc enfoui de l'un de ces arbres. On voit clairement que le même pin d'Écosse a été plus tard supplanté par une variété à feuilles sessiles de chêne commun dont on rencontre beaucoup de troncs couchés dans les niveaux supérieurs à celui des pins; en remontant encore on trouve la variété à feuilles pédonculées du même chêne (*Quercus robur*, L.), avec l'aune, le bouleau (*Betula verrucosa,* Ehrh.), et le noisetier. Le chêne, à son tour, a maintenant été remplacé, en Danemark,

par le hêtre commun. D'autres arbres, le bouleau blanc (*Betula alba*), par exemple, caractérisent la partie inférieure de la tourbe, et disparaissent plus haut; tandis que d'autres, au contraire, se rencontrent à tous les niveaux, comme le tremble (*Populus tremula*), et fleurissent encore en Danemark. Toutes les coquilles terrestres ou d'eau douce, et tous les mammifères, aussi bien que les plantes dont les tourbes danoises conservent les restes, appartiennent à des espèces récentes.

« Il a été constaté qu'un instrument en pierre a été trouvé enfoui à une grande profondeur dans la tourbe sous un tronc de pin d'Écosse. On a recueilli une variété considérable d'ustensiles de cette nature et d'autres produits de l'industrie humaine conservés dans la tourbe ou dans les dunes sableuses de la côte, et aussi dans certains monticules de coquilles dus aux aborigènes et dont nous allons maintenant parler. C'est par l'étude de ces matériaux que les antiquaires et naturalistes suédois et danois, MM. Nillson, Steenstrup, Forchhammer, Thomsen, Worsäae et autres, ont réussi à établir une succession chronologique de périodes qu'ils ont appelées les âges de pierre, de bronze et de fer, ainsi nommés d'après les matières qui, chacune à leur tour, ont servi à la fabrication des instruments.

« L'âge de pierre, en Danemark, coïncidait avec la période de la première végétation, ou celle du pin d'Écosse, et en partie au moins avec celle de la seconde végétation, celle du chêne. Mais une partie considérable de l'époque du chêne a coïncidé avec l'âge de bronze, car les épées et les boucliers de ce métal qui sont maintenant au musée de Copenhague proviennent

des couches de tourbe où le chêne abonde. L'âge de fer, plus récent, correspond au bouleau.

« M. Morlot, auquel nous devons une remarquable esquisse des progrès récents des recherches exécutées dans cette nouvelle direction en Suisse et en Scandinavie, fait remarquer que l'apparition des premiers outils de bronze chez un peuple ignorant jusque-là l'usage des métaux, dénote un état fort avancé de l'industrie, car le bronze est un alliage d'environ neuf parties de cuivre contre une d'étain; et s'il est vrai que le premier de ces métaux, le cuivre, ne soit pas, à vrai dire, rare, et se trouve accidentellement pur ou à l'état natif, par contre, l'étain non-seulement est rare, mais ne se trouve jamais à l'état natif. Découvrir l'existence de ce métal dans son minerai, le dégager de sa gangue, le mélanger avec le cuivre dans les proportions voulues, couler le mélange fondu dans un moule en lui laissant acquérir de la dureté par un refroidissement lent, ce sont là des opérations annonçant une grande sagacité et une grande habileté de manipulation; d'ailleurs, les poteries trouvées avec les armes de bronze sont d'un style meilleur et beaucoup plus orné qu'aucune de celles qui appartiennent à l'âge de pierre. On a trouvé quelques-uns des moules ayant servi à fondre les instruments de bronze et ce que l'on appelle les « jets » de bronze qui se forment dans le trou par lequel se fait la coulée du métal. Le nombre et la variété des objets appartenant à l'âge de bronze en indique la longue durée, comme le fait aussi pressentir le contraste entre la grossièreté des premiers outils, simples répétitions le plus souvent de ceux de l'âge de pierre, et le travail bien plus soigné

des armes de la dernière partie de cette période.

« On a énoncé l'opinion qu'un âge de cuivre doit toujours s'être interposé entre l'âge de pierre et celui de bronze. Si cela est, l'intervalle semble avoir été bien court en Europe ; cela paraît tenir à ce que le territoire occupé par les aborigènes aurait été envahi et conquis par un peuple venant de l'est, et familiarisé avec les usages des lances et autres armes de bronze. Cependant on a trouvé des hachettes de cuivre dans les tourbes du Danemark.

« La phase suivante du progrès, caractérisée par la substitution du fer au bronze, indique un autre grand pas dans les progrès des arts. Le fer, sauf dans les météorites, ne se présente jamais à l'état naturel, de sorte que la reconnaissance de ses minerais et la séparation du métal de sa gangue est une opération qui exige l'emploi de facultés d'observation et d'invention déjà très-développées. La fusion du minerai exige une chaleur intense que l'on ne peut obtenir que par des procédés artificiels, et en se servant de chalumeaux où le souffle humain est projeté avec force, ou de quelque autre machine appropriée à cet usage » (1).

Après avoir lu ce passage, je ne pouvais que me demander s'il ne serait pas possible d'expliquer le changement qui s'est produit dans la signification des mots qui me préoccupaient, par le changement de végétation qui, en fait, a eu lieu dans ces temps reculés. Pouvons-nous supposer que des membres de

(1) Nous empruntons cette citation, ainsi que la suivante, à la traduction de l'ouvrage de Sir Charles Lyell, donnée, avec l'autorisation et le concours de l'auteur, par M. Chaper, Paris, chez Baillière et fils, 1864. [Tr.]

la famille aryenne s'étaient déjà établis dans certaines régions de l'Europe, et que des dialectes de leur commun langage se parlaient déjà dans le sud et dans le nord de cette péninsule occidentale du primitif continent asiatique, à une époque que M. Steenstrup fait remonter à au moins 4,000 ans? Sir Charles Lyell s'abstient de supputations chronologiques aussi précises. « L'ancienneté probable, dit-il, des premiers restes humains conservés dans les tourbes du Danemark, ne saurait s'évaluer en siècles avec quelques chances d'exactitude. Car tout d'abord, en remontant à l'âge de bronze, nous nous trouvons déjà hors des limites de l'histoire ou même de la tradition. Au temps des Romains, les îles du Danemark étaient, comme à présent, couvertes de magnifiques forêts de hêtres. Nulle part au monde cet arbre ne prend un développement plus admirable qu'en Danemark, et dix-huit siècles ne semblent guère avoir eu d'influence sur le caractère de la végétation de ces forêts. Cependant, dans la période précédente, c'est-à-dire durant l'âge de bronze, il n'y avait point de hêtres, ou tout au plus il n'y avait que quelques individus isolés, le pays étant alors couvert de chênes. Dans l'âge de pierre, au contraire, le pin d'Écosse dominait, et déjà ces vieilles forêts de pin étaient habitées par l'homme. On ne peut faire que de vagues conjectures sur le nombre des générations de chaque espèce d'arbre qui fleurirent successivement avant que le pin fût remplacé par le chêne, et le chêne par le hêtre. Le minimum du temps nécessaire à la formation de cette quantité de tourbe doit monter, d'après l'estimation de Steenstrup et d'autres bonnes autorités, à au moins 4,000 ans; mais aucune observation

relative à l'accroissement de la tourbe n'empêche d'admettre que ce nombre de siècles ait pu être quatre fois aussi grand, encore que les traces de l'existence de l'homme n'aient pas été suivies jusque dans les couches les plus basses ou couches amorphes. Quant aux « monticules de coquilles », leur date correspond à celle des plus anciens niveaux de la tourbe ou à la première partie de l'âge de pierre tel qu'on le connaît en Danemark (1). »

La supposition de la présence en Europe d'hommes parlant des langues aryennes à une époque aussi primitive de l'histoire du monde est opposée aux notions ordinairement reçues sur l'arrivée de la race aryenne dans cette partie du monde. Cependant, si nous nous demandons quelle est la valeur des preuves sur lesquelles sont fondées ces notions, nous serons obligés d'en reconnaître toute la faiblesse; et d'ailleurs, quand il s'agit de ces premiers âges, l'estimation du temps ne se peut faire que d'après les données qui sont fournies par les annales géologiques de l'époque post-tertiaire. La présence de la vie humaine pendant la période des pins qui coïncidait avec l'âge de pierre, paraît être un fait avéré. Quant à savoir si les races qui habitaient alors nos contrées étaient aryennes ou touraniennes, c'est un problème que le langage seul peut résoudre. Des crânes peuvent aider à déterminer le caractère physique des premiers habitants de l'Europe, mais ils ne peuvent en rien éclaircir nos doutes sur le langage que ces hommes parlaient. Or si, dans les dialectes du langage aryen parlés en Europe, c'est-

(1) *Ibid.*, p. 16.

à-dire dans le grec, le latin et les idiomes germaniques, nous trouvons des changements de signification dans certains mots, correspondant aux changements de végétation dont nous venons de lire la description, ne pourrait-on pas admettre comme hypothèse, et comme hypothèse seulement, que de pareils changements de signification furent comme les ombres jetées sur le langage par les événements qui s'accomplissaient?

Cherchons des exemples analogues. Un mot comme l'anglais *book* « livre », allemand *buch* (même sens), étant originellement identique avec *beech* « hêtre », allemand *buche* (même sens), est une preuve suffisante pour montrer que l'allemand était parlé avant que le parchemin et le papier eussent remplacé les tablettes de bois. Si nous savions l'époque où les tablettes de bois de hêtre cessèrent d'être employées comme la matière ordinaire sur laquelle on écrivait, nous pourrions fixer cette date comme minimum d'ancienneté de la langue où « livre » se dit *buch*, et non pas *volumen, liber* ou *biblos.*

De vieux mots, nous le savons, passent constamment à des choses nouvelles. Nous disons encore que nous recevons notre *courrier*, quoique nos correspondances soient transportées par les chemins de fer. On parle de *plumes de fer* et de *porte-plume,* parce qu'on avait parlé auparavant de *plumes d'oie*. Quand les armes à feu remplacèrent à la chasse les faucons et d'autres oiseaux de proie, les noms de ces oiseaux furent donnés aux armes nouvelles. *Mosquet,* nom de l'épervier, ainsi appelé à cause de son plumage tacheté (*muscatus*), est devenu le nom du *mousquet. Faucon* a servi à désigner de grosses pièces de canon en usage au quinzième siècle,

et des pièces de moindre calibre étaient appelées des *fauconneaux*. *Sacre,* oiseau de proie, anglais *saker,* est venu à signifier une bouche à feu de cinq livres de balle. L'italien *terzeruolo* « petit pistolet » tient de très-près à *terzuolo* « tiercelet de faucon ». L'expression anglaise *to let fly at a thing* « tirer sur quelque chose », mais qui signifie littéralement faire *voler* sur quelque chose, doit avoir eu une origine semblable. Dans tous ces cas, si nous connaissions l'époque où la chasse à l'oiseau fut abandonnée et où furent introduites les armes à feu, cette date nous permettrait d'évaluer jusqu'à un certain point l'ancienneté de la langue dans laquelle les noms d'armes à feu avaient été originairement des noms d'oiseaux de proie.

Les Mexicains appelaient leur cuivre ou bronze *tepuztli,* et ce mot, à ce que l'on prétend, signifiait originairement « hache ». Le même mot sert aujourd'hui pour désigner le fer, dont les Mexicains durent la première connaissance à leurs rapports avec les Espagnols. *Tepuztli* devint dès-lors un nom général pour « métal », et quand on avait à distinguer le cuivre du fer, le premier était appelé *tepuztli* rouge, le second *tepuztli* noir (1). La conclusion à tirer de là, savoir, que le mexicain était une langue parlée avant l'introduction du fer au Mexique, n'a pas grande importance, attendu que ce fait nous est connu d'ailleurs.

Mais appliquons au grec un raisonnement semblable. En grec aussi, le mot *chalkós,* qui dans le principe signifiait cuivre (2), est venu par la suite à vouloir dire

(1) *Anahuac; or, Mexico and the Mexicans,* par Edward B. Tylor, 1861, p. 140.

(2) Gladstone, *Homer and the Homeric Age,* III, p. 499.

« métal » en général, et *chalkeús*, originairement « ouvrier qui travaille le cuivre », se trouve dans l'Odyssée (IX, 391), avec le sens de « forgeron » ou « ouvrier en fer » (*sidēreús*). Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que le grec était parlé antérieurement à la découverte du fer, et si nous connaissions la date exacte de cette découverte, qui fut faite certainement avant l'achèvement des poëmes homériques, nous saurions tout de suite le minimum d'ancienneté qu'il serait possible d'attribuer à la langue grecque. Quoique l'usage du fer fût connu avant la composition des poëmes homériques, il est certain qu'il ne l'était pas, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, antérieurement à la dispersion de la famille aryenne. Même dans la poésie grecque, il y a un souvenir distinct d'une époque où le cuivre était le seul métal employé dans la fabrication des armes, des armures et des outils. Hésiode parle de la troisième génération des hommes « qui avaient des armes de cuivre, des maisons de cuivre, et qui labouraient avec le cuivre; et le noir fer n'existait pas » (1). Les poëmes homériques parlent des couteaux, des pointes de lance, et des armures, comme étant encore fabriqués avec du cuivre, et il n'est guère possible de douter que les anciens ne connussent un procédé pour durcir ce métal flexible, sans doute en répétant fréquemment l'opération de la fonte et de la trempe (2). La découverte du fer marque

(1) Hésiode, *Opera et Dies*, 150 :

Τοῖς δ'ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα, χάλκεοι δέ τε οἶκοι,
Χαλκῷ δ'εἰργάζοντο· μέλας δ'οὐκ ἔσκε σίδηρος.

[Cf. Lucrèce, V, 1287.]

(2) Voir J.-P. Rossignol, membre de l'Institut, *Les métaux dans*

une époque dans l'histoire du monde. Le fer ne se trouve pas à l'état pur, comme l'or, l'argent et le cuivre; il faut d'abord chercher le minerai qui le contient, et le travail pour en extraire le métal pur est loin d'être facile (1).

Ce qui nous fait supposer que le fer n'était pas connu avant la séparation des nations aryennes, c'est que le nom de ce métal varie dans chacune de leurs langues. Il est vrai que *chalkós*, avec le sens de cuivre, ne se rencontre qu'en grec lui-même, car il est impossible de rapprocher phonétiquement ce mot du sanscrit *hriku*, auquel on attribue le sens de « étain ». Mais il y a un autre nom du cuivre, qui est commun au latin et aux langues teutoniques : c'est le latin *æs*, *æris*, gothique *ais*, ancien haut-allemand *ér*, allemand moderne *Er-z*, anglo-saxon *ár*, anglais *ore*. De même que *chalkós*, après avoir signifié primitivement « cuivre », est venu ensuite à signifier « métal » en général, « bronze » ou « airain », ainsi le latin *æs* a subi les mêmes variations de sens, et nous pouvons observer des changements analogues dans la signification des mots correspondants dans les langues teutoniques. En effet, *æs*, comme le gothique *aiz*, désignait le seul métal qui, si on met à part l'or et l'argent, fût d'un usage constant chez les peuples anciens, et s'appliquât,

l'antiquité, Paris, 1863, p. 215, 237. Proclus fait cette remarque sur le passage d'Hésiode : Καὶ τῷ χαλκῷ πρὸς τοῦτο ἐχρῶντο, ὡς τῷ σιδήρῳ πρὸς γεωργίαν, διά τινος βαφῆς τὸν χαλκὸν στεῤῥοποιοῦντες. Dans Strabon, XIII, p. 610, nous lisons une description de l'alliage du cuivre et du zinc, et si ψευδάργυρος signifie bien « zinc », le résultat de son mélange avec le cuivre ne peut être que l'airain.

(1) Rossignol, *ibid.*, p. 216. Buffon, *Histoire naturelle*, à l'article *Fer*, et à l'article *Cuivre*. Homère appelle le fer πολύκμητος σίδηρος.

entre leurs mains, aux usages les plus variés et à tous les besoins de la vie. Ce métal était le cuivre, soit pur soit mêlé, comme il le fut plus tard, avec l'étain (le bronze) et avec le zinc (l'airain). Mais ni *æs* en latin, ni *aiz* en gothique, n'en sont jamais venus à désigner l'or, l'argent ou le fer. Il est donc d'autant plus curieux que le sanscrit *ayas*, le même mot que *æs* et *aiz*, ait pris en sanscrit le sens presque exclusif de « fer ». Je suis tenté de croire, cependant, qu'en sanscrit aussi, *ayas* signifiait originairement « le métal », c'est-à-dire le cuivre, et que, à mesure que le fer vint remplacer le cuivre, le sens de *ayas* fut modifié et particularisé. Dans certains passages de l'Atharva Véda (XI, 3, 1, 7), et de la Vâjasaneyi-sanhitâ (XVIII, 13), une distinction est faite entre *śyâmam ayas* « métal brun foncé », et *loham* ou *lohitam ayas* « métal brillant », le premier signifiant « cuivre », le second « fer » (1). La chair d'un animal est comparée au cuivre, son sang est comparé au fer. Ceci montre que le sens exclusif de « fer » donné à *ayas* était de date plus récente, et nous autorise à penser que les Hindous, comme les Grecs et les Romains, attachaient dans l'origine à *ayas* (*æs* et *aiz*) la signification de « métal » par excellence, c'est-à-dire « cuivre ». En grec *ayas* qui se serait réduit à la forme *ēs*, fut remplacé par *chalkós;* tandis que pour distinguer le nouveau métal des anciens métaux, le fer fut appelé par Homère *sídēros*. En latin

(1) Dans le *Dictionnaire* de Wilson, *lohitâyas* est donné avec le sens de « cuivre ». Si cela était correct, *śyâmam ayas* serait « fer ». Le commentateur de la Vâjasaneyi-sanhitâ est vague, mais il donne « cuivre » comme première explication de *śyâmam*, et « fer » comme première explication de *loham*.

des adjectifs servaient à désigner les différentes espèces de *æs*, l'espèce la plus connue, étant le *æs cyprium*, apporté de Chypre. Les Romains s'emparèrent de Chypre en l'an 57 avant Jésus-Christ, et l'exploitation des mines de cuivre que l'île renfermait fut confiée par Auguste à la direction d'Hérode qui recevait la moitié des profits. Pline se sert de *æs cyprium* et aussi de *cyprium* tout seul pour désigner le cuivre. La forme populaire, *cuprum* « cuivre », fut employée pour la première fois par Spartianus au troisième siècle, et devint plus usitée au quatrième (1). Le fer reçut en latin le nom de *ferrum*. En gothique, *aiz* traduit le grec *chalkós*, mais en ancien haut-allemand *chuphar* paraît comme un nom plus spécial, et *êr* prend la signification de « bronze ». Ce *êr* est perdu dans l'allemand moderne (2), excepté dans l'adjectif *ehern*, et un nouveau mot a été formé pour « métal » en général, l'ancien haut-allemand *ar-uzi* (3), l'allemand moderne *Erz*. De même qu'en sanscrit *ayas* en vint par la suite des temps à prendre le sens spécial de « fer », ainsi nous trouvons qu'en allemand aussi le mot qui signifie « fer » dérive du nom plus ancien du cuivre. Le gothique *eisarn* « fer » est regardé par Grimm comme étant une forme dérivée de *aiz*, d'où ce savant conclut que « l'usage du bronze a dû précéder en Allemagne l'usage du fer » (4). En ancien haut-allemand, *eisarn*

(1) Rossignol, *ibid.*, pp. 268-269.

(2) On trouve encore ce mot en usage au quinzième siècle. Voir Grimm, *Deutsch. Wörterb.*, au mot *erin*, et au mot *Erz*, 4, vers la fin.

(3) Grimm émet la conjecture que *ruzi* dans *aruzi* pourrait être en latin *rudus*, ou *raudus*, *rauderis* « cuivre brut », mais il qualifie cette idée de *hardie*.

(4) Voir Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, où le premier

s'est changé d'abord en *îsarn,* puis en *îsan,* allemand moderne *Eisen;* tandis que l'anglo-saxon *îsern* a donné *îren* et l'anglais moderne *iron* « fer ».

Nous ne risquerons pas beaucoup de nous tromper, je crois, en concluant qu'avant la séparation des tribus aryennes, on connaissait l'or, l'argent, et un troisième métal, le cuivre, à un état plus ou moins pur. Le nom de l'or est le même en sanscrit, en grec, et dans les langues teutoniques et slaves (1); le nom de l'argent est le même en sanscrit, en grec et en latin (2); le nom du troisième métal est le même en sanscrit, en latin et en allemand. Au contraire, le fer porte un nom différent dans chacune des branches principales de la famille aryenne, la correspondance entre le nom celtique et le nom teutonique étant d'un caractère douteux. Si donc nous considérons que le sanscrit *ayas,* après avoir eu primitivement le même sens que le latin *æs* et que le gothique *aiz,* en est venu à signifier « fer »; que le mot allemand pour *fer* est dérivé du gothique *aiz,* et que le grec *chalkós,* après avoir signifié « cuivre », fut employé comme nom général pour *métal,* et servit à l'occasion pour désigner le fer; nous pourrons, ce me semble, en conclure que le sanscrit, le grec et le latin

chapitre est consacré à l'examen des noms des métaux. Le même sujet a été traité par M. A. Pictet dans ses *Origines indo-européennes,* vol. I, p. 149 et suivantes. Le savant auteur arrive à des résultats très-différents de ceux que nous avons énoncés ci-dessus; mais les faits sur lesquels il s'appuie, et particulièrement les rencontres supposées entre certains composés sanscrits relativement modernes ou purement hypothétiques et des mots grecs et latins, auraient besoin de preuves beaucoup plus complètes que celles qu'il a données.

(1) Curtius, *Griechische Etymologie;* I, 172; II, 314.

(2) Curtius, *ibid.,* I, 141.

étaient parlés avant la découverte du fer; que chaque nation connut ce métal, le plus utile de tous les métaux, après que la famille aryenne eut quitté sa première patrie; et enfin que chacun des peuples aryens donna au fer un nom tiré de ses ressources propres et frappé au coin national, tandis qu'ils avaient tous emporté avec eux les noms de l'or, de l'argent et du cuivre, tels qu'ils les avaient reçus de leurs pères, et tels que ces noms avaient été puisés dans le trésor commun des aïeux.

Appliquons maintenant un raisonnement analogue aux noms du pin, du chêne et du hêtre, et à leurs changements de significatiou. Les tribus aryennes, parlant toutes des dialectes d'un seul et même langage, qui vinrent s'établir en Europe pendant la période des pins, ou durant l'âge de pierre, ne devaient naturellement connaître que le pin seulement. Elles donnaient à cet arbre le même nom qui subsiste encore dans l'anglais *fir,* et dans l'allemand *föhre.* Comment s'est-il donc fait que le même mot, employé dans le dialecte lombard, signifie « chêne », et qu'une seconde forme dialectale existe en allemand moderne avec le sens de *chêne,* et non pas de *pin?* Nous n'avons pas de peine à comprendre que le nom du pin soit devenu, durant la période des pins, le nom appellatif pour *arbre* en général, ainsi qu'en grec *chalkós* « cuivre » est devenu le nom appellatif pour *métal* en général. Mais comment ce nom aurait-il pu reprendre un sens particulier et être appliqué au chêne, si le dialecte auquel il appartenait n'avait pas existé à une époque où la végétation des pins fut graduellement remplacée par celle des chênes? Encore qu'il n'y ait pas plus de preuves pour

montrer que le latin *quercus* ait jamais signifié « pin », qu'il n'y en a pour établir que le gothique *aiz* ait jamais eu le sens de « cuivre » et non pas de « bronze », néanmoins, si le mot *quercus* est identique avec *fir,* je n'hésite pas à lui supposer la signification préhistorique de *pin*. Ce fait que le vieux nom du pin a conservé sa signification dans certains dialectes, tandis que dans d'autres il a pris le sens de « chêne », est en harmonie parfaite avec ce que nous avons déjà observé, à savoir, que *æs* a conservé sa signification en latin, tandis que *ayas* en sanscrit a pris le sens de « fer ».

Que *phēgós* signifie en grec « chêne » (1), et « chêne » seulement, tandis que le latin *fagus* et le gothique *boka* ont le sens de « hêtre », c'est là sûrement un phénomène qui demande une explication, et en attendant qu'on en puisse donner une meilleure, j'ose proposer cette hypothèse, que des Aryens teutoniques et italiques assistèrent à la transition de la période des chênes à la période des hêtres, et de l'âge de bronze à l'âge de fer; et que, tandis que les Grecs conservèrent *phēgós* avec son sens originel, les tribus établies en Italie et en Germanie transférèrent ce mot, comme nom appellatif, aux forêts nouvelles qu'ils voyaient pousser autour d'eux dans leurs demeures sauvages.

Je sais parfaitement bien qu'on peut faire une foule d'objections contre une pareille hypothèse. On peut

(1) On a dit qu'en persan aussi *bûk* signifie « chêne », mais on n'a jamais cité d'autorité pour cette signification, qui est omise dans la dernière édition du *Dictionnaire* de Johnson, et dans le *Lexicon persico-latinum* de Vullers. S'il était dûment constaté que le persan *bûk* a le sens de « chêne », cela ajouterait une grande force à notre argument; mais il nous faut attendre que cette signification du mot soit reconnue pour authentique.

supposer que la migration de ces peuples, quittant un sol qui produisait le pin pour s'établir dans un pays couvert de chênes, suffit pour causer ces changements de signification dans les anciens mots aryens pour « pin » et « chêne ». Je laisse au géologue et au botaniste le soin de décider si cette dernière explication est plus plausible que la mienne, et si les changements de végétation qu'on nous a décrits tout-à-l'heure, se sont succédé dans le même ordre sur toute la surface de l'Europe, ou dans le nord seulement. D'autre part, les crânes, trouvés dans les dépôts tourbeux, sont du type le plus inférieur, et on n'a pas hésité à affirmer qu'ils appartiennent à des races non aryennes. En réponse à cette objection je ne puis que renouveler mon ancienne protestation, savoir, que la science du langage n'a rien à démêler avec des crânes. En dernier lieu, on pourra trouver la date ainsi assignée à l'arrivée des Aryens en Europe beaucoup trop reculée, surtout si l'on considère que, longtemps avant que les premiers flots de l'émigration aryenne aient touché les rivages de l'Europe, des tribus touraniennes, des Finnois, des Lapons et des Basques, ont dû errer dans les forêts de notre continent. A cela je répondrai que je sens moi-même toute la grandeur de la difficulté ; mais que j'ai toujours pensé que, pour arriver à résoudre une difficulté, il faut d'abord commencer par la reconnaître et par la mettre tout entière en relief. Je serai aussi content de voir réfuter mon hypothèse, que de la voir confirmer. Je ne demande pour elle qu'un examen impartial.

(1) Voir Max Müller, *Lectures on the turanian languages*, p. 89.

SIXIÈME LEÇON.

DES PRINCIPES DE L'ÉTYMOLOGIE.

Les études étymologiques depuis le seizième jusqu'au dix-huitième siècle. — L'étymologie scientifique fondée seulement au dix-neuvième siècle. — Importance capitale de l'étude des langues modernes pour pénétrer la vie intime du langage. — L'étymologie scientifique ne se préoccupe aucunement de l'identité ni même de la ressemblance, soit pour la signification, soit pour la forme, des mots dont elle établit les liens de parenté. — Histoire de certains mots. Comment les mots changent de sens. — Comment les mots changent de forme. Quatre points fondamentaux de la science étymologique : 1° *Le même mot prend des formes différentes dans des langues différentes.* 2° *Le même mot prend des formes différentes dans une seule et même langue.* 3° *Des mots différents prennent la même forme dans des langues différentes.* 4° *Des mots différents prennent la même forme dans une seule et même langue.* Exemples. — La science étymologique repose sur la connaissance des lois qui règlent les changements des lettres.

On connaît la définition que Voltaire donnait de l'étymologie. C'est, disait-il, « une science, où les voyelles ne font rien, et les consonnes fort peu de chose » (1).

(1) Voltaire revient volontiers et souvent sur ce sujet de plaisanterie. « Il est évident, dit-il dans la préface de son *Histoire de la Russie sous Pierre le Grand,* que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte : car dans le nom de la famille Yu, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre

Et quand on songe aux étymologistes de son temps, contre qui il dirigeait ce sarcasme, il faut avouer qu'il n'avait point complétement tort. D'ailleurs, il n'y aurait rien d'étonnant qu'un homme aussi peu disposé à croire à aucune espèce de miracles, se fût refusé à ajouter foi aux miracles de la science étymologique. Non pas, sans doute, que même Voltaire fût assez sceptique pour douter que les mots de nos langues modernes aient une étymologie quelconque, c'est-à-dire une origine. Car les mots n'arrivent pas à la vie par un acte de génération spontanée, et ceux des langues modernes en particulier sont en maint et maint cas tellement semblables à ceux des langues anciennes, qu'aucun doute n'est possible sur l'origine et la dérivation véritable de ces premiers. Partout où il y avait une certaine similitude de son et de signification entre des mots français, d'une part, et des mots appartenant au latin, à l'allemand, à l'hébreu ou à quelque autre langue, d'autre part, Voltaire lui-même eût accepté l'étymologie. Il n'avait jamais pu venir à l'esprit de personne de mettre en question que *Dieu*, par exemple, ne fût le même mot que *Deus;* que *homme* ne fût le même que *homo* (qui a donné également le pronom *on*); et que *femme* ne fût identique avec *femina.* Dans ces cas et autres semblables, il ne s'était fait aucun changement de signification, et si on ne s'expliquait pas comment avait pu être produite l'altération de la forme, cette altération elle-même n'était pas

façon, forment le mot *Menès.* Il est donc incontestable que l'empereur Yu prit son nom de Menès, roi d'Égypte, et l'empereur Ki est évidemment le roi *Atoës*, en changeant *k* en *a*, et *i* en *toës.* »
[Tr.]

assez profonde pour éveiller les doutes des plus sceptiques.

Il y a, par le fait, une branche des recherches étymologiques qui, au temps de Voltaire, et même bien avant lui, avait été cultivée avec de grands succès ; je veux parler de l'histoire des dialectes novo-latins ou romans. Dans le Dictionnaire de Du Cange, nous trouvons le plus précieux recueil d'extraits des auteurs latins du moyen âge, où nous pouvons suivre pas à pas les mutations graduelles de la forme et du sens des mots dans le passage du latin ancien au latin moderne. Ménage aussi, dans ce *Dictionnaire* sur lequel on a tant plaisanté, a contribué pour sa part et par d'ingénieuses recherches, à retrouver les mots bas-latins dans les plus anciens documents de la littérature française, et il a tracé l'histoire de bien des mots depuis le temps des croisades jusqu'au siècle de Louis XIV. Mais il n'est pas besoin de remonter si haut pour voir les formes plus primitives de beaucoup de mots français ; il suffit pour cela d'ouvrir Montaigne qui écrivait au seizième siècle. Si nous sommes embarrassés pour découvrir l'étymologie de *gêne* ou de *gêner*, nous lisons dans Montaigne : « Ie me suis contrainct et *gehenné* », pour dire « je me suis contraint et torturé » ; et ailleurs (*Essais*, II, 5), en parlant de la torture qui existait alors en France pour les accusés, il dit : « C'est une dangereuse invention que celle des *gehennes*.... Il advient que celuy que le iuge a *gehenné*, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et *gehenné*. » Ces formes nous reportent immédiatement et sans peine au mot Γέεννα, *gehenna*, usité dans le texte grec et dans le texte latin du Nouveau Testament,

et chez les écrivains ecclésiastiques du moyen âge, non-seulement avec le sens de « enfer », mais aussi avec la signification plus générale de « souffrance, douleur » (1). On sait que *Gehenna* était originairement le nom de la vallée de Hinnom, près de Jérusalem (גֵּי־הִנֹּם), le Tophet, où les Juifs immolaient leurs fils et leurs filles dans le feu, et dont Jérémie prophétisa qu'on l'appellerait la vallée du carnage : car « ils enterreront dans Tophet jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place » (2). Combien peu de personnes songent aujourd'hui aux sacrifices offerts à Moloch dans la vallée de Hinnom, quand elles prient leurs amis de ne pas *se gêner!*

Non-seulement Voltaire au dix-huitième siècle, mais même Henri Estienne (3) au seizième, savaient que c'est

(1) Molière dit : « Je sens de son courroux des gênes trop cruelles. »

(2) Jérémie, VII, 31-32.

(3) Henri Estienne, *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec*, 1566. Ce que Henri Estienne entend par la *conformité* du français et du grec a principalement trait à des particularités syntaxiques communes aux deux langues. « En une epistre Latine que je mi l'an passé audevant de quelques miens dialogues Grecs, ce propos m'eschappa, *Quia multo majorem Gallica lingua cum Græcâ habet affinitatem quam Latina ; et quidem tantum (absit invidia dicto) ut Gallos eo ipso quod nati sint Galli, maximum ad linguæ Græcæ cognitionem* προτέρημα *seu* πλεονέκτημα *afferre putem.* » Il apporte généralement beaucoup de jugement et de réserve dans ses étymologies, et celles qui sont d'un caractère douteux sont données pour telles par lui-même. Il n'est pas juste de ranger un aussi éminent savant que Henri Estienne dans la classe des Perion, et de l'accuser d'avoir ignoré l'origine latine du français. (Voir August Fuchs, *Die Romanischen Sprachen*, 1849, p. 9.) L'extrait suivant nous montrera ce qu'Estienne lui-même pensait de Perion (*Traicté de la conformité*, p. 139) : « Il trouvera assez bon nombre de telles en un livre de nostre maistre Perion : je ne di pas seulement de phantastiques, mais de sottes et ineptes, et si lourdes et asnières que

en latin que nous devons nous attendre à trouver la forme et la signification originelles de la plupart des mots qui composent le vocabulaire des langues française, italienne et espagnole. Mais ces anciens étymologistes ne connurent jamais de criterium pour distinguer une bonne dérivation d'une fausse, si ce n'est la similitude de son et de signification entre les deux mots qu'il s'agissait de rapprocher. Et si l'on veut voir comment ces auteurs s'entendaient à forcer ou à étendre les ressemblances, on n'a qu'à consulter des ouvrages tels que les *Dialogi de Linguæ Gallicæ Origine* de Perion (1557), ou l'*Harmonie Étymologique des Langues Hébraïque, Chaldaïque, Syriaque, Greque, Latine, Italienne, Espagnole, Allemande, Flamende, Angloise* de Guichard (Paris, 1606). Perion dérive *brebis*, italien *berbice*, de *próbaton*, non du latin *vervex* « mouton, bélier », d'où *brebis* vient réellement, comme *berger* de *berbicarius*. Il fait venir *envoyer* du grec *pémpein*, non du latin *inviare*. Il pense que *heureux* est dérivé du grec οὔριος.

Or, pour nous arrêter un instant à ce dernier exemple, il est impossible de nier qu'il n'y ait une certaine ressemblance pour la forme et pour le sens entre le mot grec et le mot français; et, comme il est incontestable que certains mots français, tels que *parler*, *aumône*,

n'estoyent les autres témoignages que ce poure moine nous a laissez de sa lourderie et asneric, on pourroit penser son œuvre être supposé. » On reproche à tort à Heuri Estienne d'avoir dérivé *amiral* de ἁλμυρός. Il dit que c'est un mot arabe, et cela est vrai. C'est l'arabe *Emir* « prince, chef », précédé peut-être de l'article arabe. Ce même mot se dit en espagnol *almirante*, et en italien *almiraglio*, comme s'il venait de *admirabilis*. La dérivation de Hammer, de *amîr al bahr* « commandant de la mer », est insoutenable.

prêtre, sont tirés du grec, il eût été fort difficile de convaincre Perion que sa dérivation de *heureux* n'était pas tout aussi bonne qu'aucune autre. Il y a une autre étymologie de ce même mot, qui le fait venir du latin *hora.* On suppose que *bonheur* vient de *bona hora, malheur* de *mala hora,* et alors *heureux* est rapporté à une forme latine supposée *horosus,* avec le sens de *fortunatus.* Mais cette étymologie n'est point meilleure que celle de Perion. C'est une conjecture et rien de plus, et elle tombe dès qu'on y applique le criterium d'une science étymologique plus sévère. Ici, le criterium est bien simple. Il y a, tout d'abord, le genre de *malheur* et de *bonheur,* lequel est du masculin et non pas du féminin comme celui de *mala* et *bona hora.* En second lieu, nous trouvons que *malheur* s'écrivait en vieux français *mal aür,* ce qui équivaut à *malum augurium* (voir Diez, *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*, 1858, à ce mot). Troisièmement, nous trouvons en provençal *agur, augur,* d'où l'espagnol *aguëro* « augure ». Le latin *augurium* lui-même vient de *avis* « oiseau », et de *gur* « dire » : *gur* se rattache à *garrire* « gazouiller », *garrulus* « qui gazouille, babillard », et au sauscrit *gar* ou *grî* « crier ».

Nous pouvons nous former une idée de ce qu'étaient jadis les criteriums étymologiques, quand nous lisons dans l'*Harmonie Etymologique* de Guichard : « Quant à la dérivaison des mots par addition, substraction, transposition, et inversion des lettres, il est certain que cela se peut et doit ainsi faire, si on veut trouver les étymologies. Ce qui n'est point difficile à croire, si nous considérons que les Hébreux escrivent de la droite

à la senestre, et les Grecs et autres de la senestre à la droite. » De là il conclut que l'on doit pouvoir indéfiniment intervertir l'ordre des lettres ou les changer. Tant que l'étymologie était fondée sur de pareils principes, elle ne pouvait pas prétendre au nom de science. C'était un jeu où l'on pouvait faire preuve de plus ou moins d'érudition, d'esprit ou de sagacité, mais elle était indigne de son noble titre, « la Science de la Vérité ».

Ce n'est que dans ce siècle que l'étymologie a pris son rang parmi les sciences, et il est curieux de remarquer que ce qui dans la pensée de Voltaire était un sarcasme, est devenu aujourd'hui un des principes reconnus de la science nouvelle. L'étymologie, en effet, ne se préoccupe en aucune façon de l'identité ni même de la ressemblance, soit pour le son, soit pour la forme, des mots dont elle étudie les liens de parenté. L'étymologie scientifique n'a rien à démêler avec le son. Nous savons la descendance commune de mots qui n'ont pas une seule lettre en commun, et qui diffèrent par la signification autant que le blanc diffère du noir. Les pures conjectures, si plausibles qu'elles soient, sont bannies rigoureusement du domaine de l'étymologie, qui ne fait plus simplement profession d'enseigner que tel mot dérive de tel autre mot, mais qui prend à tâche de montrer, degré par degré, comment tel mot s'est régulièrement et nécessairement changé en tel autre mot. De même qu'en géométrie il ne sert que de très-peu de chose de savoir que le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés construits sur les deux autres côtés d'un triangle rectangle, ainsi en étymologie il n'est pas d'un grand prix de savoir que,

par exemple, le mot français *larme* est le même que le mot anglais *tear*. La géométrie fait profession d'enseigner la méthode pour arriver à démontrer ce qui, à première vue, paraît aussi incroyable; et l'étymologie se propose un objet analogue. Une dérivation, même véritable, n'a aucune valeur réelle, à moins qu'on n'en puisse prouver la vérité, et il n'arrive que trop fréquemment qu'on ne le peut pas, surtout quand il s'agit des langues anciennes, où il nous faut souvent nous contenter de réfuter des étymologies de fantaisie, sans en pouvoir proposer de meilleures. Il faut un effort pour nous défaire complétement de l'idée que l'étymologie doit reposer principalement sur la ressemblance des sons et des significations des mots; et pour en finir une fois pour toutes avec ce préjugé, il convient d'examiner ce sujet à fond et dans tous ses détails.

Si nous voulons établir notre thèse, à savoir, que l'étymologie scientifique n'a rien à faire avec le son, il nous faut prouver quatre points :

1. *Que le même mot prend des formes différentes dans des langues différentes;*

2. *Que le même mot prend des formes différentes dans une seule et même langue;*

3. *Que des mots différents prennent la même forme dans des langues différentes;*

4. *Que des mots différents prennent la même forme dans une seule et même langue.*

Afin de démontrer ces quatre propositions, il importe de borner tout d'abord notre attention à l'histoire des langues modernes, ou, pour parler plus correctement, à l'histoire moderne du langage. Pour nous mettre à

même d'obtenir une vue profonde et vraie de la nature du langage, et pour nous rendre capables de juger sainement des principes qui ont régi le développement des langues anciennes, les langues modernes ont une importance qui n'a jamais été appréciée suffisamment. Parce que l'étude des langues anciennes ne s'est jamais étendue au-delà d'une faible minorité, et parce que l'on suppose généralement qu'il est plus facile d'apprendre une langue vivante qu'une langue morte, on s'est accoutumé à regarder les langues dites classiques, le sanscrit, le grec et le latin, comme des instruments de la pensée plus purs et plus parfaits que les langues dites vulgaires, parlées aujourd'hui en Europe. Nous n'établissons, en ce moment, aucune comparaison entre la littérature de la Grèce, ou de Rome, ou de l'Inde ancienne, et celle de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Nous ne parlons que du langage, des racines et des mots, des déclinaisons, des conjugaisons, et des constructions particulières à chaque idiome; et sur ces points il faut admettre que les langues modernes sont sur un pied de parfaite égalité avec les langues anciennes. Est-il possible de supposer que nous qui avançons sans cesse dans l'art, dans la science, dans la philosophie et dans la religion, nous ayons permis que le langage, le plus puissant instrument de l'esprit, vînt à déchoir de son antique pureté, à perdre sa vigueur et sa noblesse, et à dégénérer en un pauvre jargon?

Quoique le langage change continuellement, il n'est nullement vrai de dire que ce soit toujours pour dépérir; en tout cas, ce que nous avons coutume d'appeler dégénérescence et corruption dans l'histoire du langage,

n'est en réalité autre chose que la condition nécessaire de sa vie. Devant le tribunal de la science du langage, la différence entre les langues anciennes et les langues modernes s'évanouit. Comme, en botanique, on ne range pas les vieux arbres dans une classe à part, séparée de celle des jeunes, ainsi il serait contraire à tous les principes d'une classification scientifique de faire une distinction entre les vieilles et les jeunes langues. Nous devons étudier l'arbre comme un tout, depuis le moment où la semence est déposée dans le sol, jusqu'au temps où l'arbre, qui a poussé, porte des fruits et des semences; et pareillement nous devons étudier le langage comme un tout, en suivant sans interruption tous les développements de sa vie, depuis les racines les plus simples jusqu'aux dérivés les plus complexes. Celui qui ne peut découvrir dans les langues modernes que corruption ou anomalie, ne comprend guère la nature véritable du langage. Si les langues anciennes éclairent l'origine des idiomes modernes, beaucoup des secrets de la nature intime des langues mortes ne peuvent être expliqués que par les faits fournis par les langues vivantes. Quand elles n'auraient d'autre utilité, les langues modernes nous aident à asseoir sur des preuves inébranlables les principes fondamentaux de la science du langage. Elles sont pour le linguiste ce que la couche tertiaire, ou les formations encore plus récentes, sont pour le géologue. Les ouvrages de Diez, sa *Grammaire comparée des langues romanes,* et son *Lexicon comparativum linguarum romanarum,* ont à tous égards le même prix que les travaux de Bopp, de Grimm, de Zeuss et de Miklosich; je dirai même qu'ils forment la meilleure intro-

duction à l'étude des époques plus anciennes du langage aryen. Nombre de points qui ne peuvent être prouvés que par induction, lorsqu'il s'agit du sanscrit, du grec et du latin, peuvent ici être décidés par des faits historiques.

Nulle autre part, dans toute l'histoire du langage humain, nous ne trouvons un tableau aussi complet et aussi net de la formation et du développement du langage que dans l'étude des dialectes romans modernes; nulle part ailleurs, nous ne pouvons observer aussi bien ce phénomène des premiers âges, qui se reproduit ici dans un temps pleinement historique et sous nos yeux. Nous pouvons étudier le latin depuis l'époque de la première inscription du tombeau des Scipions (283 avant J.-C.) jusqu'au temps où nous rencontrons les premières traces du langage novo-latin en Italie, en Espagne et en France. Nous pouvons ensuite suivre pendant mille ans l'histoire postérieure du latin moderne, dans ses six dialectes distincts, dont chacun possède une riche et authentique littérature. Si certaines formes grammaticales ont en français une origine incertaine, les formes collatérales en italien ou en espagnol viennent éclaircir nos doutes. Si l'étymologie d'un mot est obscure en italien, nous n'avons qu'à nous tourner vers le français et l'espagnol, et il arrivera généralement que nous y trouverons d'utiles données pour nous guider dans nos recherches. Dans quelle langue du monde, hormis ces dialectes modernes, pouvons-nous espérer de rencontrer un criterium parfaitement certain pour juger de la grandeur des changements que peuvent subir les mots dans leur forme et dans leur signification, sans pourtant perdre leur

identité? Ici il nous est possible de faire taire toutes les objections en citant des faits, et d'entraîner la conviction, en retraçant, pas à pas, chaque modification de son et de sens qui s'est opérée depuis le latin jusqu'au français; tandis que, quand nous avons à nous occuper de grec, de latin et de sanscrit, nous ne pouvons qu'ébranler et solliciter doucement les esprits, au moyen du raisonnement par induction.

Si nous voulons prouver que le latin *coquo* « je fais cuire » est le même mot que le grec πέπτω (même sens), il nous faut établir ce fait, que la ténue gutturale et la ténue labiale peuvent permuter en grec et en latin. Certes, les langues anciennes suffisent pour lever tout doute sur ce sujet. Peu de philologues seraient tentés de nier l'identité de πέντε et *quinque*, et s'il s'en trouvait, nous n'aurions qu'à rappeler le dialecte osque, où *cinq* se disait *pomtis* et non *quinque*, pour leur montrer que les deux formes ne différaient l'une de l'autre que par la prononciation dialectale seulement. Néanmoins les arguments de l'étymologiste reçoivent un renfort considérable s'il peut citer l'exemple de langues vivantes, et y faire voir à l'œuvre exactement les mêmes influences phonétiques. Et dans le fait nous rencontrons en gaélique la ténue gutturale là où se trouve la ténue labiale en gallois.

Cinq est *coic* en irlandais, *pimp* en gallois. *Quatre* est *cethir* en irlandais, *petwar* en gallois. En outre nous voyons qu'en valaque, le *qu* latin suivi de *a* se change en *p*: *aqua* devient en valaque *apă*; *equa*, *épă*; *quatuor*, *patru*. Il est plus facile de prouver que le mot français *même* est le latin *semet ipsissimus*, que de convaincre les incrédules que le latin *sed* est un pro-

nom réfléchi, et signifiait originairement « par soi-même ».

Et où pouvons-nous encore, si ce n'est dans les langues modernes, observer la croissance secrète de formes nouvelles, et nous rendre ainsi compte des ressources que possède le langage pour la formation de son mécanisme grammatical? Il est facile de prouver que tout ce qui est aujourd'hui purement formel dans le système grammatical du français, fut originairement substantiel; et une fois que nous nous serons bien pénétrés de ce fait, nous éprouverons moins de difficulté à reconnaître le même principe quand il s'agira du système grammatical de langues plus anciennes. Quand nous aurons appris que le futur français, j'*aimerai*, est un temps composé, formé de l'infinitif *aimer*, et de l'indicatif présent du verbe auxiliaire *avoir*, nous serons plus disposés à admettre une explication analogue pour le futur latin en *bo* et le futur grec en σω. On peut dire que les idiomes modernes trahissent les secrets du langage. Souvent ils nous surprennent par la merveilleuse simplicité des moyens qui servent à toute la structure du langage, et dans leurs formations nouvelles nous voyons constamment se renouveler le travail même qui avait donné naissance aux formes plus anciennes. Il ne saurait y avoir de doute, par exemple, sur le sens de l'allemand moderne *entzwei* « en deux ». Le verbe *entzweireissen* ne signifie pas seulement « déchirer en deux » ; il prend le sens plus général de « mettre en pièces ». En anglais aussi, un domestique dira qu'une chose *came a-two*, littéralement « est venue en deux », bien qu'il l'ait cassée en bien des morceaux. Par le fait,

entzwei répond exactement au latin *dis* dans *dissolvo* « je dissous », *disturbo* « je disperse, je détruis », *distraho* « je tire en divers sens ». Et quelle était la signification originelle de ce *dis?* Exactement la même que l'allemand *entzwei,* bas-allemand *twei.* En bas-allemand, *mîne Schau sint twei* signifie « mes souliers sont déchirés ». Le nom numéral *duo,* accompagné de la désinence adverbiale *is,* est sujet aux changements suivants : — *Du-is* peut devenir *dvis,* et *dvis* peut devenir *dbis.* Dans *dbis* il faut que le *d* ou le *b* tombe, ce qui laisse ou *dis* ou *bis. Bis* est employé en latin dans le sens de « deux fois », *dis* dans le sens de « en deux ». C'est ainsi que de *duellum*, allemand *Zweikampf* « duel », nous obtenons *dvellum, dbellum,* et enfin *bellum ;* que le grec δυις nous donne δϜις et δίς « deux fois »; que *duiginti* nous donne *dviginti* et *viginti* « vingt »; que δυι-κοσι nous donne δϜι-κοσι, Ϝι-κοσί, et εἴ-κοσι.

Ce que nous venons de dire de la forme des mots s'applique également à leur signification. Que dirions-nous si l'on nous assurait qu'un mot, qui a le sens de « bon » en sanscrit, signifie « mauvais » en grec? Cependant nous n'avons qu'à remonter de quelques siècles en allemand, et là nous trouverons que le mot *schlecht* qui signifie maintenant « mauvais » était alors usité avec le sens de « bon » (1), et en parcourant les auteurs qui ont écrit dans cet intervalle, nous pourrons voir que la transition d'un sens à l'autre est loin d'être aussi violente qu'elle le semble. *Schlecht* signi-

(1) *Er* (Got) *enwil niht tuon wan slehtes,* « Dieu ne veut rien faire qui ne soit bon. » *Bescheidenheit,* de Fridank, dans Max Müller, *German classics,* p. 121.

fiait « juste, droit », mais il exprimait aussi l'idée de « simple »; de « simple » on a passé au sens de « niais », de là à « inutile », et de « inutile » à « mauvais ». *Ekelhaft* (1) est employé par Leibniz avec le sens de « difficile, délicat »; aujourd'hui il ne signifie plus que « ce qui cause le dégoût ». *Ingenium,* proprement « faculté innée » a dégénéré en l'italien *ingannare* « tromper ». *Saelig,* qui signifiait en anglo-saxon « heureux », *beatus,* est devenu en anglais *silly* « sot, niais »; et nous pouvons voir la même malveillance à l'œuvre dans le changement de signification du grec εὐήθης « bon, naïf, niais », et de l'allemand *albern* « sot », ancien haut-allemand *alawâr* « *verissimus* », *alawâri* « *benignus* ».

De même, un mot qui signifiait originairement « vie » ou « temps » en sanscrit, est devenu la souche d'une foule de mots exprimant l'éternité, c'est-à-dire tout l'opposé de la vie et du temps. Les adverbes anglais *ever* « toujours » et *never* « jamais » sont dérivés de la même source qui nous a donné le français *âge.* En vieux français ce mot se disait *edage,* lequel s'est changé en *eage* et *âge. Edage* représente une forme latine, *ætaticum,* à laquelle on eut recours quand le mot originel *ætas* se fut réduit à n'être plus qu'une simple voyelle, le vieux français *aé* (voir Diez, à ce mot). Or le latin *ætas* est une contraction pour *ævitas,* comme *æternus* est la forme contractée de *æviternus* (Cf. *sempiternus*). *Ævum,* de son côté, répond pour le radical, mais non pour les éléments dérivatifs, au grec αἰϝών et au gothique *aiv-s* « temps »

(1) Ce mot est omis dans le *Dictionnaire* de Grimm.

et « éternité ». En sanscrit nous rencontrons un nom neutre *âyus,* qui, transporté littéralement en grec, nous donnerait un substantif αἶος et un adjectif αἰής, neutre αἰές. Quoique αἶος ne se trouve plus en grec, ses dérivés existent, à savoir, les adverbes αἰές et αἰεί « toujours ». Ce αἰεί est un datif, ou plutôt un locatif régulier de αἰές, lequel formerait naturellement αἰεσί, αἰεί comme γένεσι, γένει. En gothique, *aios* « temps » nous donne les deux adverbes *aiv* « toujours », anglais *ever,* allemand moderne *je,* et *ni aiv* « jamais », anglais *never,* allemand moderne *nie.*

Il y a un charme particulier à suivre des yeux les changements divers de la forme et de la signification des mots qui descendent le Gange ou le Tibre pour venir tomber dans le grand océan du langage moderne. Au huitième siècle avant notre ère, le dialecte latin était limité aux bornes étroites d'un petit territoire. Ce n'était qu'un dialecte au milieu d'une foule d'autres qui se parlaient par toute l'Italie. Mais ce dialecte grandit, il devint l'idiome de Rome et des Romains, il absorba tous les autres dialectes italiotes, l'ombrien, l'osque, l'étrusque, le celtique, et il s'imposa par la conquête aux régions de l'Italie centrale, méridionale et septentrionale. De là il se répandit en Gaule, en Espagne, en Allemagne, en Dacie sur les bords du Danube. Il devint la langue de la législation et du gouvernement dans les contrées civilisées de l'Afrique septentrionale et de l'Asie, et, sur les lèvres des hérauts du Christianisme, il a été porté jusqu'aux plus lointains parages. Dans sa marche victorieuse, il a dépossédé les vieux idiomes de la Gaule, de l'Espagne et du Portugal; et dans certaines parties de la Suisse et de la

Valachie il a jeté de profondes racines. Quand il est venu en contact avec les idiomes plus vigoureux des tribus teutoniques, s'il n'a pu ni se substituer à eux ni les anéantir, il a du moins laissé sur leur surface une couche épaisse de mots étrangers. De cette manière le latin a fourni la majeure portion du dictionnaire chez presque toutes les nations civilisées du globe. Des mots qui furent employés d'abord par des pâtres italiens, le sont aujourd'hui par les hommes d'État de l'Angleterre, les poëtes de la France, les philosophes de l'Allemagne; et le faible écho de ces conversations de la campagne de Rome peut être entendu dans le sénat de Washington, dans la cathédrale de Calcutta, et dans les huttes des colons de la Nouvelle-Zélande.

Je vais retracer la carrière de quelques-uns de ces vieux mots romains, afin de montrer comment les mots peuvent se transformer et comment ils s'adaptent aux besoins changeants de chaque génération. Je commence par le mot *Palais*. Aujourd'hui un palais est l'habitation d'un souverain; mais si nous nous enquérons de l'histoire de ce mot, nous sommes bien vite transportés chez les bergers des sept collines. Là, sur les rives du Tibre, une des sept collines était appelée *Collis Palatinus,* et ce nom de Palatinus lui venait de *Pales,* divinité pastorale, dont la fête était célébrée chaque année au 21 avril, comme le grand anniversaire de Rome. On célébrait alors le jour où Romulus, l'enfant allaité par la louve, était supposé avoir tracé le premier sillon au pied de cette colline, et avoir ainsi jeté les fondements du plus ancien quartier de Rome, *Roma quadrata*. Sur cette colline s'élevaient

plus tard la maison de Cicéron et celle de son voisin et ennemi Catilina. Ce fut là aussi qu'Auguste bâtit sa demeure, et son exemple fut suivi par Tibère et Néron. Sous Néron, l'on dut démolir toutes les maisons particulières sur le *Collis Palatinus,* afin de faire place pour la résidence de l'empereur, la *Domus Aurea,* ainsi qu'on la nommait, c'est-à-dire la Maison d'or. Cette demeure de Néron fut dès-lors appelée *Palatium,* et devint le type de tous les palais des rois et des empereurs de l'Europe.

Le mot latin *palatium* a eu un autre rejeton fort étrange, le mot français *palais,* la partie supérieure de l'intérieur de la bouche. Avant qu'on eût établi les règles phonétiques qui déterminent les changements possibles des lettres dans des langues diverses, personne n'aurait pu douter que *palais* ne fût le latin *palatum.* Cependant *palatum* n'aurait jamais pu donner *palais,* mais seulement *palé.* Comment *palatium* en est-il venu à être usité au lieu de *palatum,* c'est ce qu'il est difficile d'expliquer. C'était un mot d'usage fréquent, et l'on y associait l'idée de voûte élevée. Or *voûte* était un terme très-propre pour désigner le palais de la bouche : on dit en français *la voûte palatine,* en italien *il cielo della bocca,* en grec οὐρανός « ciel, palais de la bouche », οὐρανίσκος « dais arrondi, palais de la bouche ». D'autre part Ennius appelle la voûte des cieux *palatum cœli.* Il y avait évidemment de l'analogie entre la conception du palais de la bouche et celle d'une voûte, et entre la conception d'une voûte et celle de la demeure somptueuse des empereurs; il arriva probablement ainsi que *palatium* fut employé par erreur dans le latin vulgaire au lieu de

palatum, et de cette manière passa en français (1).

Un autre mot moderne, l'anglais *court*, français « cour », italien « corte », nous reporte au même endroit et à la même époque lointaine. Ce fut sur les collines du Latium que le mot *cohors* ou *cors* fut employé d'abord dans le sens de « claie, parc, enclos pour les bestiaux ». Les *cohortes*, ou divisions de l'armée romaine, portèrent ensuite le même nom; tel nombre de soldats constituant une division d'une légion. On suppose généralement que le mot *cors* est limité en latin au sens de « cour de ferme », et que *cohors* s'emploie toujours en parlant de l'armée. C'est là une erreur. Dans ce vers d'Ovide

> Abstulerat multas illa cohortis aves,
> (*Fasti*, IV, 704)

nous voyons que *cohors* signifie « basse-cour »; et dans des inscriptions on a trouvé *cors* avec le sens de « cohorte ». La différence entre les deux mots n'existait que dans la prononciation. De même qu'on disait *nihil* et *nil*, *mihi* et *mi*, *prehendo* et *prendo*, ainsi dans le parler des paysans italiens *cohors* a été facilement contracté en *cors*.

Après avoir signifié « cour de ferme, enclos pour les bestiaux », *cors*, *cortis* devint *curtis* dans le latin du moyen âge, et s'appliqua, comme l'allemand *Hof*, aux fermes et aux châteaux bâtis par les colons romains, dans les provinces de l'empire. Ces fermes devinrent des noyaux de villages et de villes, et dans les noms modernes de *Vraucourt*, de *Graincourt*, de *Liencourt*, de *Magnicourt*, d'*Aubignicourt*, etc., on a retrouvé les

(1) Voir Diez, *Lexicon*, à ce mot.

noms plus anciens de *Vari curtis*, *Grani curtis*, *Leonii curtis*, *Manii curtis*, *Albini curtis* (1).

Enfin, après avoir signifié « château fort, place fortifiée », *curtis* s'est élevé à la dignité d'une résidence de souverain, et *cour* devint synonyme de *palais*. Les deux mots, partis d'un même endroit, se sont rencontrés au terme de leur longue carrière.

Or, si quelqu'un nous disait qu'un mot qui, en sanscrit, signifie « parc aux bestiaux » a pris, en grec, le sens de « palais », et a donné naissance à des dérivés tels que *courtois, courtoisie, courtiser* et *courtisan*, il trouverait certainement parmi nous beaucoup d'incrédules. Il est donc d'une extrême utilité de voir de nos yeux comment, dans les langues modernes, les mots sont polis et raffinés, afin que nous ayons moins de peine pour croire à un semblable travail d'attrition et d'épuration dans l'histoire des langues plus anciennes.

Tandis que des mots comme *palais* et *cour* nous reportent à une antique société pastorale, et n'auraient pu prendre naissance que chez un peuple de bergers et d'agriculteurs, il y a d'autres mots, parmi ceux dont nous faisons un usage journalier, qui n'ont pu être formés qu'au sein d'une population maritime. Ainsi *gouverner*, d'où *gouvernement*, dérive du latin *gubernare*. Ce mot latin lui-même est d'origine étrangère; c'est-à-dire qu'il a été emprunté par les Romains aux Grecs qui, dans des temps fort anciens, avaient navigué vers l'ouest, avaient découvert l'Italie,

(1) Mannier, *Études sur les noms des villes*. Paris, 1861, p. XXVI. [Sur ce sujet, comparer un livre fort intéressant de M. Houzé, intitulé : *Étude sur la signification des noms de lieux en France;* Paris, Hénaux, 1864, in-8°. Tr.]

et y avaient fondé des colonies, absolument comme, dans des temps plus rapprochés de nous, les nations de l'Europe ont repris et poussé plus loin ces courses vers l'occident, ont abordé aux rivages de l'Amérique, et y ont établi de nouvelles colonies. Le mot grec qui, en Italie, fut changé en *gubernare,* était κυβερνᾷν, et il signifiait originairement « diriger un navire, tenir le gouvernail ». Ce mot s'appliqua ensuite aux fonctions de la personne, ou des personnes à qui est confiée la direction des affaires publiques, et *gouverner* devint synonyme de *conduire l'État.*

Minister, d'où *ministre,* signifiait étymologiquement « petit homme », et était opposé à *magister* « homme grand ». *Minister* se rattache à *minus* « moins », *magister* à *magis* « plus ». De là le latin *minister* « serviteur, esclave », et de là encore, après avoir passé par plusieurs autres sens, notre *ministre* moderne, un serviteur de la couronne. De *minister* est venu le latin *ministerium,* contracté, en français, en *métier.* Un *ménestrel,* anglais *minstrel,* était quelqu'un qui faisait *métier* ou profession de chanter des poëmes ou de réciter des fabliaux. Même dans *mystère,* nom si connu de ces pièces de théâtre dont le sujet était tiré de l'Ancien ou du Nouveau Testament et qui continuent encore à être représentées à Ammergau en Bavière, nous retrouvons une corruption de *ministerium.* Ce mot signifiait « office » ou « service religieux », et n'avait rien à faire avec *mystère :* c'est donc à tort qu'on l'a écrit avec un *y* et non pas avec un *i.*

Presque tous les mots dont nous nous servons ont une longue histoire, mais cette histoire est obscurcie par les siècles, et c'est à la science étymologique d'y

apporter ses lumières. Ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, *lord,* le titre le plus général de la noblesse anglaise, se disait en anglo-saxon *hlâf-ord,* que les uns font venir de *ord* « origine, auteur » et de *hlâf* « pain », tandis que d'autres le regardent comme une corruption de *hlâf-weard* « gardien du pain » (1). Ce titre répond à l'allemand *Brotherr*, et signifiait originairement « maître, seigneur ». *Lady,* la femme du lord, est en anglo-saxon *hlæfdige,* et signifie « celle qui s'occupe du pain », la maîtresse. Il se pourrait toutefois que ce mot fût une corruption de *hlâf-weardige,* féminin de *hlâf-weard.* Je pense que *earl* « comte », lequel est le même mot que le danois *Jarl,* était originairement une contraction de *elder* « plus âgé » : donc *earl,* et *alder* dans *alderman,* ont été autrefois un même mot. La traduction latine de *elder* serait *senior,* qui a été changé en *seigneur*, *sieur*, d'où est venu l'anglais *sir* « monsieur ». *Duc* signifiait originairement « chef qui conduit » ; *comte*, latin *comes* « compagnon » ; *baron,* bas-latin *baro* « homme » ; l'anglais *knight* « chevalier », allemand *Knecht,* signifiait « serviteur ». Tous ces mots ont monté en grade, mais ils ont encore gardé leurs distances respectives.

Quand les familles se transformèrent en clans, les clans en tribus, les tribus en confédérations, les confédérations en nations, les chefs de chaque famille se réunirent naturellement en un sénat, *senatus* désignant l'assemblée des *seniores* ou anciens. Ces anciens pouvaient aussi être appelés « les têtes grises » ; de là le titre allemand *Graf* « comte », *gravio,* originairement

(1) Voir Grimm, *Deutsches Wörterbuch,* au mot Brotherr.

der Graue « le gris ». A la tête de ces sénats les nations germaniques placèrent de bonne heure un chef suprême qu'ils nommèrent *König*. En latin, ce chef était appelé *rex* (c'est le mot sanscrit *râjan* dans *Mahârâja*), et ce *rex*, d'où vient le français *roi*, signifiait originairement « le timonier », de *regere* « gouverner ». Le nom dont se servirent les nations teutoniques, *König* ou *King*, correspond au sanscrit *janaka*, et signifiait simplement « père ». Comme il y avait le père de famille (et on peut rapprocher les mots anglais *king* « roi » et *kin* « famille »), il y avait aussi le père du clan, et le père de la nation. Ai-je besoin d'ajouter quelle était la signification originelle, et quelle est encore la signification véritable de *queen* « reine » ? En allemand, nous avons simplement pris le féminin de *König*, à savoir, *Königin*. En anglais, au contraire, on a conservé le vieux mot dont le sens propre est « mère ». Dans la version de la Bible par Ulfilas, au quatrième siècle, nous rencontrons *qens* et *qino*, signifiant « épouse » et « femme ». Au onzième siècle, nous lisons dans Notker *Sol chena iro charal furhten unde minnon* « une femme doit craindre et aimer son mari ». Après le quinzième siècle, le mot n'est plus usité en haut-allemand, mais dans les langues scandinaves le mot subsiste encore, *karl* et *kona* signifiant « mari » et « femme ».

Nous voyons ainsi comment les langues reflètent l'histoire des nations, et comment presque tous les mots, si nous les savons analyser ou interroger avec discernement, peuvent nous raconter les mille vicissitudes qu'ils ont traversées dans leurs longues pérégrinations depuis l'Asie centrale jusque dans l'Inde, ou jusqu'en Perse, en Asie Mineure, en Grèce et en Italie,

en Russie, en Gaule, en Germanie, dans les Iles Britanniques, en Amérique et dans la Nouvelle-Zélande — d'où quelquefois, dans ces migrations qui embrassent le globe tout entier, ils retournent dans l'Inde et dans cette région de l'Himalaya qui avait été leur berceau et leur point de départ. Bien des mots ont ainsi fait le tour du monde, et pourront le refaire encore mainte et mainte fois. Car, bien que les mots changent de son et de signification au point que pas une seule de leurs lettres ne reste la même, et que leur sens devienne directement opposé à ce qu'il était primitivement, cependant, il est important d'observer que depuis le commencement du monde aucune nouvelle addition n'a jamais été faite aux éléments substantiels du langage, pas plus qu'aux éléments substantiels de la nature. Il y a une mutation incessante dans le langage, de perpétuelles allées et venues de mots; mais nul homme ne peut jamais inventer un mot entièrement nouveau. Le langage que nous parlons est à tous égards le même substantiellement que celui qui était parlé par les premiers pères de notre race; et, guidés par l'étymologie scientifique, nous pouvons passer d'âge en âge à travers les périodes les plus obscures de l'histoire du monde; nous pouvons remonter ce courant du langage sur lequel nous sommes nous-mêmes portés, jusqu'à ce que nous atteignions à ces hautes et lointaines régions où il nous semble sentir la présence de nos antiques aïeux, et entendre la voix des fils de Manu, les premiers-nés de la terre.

Ces époques reculées de l'histoire du langage sont certainement les plus attrayantes de toutes, et, si l'historien et le philosophe les explorent avec patience et

soin, nul doute qu'ils n'y trouvent de précieuses révélations. Mais avant de vouloir gravir ces sommets élevés, il nous faut apprendre à marcher sur le terrain plus facile du langage moderne. On n'a tenu que trop peu de compte du conseil de Leibniz, qui voulait que l'on fondât la science du langage sur l'étude des idiomes modernes, et les effets de cette négligence sont visibles dans beaucoup d'ouvrages de philologie comparée. Pour le moment donc renfermons-nous principalement dans les langues modernes de l'Europe, et voyons comment nous pourrons établir les quatre points fondamentaux qui sont comme la Charte et la Constitution de notre science.

1. *Le même mot prend des formes différentes dans des langues différentes.*

Cette vérité paraît banale, à force d'être évidente. Si les six dialectes issus du latin sont devenus six langues indépendantes, il semblerait s'ensuivre que le même mot latin a dû nécessairement prendre une forme différente dans chacune de ces langues. Le français est devenu différent de l'italien, l'italien de l'espagnol, l'espagnol du portugais, parce que les mêmes mots latins étaient prononcés différemment par les habitants des diverses contrées conquises ou colonisées par Rome, de telle sorte qu'après un certain laps de temps, le langage parlé par les colons de la Gaule ne fut plus intelligible pour ceux de l'Espagne. Si l'on nous dit cependant que le mot français *même* est identique avec l'italien *medesimo*, et que tous deux sont dérivés du latin *ipse*, nous commençons à nous aper-

cevoir que même ce premier de nos quatre points fondamentaux demande un examen attentif, lequel viendra corroborer nos arguments contre toute étymologie qui serait fondée sur une vague ressemblance de son ou de signification.

Comment donc est-il possible de faire venir *même* du latin *ipse?* En en retraçant la descendance en ligne directe, ce qui nous donne une généalogie plus certaine que celle des Montmorency ou de toute autre famille noble. En vieux français, *même* est écrit *meïsme*, ce qui se rapproche beaucoup de l'espagnol *mismo* et du portugais *mesmo*. Le terme correspondant en provençal est *medesme*, qui jette de la lumière sur l'italien *medesimo*. Au lieu de *medesme*, le vieux provençal nous donne *smetessme*. Pour rattacher cette forme au latin *ipse*, nous n'avons qu'à considérer que par la forme intermédiaire du vieux provençal *eps*, le latin *ipse* passe au provençal *eis*, italien *esso*, espagnol *ese*, et que l'ancien espagnol *esora* représente *ipsâ horâ*, comme le français *encore* représente *hanc horam*. Si *es* est pour *ipse*, *essme* sera *ipsissimum*, le provençal *medesme* sera pour *metipsissimum*, et le vieux provençal *smetessme* pour *semetipsissimum* (1).

Jusqu'à un certain point, c'est plutôt une question d'histoire que de philologie, de rechercher si l'anglais *beam* « poutre » est le même mot que l'allemand *Baum* « arbre, poutre ». *Beam* est en anglo-saxon *beám*, frison *bâm*, ancien saxon *bâm* et *bôm*, moyen haut-allemand *boum*, haut-allemand moderne *Baum*. Ce n'est que quand nous arrivons au gothique *bagms*

(1) Diez, *Grammatik* et *Lexicon*, à ce mot.

que les arguments philologiques interviennent pour rendre compte de la chute du *g* devant *m*, chute qui doit être expliquée par un changement de *beagm* en *beawm*, et enfin en *beam* (1).

Prenons n'importe quel mot commun à tous les dialectes teutoniques, et nous trouverons que dans chacun d'eux ce mot varie, et qu'il varie d'après certaines lois. Ainsi l'anglais *to hear* « entendre » est en gothique *hausjan*, en ancien norrois *heyra*, en ancien saxon *horian*, en anglo-saxon *hyran*, en ancien haut-allemand *horran*, en suédois *höra*, en danois *hore*, en hollandais *hooren*, en allemand moderne *hören*.

Un Anglais n'a qu'à se rappeler que dans le système des consonnes sa langue occupe le même degré que le gothique et le bas-allemand, tandis que l'allemand moderne occupe le troisième degré ou degré du haut-allemand, et il n'aura pas de peine à découvrir le sens de bien des mots allemands par la simple application de la loi de Grimm. Ainsi :

I.				II.			
Drei	est	*three*	« trois »	*Zehn*	est	*ten*	« dix »
Du	est	*thou*	« tu »	*Zagel*	est	*tail*	« queue »
Denn	est	*then*	« alors »	*Zahn*	est	*tooth*	« dent »
Durch	est	*through*	« à travers »	*Zaun*	est	*town*	« ville »
Denken	est	*to think*	« penser »	*Zinn*	est	*tin*	« étain »
Drang	est	*throng*	« foule »	*Zerren*	est	*to tear*	« déchirer »
Durst	est	*thirst*	« soif »	*Zange*	est	*tong*	« pinces »

III.			
Tag	est	*day*	« jour »
Trommel	est	*drum*	« tambour »
Traum	est	*dream*	« rêve »
T(h)euer	est	*dear*	« cher »
T(h)au	est	*dew*	« rosée »
Taube	est	*dove*	« colombe »
Teich	est	*dough*	« pâte ».

(1) Grimm, *Deutsche Grammatik*, II, 66 ; I, 261.

Si nous voulons comparer le mot anglais *tear* « larme » avec le mot français *larme,* il suffira de consulter les documents historiques pour remonter de *tear* aux formes plus anciennes *tær, tehr, teher, tæher,* et enfin au gothique *tagr*. Toutefois l'anglo-saxon *tæher* nous reporte plus simplement encore que le gothique *tagr* aux formes correspondantes en grec et en sanscrit, δάκρυ et (*d*)*aśru*. Nous avons vu dans notre dernière leçon que *t* est le représentant légitime en anglo-saxon du δ grec, et *h* celui du κ. Par conséquent, *tæher* est δάκρυ. Il n'y a pas plus de difficulté à faire remonter le français *larme* au latin *lacruma*. La question qui se présente alors est de savoir si δάκρυ et *lacruma* sont des mots congénères. Il est facile d'expliquer le suffixe secondaire *ma* dans *lacruma,* et nous avons alors le grec δάκρυ et le latin *lacru*, qui ne diffèrent plus que par leurs initiales. Ici une loi phonétique devra faire disparaître cette dernière différence. *D* prononcé négligemment dégénère facilement en *L*. Δάκρυ pourrait donc devenir *lacru*, et on peut les dériver tous deux d'une racine *dak* « mordre » (1). Mais n'oublions pas que, quoiqu'un *d* primitif puisse dégénérer en *l*, aucun *l* dans les langues aryennes ne s'est jamais changé en *d*, et que ce serait une erreur de dire que *l* et *d* peuvent permuter.

Le tableau suivant permettra de voir d'un seul coup d'œil quelques-uns des descendants de la préposition latine *ante*.

ANTE.

Ital. *anzi;* esp. *antes;* vieux français *ans, ains* (d'où *ainsné*, aîné).

(1) Voir Max Müller dans *Kuhn's Zeitschrift*, V, 152. Pott, *Etymologische Forschungen*, II, 58-60, 442, 450.

ANTE IPSUM.

Vieux français, ***ainçois***, auparavant.
Italien ***anziano;*** espagnol ***anciano;*** français ***ancien.***

ABANTE.

Italien ***avanti;*** français ***avant.***
Italien ***avanzare;*** espagnol ***avanzar;*** français ***avancer.***
Italien ***vantaggio;*** espagnol ***ventaja;*** français ***avantage.***

DEABANTE.

Italien ***davanti;*** français ***devant.***
français ***devancer.***

Si, au lieu d'un mot latin, nous prenons un mot sanscrit, et que nous le suivions dans toutes ses vicissitudes depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, nous voyons non moins clairement combien il est inévitable qu'un seul et même mot revête des formes différentes dans des dialectes différents. *Dent* en sanscrit est *dat* (nom. *dantaḥ*, mais génitif formé de l'ancien thème, *dataḥ*). Le même mot se rencontre en latin sous la forme *dens*, *dentis*, en gothique sous la forme *tunthus*, en anglais sous la forme *tooth*, en allemand moderne sous la forme *Zahn*. Tous ces changements se sont opérés comme l'indiquait la loi, et ce n'est pas trop de dire que, dans ces différentes langues, le mot *dent* n'aurait guère pu prendre d'autre forme que celle que nous lui voyons.

Mais le grec ὀδούς, ὀδόντος, est-il le même mot que *dens*? Et devons-nous considérer le grec ὀδόντες et le latin *dentes* comme n'étant que des variétés de ἔδοντες et de *edentes* « les mangeurs? » J'incline à penser que l'ο de ὀδόντες est purement une excroissance phonétique, car, quoique je ne connaisse en grec aucun autre exemple bien constaté d'un simple δ initial prenant cette

voyelle prosthétique, il serait contraire à toutes les règles de la probabilité de supposer que le grec aurait perdu le terme aryen commun pour *dents*, c'est-à-dire *danta*, et l'aurait remplacé par un mot nouveau et indépendant qui ressemblât d'une manière aussi frappante à celui qui eût été laissé de côté. Les voyelles prosthétiques sont très-ordinaires en grec devant certaines consonnes doubles, et devant ρ, λ, ν, μ (1). L'addition d'un ο initial dans ὀδόντες peut être admise provisoirement. Mais alors il s'ensuit que ὀδόντες ne peut pas être une simple variété de ἔδοντες. Car partout où le grec a ces lettres initiales, tandis qu'elles manquent en sanscrit, en latin, etc., elles sont, dans le sens strict du mot, des voyelles prosthétiques. Elles ne sont pas en grec des voyelles radicales, mais des lettres ajoutées à l'extérieur du mot, tandis que, si nous dérivions ὀδόντες de la racine *ed*, il nous faudrait admettre la suppression d'une voyelle radicale initiale chez tous les membres de la famille aryenne, excepté le grec, en quoi nous ne pourrions nous appuyer sur aucune analogie (2).

Dans les langues qui ne possèdent pas de vieux documents littéraires, il faut évidemment renoncer à ce plaisir de suivre les mots de siècle en siècle, jusqu'à ce qu'on les découvre sous leur forme la plus primitive. Cependant les dialectes contemporains, avec leurs variétés extraordinaires, nous offrent sur ce point les mêmes enseignements, en nous montrant que le langage doit nécessairement changer et change sans cesse, et que la ressemblance de son est un guide aussi peu

(1) Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, II, 291. Voir aussi Savelsberg, dans *Höfer's Zeitschrift*, IV, p. 91.

(2) Voir Schleicher, *Compendium*, § 43.

sûr ici qu'ailleurs. Nous nous contenterons d'un seul exemple. *Homme* se dit en malais *orang;* de là *orang utan* « homme de la forêt », l'orang-outang. Dans des dialectes polynésiens différents, ce mot *orang* est prononcé *rang*, *oran*, *olan*, *lan*, *ala*, *la*, *na*, *da*, *ra* (1).

Nous procédons maintenant à la considération de notre second point.

2. *Le même mot prend des formes différentes dans la même langue.*

Il y a, comme vous le savez, beaucoup de mots teutoniques qui ont pénétré à deux reprises et par deux voies distinctes, dans la langue littéraire de Chaucer, de Shakspeare et de Milton. Ils furent importés une première fois en Angleterre par des pirates saxons qui chassèrent graduellement les conquérants et les colons romains de leurs *castra* et de leurs *coloniæ*, et les aborigènes gallois de leurs villages, et l'idiome de ces Saxons forma la première couche permanente de langage tentonique dans ces îles. Ils introduisirent des mots comme *weardian* « garder » (d'où l'anglais *ward*), *wile* « ruse », *wise* « guise ».

Ces mots étaient germaniques, et particuliers à ce plus doux dialecte de la Germanie, qui est connu sous le nom de bas-allemand, et qui était parlé sur les côtes septentrionales d'où les Jutes, les Angles et les Saxons partaient pour leurs expéditions de brigandage.

(1) Logan, *Journal of Indian Archipelago,* III, p. 665.

Une autre branche de cette même tige germanique était le haut-allemand, parlé par les Francs et autres tribus teutoniques qui firent la conquête de la Gaule, et qui, tout en adoptant avec le temps le langage de leurs sujets romains, conservèrent néanmoins dans leur parler ordinaire un grand nombre de leurs mots indigènes. Le français est aujourd'hui un dialecte roman, et sa grammaire n'est qu'une copie altérée de la grammaire de Cicéron. Mais son vocabulaire contient une foule de mots teutoniques, plus ou moins romanisés pour s'adapter à la prononciation des Romains qui habitaient la Gaule. Entre autres termes guerriers qui sont d'origine germanique, nous trouvons en français *guerre*, le même mot que l'anglais *war; massacre*, de l'allemand *metzeln* « tailler en pièces », ou de *metzgen* « égorger »; *maçon* de *Metze*, *Stein-metze* « tailleur de pierres »; *auberge*, italien *albergo*, allemand *Herberge* « caserne », ancien haut-allemand *heriberga; bivac* ou *bivouac*, allemand *Beiwacht; boulevard*, allemand *Bollwerk* « bastion »; *bourg*, allemand *Burg; brèche*, de l'allemand *brechen* « rompre »; *havresac*, allemand *Hafersack; haveron*, ancien haut-allemand *habaro* « avoine »; *canapsa*, allemand *Knappsack*, *Ess-sack*, de *knappen*, *knabern*, ou *Schnappsack* (1); *éperon*, italien *sperone*, allemand *Sporn; héraut*, italien *araldo*, allemand *Herold*, c'est-à-dire *Heerwalt*, ou de l'ancien haut-allemand *harên*, d'où le mot français vieilli *harer* « appeler, exciter »; *maréchal*, ancien allemand *mariscalco*.

Beaucoup de termes maritimes en français viennent

(1) Danneil, *Wörterbuch der Altmärkisch-platt-deutschen Mundart*, 1859, à ce mot.

encore de l'allemand, et plus particulièrement du bas-allemand : par exemple, *chaloupe*, allemand *Sloop*, hollandais *sloep; cahute*, hollandais *kajuit*, allemand *kaue*, ou *koje; stribord*, allemand *Steuerbord*, anglo-saxon *steorbord*, anglais *starboard; havre*, allemand *Hafen. Nord, Sud, Est, Ouest*, viennent aussi de l'allemand.

Mais nous trouvons que des mots beaucoup plus ordinaires sont allemands sous un déguisement français. Ainsi *haie* est l'allemand *Hecke; haïr* est l'allemand *hassen*, anglo-saxon *hatian*, anglais *to hate; hameau* est l'allemand *Heim; hâter* vient de l'ancien allemand *hasten*, d'où l'anglais *to haste; honnir* est l'allemand *höhnen*, gothique *háunjan; harangue* vient de (*h*)*ring* « cercle ». Le *h* initial trahit l'origine germanique de tous ces mots. *Choisir* est l'allemand *kiesen*, anglo-saxon *ceósan*, gothique *kiusan*, ou gothique *kausjan* « examiner » ; *danser* est l'allemand *tanzen; causer* (dans le sens de *parler*) est l'allemand *kosen; dérober* est l'allemand *rauben; épier* est l'allemand *spähen; gratter* est l'allemand *kratzen; grimper* est l'allemand *klimmen; grincer* est *grinsen* ou ancien haut-allemand *grimisôn; gripper* est *greifen; rôtir* est *rösten ; tirer* vient du mot qui a donné l'anglais *to tear* « déchirer »; *tomber* du mot qui a donné l'anglais *to tumble* (même sens); *guinder* est l'allemand *winden* « faire tourner »; *déguerpir* vient de l'allemand *werfen* « jeter, éloigner (1) ».

Ce fut cet idiome, ce latin germanisé, qu'adoptèrent, après s'être établis en France, les Normands, qui eux-

(1) Voir Diez, *Grammatik der Romanischen Sprachen*, passim.

mêmes étaient de race teutonique, et représentaient originairement cette troisième branche du langage teutonique, laquelle est connue sous le nom de scandinave. Ces Normands, ou hommes du Nord, parlant leur nouveau dialecte franco-roman, devinrent plus tard les vainqueurs de Hastings, et, pour un temps, leur langue régna en souveraine dans les palais, dans les cours de justice, dans les églises et dans les colléges de l'Angleterre. Cependant ce qui était arrivé pour les Francs maîtres de la Gaule, et pour les Normands maîtres de la Neustrie, arriva aussi pour ces nouveaux conquérants de l'Angleterre. Ils durent apprendre la langue des sujets qu'ils avaient conquis; et de même que les Francs, tout en voulant parler la langue d'une province romaine, conservèrent un grand nombre de termes barbares, de même les Normands, tout en cherchant à se conformer aux règles de la grammaire saxonne, gardèrent bien des mots qu'ils avaient importés avec eux de France.

Ainsi le mot *wise* « guise » était commun aux deux branches du langage germanique, le haut et le bas-allemand; c'était un mot aussi familier aux Francs envahisseurs de la Gaule qu'aux Saxons envahisseurs de l'Angleterre. Toutefois dans la bouche des Gallo-Romains, le *W* initial des Germains avait été remplacé par le son plus guttural du *gu*. *Wise* était devenu *guise*, et sous sa forme nouvelle ce mot conquit une place dans l'idiome anglais à côté de son ancien prototype, *wise*. Pareillement le vieux français *guile* « ruse » fut adopté en anglais, quoiqu'il fût originairement le même mot que l'anglo-saxon *wile* (même sens), d'où l'adjectif *wily* « rusé ». Plus violents ont

été les changements par lesquels l'ancien haut-allemand *wetti* « gage » (gothique *vadi*) a passé au bas-latin *wadium* ou *vadium* (1), d'où l'italien *gaggio* et le français *gage*. Néanmoins dans nos verbes *to engage* et *to disengage*, nous sommes obligés de reconnaître des variétés normandes du même mot qui nous est conservé sous une forme saxonne pure dans *to bet* « parier », et dans *to wed* « marier », littéralement « lier ou engager ».

Il y a beaucoup de mots dans cette même catégorie, qui sont entrés deux fois dans l'idiome de l'Angleterre, une fois sous leur forme saxonne pure, et plus tard sous leur déguisement roman. Les mots qui commencent en italien par *gua*, *gue*, *gui*, sont presque invariablement d'origine germanique. On cite, il est vrai, quelques mots dans lesquels un *v* latin semble s'être changé en *g*. Mais comme, en règle générale, le *v* latin reste *v* dans les dialectes romans, il serait plus correct d'admettre que, dans ces cas exceptionnels, les mots latins avaient d'abord été adoptés et altérés par les Germains, et avaient été ensuite adoptés par les habitants des provinces romaines, qui les regardaient comme commençant par le *w* germanique, et non par le *v* latin.

Toutefois ces exceptions sont fort peu nombreuses, et sujettes à doute. Il était assurément naturel de dériver l'italien *guado* et le français *gué* du latin *vadum*. Le *gua* initial présuppose cependant un mot germanique, et nous trouvons effectivement en ancien haut-allemand *wat* « gué », *watan* « passer à gué ». L'es-

(1) Diez, *Lexicon comparativum*, à ce mot.

pagnol *vadear* « passer à gué » peut être dérivé du latin, ou il se peut aussi qu'il doive son origine à une confusion qui se serait faite dans l'esprit de gens qui pensaient et qui s'exprimaient dans deux langues différentes, l'une teutonique, l'autre romane. Le latin *vadum* et le germanique *wat* peuvent d'ailleurs prétendre à une parenté éloignée.

Jadis les étymologistes faisaient remonter *guère* à *parum*, *varium*, *valide*, *avare* ou *grandem rem*, provençal *granren*. Mais, comme l'italien *guari*, *guère* vient de *wâri* « vrai », qui prit graduellement le sens de « très, beaucoup » (1), le latin *verus* a donné *vero* et *vrai*.

On a rattaché l'italien *guastare*, français *gâter*, au latin *vastare;* mais ce mot dérive clairement de l'ancien haut-allemand *wastjan*, anglais *to waste* « user, gâter ». Toutefois ici encore il se peut qu'il y ait eu confusion des deux mots dans l'esprit des Francs qui se servaient de deux langues.

On donne généralement *vespa* comme étymologie de *guêpe;* mais ce mot vient réellement de l'allemand *Wespe* (même sens) (2).

On a souvent fait observer que ce fait même qui nous occupe, c'est-à-dire l'existence d'une double forme pour les mêmes mots, comme *warden* et *guardian*, etc., a ajouté beaucoup à la force et à la variété

(1) Diez, *Lexicon comp.*, 2e édit., propose *weiger* au lieu de *wdri*.

(2) Dans le vieux français *goupil*, italien *golpe* et *volpe*, espagnol *vulpeja*, latin *vulpecula*, et un petit nombre d'autres mots cités par Diez (p. 267), la cause de la confusion est moins claire; mais quand même on les admettrait comme étant de véritables exceptions, on n'infirmerait nullement pour cela cette règle très-générale.

de l'anglais. Cela a permis de distinguer nettement de légères nuances de signification, que dans d'autres langues on ne peut guère empêcher de se fondre les unes dans les autres. Les mots anglais *brisk* « vif », *frisky* « frétillant, fringant », et *fresh* « frais » sont tous issus d'une même source (1). Cependant, quand nous appliquons ces épithètes à un cheval, il y a dans notre pensée une grande différence, qu'il serait difficile d'exprimer aussi vivement dans aucune autre langue. C'est une cause de faiblesse dans le langage quand il faut rendre beaucoup d'idées par un même mot, et malgré les bons offices de *brisk* et de *frisky*, notre adjectif anglais *fresh* embrasse encore une grande variété de conceptions. Nous entendons parler de *fresh breeze* « brise fraîche », de *fresh water* « eau fraîche », de *fresh butter* « beurre frais », de *fresh news* « nouvelles fraîches », de *fresh hand* « novice », de *a freshman* « étudiant de première année » (dans les universités), de *freshness of body and mind* « corps et esprit *dispos* »; et quand ensuite il est question de *a brisk fire* « un feu vif », ou de *a brisk debate* « de vifs débats », nous sentons tout le prix de cette variété de nuances que nous devons à ces variantes d'un même thème primitif. *Fresh* a passé par l'intermédiaire du latin, ainsi qu'on peut le voir par le changement de sa voyelle, et aussi jusqu'à un certain point parce qu'il prend dans *refreshment* le suffixe *ment*, dont l'emploi est généralement, mais non entièrement, restreint aux mots latins (2); sous une forme

(1) Grimm, *Deutsche Grammatik*, II, 63, *friskan, frask, fruskun;* ancien haut-allemand *frisc̨ing*, victima (caro recens), *frischling*, porcellus.

(2) On trouve le suffixe *ment* ajouté à la fin des mots saxons *ship*-

franchement étrangère nous trouvons ce mot en anglais dans *fresco-painting* « peinture à fresque », ainsi nommée parce que, dans cette manière de peindre, les couleurs sont appliquées sur une muraille pendant que le plâtre est encore frais ou humide.

Telle est aussi l'origine de nos doublets, tels que *sloop* et *shallop*, français *chaloupe*, et *ship* et *skiff*, français *esquif*, d'où le vieux français *esquiper*, français moderne *équiper*, anglais *to equip*.

Bank et *bench* « banc » sont allemands; *banquet* est un mot allemand romanisé.

Bar « barre » est allemand (ancien haut-allemand *para*); *barrier* « barrière » est romanisé. Cf. l'espagnol *barras* « barre », le français *embarras*, et l'anglais *embarrassed* « embarrassé ».

Ball « balle » est allemand; *balloon* « ballon » est romanisé.

To pack « empaqueter » est allemand; *baggage* « bagage » est romanisé.

Ring « cercle » est allemand, ancien haut-allemand *hring*. *To harangue*, italien *aringa*, français *harangue*, discours fait à un cercle, à une assemblée, est le même mot romanisé.

Il arrive parfois que l'instinct populaire de l'étymologie réagit sur ces mots germaniques romanisés, et, après leur avoir arraché leur masque étranger, leur rend une physionomie plus nationale. Ainsi l'allemand *Krebs*, ancien haut-allemand *krebiz*, est originairement le même mot que l'anglais *crab* « crabe ». Ce *krebiz* se rencontre en français dans *écrevisse;* sous

ment « chargement », *easement* « soulagement », *fulfilment* « accomplissement », *forebodement* « pressentiment ».

cette forme étrange, ce mot est revenu en Angleterre, et par une étymologie expéditive on en a fait l'anglais moderne *crayfish*.

De même *filibuster* « flibustier » semble dérivé de l'espagnol *filibote* ou *flibote*, mais le mot espagnol lui-même était une corruption de l'anglais *fly-boat* « bateau rapide ».

Et de même que les éléments germaniques pénétrèrent dans la langue anglaise à des époques différentes et sous des formes diverses, ainsi le firent aussi les éléments latins. Les mots latins se répandirent en Angleterre à quatre époques et par quatre voies distinctes.

D'abord, par les légions romaines et les colons romains, depuis le temps de la conquête de Jules César, en l'an 55 avant J.-C., jusqu'à la retraite des légions romaines en l'an 412 de notre ère. Alors furent introduits les mots comme *colonia* = *coln; castra* = *chester; stratum* = *street.*

Deuxièmement, par les missionnaires et les prêtres chrétiens, depuis l'arrivée de saint Augustin en 597, jusqu'au règne d'Alfred. Les mots de cette période sont, par exemple, *candela* = *candle; kyriake* = *church; diaconus* = *deacon; decanus* = *dean; regula* = *rule; corona* = *crown; discus* = *dish; uncia* = *inch.*

Troisièmement, par la noblesse normande et par les ecclésiastiques et les légistes normands, qui, depuis le temps d'Édouard le confesseur, apportèrent en Angleterre un grand nombre de termes latins, soit sous leur forme classique, soit sous leur forme vulgaire et romane.

Quatrièmement, par les humanistes, depuis la Re-

naissance jusqu'à nos jours. Ces fréquentes importations de mots latins nous expliquent la coexistence en anglais de termes comme *minster* et *monastery*. *Minster* a été introduit en anglais par les missionnaires chrétiens, et se trouve, sous sa forme altérée ou anglicisée, dans les plus anciens documents anglo-saxons. *Monastery* est le même mot, seulement il a été introduit à une époque plus moderne et il a gardé sa forme plus intacte dans la bouche des savants ou des ecclésiastiques, familiers avec l'idiome latin. De même *paragraph* est le latin *paragraphus*, dont on a seulement supprimé la désinence; *pilcrow*, *pylcrafte*, et *paraf*, sont des corruptions populaires du même mot (1). Pareillement le verbe *to blame* a été naturalisé en Angleterre par la conquête normande. Le mot latin ou grec original d'où dérivait le français *blâmer* est resté dans le langage plus cultivé du royaume sous la forme *to blaspheme*. *Triumph* était un mot latin, usité naturellement dans le langage de l'Église et de l'armée dans tous les pays. Sous sa forme dégradée, *la triomphe*, ce mot était particulier au français, et fut importé en Angleterre par la noblesse normande; de là *trump*, *trump card* « atout » (2).

Dans l'histoire de la langue française, nous pouvons voir le même procédé s'appliquer dans des cas beaucoup plus nombreux. Cette langue abonde en mots latins qui sous des déguisements divers sont entrés à plusieurs reprises dans son vocabulaire. Ils arrivèrent une première fois avec les légions qui s'établirent en Gaule, et dont les dialectes, plus ou moins éloignés du

(1) Voir *Promptorium Parvulorum*, p. 398.
(2) Trench, *On words*, p. 156.

latin classique, se substituèrent à l'idiome celtique du pays. Ils furent apportés ensuite par les missionnaires chrétiens; et enfin nombre d'entre eux furent introduits à diverses époques par les savants des siècles suivants. Le latin *sacramentum,* dans son acception militaire, devint *serment;* dans sa signification ecclésiastique, il prit la forme de *sacrement. Redemptio,* usité dans son sens militaire, devint *rançon;* pris dans son acception religieuse, ce mot conserva la forme moins mutilée de *rédemption.* Nous trouvons de même *acheter* et *accepter* formés de *acceptare* (1); *chétif* et *captif* de *captivus; chose* et *cause* de *causa; façon* et *faction* de *factio; frêle* et *fragile* de *fragilis; on* et *homme* de *homo; Noël* et *natal* de *natalis; naïf* et *natif* de *nativus; parole* et *parabole* de *parabola; penser* et *peser* de *pensare. Pension* est aussi dérivé de *pensum;* c'est ainsi qu'en latin *expendo* est usité dans le sens de dépenser de l'argent, de peser, et de considérer.

Le pronom latin *ille* existe en français sous deux formes différentes : le pronom *il,* et l'article défini *le.* Il va sans dire que l'on ne doit pas pour un instant supposer qu'il y ait jamais eu une ombre de convention pour diviser *ille* en deux parties, et en réserver une pour le pronom et l'autre pour l'article. Les pronoms *il* et *elle* en français, *egli* et *ella* en italien, *el* et *ella* en espagnol, ne sont que des variétés provinciales de *ille* et *illa.* Les mêmes mots, *ille* et *illa,* employés comme articles, et étant alors prononcés plus rapidement et sans accent, passèrent graduellement de *il,* que nous voyons dans l'italien *il,* à *el* que nous avons en espa-

(1) Fuchs, p. 125.

gnol ; à *lo* (*illum*), qui existe en provençal et en italien (*lo spirito*); et enfin à *le* que nous trouvons dans des dialectes du provençal (1) et en français.

Comme il y a certaines lois qui gouvernent le passage du latin au français et à l'italien, il est facile de déterminer si un mot comme *opéra* a été formé sur le sol français, ou si c'est une importation italienne. Le français a invariablement abrégé l'*a* final en *e*, et change généralement en *b* ou en *v* le *p* qui se trouve dans le corps des mots latins. Il n'en est pas de même en italien. Ainsi le latin *apis* devient *ape* en italien, et son diminutif *apicula* est devenu *abeille* en français (2). Le latin *capillus* est l'italien *capello*, le français *cheveu*. Ainsi le latin *opera* à donné *œuvre* en français, tandis qu'en italien il est resté *opera* (3), espagnol *obra*.

Il y a en français une classe peu nombreuse de mots que nous ne devons pas passer sous silence, afin de montrer sous combien de déguisements divers les mots se sont glissés dans cette langue à maintes et maintes reprises. Ces mots ne sont ni teutoniques ni romans,

(1) Diez, *Romanische Grammatik*, II, p. 35.

(2) Diez, *Rom. Gram.*, I, 177. Il y a des exceptions à cette règle ; par exemple, en italien, *riva* pour *ripa*, *savio* pour *sapio;* et en français, des mots comme *vapeur, stupide, capitaine*, vieux français *chevetain*.

(3) Diez, II, 20. *Opera* est le pluriel de *opus*, et non pas une forme féminine de ce même mot. Ces pluriels neutres du latin se sont souvent changés, dans les langues romanes, en substantifs féminins usités au singulier. Ainsi le latin *gaudia*, pl. neut., est le français *joie*, fém. sing., l'italien *gioja*. Un diminutif de *joie* est le vieux français *joel*, petit plaisir : d'où l'anglais *jewel*, le français *joyau*.

Le latin	*arma*,	pluriel	neutre,	est devenu	l'it. et l'esp. *arma*,	le franç.	*arme*.
—	*folia*,	—	—	—	l'it. *foglia*,	—	*feuille*.
—	*vela*,	—	—	—	l'it. et l'esp. *vela*,	—	*voile*.
—	*batualia*,	—	—	—	l'it. *battaglia*,	—	*bataille*.

mais forment comme un trait d'union, et représentent un compromis entre ces deux familles. Ils ont une apparence latine, mais il serait impossible de les rattacher à la langue de Rome, si nous ne savions pas que les hommes qui parlaient ce latin étaient des Allemands qui pensaient encore en allemand. Si un Allemand parle une langue étrangère, il fait des fautes que ne ferait jamais un Français, et *vice versâ*. Un Allemand parlant anglais dirait facilement *to bring a sacrifice, apporter un sacrifice;* il ne viendrait jamais à l'idée d'un Français de se servir de cette locution. D'autre part, il arrive souvent qu'un Français, qui parle anglais, dit qu'il ne peut pas *attend any longer*, au lieu de *wait any longer,* « attendre plus longtemps », oubliant que le verbe *to attend* ne signifie jamais « attendre ». On a entendu des Anglais, voyageant en Allemagne, appeler dans les hôtels *Wächter* « guetteur », quand ils voulaient le garçon qu'ils nomment chez eux *waiter;* ils ont déclaré en allemand, *Ich habe einen grossen Geist Sie nieder zu klopfen,* traduisant mot pour mot leur phrase anglaise *I have a great mind to knock you down* « j'ai bien envie de t'assommer » ; et ils ont annoncé en français, *j'ai changé mon esprit autour de cette tasse de café*, en donnant au pied de la lettre la traduction de la phrase anglaise, *I have changed my mind about this cup of coffee,* « j'ai changé d'avis au sujet de, etc. ».

Il se commet sans cesse mille fautes semblables, que les grammairiens appellent des germanismes, des gallicismes ou des anglicismes, et sur lesquelles les maîtres sont constamment obligés d'appeler l'attention de leurs élèves.

Or les Germains qui vinrent se fixer en Italie et en

Gaule, et qui apprirent à s'exprimer tant bien que mal en latin, n'avaient pas de maîtres qui les missent dans la bonne voie. Loin de les corriger, leurs sujets romans faisaient de leur mieux pour comprendre ce jargon latin, et il n'est pas du tout improbable qu'ils poussaient l'envie de plaire et la politesse jusqu'à répéter les fautes faites par leurs maîtres. De cette manière, les phrases qui heurtaient le plus la grammaire et le génie de la langue finissaient, après quelque temps, par avoir cours dans la langue vulgaire.

Aucun Romain n'aurait exprimé l'idée d'*entretenir* ou d'*amuser* par *intertenere*. Ce mot eût été dépourvu de sens pour César ou Cicéron. Mais les Germains étaient habitués à leurs expressions idiomatiques *unterhalten*, *Unterhaltung*, et quand ils durent se faire comprendre en latin, ils rendirent *unter* par *inter*, *halten* par *tenere*, et ainsi fut formé l'italien *intertenere*, le français *entretenir*, mots qui n'appartiennent ni au latin ni à l'allemand.

Il est sans doute difficile de décider, dans chaque cas individuel, si des mots comme *intertenere*, pris dans les acceptions que nous venons de citer, furent formés par des Germains parlant en latin mais pensant en allemand, ou si une seule et même métaphore se présenta à l'esprit des peuples romans et germaniques. A première vue il pourrait sembler que le mot français *circonstance* fut une traduction barbare de l'allemand *Umstand*, qui exprime la même idée par une métaphore parfaitement identique. Mais si nous consultons la littérature latine de la décadence, nous y trouvons, dans des ouvrages qui n'ont guère pu subir l'influence d'un idiome germanique, le mot

circumstantia, avec le sens de qualité ou accident, et Quintilien nous apprend (V, 10, 104) que ce mot avait été formé en latin comme équivalent du grec περίστασις.

Il est, cependant, certains cas où nous ne pouvons douter que des mots aujourd'hui classiques dans les langues modernes de l'Europe, n'aient été originairement de grossières méprises de Germains qui tâchaient de s'exprimer dans le latin de leurs provinces conquises.

Le futur est appelé en allemand *Zukunft*, qui signifie « ce qui est à venir » (1). Il n'y a aucun mot semblable dans l'ancien latin, mais ici encore les Germains traduisirent littéralement en latin leur conception du temps futur, et ainsi fut formé *avenir*, ce qui est *à venir*.

Une des nombreuses expressions germaniques pour « malade, indisposé », est *unpass*. On dit encore *unpässlich* « indisposé », *Unpässlichkeit* « indisposition ». L'expression latine correspondante aurait été *æger*, au lieu de quoi nous trouvons le provençal *malapte*, italien *malato*, français *malade*. *Malapte* est le latin *male aptus* qui signifie « impropre », et qui est une traduction, étrangère à l'ancien latin, de *unpass*. Voici ce qui est arrivé. Dans le principe, *male-aptus* était une faute tout aussi grave en latin, que si un Allemand parlant français prenait *unpassend* « impropre » dans le sens de *unpass* « indisposé », et qu'il dît « qu'il était impropre », voulant dire qu'il était indisposé. Mais comme personne

(1) Dans Claus Groth, *Fir nie Leder ton Singn un Beden vær Schleswig-Holsteen*, 1864, *tokum*, c'est-à-dire « à venir », est usité comme adjectif : « *Se kamt wedder to tokum Jahr* ».

ne s'avisait de reprendre les seigneurs et maîtres allemands, l'expression *male-aptus* fut tolérée, fut probablement répétée par d'indulgents médecins gallo-romains, et devint, par la suite, un terme usité.

Citons encore un mot du même genre, dont il serait impossible d'expliquer la présence en français, en italien et en anglais, autrement que comme un germanisme, comme une bévue commise par des gens qui parlaient en latin, mais qui pensaient en allemand.

Gegend signifie en allemand « région, pays ». C'est un terme consacré, qui signifiait originairement ce qui est *devant* ou *contre* nous, ce qui forme l'objet de notre vue. Or cette préposition *gegen* « contre » devait naturellement être rendue en latin par *contra;* et les Germains, ne se rappelant pas tout de suite le mot latin *regio,* se mirent à traduire leur idée de *Gegend*, c'est-à-dire *ce qui était devant* ou *contre,* par *contratum*, ou *terra contrata*. Ceci devint l'italien *contrada,* le français *contrée*, l'anglais *country* (1).

Et ici, en discutant des mots qui, quoique distincts primitivement et par leur origine et par leur signification, sont devenus, par la suite des temps, identiques ou presque identiques pour le son, je dois un hommage à un savant dont le nom est surtout célèbre dans les annales des sciences physiques, mais qui mérite aussi une place honorable dans l'histoire de la science du langage. Dans ses vues sur le langage et sur l'étymologie, le génie de Roger Bacon devançait singulièrement son siècle. Il appelait l'étymologie « le discours

(1) Cf. Max Müller, *Ueber deutsche Schattirung romanischer Worte,* dans la *Zeitschrift* de Kuhn, V, 11.

Je saisis cette occasion de dire que je n'ai jamais soutenu l'opinion

de la vérité » (1), et il est probablement le premier qui ait conçu l'idée d'une grammaire comparée. Il s'élève avec la plus grande force contre ceux qui proposaient des dérivations de mots en latin, en grec et en hébreu, sans dûment prendre en considération l'histoire de ces langues. « Brito, dit-il, ose faire venir *Gehenna* du

qui m'est attribuée par M. Littré (*Journal des savants*, avril 1856; *Histoire de la langue française*, 1863, vol. I, p. 94), concernant l'origine des langues romanes. Mon objet avait été d'expliquer certains traits de ces langues, lesquels, à mon avis, seraient inexplicables, si nous regardions le français, l'italien et l'espagnol comme étant purement et simplement des développements secondaires du latin. J'ai essayé de montrer que ces particularités doivent s'expliquer par ce fait, que les populations dans la bouche et dans l'esprit de qui ces dialectes modernes se formèrent et se développèrent, ne se composaient pas uniquement de Romains de l'Italie ou des provinces, mais comprenaient aussi des peuplades qui pensaient en allemand et tâchaient de s'exprimer en latin. C'est sur cette cause additionnelle de perturbation que j'ai cherché à attirer l'attention, mais sans jamais, pour un seul instant, songer à nier que des influences plus normales se firent sentir, et que des agents plus généralement reconnus furent à l'œuvre dans la formation des dialectes novo-latins, tout autant que dans toutes les autres langues, dont la grammaire passe de ce qu'on appelle l'état synthétique à l'état analytique. Il se peut qu'en voulant mettre cet agent spécial dans tout son jour, je n'aie pas assez pesé mes expressions; mais si j'avais à énoncer de nouveau mes vues sur l'origine des langues romanes, je ne pourrais pas le faire d'une manière plus claire et plus exacte, qu'en adoptant les termes mêmes de mon éminent critique (I, 97) : « A mon tour, venant, par la série de ces études, à m'occuper du débat ouvert, j'y prends une position intermédiaire, pensant que, essentiellement, c'est la tradition latine qui domine dans les langues romanes, mais que l'invasion germanique leur a porté un rude coup, et que de ce conflit où elles ont failli succomber, et avec elles la civilisation, il leur est resté des cicatrices encore apparentes et qui sont, à un certain point de vue, ces nuances germaniques signalées par M. Max Müller. »

(1) Roger Bacon, *Compendium Studii*, cap. 7 (ed. Brewer, p. 449): « Quoniam etymologia est sermo vel ratio veritatis ».

grec *ge* « terre » et de *ennos* « profond », quoique *Gehenna* soit un mot hébreu, et ne puisse avoir son origine en grec (1) ». Comme exemple des mots différents qui, avec le temps, deviennent identiques pour le son, il cite *kenon* qui se rencontre dans beaucoup de composés bas-latins. Dans *cénotaphe* « tombeau vide », *céno* représente le grec κενός « vide ». Dans *cénobite* « moine vivant en communauté », *céno* est le grec κοινός « commun ». Dans *encenia* « fêtes commémoratives de la dédicace des églises », etc., *cenia* répond au grec καινός « nouveau », ces fêtes étant destinées à renouveler le souvenir de pieux fondateurs (2). C'est assurément là de l'étymologie qui fait honneur au treizième siècle.

Nul doute que des accidents, comme ceux que nous avons examinés jusqu'à présent, ne soient surtout fré-

(1) *Ibid.*, cap. 7, p. 450. « Brito quidem indignissimus auctoritate, pluries redit in vitium de quo reprehendit Hugutionem et Papiam. Nam cum dicit quod *Gehenna* dicitur à *ge*, quod est terra, et *ennos*, quod est profundum, Hebræum vocabulum docet oriri ex Græco; quia *ge* pro terra est Græcum, et *gehenna* est Hebræum. »

(2) *Ibid.*, cap. 7, p. 457. « Similiter multa falsa dicuntur cum istis nominibus, *cenobium*, *cenodoxia*, *encenia*, *cinomia*, *scenophagia*, et hujusmodi similia. Et est error in simplicibus et compositis, et ignorantia horribilis. Propter quod diligenter considerandum est, quod multa istorum dicuntur a κενῷ Græco, sed non omnia. Et sciendum quod *cenon*, apud nos prolatum uno modo, scribitur apud Græcos tribus modis. Primo per *e* breve, sicut *kenon*, et sic est inane seu vacuum, a quo *cenodoxia*, quæ est vana gloria.... Secundo modo scribitur per diphthongum ex alpha et iota, sicut *kainon*, et tunc idem est quod novum; unde *encænia*, quod est innovatio vel dedicatio, vel nova festa et dedicationes ecclesiarum..... Tertio modo scribitur per diphthongum ex omicron et iota, sicut *koinos*... Unde dicunt *cenon*, a quo *epicenum*, communis generis... Item a *cenon*, quod est commune, et *bios*, quod est vita, dicitur *cenobium*, et *cenobitæ*, quasi communiter viventes. »

quents dans l'histoire moderne du langage, parce que, par suite des migrations des peuples et des convulsions politiques, chaque siècle qui a passé sur la surface ethnologique de l'Europe, a vu se mêler de plus en plus les dialectes des races rapprochées ou éloignées les unes des autres. Mais dans les temps anciens aussi il y a eu des migrations, des guerres, des colonisations, qui produisirent le déplacement et le mélange des diverses couches du langage humain ; et si homogène que nous paraisse la langue littéraire de la Grèce et de Rome chez les auteurs classiques, ces deux langues s'étaient formées, comme se formèrent plus tard le français et l'anglais, par un procédé constant d'absorption et d'appropriation, s'exerçant sur les différents dialectes de l'Italie et de la Grèce. Ce qui est arrivé en français s'était jadis passé en latin. De même que de nos jours la grande masse des Français ne sait plus que *paysan* et *paien* n'étaient originairement que de légères variétés dialectales du même mot latin *paganus* « villageois », ainsi le Romain employait les deux mots *luna* « lune » et *Lucina* « la déesse Lucine », sans avoir conscience que tous deux dérivaient de la même racine. Dans *luna*, le *c* appartenant à la racine *lucere* « briller » est élidé; non pas par caprice ni par accident, mais par l'effet d'une règle phonétique générale qui exige qu'une gutturale soit omise devant une liquide. Ainsi *lumen* « lumière » est mis pour *lucmen; examen* « essaim, troupe » pour *exagmen; flamma* « flamme » pour *flagma*, de *flagrare* « brûler » ; *flamen* pour *flagmen* « l'allumeur, le prêtre » (non pas *brahmane*) ; *lanio* « boucher », s'il dérive d'une racine qui se rattache à *lacerare* « mettre en pièces », est pour *lacnio*.

Contaminare « contaminer » est certainement dérivé de ce verbe *tango* « toucher » d'où nous vient *contagio* « contagion » et *integer* « intact, entier ». *Contaminare* était donc originairement *contagminare*. Dans le fait, cette règle phonétique est bien la même, qui, appliquée aux langues teutoniques, nous explique le changement de l'allemand *Nagel* en l'anglais *nail* « ongle », de *Zagel* en *tail* « queue », de *Hagel* en *hail* « grêle », de *Riegel* en *rail* « barre », de *Regen* en *rain* « pluie », de *Pflegel* en *flail* « fléau », de *Segel* en *sail* « voile », et c'est encore la même règle qui nous aide, lorsque nous en faisons l'application au grec et au latin, à découvrir l'identité du grec λάχνη « laine » et du latin *lāna*, de ἀράχνη « araignée » et de *arānea*. Quoiqu'un savant comme Cicéron pût être instruit de ce fait que *ala* « aile » n'est qu'une forme abrégée de *axilla* « aisselle » (1), pour le Romain ordinaire ces deux mots étaient aussi distincts que le sont *païen* et *paysan* pour le Français moderne. *Tela* « toile » doit, d'après le même principe, être dérivé de *texela*, et ce dernier mot du verbe *texere* « tisser ». De même *mala* « joue » dérive de *maxilla* « mâchoire », et *velum* « voile » de *vexillum*, tout ce qui s'agite ou flotte au vent, pavillon, étendard, bannière. Une fois cette règle connue, nous pouvons découvrir dans des formes modernes et altérées comme l'anglais *subtle* et le français *subtil*, le même radical latin *texere* « tisser » que nous avons vu dans *tela*. De *texere* fut formé l'adjectif latin *subtilis*,

(1) « Quomodo enim vester *Axilla Ala* factus est nisi fugâ literæ vastioris, quam literam etiam e *maxillis* et *taxillis* et *vexillo* et *paxillo* consuetudo elegans Latini sermonis evellit. » — Cicéron, *Orat.*, 45, § 153.

ce qui est tissé par-dessous, par une métaphore analogue à celle qui nous fait dire en anglais *fine spun* qui signifie au propre « filé fin », et au figuré « délicat, subtil »; ce *subtilis* s'est réduit au français *subtil*, à l'anglais *subtle*.

Voici quelques autres mots latins dont la double forme doit être attribuée à l'influence d'une prononciation locale : *cors* et *cohors*, *nil* et *nihil*, *mi* et *mihi*, *prendo* et *prehendo*, *prudens* et *providens*, *bruma* « solstice d'hiver » et *brevissima* (sous-ent. *dies*) « le plus court jour » (1). Pareillement encore *susum* est pour *sursum* « vers le haut », de *sub* et *versum*. Il est vrai que *sub* signifie généralement « sous, au-dessous »; mais comme le grec ὑπό, il est pris aussi dans le sens de « de dessous », et peut sembler ainsi avoir deux significations diamétralement opposées l'une à l'autre, *en bas* et *en haut*. *Submittere* signifie « mettre au-dessous, soumettre »; *sublevare* « lever de dessous, exhausser ». *Summus*, superlatif de *sub*, ὕπατος superlatif de ὑπό, ne signifient pas « le plus bas », mais « le plus haut » (2). Comme *sub-versum* se change en *sursum* et *susum*, ainsi *retroversum* devient *retrorsum*, *retrosum* et *rursum*. *Proversum* se transforme en *prorsum*, originairement « en avant, directement »; de là *oratio prosa*, le langage libre qui va tout droit devant soi « la prose », que l'on oppose ainsi à *oratio vincta*, le langage entravé ou lié à la mesure, « la poésie » (3).

Or, de même que nous considérons l'éolien et le

(1) Pott, *Etymologische Forschungen*, I, p. 645.

(2) Les mots sanscrits *upa* et *upari* correspondent à ὑπό et ὑπέρ en grec, à *sub* et *super* en latin, à *uf* et *ufar* en gothique.

(3) Quint. 9, 4, « Oratio alia vincta atque contexta, alia soluta. »

dorien, l'ionien et l'attique, comme des dialectes d'une seule et même langue, et que nous découvrons dans les langues romanes de simples variétés du latin, et dans le scandinave, le haut-allemand et le bas-allemand, seulement trois rameaux d'un seul et même tronc, ainsi nous devons apprendre à regarder le grec et le latin, le teutonique et le celtique, le slave, le sanscrit et l'ancien perse, comme autant de variétés d'un seul et même type originel de langage, variétés qui ont fini par être fixées comme étant les organes classiques de la littérature du monde. En nous plaçant à ce point de vue, nous serons à même de comprendre que ce qui arrive dans les temps modernes est arrivé aux époques anciennes de l'histoire du langage. Le même mot, seulement avec de légères variations dialectales, existe en grec, en latin, en gothique et en sanscrit, et des vocables qui, à première vue, paraissent entièrement différents, ne sont pas séparés par des différences plus profondes que celle qui distingue un mot italien du mot congénère en français. A l'œil nu, il y a bien peu de ressemblance entre *pen* et *feather*, tous deux signifiant « plume », mais si on les place sous la loupe de la grammaire comparée, on découvre dans les deux mots exactement la même structure. Tous deux dérivent d'une racine *pat*, qui signifie en sanscrit « voler », et qui se reconnaît facilement dans πέτομαι « je vole ». De cette racine, au moyen du suffixe instrumental *tra*, on a formé en sanscrit le mot *pat-tra*, ou *pata-tra*, signifiant l'instrument du vol, une aile, ou une plume. De cette même racine on tira un autre substantif, qui eut cours dans le dialecte latin du langage aryen; c'est *patna* ou *petna*, signifiant également un instru-

ment du vol, une plume. Ce mot *petna* s'est changé en *penna*, changement qui ne repose pas seulement sur des analogies phonétiques, mais qui nous est confirmé par Festus, lequel donne la forme italienne intermédiaire, *pesna* (1). Le dialecte teutonique garda le même dérivé que nous avons vu en sanscrit, mais modifia sa prononciation en substituant, selon la règle, des aspirées aux ténues. Ainsi *patra* dut être changé en *phathra*, dans lequel il nous est facile de reconnaître l'anglais *feather*. Il est donc bien établi que *pen* et *feather* issus, l'un d'une source latine, l'autre d'une source teutonique, sont de simples variétés phonétiques du même mot, parfaitement analogues à ces doublets que nous avons indiqués en latin, que nous avons vus en beaucoup plus grand nombre en français, et qui donnent non-seulement le charme de la variété, mais encore la force d'une minutieuse exactitude à la langue de Chaucer, de Shakespeare et de Milton.

3. *Des mots différents prennent la même forme dans des langues différentes.*

Nous avons examiné en détail deux des propositions qui servent à prouver que dans l'étymologie scientifique l'identité d'origine ne dépend en aucune façon de l'identité de son ou de signification. Si les mots pouvaient conserver perpétuellement leur son et leur sens originels, le langage n'aurait aucune histoire; il n'y aurait pas eu de confusion des langues, et nous

(1) Cf. le grec ἐρετμός, le latin *resmus* et *remus* « rame ». *Triresmos* se rencontre dans l'inscription de la Colonne rostrale.

parlerions encore comme parlaient nos premiers ancêtres. Mais il est de la nature même du langage de se développer et de changer, et à moins de pouvoir découvrir les règles de ce changement et les lois de ce développement, nous ne réussirons jamais à faire remonter à leur source originelle et à leur signification première les innombrables formations du langage humain, répandues, avec une variété infinie, dans tous les villages, dans toutes les villes, dans tous les pays et dans tous les continents de notre globe. Les éléments radicaux du langage sont si extrêmement peu nombreux, et les mots qui composent les dialectes du genre humain sont en quantité si incalculable, que s'il n'avait pas été possible de rendre les nuances les plus insensibles de la pensée humaine par les plus légères différences de dérivation ou de prononciation, jamais nous ne pourrions comprendre comment une œuvre aussi colossale aurait pu être élevée avec d'aussi minces matériaux. L'étymologie est la science des mutations des mots : loin donc de nous attendre à trouver l'identité ou même la ressemblance de son dans la forme extérieure d'un mot aujourd'hui usité en anglais et que nous trouvons employé par les poëtes du Vêda, nous devrions au contraire être constamment sur nos gardes contre toute étymologie qui voudrait nous faire croire que certains mots qui se rencontrent en français existaient exactement sous la même forme en latin, ou que tel mot latin se trouve en grec ou en sanscrit sans qu'une seule de ses lettres soit changée. S'il y a quelque vérité dans les lois qui régissent l'évolution du langage, nous pouvons poser comme principe certain que des mots qui ont identiquement le

même son en anglais et en sanscrit ne peuvent pas être les mêmes mots. Et ceci nous conduit à notre troisième proposition. Il arrive parfois que dans des langues différentes, qui sont ou qui ne sont pas apparentées les unes aux autres, il se rencontre certains mots qui ont identiquement le même son et une certaine ressemblance de signification. Ces mots, dont les anciens étymologistes s'emparaient avidement, comme offrant la plus sûre confirmation de leurs théories, sont aujourd'hui regardés avec une défiance bien fondée. Souvent, par exemple, on essaye de rapprocher des mots hébreux de mots des langues aryennes. Si dans ces rapprochements on a dûment égard à l'immense distance qui sépare les langues sémitiques des langues aryennes, ces tentatives sont dignes de tout éloge. Mais si les savants, au lieu de se contenter de signaler les faibles ressemblances qu'ils peuvent découvrir dans les éléments les plus rudimentaires et les plus généraux de ces langues, s'imaginent trouver des cas isolés de parfaite conformité au milieu de la disparité générale de la grammaire et du dictionnaire aryens et de la grammaire et du dictionnaire sémitiques, ces savants se mettent en dehors du terrain scientifique et ne méritent plus que le blâme.

Vu l'immense nombre des mots qui pourraient être formés en mêlant librement les vingt-cinq lettres de notre alphabet, il est surprenant que, dans des langues appartenant à des familles complétement différentes, les mêmes idées soient jamais exprimées par les mêmes mots ou par des mots qui se ressemblent beaucoup. Afin de prouver quelque degré de parenté entre les langues polynésiennes et aryennes, le docteur Rae cite

le tahitien *pura* « flamber », et dans le dialecte de la Nouvelle-Zélande *kapura* « feu », comme ressemblant au grec πῦρ « feu ». Il compare le polynésien *ao* « lever du soleil » avec ἠώς, le hawaïen *mauna* avec *mons*, le hawaïen *ike* « il a vu » ou « connu » avec le sanscrit *îksh* « voir », *manao* « je pense » avec le sanscrit *man* « penser », *noo* « j'aperçois » et *noo-noo* « sage » avec le sanscrit *jnâ* « connaître », *orero* ou *orelo* « discours continu » avec *oratio, kala* « je proclame » avec le grec καλεῖν « appeler », *kalanga* « discours continu » avec *harangue*, *kani* et *kakani* « chanter » avec *cano*, *mele* « poëme chanté » avec μέλος (1).

Il serait facile d'ajouter à cette liste de nombreux exemples du même genre. Ainsi, dans la langue cafre, on serait aussi peu fondé à rapprocher *beta* « battre » de l'anglais *to beat, tyelo* « raconter » de l'anglais *to tell, uholo* « creux » de l'anglais *hollow* (2).

En grec moderne, *œil* se dit μάτι, corruption de ὀμμάτιον; en polynésien, *œil* se dit *mata*, et, en lithuanien, *matau* signifie « voir ».

Et ce qui est vrai de langues qui, dans le sens ordinaire du mot, ne sont nullement apparentées, comme, par exemple, l'hébreu et l'anglais, ou le hawaïen et le grec, s'applique avec non moins de force aux langues congénères. Ici, également, une complète identité de son, dans des mots appartenant à des dialectes diffé-

(1) Voir Max Müller, *Turanian languages*, p. 95 et suiv. Cf. aussi la critique approfondie que Pott a faite de cet ouvrage dans le journal de la *Deutsche Morgenländische Gesellschaft*, IX, 430. Le même auteur a réuni plusieurs autres rencontres accidentelles de mots dans ses *Etymologische Forschungen*, II, 430.

(2) Appleyard, *Kafir language*, p. 3.

rents, est toujours suspecte. Aucun linguiste de nos jours n'oserait rapprocher l'anglais *to look* « regarder » du sanscrit *lokayati*, ni *to speed* « se hâter » du grec σπεύδω, ni *to call* « appeler » de καλεῖν, ni *care* « soin » de *cura*. Le son anglais de *i* qui, dans la langue anglaise, signifie « œil » (*eye*), est employé en allemand dans le sens de « œuf »; et il ne serait pas déraisonnable de prendre ces deux mots comme exprimant la rondeur, et de supposer que, dans un cas, cette idée fut appliquée à l'œuf, et dans l'autre, à l'œil. Mais il faut faire remonter l'anglais *eye* à l'anglo-saxon *eáge*, gothique *augô*, allemand *Auge*, mots qui se rattachent au sanscrit *akshi*, latin *oculus*, grec ὄσσε; tandis que l'allemand *Ei*, dont le pluriel est *eigir* en ancien haut-allemand, est identique avec l'anglais *egg*, latin *ovum*, grec ὠϜόν, et a peut-être quelque affinité avec *avis* « oiseau ». Ce mot anglo-saxon *eáge* « œil » s'est réduit à *y* dans *daisy* « pâquerette » (littéralement « œil du jour »), et à *ow* dans *window* « fenêtre » (littéralement « œil ou ouverture pour le vent »), en supposant que *window* soit l'ancien norrois *vindauga*, suédois *vindöga*, vieil anglais *windor* (1). En gothique, *fenêtre* se dit *augadauro*, en anglo-saxon *eágduru*, littéralement « porte pour l'œil ». Dans *island* « île » (que l'on devrait écrire, comme on le prononce, *iland*) la première partie du mot n'est ni *egg* ni *eye*, mais une altération du gothique *ahva*, c'est-à-dire *aqua* « eau »; de là l'anglo-saxon *eóland*, ancien norrois *aland* « terre dans l'eau ».

Que peut-il y avoir de plus tentant que de faire

(1) Grimm, *Deutsche Grammatik*, II, pp. 193, 421.

venir l'expression anglaise *on the whole* « en général, en résumé » du grec καθ' ὅλον (même sens) d'où vient *catholique?* Buttmann dans son *Lexilogus* ne suppose pas que l'on puisse douter de l'identité du grec ὅλος et des mots anglais *hale* « bien portant » et *whole* « entier » que nous trouvons aussi dans l'anglais *wholesome* « sain ». De nos jours, un apprenti étymologiste n'a qu'à se référer à la *loi de Grimm*, pour savoir qu'il doit rejeter cette identification comme impossible. Tout d'abord, *whole*, dans le sens de « sain », est réellement le même mot que *hale*. Tous deux existent en anglo-saxon sous la forme *hâl*, gothique *hail*, allemand *heil* (1). Or, une aspirée initiale en anglo-saxon ou en gothique présuppose une ténue en grec, et, par conséquent, si ce même mot existait en grec, il faudrait nécessairement qu'il s'y trouvât sous la forme κόλος et non pas ὅλος.

Dans ὅλος l'esprit rude présuppose un *s* primitif en sanscrit et en latin, et c'est pourquoi on a eu raison d'identifier ὅλος avec le sanscrit *sarva* et les mots latins *salvus* et *sollus*, dans *sollers*, *sollemnis*, *solliferreus*, etc. (2).

Il n'y a peut-être pas d'étymologie aussi généralement acceptée que celle qui dérive *God* « Dieu » de *good* « bon ». En danois, *bon* se dit *god*, mais l'identité de son entre l'anglais *God* et le danois *god* est purement accidentelle; les deux mots sont distincts, et sont restés distincts dans tous les dialectes de la famille teutonique. Comme en anglais nous avons *God* et

(1) Grimm, *Deutsche Grammatik*, I, pp. 389, 394.

(2) Pott, *Etymol. Forschungen*, I, 774, et suiv. « Sollum Osce totum et solidum significat. » — Festus.

gooa, de même, nous avons en anglo-saxon *God* et *gód*, en gothique *Guth* et *god*, en ancien haut-allemand *Cot* et *cuot*, en allemand *Gott* et *gut*, en danois *Gud* et *god*, en hollandais *God* et *goed*. Quoiqu'il nous soit impossible de donner une étymologie satisfaisante soit de *God* soit de *good*, il est clair que deux mots qui se trouvent ainsi dans tous ces dialectes sur deux lignes parallèles qui ne se rencontrent jamais, ne sauraient être rattachés à un point commun. Il semble fort probable que *God* était un vieux nom païen de la divinité, et pour un tel nom le sens étymologique supposé, c'est-à-dire « bon », serait beaucoup trop moderne, trop abstrait, trop chrétien (1). De fait, on trouve *Goð* dans l'ancien norrois avec le sens de « image sculptée, idole », et ce mot est alors du neutre, tandis que le nom masculin *Guð* signifie « Dieu » en cette même langue. Lorsque, après leur conversion au christianisme, les races teutoniques se servirent de *God* comme nom du vrai Dieu, de même que les nations romanes conservèrent leur vieux mot païen *Deus*, nous trouvons qu'on forma en ancien haut-allemand un nouveau nom pour désigner les faux dieux ou les idoles. On les nomma *apcot*, comme si l'on avait voulu dire *ex-dieux*. Le mot allemand moderne pour *idole*, *Götze*, n'est qu'une forme modifiée de *God*, et le composé *Oelgötze*, usité dans le même sens, semble bien réellement se rapporter à d'anciennes idoles de pierre, devant lesquelles, dans le vieux temps, on allumait des lampes, et l'on brûlait de l'encens. Luther, en

(1) Dans le langage des bohémiens ou tziganes, *devel*, signifiant « Dieu », a de l'affinité avec le sanscrit *deva*. Kuhn, *Beiträge*, I, p. 147. Pott, *Die Zigeuner*, II, p. 311.

traduisant ce passage du Deutéronome, « et vous abattrez les images sculptées de leurs dieux », emploie l'expression *die Götzen ihrer Götter.*

Ce qui arrive ainsi dans des dialectes différents peut aussi avoir lieu dans une seule et même langue; et ceci nous mène à considérer notre quatrième et dernière proposition.

4. *Des mots différents peuvent prendre la même forme dans une seule et même langue.*

Les mêmes causes qui font que des mots parfaitement distincts dans l'origine, prennent entièrement, ou à bien peu de chose près, le même son en anglais et en allemand, peuvent produire une convergence semblable entre deux mots différents d'une seule et même langue. Il y a plus, si nous tenons compte des particularités de prononciation et de grammaire, dans chaque dialecte, il est présumable qu'une parfaite identité de son dans deux mots d'origine distincte, se présentera plus souvent dans une même langue que dans des idiomes différents. De là il semblerait s'ensuivre aussi que ces exemples de convergence verbale doivent être plus fréquents dans les langues modernes que dans les langues anciennes; car ce n'est que par le travail constant de la corruption phonétique, et par ce frottement perpétuel qui use les vives arêtes des mots, que nous pouvons expliquer cette assimilation verbale. Nombre de mots latins diffèrent seulement par leurs terminaisons; ces terminaisons furent généralement omises dans les dialectes romans modernes,

et il en résulta que ces mots ne pouvaient plus être distingués par le son. Il y a en latin l'adjectif *novus*, et le nom numéral *novem;* après la chute de la terminaison, il est resté des deux mots le français *neuf.* L'adjectif possessif *suum* et le substantif *sonum* ont été réduits à une même forme, *son.* C'est ainsi que *tuum* et *tonum* sont devenus *ton.* Le substantif *feu* est le latin *focus;* l'adjectif *feu* n'est pas proprement du latin, ou, du moins, il a été dérivé du latin de la manière la plus barbare. De même que nous trouvons en espagnol *somos, sois, son,* ce *sois* étant un barbarisme pour représenter le latin *estis;* et que dans cette même langue on a formé un gérondif *siendo* qui semblerait présupposer une forme latine barbare, *essendo,* ainsi il se peut qu'on ait dérivé un participe passé *fuitus* du parfait *fui,* et que ce participe ait donné plus tard naissance à l'adjectif *feu.* Aussi écrit-on en français *feu la reine,* et *la feue reine.*

Il arrive parfois que trois mots latins sont absorbés en un seul son français. Le son de *mer* exprime en français trois idées distinctes : *mer, mère* et *maire.* Or supposons que le français n'eût jamais été écrit, et qu'un dictionnaire de cette langue dût être rédigé pour la première fois par des missionnaires envoyés à Paris de la Nouvelle-Zélande, le mot *mer* n'y figurerait-il pas avec trois significations distinctes, aussi diverses que les acceptions que nous voyons souvent réunies en un seul article dans quelques-uns de nos vieux dictionnaires grecs et latins? Il est certain qu'un des avantages de l'orthographe fondée sur l'étymologie, c'est que de cette manière la distinction entre des mots comme *mer, mère* et *maire,* est aussitôt et nette-

ment marquée pour les yeux; pourtant si ces mots ne produisent aucune confusion dans le cours d'une conversation rapide, ils ne causeraient guère plus de perplexité à la lecture, quand même ils seraient écrits, comme ils se prononcent, tous les trois de la même manière.

Il y a des cas où quatre et cinq mots, tous d'origine latine, se sont fondus en un seul son français. *Ver* est le latin *vermis*, *vers* le latin *versus*, *verre* le latin *vitrum*, *vert* le latin *viridis*, *vair* le latin *varius*. Il n'y a qu'une faible différence de prononciation entre *mai* le latin *majus*, *mais* le latin *magis*, *mes* le latin *mei*, et *maie*, huche à pétrir le pain, peut-être le latin *mactra*. On prononce absolument de la même manière *sang* de *sanguis*, *cent* de *centum*, *sans* de *sine*, *sent* de *sentit*, et *s'en* (comme dans *s'en aller*) de *inde*.

Là où l'orthographe est la même, comme par exemple dans *louer*, faire un éloge, et *louer*, donner à louage, on a quelquefois essayé de montrer que la seconde acception était dérivée de la première, et que la double signification de *louer* vient de ce qu'un propriétaire fait valoir les avantages de ce qu'il veut donner en location. Pareillement on a cherché à rattacher l'adjectif *fin* au substantif, en disant que l'extrémité d'un objet en est souvent la partie la plus mince, la plus *fine*. Dans le premier cas, nous savons que deux mots latins différents sont représentés par le français *louer*; ce sont les verbes *laudare* et *locare*. Dans l'autre cas, nous avons à constater une seconde cause de la confusion des mots en français. Deux mots, l'un d'origine latine, l'autre d'origine germanique, se sont rencontrés sur le terrain neutre de la France, et après s'être dé-

pouillés de leur costume national, ne purent plus être distingués l'un de l'autre. Le même fait s'est produit pour le verbe *causer*. Dans l'un de ses deux sens, c'est le verbe latin *causare;* dans l'autre, c'est l'ancien allemand *chôsôn,* l'allemand moderne *kosen* « converser ». Comme le français ne fait pas seulement des emprunts à l'allemand, mais aussi au grec, nous n'avons pas lieu d'être surpris, si dans *un page* nous rencontrons le grec παιδίον « petit enfant ou esclave », tandis qu'*une page* est le latin *pagina.*

Il y a cependant des cas où des mots français, italiens et espagnols, tout en ayant pris en apparence des significations entièrement hétérogènes, doivent être rapportés à une seule et même origine. *Voler,* se soutenir en l'air par le moyen des ailes, est clairement le latin *volare;* mais *voler,* dérober, semblerait à première vue demander une étymologie différente. Cependant il n'y a aucun mot simple, ni en latin, en celtique, en grec, ni en allemand, d'où il serait possible de dériver *voler,* dans le sens de dérober. Or comme nous avons observé que bien souvent un même mot latin, par un changement graduel de la prononciation, a produit deux mots français distincts, nous devons admettre ici un dédoublement semblable causé par un changement graduel de la signification. Nous ne pouvons, bien entendu, nous contenter de recourir à une supposition purement gratuite, et dire qu'un larron a été appelé *volator,* voleur, parce que, quand il est découvert, il s'envole, en quelque sorte, loin de ceux qui le poursuivent. Mais nous savons qu'en vieux français voler se dit *embler*, ce qui est le bas-latin *imbulare,* qu'on rencontre, par exemple, dans la loi sa-

lique. Cet *imbulare* est le latin *involare*, qui se disait d'oiseaux qui s'abattent (1), d'hommes et de femmes qui, dans leur colère, se jettent les uns sur les autres (2), de soldats qui fondent sur l'ennemi (3), et de voleurs qui s'élancent pour saisir une chose qui ne leur appartient pas (4). Ce même mot *involare* est pris, en italien, dans le sens de « dérober », et dans le dialecte florentin on le prononce *imbolare*, comme le français *embler*. C'est ce verbe *involare*, avec le sens de « saisir », qui devint par un abrégement le français *voler*. *Voler* a donc signifié originairement non pas s'envoler, mais « voler sur », comme le latin *impetus* « assaut » est dérivé de la racine *pat* qui signifie en sanscrit « voler », et d'où nous avons dérivé *penna* et *feather*. Un dictionnaire complet des mots français de ce genre a été publié par M. E. Zlatagorskoi, sous ce titre *Essai d'un Dictionnaire des Homonymes de la Langue française* (Leipsick, 1862), et l'on pourrait composer pour l'anglais un dictionnaire semblable. Car en anglais nous trouvons aussi des mots romans d'origine différente qui sont devenus identiques pour la forme, et nous trouvons en outre des mots saxons pour lesquels le même fait s'est produit; il n'est

(1) « Neque enim debent (aves) ipsis nidis involare; ne, dum adsiliunt, pedibus ova confringant. » — Col. 8, 3, 5.

(2) « Vix me contineo, quin involem in capillum, monstrum. » — Ter. *Eun.*, 5, 2, 20.

(3) « Adeoque improvisi castra involavere. » — Tac. *Hist.*, 4, 33.

(4) « Remitte pallium mihi meum quod involasti ». — Cat. 25, 6.

Ces passages sont pris dans le Dictionnaire latin-anglais de White et Riddle, ouvrage qui mérite les plus grands éloges pour le soin judicieux avec lequel les sens des mots ont été coordonnés, et tous les articles pour ainsi dire édifiés étage par étage.

même pas rare de rencontrer des mots d'origine saxonne dont la forme est devenue identiquement la même que celle de mots qui sont d'origine romane.

Voici un certain nombre d'exemples :

I. *to blow*	anglo-saxon	*blâwan* « souffler ».
to blow	—	*blówian* « fleurir ».
to cleave	—	*clifian* « s'attacher ».
to cleave	—	*clúfan* « fendre ».
a hawk	—	*hafuc* « faucon », allem. *Habicht.*
to hawk	allemand	*höken* « colporter ».
to last	anglo-saxon	*gelæstan* « durer ».
last	—	*latost* « dernier ».
last	—	*hlæst* « charge ».
last	—	*lást* « forme (de cordonnier) ».
to lie	—	*licgan* « se reposer ».
to lie	—	*leogan* « mentir ».
ear	—	*eáre* « oreille », latin *auris.*
ear	—	*eár* « épi de blé », gothique *ahs,* [allemand *Aehre.*

II. *Count* « comte »	latin *comes.*
to count « compter »	— *computare.*
to repair « réparer »	— *reparare*
to repair « se rendre »	— *repatriare.*
tense « temps d'un verbe »	— *tempus.*
tense « tendu »	— *tensus.*
vice « vice »	— *vitium.*
vice « vice *adv.* »	— *vice.*

III. *Corn*	anglo-saxon	*corn* « blé ».
corn	latin	*cornu* « cor ».
sage	anglo-saxon	*salwige* « sauge ».
sage	latin	*sapiens* « sage ».
to see	anglo-saxon	*seohan* « voir ».
a see	latin	*sedes* « siége » (épiscopal).
scale	anglo-saxon	*scalu* « plateau « (d'une balance).
scale	—	*scealu* « écaille » (de poisson).
scale	latin	*scala* « échelle ».
sound	anglo-saxon	*sund* « sain »

sound	anglo-saxon	*Sund* « mer, détroit ».
sound	latin	*sonus* « son ».
sound	—	*subundare* « sonder » (1).

Quoique le nombre de ces mots équivoques doive aller en croissant, ainsi que je l'ai déjà dit, avec les progrès de la corruption phonétique, cependant il se rencontre aussi de ces mots dans les langues que nous avons coutume d'appeler anciennes. A quelque haute antiquité que ces langues remontent, il n'est aucune d'entre elles où l'œil de l'observateur pénétrant ne découvre la preuve qu'elles ont existé bien antérieurement à l'époque la plus ancienne où il lui soit donné de les connaître. En latin, en grec, et même en sanscrit, l'altération phonétique s'est fait sentir, polissant l'âpreté primitive du langage, et produisant de temps à autre exactement les mêmes effets que nous venons d'étudier en français et en anglais. Ainsi, le latin *est* n'est pas seulement le sanscrit *asti*, le grec ἐστί, il représente aussi le latin *edit* « il mange ». Or, comme en allemand *ist* a également ces deux significations, qu'on distingue cependant par une orthographe différente, on a pris de grandes peines pour prouver que le verbe substantif fut dérivé d'un verbe qui signifiait originairement « manger », l'acte de manger étant supposé avoir été l'affirmation la plus naturelle de notre existence.

Le grec ἰός signifie à la fois « flèche » et « poison », et ici encore on a voulu dériver soit flèche de poison,

(1) Voir de longues listes de mots semblables dans Mätzner, *Englische Grammatik*, I, p. 187; Koch, *Historische Grammatik der englischen Sprache*, I, p. 223.

soit poison de flèche (1). Quoique ces deux mots se rencontrent dans le grec de l'époque la plus ancienne, ils sont néanmoins l'un et l'autre des modifications secondaires de deux mots primitivement distincts, ainsi que nous pouvons le voir en nous référant au sanscrit, où flèche se dit *ishu*, tandis que poison se dit *visha*, le latin *virus*. C'est par l'influence de deux lois phonétiques (l'une permettant la chute d'une sifflante entre deux voyelles, l'autre permettant d'élider le *v* initial, appelé aussi digamma), que *visha* et *ishu* ont convergé vers le grec ἰός.

Il y a en sanscrit trois racines qui prennent en grec une seule et même forme, et qu'il serait presque impossible de distinguer, n'était la lumière que répandent sur elles les idiomes congénères. *Nah*, en sanscrit, signifie « lier, réunir »; *snu*, en sanscrit, signifie « flotter » ou « nager »; *nas*, en sanscrit, signifie « venir ». Ces trois racines revêtent en grec la forme νέω.

Νέω, fut. νήσω (sanscrit NAH), signifie « filer », originairement « réunir »; c'est l'allemand *nähen* « coudre », latin *nere*. Ici nous, nous n'avons à remarquer que la perte de l'aspirée primitive *h*, qui reparaît cependant dans le verbe grec νήθω « je file », et dont l'existence antérieure peut aussi être découverte en latin, où le *c* de *necto* « nouer » présuppose la gutturale primitive *h*.

SNU, *snauti*, « courir », existe en grec sous la forme

(1) Il y a à faire ici un rapprochement curieux : c'est qu'on observe ce même rapport de son et de sens entre les mots τόξον « arc » et τοξικόν « poison pour empoisonner les flèches » (d'où l'anglais *intoxication* « ivresse »).

νέω. Ce νέω est pour σνεϜω. *S* est élidé comme dans μικρός pour σμικρός (1), et le digamma disparaît, selon l'habitude, entre deux voyelles. Il reparaît, toutefois, dès qu'il ne se trouve plus dans cette position. De là le futur νεύσομαι, et l'aoriste ἔνευσα. De cette racine, ou plutôt de la racine encore plus simple et plus primitive, *nu*, les nations aryennes ont tiré leur terme pour navire, originairement le *nageur :* sanscrit *naus*, *nâvas*, grec ναῦς, νηός; latin *navis*. C'est de cette même racine que viennent encore les noms de la *neige*, gothique *snaivs*, latin *nix*, *nivis*, comme *vivo*, *vixi* (2). Des formes secondaires de *nu* ou *snu* sont le causatif sanscrit *snavayati*, et la forme latine correspondante *nare* qui a donné ensuite *natare*. Par l'addition d'une gutturale, nous obtenons le grec νήχω « je nage », d'où νῆσος « île », et Νάξος « l'île ». L'allemand *Nachen* « barque » montre aussi la même tendance à remplacer le *v* final par une gutturale.

La troisième racine est le sanscrit *NAS* « venir », le védique *nasati*. Ici nous n'avons qu'à appliquer la loi euphonique du grec, laquelle exige l'élision du σ entre deux voyelles; et de même que notre précédente règle concernant le digamma a réduit νεϜω à νέω, cette loi euphonique réduira la forme originelle νέσω au même νέω. Et de même que dans le cas précédent, la cause étant enlevée l'effet a disparu aussi, c'est-à-dire que le digamma a reparu dès qu'il s'est trouvé suivi d'une consonne, de même ici le σ remonte à la sur-

(1) Cf. Mehlhorn, § 54. Aussi σφάλλω, fallo; σφόγγος, fungus. Festus cite en latin *smitto* et *mitto*, *stritavus et tritavus*.

(2) C'est-à-dire que *nivis* est pour *ni(g)vis* comme *vivo* est pour *vi(g)vo*. [Tr.]

face quand une consonne le suit, ainsi que nous le voyons dans νόστος « retour », de νέεσθαι.

Si maintenant nous avons établi que la vraie étymologie n'a rien à faire avec le son, quelle autre méthode doit être suivie pour démontrer qu'une dérivation donnée pour un mot est véritable et certaine? Notre réponse, la voici : c'est qu'il faut découvrir les lois qui règlent les changements des lettres. Si c'était par pur accident que le mot primitif pour *larme* prit en sanscrit la forme *aśru,* en grec la forme δάκρυ, en latin la forme *lacruma,* en gothique la forme *tagr,* vouloir faire de l'étymologie une science serait rêver l'impossible. Mais cela n'est pas. Malgré l'apparente dissemblance de l'anglais *tear* et du français *larme,* il n'est point, sur la longue route qui mène de l'un à l'autre de ces deux extrêmes, un seul pouce de terrain que la philologie comparée ne rende ferme et solide sous les pas du linguiste. Nous croyons donc, jusqu'à ce que le contraire nous soit prouvé, que l'ordre et la loi président au développement du langage comme au développement de toutes les autres productions de la nature, et que les changements que nous observons dans l'histoire du langage humain ne résultent pas du hasard, mais obéissent à des lois générales qu'il est possible de déterminer.

FIN DU TOME PREMIER.

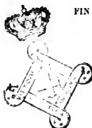


TABLE ANALYTIQUE.

A

B

C

E

F

M

N

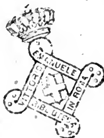
O

P

S

T

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.



ERRATA.

Page 17,	ligne 3,	*au lieu de :*	d'exposer	*lisez :* de découvrir.
— 148,	— 31,	—	Jambert	— Jaubert.
— 169,	— 10,	—	ṽ	— ẇ
— 199,	— 14,	—	Max Müller dans	— Max Müller, dans.
— 207,	— 30,	—	Jakaafo	— Fakaafo.
— 233,	— 1,	—	deuxième	— quatrième.
— 296,	— 33,	—	latin	— le latin.



